

Les documents d'ordre purement scientifique recueillis au cours de la mission salinière : recherches géologiques, botaniques, météorologiques, etc., observations astronomiques, feront l'objet d'une publication ultérieure qui sera accompagnée d'un atlas complet des cartes de l'itinéraire de la mission.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 81-1901.

25/11/2018 02:23:27

MISSION SAHARIENNE
FOUREAU-LAMY

D'Alger au Congo

par le Tchad

par

F. FOUREAU

LAUREAT DE L'INSTITUT

AVEC 170 FIGURES

REPRODUITES DIRECTEMENT D'APRES LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR
ET UNE CARTE DE LA REGION EXPLOREE

PARIS

MASSON ET C^e, ÉDITEURS
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN



1902 H. 10.084
Université de Paris. Géologie

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

PREFACE

En 1883, deux ans à peine après le massacre de la mission Flatters au puits de Tadjenout, un colon algérien s'offrait au Gouvernement pour courir l'aventure à son tour. Son but était de relier l'Algérie au Soudan et au Niger, en relevant au travers du Sahara les routes qui les unissent. Avec une hardiesse sans précédent, il se proposait d'aller d'abord du Nord au Sud, de la frontière algérienne au coude du Niger; puis de l'Ouest à l'Ouest, de l'Air à Tombouctou; puis du Sud au Nord, de Tombouctou à In-Salah; enfin de l'Ouest à l'Est, du Touat à son point de départ, périple complet de cette mer de sable et de rochers, qu'aucun Européen n'avait encore complètement reconnue.

L'entreprise était difficile et périlleuse. Il s'agissait de milliers de kilomètres à parcourir en pays déserts, presque tous inconnus, parmi des populations belliqueuses, hostiles et redoutées. Mais elle était grande aussi. Au bout, ce pouvait être le prestige de la France établi de façon solide dans des régions nominalement

françaises, mais que jusqu'alors aucun Français n'avait pu traverser; les morceaux séparés de la France africaine, Algérie, Sénégal, Soudan, Congo, réunis en un empire unique; enfin d'amples contributions à la science. Il y avait donc un intérêt national, un intérêt économique, un intérêt scientifique à ce qu'elle fut tentée. L'homme qui se présentait pour la tenter était Fernand Foureau. Elle ne lui paraissait pas invraisemblable. Il se sentait sûr d'aller au bout, même au delà. « Si vous me faites l'honneur de me confier le pavillon de la France, écritait-il au Ministre de l'Instruction publique avec une tranquille audace, je le porterai aussi loin que vous le désirerez. »

Nul autant que lui, déclarait alors à la Commission des missions le célèbre voyageur africain Duveyrier, n'était qualifié pour une telle œuvre. Établi depuis une dizaine d'années déjà au sud de l'Algérie, aux premières marches du désert, dont il avait fécondé toute une bande en faisant jaillir du sol les nappes artésiennes, il connaissait le pays; il en connaissait les habitants et était connu d'eux; il savait leur langue, leurs mœurs et leur esprit; il s'était habitué à vivre de leur vie; il leur imposait par une endurance physique et une énergie morale à toute épreuve, par un ascendant fait de force et de loyauté, de fermeté et de douceur, de décision et de calme, et aussi par une réputation légendaire qui l'annonçait dans le désert comme un être bienfaisant, dispensateur des eaux.

Malgré ces garanties, l'entreprise parut alors trop périlleuse. Le massacre de Flatters était trop récent, le Sahara trop trouble. Faire partir cet homme pour un but si loin-

tain, c'était à peu près certainement l'envoyer à la mort, à une mort sans profit. Mais pour utiliser sa bonne volonté, on lui confia, à plusieurs reprises, des missions plus limitées.

De 1884 à 1896, Foureau fit ainsi neuf voyages, dans lesquels il parcourut 21 000 kilomètres, dont plus de 9 000 en pays nouveaux. Pour lui, c'étaient des travaux de reconnaissance et d'approche, des préparations au grand dessein qu'il nourrissait toujours. De ces missions, il rapporta cette conviction que, pour aboutir, il fallait une force militaire capable d'inspirer terreur aux Touareg, réunis, et au besoin de les tailler en pièces.

Revenu à Paris vers 1897, il se mit en quête de cours. Justement, vers cette époque, la Société de Géographie de Paris avait reçu de M. Renoult des Orgeries un legs de 250 000 francs pour « favoriser les missions qui, à l'intérieur de l'Afrique, peuvent contribuer à faire un « tout homogène de nos possessions actuelles de l'Algérie, « du Soudan et du Congo ». La Société, qui connaissait Foureau et ses dessins, lui attribua le legs. Il lui fallait 250 000 francs encore ; il les obtint du Ministère de l'Instruction publique, du Ministère des Finances sur les produits du legs Giffard, et de divers amis personnels.

Justement encore, il y avait à ce moment à Paris, dans la Maison militaire du Président de la République, un admirable officier de l'armée d'Afrique, le commandant Lamy, qui, lui aussi, dans sa solitude d'El-Goléa, dans divers voyages au Congo, au Transvaal et au Cap, avait rêvé de relier la France africaine du Nord à la France africaine du Centre. Lui aussi, avait le corps de fer et

l'âme inébranlable nécessaires dans ces sortes d'entreprises, et, joints à ces énergies, une bravoure souriante, une science militaire déjà profonde, une habileté d'administrateur déjà éprouvée, un enthousiasme contenu par le sens toujours présent des responsabilités du commandement, un héroïsme naturel et simple, un patriotisme ardent et discret, un souci constant du devoir, un dévouement toujours prêt au sacrifice. C'était le capitaine idéal pour l'expédition qui se préparait.

Foureau et le commandant Lamy ne se connaissaient pas. Un ami commun, au courant de leurs vues, les rapprocha. La conjonction des deux hommes indispensables à l'entreprise était faite.

Le Ministère de l'Instruction publique leur donna pour mission de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara. Le Ministère de la Guerre autorisa le commandant à recruter une escorte dans son régiment de tirailleurs algériens. Au mois de septembre 1898, la mission, entièrement organisée, se concentrât à Sedrata, à quelques kilomètres d'Quargla. Elle en partait au mois d'octobre.

L'histoire de la mission saharienne qu'on va lire, notée au jour le jour par son chef, se divise en deux périodes. La première d'Quargla à Zinder — octobre 1898 à novembre 1899. C'est la traversée du Sahara et l'exploration de l'Air. La seconde, de Zinder au Congo — décembre 1899 à juillet 1900. C'est la reconnaissance de la région du Tchad et les combats contre Rabah.

Au moment où cette mission se préparait à Paris, au Ministère de l'Instruction publique il s'en préparait deux autres au Ministère des Colonies, l'une, la mission Voulet-

Chanoine, qui devait aller du Niger au Tchad et au Kanem ; l'autre, la mission Gentil, qui devait remonter du Congo au Tchad par le Chari. Sans en faire un article absolu de leurs programmes, ces trois missions qui allaient marcher de trois points différents de l'horizon vers le Tchad, s'étaient entendues pour s'y réunir, s'il était possible, et y souder ensemble l'Algérie, le Soudan et le Congo.

En partant, Foureau n'emportait aucune instruction sur son itinéraire de retour. Le Gouvernement se réservait, selon ce que seraient les circonstances et l'état des régions, de lui prescrire alors sa voie de retour ou de le laisser libre de la choisir. A Zinder, où s'étaient concentrés quelques mois auparavant les restes de la mission Voulet-Chanoine, et d'où le capitaine Joalland était parti depuis quelques semaines, vers la région du Tchad avec le lieutenant Meynier, Foureau trouva une dépêche du Gouvernement qui lui donnait toute liberté de manœuvre. S'il se décidait à revenir par le Tchad et le Congo, le commandant Lamy, avec l'escorte, tout en protégeant son retour, passait au service du Ministre des Colonies, et devait réunir à sa troupe les troupes qui opéraient contre Rabah, dans les régions du Kanem et du Chari. Foureau n'hésita pas un instant. Malgré tant de fatigues et de privations, il reviendrait par le Tchad et le Congo, et ainsi s'acheverait son grand dessin.

On sait ce qui suivit : la marche rapide, presque en droite ligne, du reste de la mission Voulet-Chanoine, devenue la mission Joalland-Meynier, de Zinder au nord du Tchad ; quelques semaines plus tard, la marche de la

Mission Saharienne de Zinder à Kouka, et par les rives septentrionale et orientale du Tchad ; la jonction des deux missions aux environs de Goufféï ; la prise de Koussi par le commandant Lamy ; la marche du sud au nord de la mission du Chari avec le commissaire Gentil ; enfin, le jour même de l'arrivée de ce dernier à Koussi, l'ordre donné par lui d'attaquer dès le lendemain le camp fortifié de Rabah ; ce camp enlevé d'assaut par les trois missions sous les ordres du commandant Lamy ; Rabah défait et tué ; mais ce succès payé d'un prix démesuré par la mort du commandant.

Chose à noter : ces trois missions qui, venues de points si différents, s'étaient ainsi réunies au centre de l'Afrique comme en un point donné et à un jour donné, avaient éprouvé, chacune dans sa marche, un retard de près d'une année. La mission Foureau-Lamy, affamée, anémie, dénuée de tout, sauf de ses armes et de ses munitions, avait été retenue de longs mois dans l'Air. La mission Voulet-Chanoine avait fait de ses armes l'horrible usage que l'on sait. Pour qu'elle pût reprendre sa marche avec de nouveaux chefs, il avait fallu l'épurier et en réorganiser les restes. L'avant-garde de la mission Gentil avait été écrasée par Rabah, et malgré le succès du capitaine Robillot à Kouno, il avait été sage de revenir vers le sud en attendant des renforts. Ces événements, absolument indépendants les uns des autres, furent le salut commun. Arrivée au Tchad isolément, chacune des trois missions n'eût pas été de force à résister à l'armée nombreuse et aguerrie de Rabah. Réunies, elles la taillèrent en pièces.

Ainsi se terminait, après vingt mois de fatigues, de périls, de misères indicibles, la Mission Saharienne.

Elle n'avait pas seulement exécuté son programme propre, avec une énergie, une patience, une discipline au-dessus de l'éloge. Elle s'était trouvée conduite par les circonstances à prendre une part décisive dans l'occupation de la région du Tchad, ajoutant ainsi une œuvre de conquête à son œuvre d'exploration.

Tous ceux qui la composaient, chef et membres civils, commandant militaire, officiers et soldats, ont bien mérité de la France.

Louis LIARD.



Cases à Iferouane.

VII

Iferouane. — Aïr.

Nous nous installons ici pour un séjour dont nous ignorons encore la durée, mais qui est indispensable, aussi bien pour étudier le pays que pour nous procurer des moyens de transport, puisque la moitié de nos animaux a péri et que ce qui reste n'offre pour ainsi dire presque aucune résistance.

Le premier soin de Lamy est de faire établir une ligne de bagages tout autour du campement en attendant l'édification de la zériba protectrice qu'il veut forte et épaisse. El-Hadj Mohammed, ayant désigné les puits où nous pouvons faire boire, une partie de l'escorte se livre immédiatement à ce travail à quelques centaines de mètres du camp.

Dès l'arrivée, nous avons fait répandre de toutes parts le bruit que nous cherchions à louter des chameaux pour aller reprendre à In-Azaoua l'échelon resté en arrière. Les guides, Sidi et Chaauchi, ont l'ordre de presser dans ce sens le chef du village, son beau-père, et le fils de ce beau-père, hommes réputés très influents dans les villages de Sélotifet et de Tin-taghdé.

Nous étions à peine installés que nous voyons arriver

quantité d'enfants, négrillons ou demi-sang, tous très noirs du reste qui, moyennant quelques dattes, s'empressent d'aller aux divers puits remplir les récipients d'eau des tireurs. Ces négrillons sont pour la plupart revêtus d'un unique pantalon fabriqué avec une peau tannée qui, fixée autour de la taille, est simplement ramenée entre les jambes, relevée par devant et rattachée à la ceinture. C'est bien plutôt un caleçon de bain qu'un pantalon, mais c'est le vêtement national de l'Aïr, du moins pour les enfants, les adolescents et les nègres. Quelques-uns sont entièrement nus; d'autres, mais ce sont les exceptions, portent en outre une sorte de chemise courte et large presque sans manches, en étoffe de coton fabriquée au Soudan. Tous sont tête nue, enfants et adolescents; ils ont les cheveux coupés très court avec une mèche ménagée par derrière, dressée sur la nuque et faisant l'effet d'un catogan légèrement retroussé. D'autres gardent une sorte de crête étroite qui s'étend depuis le milieu du front jusqu'à la nuque, formant cimier de casque. Les hommes portent la cotonnade bleue du Soudan, dite *saye*, sauf pour le pantalon long qui souvent est en cotonnade blanche. Le costume de ces derniers est du reste absolument le même que celui des Touareg Azdjer.

Dans l'après-midi commencent déjà les palabres. Les chefs viennent s'entretenir avec nous : El-Hadj-Mohamed, Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir et leur suite. Il est question des chameaux à se procurer pour aller tout d'abord rechercher le lieutenant Rondenay et ses hommes laissés à In-Azaoua. C'était là le prélude des innombrables réunions que nous allions avoir et qui, malheureusement, jamais n'aboutirent à aucun résultat, si ce n'est de dépenser en pure perte beaucoup de diplomatie. Lamy porte habilement, dans ces circonstances, un chapelet musulman dans ses mains, mais je ne crois pas qu'avec ces gens, en réalité très peu orthodoxes, cette mesure fasse un grand effet. On nous reçoit très bien en apparence, mais quant au fond c'est une tout autre affaire. L'affabilité de

l'accueil est uniquement due à l'organisation et à la force dont dispose la Mission. Dans la réalité, les indigènes sont peu rassurés de notre présence et nous enverraient volontiers, dans leur for intérieur, à tous les diables.

Parmi les assistants se trouvent un certain négociant de Tripolitaine nommé Mostapha-Aïd, en instance de départ pour le Soudan; un autre, nommé Maâmouni, également négociant, Targui de Ghât, accompagné de trois autres acolytes de son pays. Tous parlent fort bien l'arabe et servent d'interprètes avec les gens du pays qui, en général, n'emploient que la langue haoussa. Ces négociants nous disent qu'ils attendent des charmeaux pour transporter leurs marchandises vers Zinder ou Kano. Enfin, un autre tripolitain blanc, mokkadem des Senoussi, en résidence ordinaire à Ghât, mais venu ici certainement sur ordre spécial, pour surveiller nos agissements et diriger l'esprit et les actes des populations à notre égard.

Le 25 février. — Les chameaux ayant bu dans la matinée sont envoyés au pâtrage sous le commandement du capitaine Reihell, avec la moitié des officiers et de l'escorte, dans une vallée située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest. Pendant que se tiennent ces palabres, tantôt avec les gens d'importance, tantôt avec le menu fretin, les gamins, de leur côté, continuent les corvées d'eau moyennant paiement de quelques dattes; de même des nègresses viennent offrir de laver le linge des hommes pour une rétribution de même nature. Les gens du village apportent pour la vente un peu de lait frais, mais surtout du lait très aigre dans des cuillers basses, des fromages du pays qu'ils nomment *quémaria*, des cuillers de bois de fabrication locale, assez artistiques comme forme, des scelles à méhari, quelques légumes. Tout ce monde désire être payé soit en dattes, soit en *mâlli* — c'est le nom donné aux colonnades européennes de qualité inférieure que l'on trouve dans le Sahara et qui sont, à l'heure actuelle, toutes de provenance anglaise. — Le mâlli c'est l'ar-

gument suprême ici, la monnaie véritable, en un mot le meilleur article d'échange, qui vous permet de solder un achat quel qu'il soit. Nous répondons invariablement à toute demande de maliti : « Nous en avons beaucoup, mais il est resté à In-Azaoua. Fournissez-nous des animaux de transport, pour l'amener ici, et nous vous en donnerons. »

Les indigènes possèdent bien aussi quelques bœufs et vaches (zébus), des demmane ou moutons à poil, des chèvres et des poules, mais rien de tout cela n'a encore apparu sur le rudiment de marché qui commence à se former près de nous. Les opérations sont rares et, à part les transactions faites par les tireailleurs, au moyen des dattes de leur ration, on peut dire que le mouvement d'affaires est nul.

Un nègre, qui avait hier laissé boire à un puits particulier qui appartient à son jardin, est venu réclamer un cadeau ; il est vertement tancé par El-Hadj-Mohamed qui déclare bien haut que l'eau ne se vend pas ici. Les dattes qu'il a reçues, au surplus, lui font un pourboire très suffisant.

Les négociants tripolitains viennent palabrer. Leur intention est de gagner le Soudan et Kano sans passer par Agadez ; ils attendent aussi depuis longtemps des moyens de transport. Les lettres, qui m'avaient été données par le chef de l'ordre des Tijjani pour le Soudan, leur sont montrées. Ils connaissent la plupart des destinataires et nous donnent des renseignements utiles à connaître sur le compte de chacun. Nous notons aussi quelques détails géographiques et politiques qui pourront nous servir dans l'avenir : ainsi, sur les routes du Damergou et dans le Damergou, on trouve de très nombreux villages de paillettes avec des cultures étendues, tandis qu'à Agadez, il se fait peu de transactions. Les deux personnages les plus importants de la région sont Dendda et son frère Moussa. Le village de Djadjijouna, au Damergou, est celui qu'habitent les Arabes ou commerçants tripolitains. Au Damergou, après la saison des pluies, on peut boire à de nombreux ghédirs disséminés un peu partout ; en saison

sèche, tout au contraire, on doit se contenter des puits ; or ces puits sont toujours à débit extrêmement faible, à tel point qu'il faut souvent puiser l'eau seulement quart par quart. C'est pour cette raison que l'on trouve fréquemment au même point jusqu'à cinquante, soixante ou soixante-dix puits. La suite de notre marche nous a permis de vérifier l'exacitude de ces informations.

Lamy et moi nous sommes au Tripolitain Mostapha qui, comme je l'ai dit, va bientôt partir, chacun une empreinte de nos cachets arabes, qu'il a promis de remettre à Mallem-Yaro, grand et influent négociant de Zinder, tout en lui annonçant notre prochaine arrivée dans cette ville, et en lui demandant pour nous son concours au point de vue des transports.

Le 26 février au matin, Chaouchi revient du pâturage. Il annonce que nos chameaux sont au milieu de Mrokba vert et de Krom¹, à assez courte distance du camp. Cette nouvelle nous met en joie; enfin ces malheureuses bêtes peuvent se nourrir en paix pendant quelque temps ! Malheureusement ils sont atteints de gale et cette maladie redoutable pour eux fait de rapides progrès dans le troupeau. Les Touaregs, qui ne connaissent pas le goudron de genévrier, le remède algérien de cette maladie, nous ont promis de faire fabriquer pour nous un autre remède, auquel ils ont recours, et qui consiste en un badigeonnage au suc des graines de coloquintes écrasées.

Tous les tirailleurs sont très occupés à recueillir des perches et des *djerids* de dattiers pour édifier des gourbis dans le camp ; nos ordonnances vont faire de même pour chacun de nous. La température diurne s'élève beaucoup et le séjour des tentes est déjà insupportable, tandis que sous des gourbis recouverts de feuilles de palmiers, et à cloisons verticales de même nature, l'air circule et entretient une fraîcheur relative après laquelle tout le monde aspire. Les minima de la nuit

¹. Krom, *Brassica suffruticosa*; *B. oleracea*.

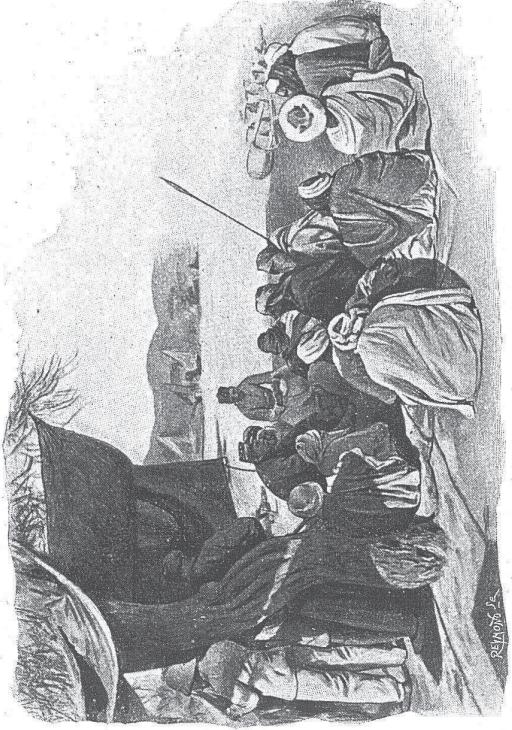
se maintiennent assez bas, 3° à 6° au-dessus de zéro, pendant que les maxima atteignent déjà 32°.

La vallée dans laquelle nous nous trouvons se nomme Irhazar¹, nom collectif de la région; et l'agglomération de cases voisine s'appelle plus particulièrement Ifrouane². Je retrouve bien là les appellations déjà citées dans Barth et dans Erwin-Von-Bary, de même que dans les renseignements annexés au volume *Mission de Ghaddames* du chef d'escadron Mircher et du capitaine de Polignac et dans ceux recueillis par le commandant Rebillé, de la bouche du voyageur Ahmed-El-Fellati, plus récemment; j'ai donc pu vérifier l'exactitude de celles de ces informations relatives à ces lieux, et même à des gens qui les habitent encore.

Les cases sont nombreuses, mais très disséminées et il est fort difficile d'en évaluer la population qui, bien certainement, n'est pas inférieure à 600 ou 700 âmes. Ces cases sont de formes diverses : les unes à toit conique aplati, les autres à toit conique régulier, ou à toit plat. Presque toutes sont de forme ronde et fabriquées en nattes composées de tiges de Mrakha ou en minces brindilles de bois. Elles sont généralement entourées d'une haie assez régulière, en bran- chages entrelacés, empêchant l'entrée ou la sortie des animaux ou des hommes.

Quelques groupements comportent deux, trois, ou quatre cases dans le même entourage. Souvent, dans l'intérieur de ces cours, on trouve des espèces de greniers suspendus, c'est-à-dire de petites huttes élevées de 1 mètre à 1 m. 20 au-dessus de terre, et supportées par des pieux de bois irréguliers pour éviter les atteintes des insectes et surtout des termites. On trouve aussi quelques très rares maisons en terre, de forme rectangulaire, et rappelant exactement celles des oasis du sud algérien.

Dans une promenade faite aujourd'hui même, je constate



Un palabre (Lamy, Tegoumane, etc.)

que l'agglomération sud du village est la plus importante. Là, beaucoup de huttes réunies, parfois six ou huit, dans le même enclos palissadé. Les habitants sont en général peu soucieux de nous voir trop approcher de leurs retraites; les gestes multipliés auxquels ils se livrent en sont une preuve non doutueuse.

Aujourd'hui, grand palabre auquel assiste, avec toutes les autorités du village et des environs, un grand et beau gaillard nommé Tegoumane-Abedga, Touareg blanc, chef de la tribu des Kel-Fadé, et l'un des kebar des Keloui. Ses campements sont actuellement à une cinquantaine de kilomètres d'Ifrouane, non loin d'Aguellal, village assez important habité par des marabouts. C'est Tegoumane qui est propriétaire de la région de Taghazi, que nous avons traversée en venant, et c'est lui qui fait payer aux caravanes la taxe de passage et d'abreufrage à ce puits. Il s'est rendu à Ifrouane pour réclamer ce droit aux Tripolitains, que j'ai présentés plus haut, pour le transit de leurs marchandises.

Dans ce palabre c'est toujours la question des chameaux à louer qui tient la plus grande place. Nous offrons d'abord cinq *réaulx*⁴ par chameau pour aller à In-Azaoua et en revenir chargés, puis l'on monte jusqu'à sept réaulx, prix qui est définitivement accepté par les assistants, Tegoumane en tête. Ce dernier promet 400 chameaux à bref délai. Suivant la coutume, Tegoumane voudrait un cadeau d'étoffe, mais comme tous nos ballots sont à In-Azaoua, il lui est remis une somme de quinze thalaris.

Dans ce palabre on a aussi agité la question du droit de passage à payer. El-Hadj-Mohamed, le chef du village, qui est à ce point de vue l'*oulil ou représentant du sultan d'Agadez*, écarte lui-même la question en déclarant qu'elle sera traitée plus tard, que nous payerons s'il y a lieu chez les ayants droit au moment où nous arriverons chez eux. Un vieux nègre, qui avait le premier soulevé cette discussion, se présentait représentant du sultan du Damergou, l'*Anastafidet*, et à ce titre il nous demandait l'*Adda* (droit de passage), puisque nous devions traverser les territoires de son maître. Il fut éconduit, d'abord par nous, puis par la réponse d'El-Hadj-Mohamed, qui coupait court à toute observation. Au surplus, le droit de passage que nous pourrions avoir à payer ne saurait être élevé, car nous ne transportons précisément pas de marchandises, mais des bagages et les objets qui sont indispensables à notre vie ou à nos échanges.

C'est un soulagement, toujours, lorsque se terminent les réunions de ce genre, et il semble que tout soit au point et qu'il ne reste plus qu'à attendre les limites fixées dans la discussion, l'homme est ainsi fait; mais hélas! il faut en rabattre et rien n'est moins exact, surtout en ce pays, où l'on est bien obligé de convenir qu'il y a fort loin de la coupe aux lèvres.

4. Le *réal* est équivalent à un demi-thalari ou thaler de Marie-Thérèse, ce qui, en notre monnaie, ferait 4 fr. 25, puisque le thalari (ou Bou-Thyr) nous coûte environ 2 fr. 50, tout en représentant le même volume qu'une pièce de 5 francs.

Nos provisions de bouche s'épuisent rapidement. Il nous est impossible d'acheter des moutons et des bœufs puisqu'on n'en conduit pas encore au camp, soit méfiance, soit pour toute autre cause. La réserve d'orge emportée pour les chevaux arrive aussi à sa fin et nous nous demandons ce que vont devenir nos montures. On achète dans le village de la paille d'orge en vert dont les indigènes ont enlevé le grain bien qu'il ne soit pas encore parvenu à maturité, mais c'est là une ressource précaire et surtout momentanée, la quantité de paille étant si faible dans les cultures voisines que nos chevaux l'auront bien vite absorbée; les indigènes ne veulent la vendre du reste que contre des dattes. Il ne nous restera plus alors qu'à envoyer chaque matin en corvée les chevaux eux-mêmes pour récolter, aux alentours, du Mrokha plus ou moins vert pour le service de l'écurie.

27 février. — Les gourbis pour les hommes sont à peu près terminés; certains des nôtres sont déjà édifiés. De ce chef le camp prend une tournure tout à fait spéciale et un aspect *meublé* très original. On dirait presque de guinguettes ou de tonnelles des cafés des environs de Paris; il n'y manque, le soir, qu'un orgue de barbarie et quelques lanternes vénitiennes pour compléter l'illusion.

El-Hadj-Mohamed assure qu'il va envoyer rechercher du mil et que nous n'avons pas à nous inquiéter, pour l'avenir, du manque de nourriture pour nous et pour nos hommes; malgré ces assurances, et malgré le mirage des promesses d'arrivée de grandes caravanes de ravitaillement venant du Damergou, la situation ne laisse pas que d'être fort inquiétante, car je connais, pour en avoir plusieurs fois souffert, la lenteur, l'indolence, l'indifférence et, dans notre cas particulier, la haine cachée du Touareg pour l'infidèle envahisseur. C'était là l'origine et la cause d'angoisses intérieures, qui devaient malheureusement se prolonger bien longtemps, et que notre devoir était de ne même pas laisser soupçonner aux collaborateurs dévoués qui avaient accepté de nous suivre,

Lamy et moi. En attendant, nous épousions nos réserves de vivres et quant à la viande, elle nous était uniquement fournie par ceux de nos chameaux devenus vraiment trop invalides pour pouvoir même se traîner. Je laisse à penser quelle était la qualité de cette viande et quels pot-au-feu elle permettait d'élaborer : chair spongieuse et insipide inspirant le dégoût et ne possédant plus du reste aucun principe nutritif.

Dans la matinée, Ahmed-Bey et Chaouchi viennent nous faire part des réflexions suivantes provenant d'El-Hadj-Mohamed et que ce dernier prie de nous transmettre : il paraîtrait que Tegoumane aurait bien l'intention d'aller chercher les charges à In-Azaoua mais, qu'au lieu de les rapporter ici et de toucher le paiement de ce transport, il aurait résolu de se les approprier tout simplement, ce qui lui paraîtrait d'autant plus facile qu'il a été autorisé à les enlever au besoin par fractions, et qu'il a reçu un mot adressé par Lamy au lieutenent Rondenay dans ce sens. Est-ce un simple canard, est-ce animosité entre les gens du village et le chef nomade? toujours est-il que pour parer à cet inconvenient, il est écrit une lettre à Tegoumane l'avisant qu'il est bien entendu que le forfait passé avec lui ne tiendra que s'il enlève d'un seul coup tout ce qui se trouve à In-Azaoua. De la sorte, l'escorte restée avec Rondenay partira en même temps que les convoyeurs et Rondenay est bien trop saharien pour se laisser tromper même par un Tegoumane. Ahmed-Bey accompagne le porteur de cette lettre de façon à nous renseigner à son retour. Chaouchi et Sidi veulent partir, ils reçoivent donc le soldé de ce qui leur était dû, pour nous avoir servi de guides depuis le Tassili, soit 500 francs chacun. L'un d'eux doit revenir au camp dans cinq jours, afin de prendre notre courrier pour le nord; ce lui sera d'autant plus facile qu'il est, avec d'autres Touaregs, campé non loin d'ici. Ahmed-Bey, qui désire aussi rentrer vers le nord, est convenu de partir avec eux dans quelques jours.

El-Hadj-Abdul-Hâkem, qui sort chaque jour, tant pour

essayer de nous rapporter un peu de gibier que pour recueillir quelques renseignements, rentre aujourd'hui bredouille, mais il m'annonce qu'il a rencontré de très nombreux Touaregs établis en aval, au nord-ouest, dans la vallée d'Irhazar. Avec son instinct et sa prudence de nomade saharien, il me fait part de ses craintes. Il a peur que tous ces gens n'essayent de nous voler des chameaux au pâturage ; il est intimement persuadé en outre que Tegoumane *n'amènera pas un seul cheval de location*. En cela sa clairvoyance était parfaite, comme en beaucoup d'autres cas du reste, mais nous persistons, à cette époque du moins, à rester plus optimistes que lui.

Mostapha, le Tripolitain, n'est pas encore parti, il apporte aujourd'hui une mince diffa composée de petits pains frais et de fromages, s'excusant de ne pouvoir faire plus. El-Hadj-Mohamed envoie aussi sur le soir sa diffa, consistant en un bouc, un demmane, un pot de miel du Soudan, et un pot de beurre fondu. On lui remet en échange trente thalaris, valeur à peu près équivalente.

28 février. — Le capitaine Reihell envoie aujourd'hui des nouvelles du troupeau par un des Chambba. Les chameaux sont à une trentaine de kilomètres dans un bon pâturage. Il y a un puits qui sert aux besoins des hommes et auquel ont été abreuves ceux des animaux qui paraissaient altérés. Le Chambbi repart dans la journée, emportant pour le capitaine quelques thalaris et un peu d'étoffe, afin de lui permettre d'acheter bœufs ou moutons aux camps indigènes qu'il peut rencontrer.

Lamy est parti ce matin, accompagné de Dorian et des spahis, pour aller visiter le village de Séloufiet à quelques kilomètres. Je n'irai faire cette tournée que plus tard : mon cheval est blessé et ne peut encore porter la selle. Lui, comme les autres, au surplus, souffre du manque de grains, c'est à peine si nous pouvons encore leur donner une poignée d'orge par jour et il faut se contenter du blé ou de l'orge que nous achetons, en chaume vert, comme je l'ai indiqué, aux culti-

vateurs du village. Ces achats ne peuvent se faire que contre paiement en dattes et de ces dernières il ne reste qu'une très petite quantité.

Les indigènes se sont décidés à nous vendre aujourd'hui un zébu et six ou sept moutons. C'était là un heureux début et ces achats ont continué, quoique irrégulièrement, pendant le reste de notre séjour à Iférouane. Voici à titre de curiosité les prix auxquels on achetait en moyenne : un bœuf de 14 à 20 thaïaris ; un mouton de 3 à 4 1/2 thalaris, ce qui, étant donné le poids moyen de viande de ces animaux, faisait ressortir le prix de cette viande à environ 0 fr. 75 le kilogramme. Enfin ! voilà un envoyé de Tegoumane ! Il prétend que 200 chameaux sont déjà rassemblés ; que Tegoumane, parti rechercher les autres, demande que l'on prolonge un peu le délai qui lui a été octroyé. Comme cet envoyé va retourner immédiatement, il lui est remis une lettre disant à Tegoumane qu'on lui accorde une prolongation de temps, à la condition qu'il amène le plus vite possible tous les animaux nécessaires pour le départ sur In-Azaoua. Il paraît du reste que Tegoumane a manifesté le désir de nous offrir une grande diffa avant de partir pour In-Azaoua. Toutefois, comme la confiance que nous avons en ce noble Targui est très restreinte, comme il a déjà été soupçonné de noirs dessins, nous avons agité avec Lamy la question de savoir s'il ne serait pas plus prudent de prendre la décision de repartir très prochainement pour In-Azaoua, avec ce qui nous reste de chameaux, pour ramener ici nos hommes et ceux des bagages qu'il serait possible d'enlever. En principe si, d'ici peu, rien de favorable ne s'est produit, c'est à ce parti que nous nous déclinerons. Dorian est tout à fait de cet avis et je crois qu'il est absolument dans le vrai. Néanmoins, il faut donner encore quelques jours de répit à nos chameaux qui, d'après les nouvelles du pâturage, trouveraient assez bien leur nourriture dans les vallées avoisinantes. Il est probable que cet effort nouveau épisera peut-être totalement ce qui reste de force à nos cha-

meaux, mais au moins nous aurons l'avantage d'être tous réunis et de ne pas sentir une fraction de la mission isolée au milieu du désert.

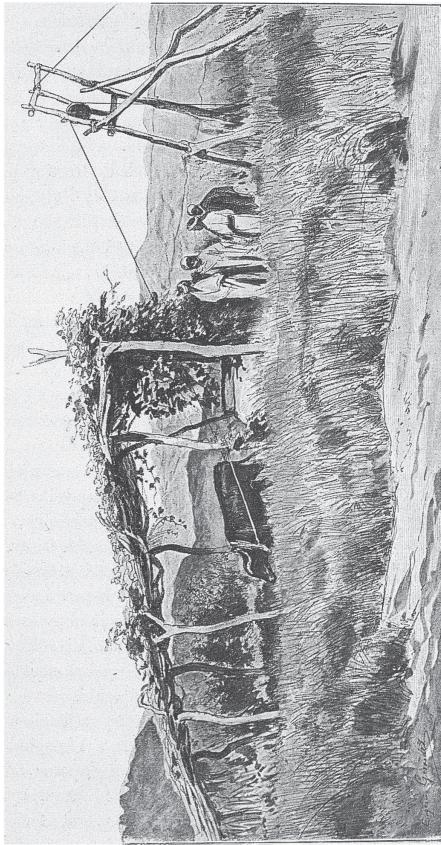
C'est décidément demain que Mostapha part pour Zinder ; nous lui donnons, Lamy et moi, les dernières lettres pour Mallém-Yaro.

Tous les soirs on entend près de nous, dans les jardins et autour des huttes, des chants interminables qui se prolongent très avant dans la nuit. C'est presque toujours la même phrase, de cinq notes seulement, scandée sur un rythme très lent, accompagnée d'une basse consistant en coups réguliers frappés sur un tambour, ou même simplement dans les mains. C'est tout à fait analogue aux chants que l'on peut entendre au village nègre de Biskra ou dans les oasis du sud algérien. Comme dans toute l'Afrique, ces chants font rage surtout pendant les nuits de lune.

1^{er} mars. — Le travail de construction de la zeriba extérieure, en branches épineuses, absorbe le temps des tireurs, qui profitent de l'occasion pour déblayer nos environs des arbustes gênants et pour réserver ainsi un champ de tir convenable autour du camp. La disposition de notre camp est ainsi faite : au centre un espace libre entouré des tentes et gourbis des hommes et des officiers ; en seconde ligne, tous les bagages rangés régulièrement et formant une enceinte continue percée seulement de deux portes ; enfin la zeriba épineuse qui entoure le tout laissant, entre elle et la ligne de bagages, un espace libre de 15 à 25 mètres de largeur suivant les facilités du terrain. Dans cet espace libre on a placé la corde d'attache des chevaux, un petit parc pour les bœufs ou moutons de boucherie, et enfin un petit hangar couvert servant de retraite aux sous-officiers qui surveillent le marché ou achètent le vert, la paille, etc. Tout le reste de l'espace sera employé à remiser les chameaux la nuit lorsqu'ils reviendront hiver. Lamy a donc établi là une sorte de redoute qui, défendue par quelques fusils, présente une résistance consi-

dérable contre le genre d'ennemis que nous pourrions avoir à craindre. Deux petites buttes de terre, naturelles, mais qui ont été aménagées à cet usage, portent nos deux pièces de canon qui commandent ainsi à peu près tout le pourtour. Rien ne vient aujourd'hui rompre le calme de la journée, si ce n'est le va-et-vient, qui augmente sensiblement, au petit marché du camp. Femmes et enfants apportent du bois, de menues denrées et, par extraordinaire, nous pouvons acheter un panier de *petits pois frais* du pays, réjouissance pour le menu du dîner prochain et que nos yeux déshabitués se complaisent à admirer comme une merveille.

Outre le groupe de palmiers qui pousse dans la rivière, devant nous, on trouve dans la vallée d'Irhazar une forte végétation composée de gommiers de plusieurs espèces, de très nombreuses touffes d'Ahisga et de véritables fourrés de Korunka. C'est ce dernier arbre qui fournit le bois nécessaire aux palissades que les indigènes élèvent ici autour de leurs maisons; ce bois est excessivement léger mais peu résistant. Les dattiers produisent peu et seulement des fruits d'assez médiocre qualité et de faible grosseur. Sous les dattiers et autour des dattiers on voit de petits jardins bien entretenus — nommés ici par les Tripolitains *Sania*, — entourés de haies, tantôt sèches, tantôt vives, de Korunka, où poussent de l'orge, un peu de blé, du mil, du sorgho, quelques légumes, quelques plantes alimentaires de la région, et que dominent de temps en temps aussi un grand gommier ou un grand jujubier que les gens nomment ici *Korna* ou *Kourna*, de même que le fruit qu'il produit. Ces jardins sont arrosés par l'eau depuis peu profonds que les indigènes extraient tantôt à la perche à bascule avec la main, ou avec de grands récipients de peau élevés sur un tour grossier au moyen de zébus de trait, système en tout semblable à celui du Mzab et de l'Égypte. Il faut remarquer que les cultivateurs prennent un certain soin des zébus qu'ils emploient à l'extraition de l'eau, car, à la plupart des puits, le chemin que par-



Le plus des jardins d'Irrigation, Afr. (Dessin de E. Girardot.)

Document numérisé par la Bibliothèque universitaire Pierre et Marie Curie - UPMC

court l'animal pour tirer sur la corde ainsi que son conducteur, est recouvert d'une toiture en branches de palmiers soutenue par des poteaux irréguliers. Des courges, des calebasses et autres plantes grimpantes recouvrent le tout de leurs feuilles, de manière à fournir une dose d'ombre bienfaisante tant aux animaux qu'aux travailleurs.

Tous les zébus qui se livrent à ce travail de traction portent une forte callosité sur le cou, en avant de leur bosse, callosité résultant du frottement constant de l'espèce de palonnier qui les rattache à la corde de remontage. Il ne faut pas oublier de dire aussi que ces animaux ont tous la cloison médiane du nez percée et traversée par une corde destinée à les guider. Ils ne sont pas difficiles quant au genre de nourriture : j'ai vu des zébus manger lentement de grosses tiges, entièrement sèches, de Korunka.

Les jardins produisent aussi, mais en petite quantité, des oignons, des carottes, petits pois et haricots du Soudan, un peu de tabac, des tomates, des pastèques, des potirons, du cumin, quelques pieds de henné, etc. Les jujubiers, situés en dehors des jardins palissadés, sont munis, à une certaine hauteur, d'un épais collier de branches épineuses sèches, de façon à empêcher l'ascension de l'arbre et le vol des fruits.

Le 2 mars est employé à terminer nos gourbis. Dorian en possède un qui est presque un palais et dans lequel on jouit d'une fraîcheur relative très agréable. Il a tout simplement acheté aux indigènes une paillette-parloir et l'a fait réédifier dans le camp, construction peu difficile puisque ce sont des pieux et des nattes qui en constituent les éléments.

El-Hadj-Mohamed est venu nous annoncer qu'il fait une absence de deux ou trois jours pour se rendre à Tintaghodé, où il possède une maison et une famille et qui est sa retraite ordinaire. Les jeunes acolytes de Maâmouni, le commerçant de Ghât, ne quittent que rarement le camp. Ils vont et viennent, toujours chargés d'une ou deux pièces de cotonnade aux marques anglaises et tripolitaines, demandant des rensei-

gnements, et nous en fournissant volontiers, sur la valeur de diverses marchandises. C'est ainsi que nous apprenons que le cours des objets suivants, est à Kano :

Bague de cornaline rouge 2 500 cauries⁴ ;

Bague de cornaline blanche, 1 500 ;

Chapelet d'ambre poli à 101 grains, 50 000 ;

Un gland de chechia un peu gros, en houvre de soie, avec sa chechia, 200 000 cauries ;

Chechia seule sans gland, 50 000 ;

Une botte d'allumettes, de 3 à 400 cauries ;

Un pagne ordinaire bleu sombre (fabrication française de Roy frères), 6 à 7 000 ;

Une pièce de cotonnade maliti de 18 à 20 mètres de longueur sur 0 m. 60 à 0 m. 65 de largeur, 15 000 cauries ; etc.

Ces marchands ont ici dans leur pacotille une chose très inattendue. Ce sont des boîtes en fer-blanc contenant une poudre rouge ou verte destinée à être délayée dans de l'huile pour faire de la peinture. Cet article est de provenance allemande.

3 mars. — Dès le matin le capitaine Reihell arrive, ramenant les chameaux pour l'abreuvoir. Tous les animaux paraissent en mauvais état et, bien qu'ils aient eu de la nourriture, ils ne se refont pas et s'épuisent lentement. Ils sont finis et ne me paraissent guère capables de fournir un effort de quelques semaines avec une charge sur le dos. Les meilleurs même ne valent plus grand'chose. Quinze d'entre eux sont morts pendant la durée du pâturage et six sont restés en route ce matin, incapables de marcher davantage.

La gale et le surmenage antérieur auront vite raison de ce qui reste. Le capitaine a fait rapporter un certain nombre de charges de Mrokba et d'autres graminées pour la nourriture des chevaux, mais c'est là une bien piètre pitance pour des animaux accoutumés à manger 4 ou 5 kilogrammes de grain aux marques anglaises et tripolitaines, demandant des rensei-

⁴. Il faut, à Zinder, de 5 500 à 6 000 cauries, en général, pour faire un Bou-Thyr.

par jour. Nous n'y pouvons malheureusement rien et il faudra bien qu'ils s'en contentent.

Depuis deux jours nous sommes dans un régime de vent de nord-est faible. Ce vent amène une brume intense qui voile à peu près entièrement le profil des montagnes voisines et ne réserve à la vue qu'un horizon très restreint. Cette brume est entièrement analogue à celle soulevée par le chihili (siroco) dans le sud de l'Algérie ; cet état de l'atmosphère durera, avec de très rares interruptions, pendant presque tout notre séjour à Iferouane.

Erwin-Von-Bary avait déjà signalé ces brumes en ce même point et il faisait aussi remarquer que ce ne sont point les vents de la région sud qui les produisent ou les amènent, mais tout au contraire ceux de la région nord. Dans l'Aïr, en effet, nous sommes situés au sud de toute une immense zone de déserts plus ou moins sableux, et ce sont les éléments fins de ce genre de sol qui constituent certainement les brumes que je signale et dans l'origine desquelles l'humidité n'entre pour rien, comme il est facile de le constater par l'examen des observations hygrométriques.

4 mars. — Tous les chameaux ayant bu hier repartent ce matin pour le pâturage avec une escorte composée des hommes restés au camp qui relayent ainsi leurs camarades. C'est le capitaine Reibell qui dirige encore cette sortie. El-Hadj-Mohamed revient de Tintaghole. Il ne nous signale rien de nouveau, mais il déclare que toute la nuit passée ils ont veillé dans la crainte d'une attaque qui leur était annoncée. Ces gens-là vivent constamment dans la peur, et, au moindre signal, à la moindre alerte, chacun se sauve dans la montagne, abandonnant ses paillettes, ses jardins à un pillage presque toujours certain. C'est bien là l'éternelle histoire du nomade et du cultivateur ; le premier vit aux dépens du second et les villages sont ainsi souvent mis en coupe régliée.

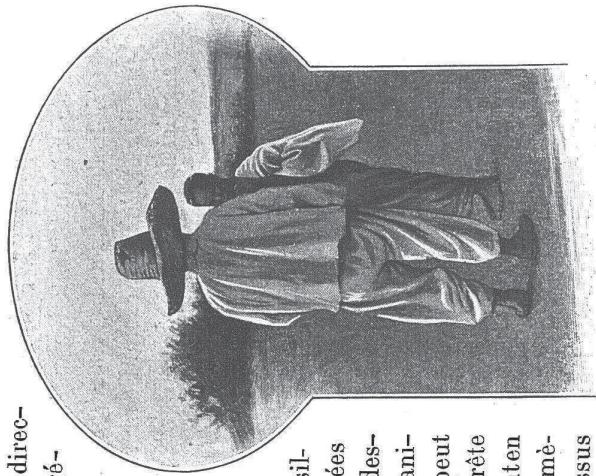
La montagne qui domine le village d'Iferouane, de l'autre

côté de la rivière, dans la direction de l'est-nord-est, se présente sous l'aspect d'une longue chaîne, le Tim-gué, hérisse de pics élégés, abrupts, rugueux, nus et la plupart du temps entièrement inaccessibles. Le massif est silonné de vallées resserrées et profondes, au fond desquelles seulement se manifeste la végétation. On peut évaluer la hauteur de la crête supérieure, immédiatement en face de nous, à 800 ou 1 000 mètres au maximum au-dessus du sol de la vallée.

Quoi qu'il en soit, le panorama qu'elle déroule à nos yeux est imposant et merveilleux, surtout le soir et le matin, heures auxquelles la montagne revêt d'admirables colorations dont aucun pinceau ne serait capable de rendre la finesse et la beauté.

Cette chaîne, épaisse par elle-même, ne projette point au loin du côté de l'est de manifestations prolongées. Elle est compacte et pour ainsi dire isolée, et une longue plaine, avec région de dunes très importantes, lui succède dans la direction de l'orient, pour ne plus laisser voir de montagnes à nouveau que dans le Tibesti, c'est-à-dire à une très grande distance. Ce sont ces régions de dunes redoutables, sans végétation et sans eau, que doivent traverser les caravanes qui se rendent périodiquement à Bilma pour y rechercher du sel.

5 mars. — La zeriba d'entourage est non seulement terminée, mais même renforcée et exhaussée, Lamy tenant



Une idylle.

essentiellement à ce que ce soit là un obstacle des plus sérieux à toute tentative extérieure.

El-Hadj-Mohamed et les négociants de Ghât font de continues stations au camp. Le premier nous entretient du passage ici de trois Européens (Barth et ses compagnons) : il était à cette époque petit enfant, mais il a conservé ce souvenir très précis. Quant à Erwin-Von-Bary, dont le voyage est beaucoup moins lointain, non seulement il nous en parle longuement, racontant les soins médicaux que ce voyageur donnait à chacun, mais il nous montre des objets provenant de lui, entre autres les premiers feuillets d'un livre intitulé *Praktisches Handbuch der neu-arabischen-Sprache*, par Adolf Wahrmund, que nous avons du reste rapportés. Le souvenir très frappant lui est resté, en particulier, d'un purgatif violent que leur administrait sans doute De Bary, et il accompagne son récit d'imitations de bruits aussi typiques que peu convenables. Quant aux ghâti, leurs conversations nous permettent d'établir des séries de prix de diverses choses tant dans l'Air qu'au Soudan, et de nous renseigner sur certaines gens et sur la politique locale. Le jour s'écoule ainsi monotone, n'apportant pas de nouvelles des chameaux à louer, mais ramenant régulièrement l'éternelle brume grise.

6 mars. — Pour la confection de la zériba on a abattu nombre de maîtres branches de gommiers, ce qui nous a permis de constater plusieurs choses intéressantes : tout d'abord que le gommier nourrit assez fréquemment une plante parasite qui pousse sur ses branches à la manière du gui de France, dont il est du reste le cousin. On dirait d'une petite tige et d'une fleur de chèvrefeuille ; les indigènes l'appellent *Akaouate*¹. En second lieu, nous remarquons que ces arbres sont très fréquemment recouverts comme d'un tissu épais de toiles d'araignées ; ces toiles, sur lesquelles la poussière impalpable de la région s'accumule peu à peu, donnent à ces végétaux une physionomie particulièrement singulière et

feraient croire de loin que leur tête est entourée d'un voile gris. Enfin les brindilles extrêmes des gommiers portent une quantité énorme de petits tubes gris presque cylindriques qui ne sont autre chose que des chrysalides. En un mot tout est inattendu en ce pays, et on s'arrête à chaque instant devant un spectacle inaccoutumé, devant une bizarrie que l'on cherche tout d'abord à expliquer. Ainsi un autre fait étrange dans ce pays sans eau, c'est l'étonnante quantité de libellules qu'on y rencontre tout le jour ; on les voit voler partout. On n'a pas oublié qu'à Afara nous avions chargé des sacs de terre très salée qui, jusque-là, avaient été laissés dans le même état ; aujourd'hui que les moyens de transports nous manquent et que le sel se fait très rare, nos deux docteurs, Fournial et Haller, ont entrepris d'extraire de cette masse le sel pur ; aussi voit-on les infirmiers et quelques tirailleurs occupés à délayer cette substance dans l'eau, puis ensuite à faire évaporer cette eau et à sécher la boue liquide qui en résulte et qui devient peu à peu du sel à peu près pur, les éléments terreux ayant été éliminés par une première décantation.

Dans l'après-midi, le frère de Tegoumane vient au camp nous dire que 300 chameaux sont déjà prêts et que l'on recherche les 100 autres ; dès leur arrivée on doit les amener. Lamy lui répond qu'il est inutile de venir avant la réunion des 400 animaux et manifeste le peu de croyance qui nous reste dans le pouvoir d'un chef tant vanté et qui ne peut même pas arriver à concentrer ce nombre de chameaux. Ahmed-Bey est rentré au camp avec ce cavalier, mais il ne rapporte aucune nouvelle intéressante. Je crois qu'il s'est borné à rester quelques jours chez des Ifoghas, habitant les environs et auxquels il est apparenté de loin, et qu'il n'a même pas tenté de voir Tegoumane en personne. Tegoumane fait dire par son frère qu'il a connaissance des accusations portées contre lui auprès de nous et assure que tout cela est faux.

7 mars. — J'ai pu faire reprendre du service à mon cheval

et j'en profite pour essayer quelques déplacements aux environs, avec Dorian, ou avec Lamy et les spahis, en promenade de chevaux, ou en recherche de nourriture pour eux; ces sorties me permettent d'étudier sommairement la structure géologique du pied de la montagne et des ravins de l'entourage, ainsi que la flore de la région. En somme partout des blocs de granit et de gneiss, du quartz par filons, voilà le fond. Quant aux végétaux, le plus répandu est l'Abisga¹ (en touareg, Tihoq); il abonde en très fortes touffes, parfois en grand arbuste dont les feuilles, appréciées des chameaux, répandent une odeur pénétrante et presque nauséabonde. Sa graine, petite et globuleuse, se présente en grappes très lâches et elle est comestible. Elle possède une saveur aigrelette et poivrée très particulière. Lorsque cette graine est séchée, on la fait détrempner dans une certaine quantité d'eau dans laquelle on la laisse quelques heures. On boit ensuite ce liquide dont la couleur est celle d'un vin rouge extrêmement foncé et dont le goût est assez agréable. C'est un régal pour les Touaregs du pays, qui conservent toujours une petite provision de ces graines desséchées.

Dans les ravins voisins nous trouvons du Ana en assez grande quantité et aussi du Mrokha, mais tout cela est rongé par les animaux. On recueille néanmoins des charges de cette dernière plante que portent les chevaux, pour leur propre nourriture, au camp.

Les nouvelles prennent ici, comme toutes les informations en pays musulman, une tournure dramatique très amusante; pour en donner une idée, voici ce que l'on me raconte aujourd'hui même : Les Aoulimiden, avec leur chef suprême, auraient momentanément abandonné leurs camps de la région de Tombouctou et, s'avancant vers l'est, ne seraient plus très éloignés de l'Air. Cet exode aurait lieu à la suite de l'incident suivant : Le commandant de Tombouctou aurait

¹. Abisga, Abesgui, Tihoq, *Salvadora Persica* (faussement appelé par Barth *Caparis sodada*).

intimé au chef des Aoulimiden l'ordre d'amener à la ville 100 jeunes enfants nobles (non esclaves ni serfs), de les y conduire lui-même, mais sans apparat et sans mise en scène luxueuse et en simple sujet soumis; que s'il ne remplissait pas ce programme le commandant de Tombouctou irait, à la tête de ses troupes, envahir son pays. Ce chef aurait refusé de se plier à cette injonction, aurait pris peur, et, pour éviter l'envahissement et le choc, se serait sauvé vers l'est avec tous ses sujets. Voilà un échantillon de ce que racontent et croient (?) les indigènes du pays.

Ils n'ont pas moins d'exagération en ce qui concerne d'autres questions; ainsi, par exemple, tous ici m'assurent que l'on attend au commencement de la lune prochaine (dans six à sept jours) une ou deux grandes caravanes chargées de mil et devant rentrer du Soudan. On parle de 1 000 ou de 1 500 chameaux ! Quoi qu'il en soit, il vient d'arriver réellement une caravane, mais une petite caravane, composée de quelques ânes et bœufs porteurs et nous allons probablement pouvoir acheter un peu de mil, seule denrée qu'elle ait rapportée. Dans la réalité, ce ne sont jamais de grosses caravanes de ravitaillement qui reviennent du Soudan — nous l'avons appris plus tard — mais une série de petites caravanes, appartenant chacune aux différents groupements d'habitants de l'Air, et apportant chaque année, du Damergou, le mil nécessaire à ces groupements. Il y a donc ainsi la caravane des gens d'Iférouane, celle des gens de Séloudif, d'Aguellal, de Timaghodé, de Tim-Telloust, etc., mais elles n'arrivent jamais dans le pays que par petites fractions indépendantes, n'ayant besoin de se masser en nombre que pour aborder certains puits du Damergou ou du Tagama, ou pour traverser certaines régions où sont à craindre les razzias, en période troublée surtout.

Chaouchi a fait une apparition aujourd'hui, sous le prétexte de venir prendre notre courrier, mais en réalité pour chercher des nouvelles d'un petit groupe de ses parents, qui

doivent revenir du Damergou et qu'il attend en vain depuis notre arrivée ici.

8 mars. — El-Hadj-Mohamed apparaît dès le matin. Il avertit en grande confidence Lamy que des Touareg, réunis en bandes non loin d'ici, et qu'il croit en assez grand nombre, ont l'intention de venir enlever notre troupeau au moment de l'abreuvoir, voire d'attaquer le camp. Bien que ce renseignement paraisse de sûreté douteuse, Lamy prend cependant les mesures de précaution qui lui paraissent nécessaires.

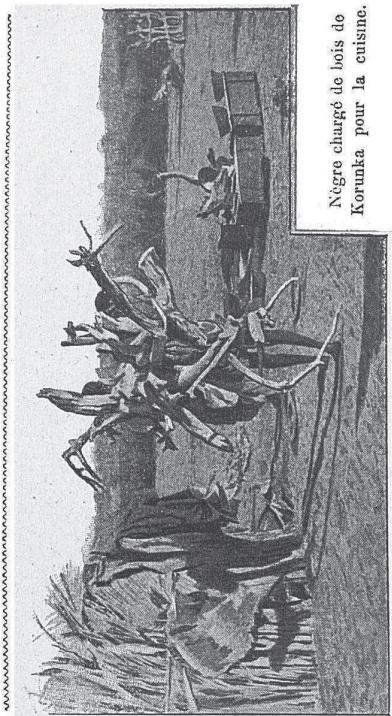
Il est évident qu'il y a quelque chose dans l'air, ou que des nouvelles se sont répandues, car on ne voit ce matin dans le camp, ni un seul Targui, ni une seule femme, ni même un seul gamin, alors que les autres jours il y avait un grouillement incessant dans la première enceinte du camp et dans ses abords. Ce vide se maintient, absolu, pendant tout le jour. On voit même les habitants des cases qui se sauvent vers la montagne avec leurs quelques bœufs ou chèvres. Ahmed-Bey et le vieux chef El-Hadj-Mohamed sont expédiés vers ces fuyards pour les rassurer et leur dire de rester en place, de ne rien craindre, que nous sommes là pour imposer le respect.

Les chameaux devaient venir à l'abreuvoir aujourd'hui, aussi Dorian et les spahis vont-ils à cheval voir si le troupeau approche. Ils rencontrent en route un des Chamhba, Boudjemâh, qui leur apprend que le troupeau est campé dans un pâturage à une douzaine de kilomètres et qu'il ne rejoindra que demain. Une lettre de Reibell, qu'apportent dans la soirée les deux Chamhba Boudjemâh et Embarek-Ben-Amara, apprend à Lamy les faits suivants : hier matin, Reibell avait envoyé le Chamhbi Miloud, le tireailleur Aouadi et un sergent indigène à la recherche d'un puits dans les environs du campement du troupeau ; le sergent étant revenu seul, car le groupe s'était scindé en deux pendant les recherches, et les deux autres n'apparaissant point, le capitaine a envoyé précisément Embarek et Boudjemâh pour les retrouver. Ces

derniers, ayant suivi leurs traces, sont arrivés au puits de Tamat près duquel ils ont trouvé le corps de Miloud tué, puis, à quelques mètres, celui du tireailleur Aouadi également tué, le premier intact, le second dévêtu et lardé de coups. Sans s'arrêter plus longtemps, ils ont aussitôt rebroussé chemin pour venir rendre compte au capitaine des constatations qu'ils avaient faites. Les traces étaient nombreuses autour du puits de Tamat, mais il semblerait, d'après l'examen des deux Chamhba, que les assassins ne devaient être que trois hommes qui auraient surpris nos éclaireurs sans défiance et les auraient frappés par derrière tout en leur tenant conversation. Quoi qu'il en soit, la perte de ces deux hommes est d'autant plus douloureuse pour nous, qu'ils ont succombé dans un guet-apens. Miloud était un parfait serviteur. Il avait, à plusieurs reprises, fait partie de mes escortes antérieures. Quant à Aouadi, ce tireailleur était un excellent soldat, ayant été cité à l'ordre du jour à Madagascar.

Une fois de plus il convient donc de répéter que chez les Touareg, quels qu'ils soient, il ne faut jamais avoir la moindre confiance ; que nos amis d'aujourd'hui seront nos assassins de demain ; qu'il est de toute nécessité de ne pas marcher isolé, et de se garder scrupuleusement. Ce sont là précisément les phrases que m'adressait avec insistance, en forme d'adieu, Embarek-Ben-El-Haïb, ce bandit exercé, au moment où il se séparait de nous à In-Azaoua.

Un peu avant le coucher du soleil on aperçoit à 700 ou 800 mètres du camp, sur la lisière des palmiers, un rassemblement important de Touareg. Ils ont paru ensuite se disperser, mais la nuit a empêché de distinguer nettement ce qui se passait. On dit aussi que des étrangers ont fait boire aujourd'hui à divers puits, les plus éloignés de nous, au moins 150 chevaux. L'absence de visiteurs au camp est frappante ; peut-être bien ces gens connaissaient-ils, dès ce matin, l'assassinat des nôtres et voulaient-ils se soustraire à une vengeance possible de notre part ?



Nègre chargé de bois de Korunka pour la cuisine.

Notre courrier a été clos dans la soirée et remis à Ahmed-Bey, qui part décidément pour le nord demain matin¹. Il est convenu qu'il doit le porter à Touggourt; il tâchera de prendre en route Ag-Yemma, qu'il conduira aussi à Touggourt, et on se souvient qu'Ag-Yemma m'a promis de me rapporter un courrier jusque dans l'Aïr et même jusqu'à Zinder. Il est vrai que les promesses coûtent si peu aux Touareg!

9 mars. — Les chameaux arrivent pour l'abreuvoir, dès huit heures et demie du matin, et l'opération est aussitôt commencée avec des précautions de garde inaccoutumées, en raison des circonstances actuelles, Lamy ne voulant rien négliger au point de vue de la sécurité.

El-Hadj-Mohamed apporte une lettre du sultan d'Agadez dont voici la traduction : « Au nom du Dieu unique. Il n'y a d'autre divinité que lui. Puis que les bénédictions et le salut soient sur celui après qui il n'y aura plus de prophète. Cette lettre est adressée par le Prince des Croyants « Mohammed-El-Baqeri, fils du Sultan Abdellqâder, fils du Sultan Youssef, etc., aux Français que Dieu a fait camper sur notre territoire. Dieu décidera entre nous et entre vous ce qu'il voudra pour le bien et la paix de Dieu, car moi je ne suis qu'un homme. Cette époque est la meilleure des époques. Nous avons vu ce que nos ancêtres n'ont jamais vu, ni entendu, si ce n'est en ce temps-ci. Dieu accorde la sécurité. Amen! Salut sur celui qui suit la voie orthodoxe et laisse de coté les choses vaines². » Il lui est aussitôt répondu par Lamy et par moi, en une lettre remise aux mains d'El-Hadj-Mohamed, que nous sommes des voyageurs

4. Ce courrier ne devait jamais parvenir. Ahmed-Bey a été tué, à Tadent, au moment où il regagnait l'Algérie. Ce meurtre est demeuré très obscur pour nous; mais l'hypothèse la plus probable est que Sidi et Chaouchi n'y sont peut-être pas restés étrangers. D'autre part, Ahmed-Bey et les deux guides avaient été rejoints par une fraction du ghezi qui nous avait attaqués le 12 mars, et ils ont ensuite voyagé le conserve jusqu'à Tadent. Ce groupe, très mélangé, est certainement coupable du meurtre, mais les responsabilités personnelles sont impossibles à dégager. On savait qu'Ahmed-Bey emportait le montant de sa solde.

2. Traduction de M. Houdas.

paisibles, traversant le pays pour nous rendre au Soudan avec la paix, que cependant on nous a déjà molestés, que l'on nous a tué deux hommes alors que nous n'attaquions personne, que nous exigeons que les autorités du pays châtient promptement les coupables et les fauteurs de désordre, et qu'elles nous fournissent sans retard les moyens de continuer notre route; que nous comptions sur une répression vigoureuse, etc.

El-Hadj-Mohamed finit par avouer qu'il connaissait dès hier, par un berger, le meurtre de nos deux hommes; il parle à plusieurs reprises des Iadhânares, sans les accuser directement, mais son insistance signifie évidemment quelque chose. Ce qui corroborerait cette manière de voir, c'est que Youssef, un nègre de mes Chambba, a précisément vu au pâturage une troupe d'Iadhânares rejoignant des compatriotes campés plus loin, près d'Aguellal. En tout état de cause Lamy déclare aux indigènes présents que, suivant la loi musulmane, le sang appelle le sang, et qu'il faudra un jour ou l'autre la vie de deux Touareg pour effacer le sang de nos deux hommes. Les brumes dont j'ai parlé plus haut persistent et resteront extraordinairement notre horizon.

10 mars. — Le troupeau ayant bu dans la journée d'hier part au pâturage dès le matin, et cette fois sous le commandement du lieutenant de Thézillat. Dorian, qui se lasse de la

vie inactive d'Iférouane, veut goûter un peu de l'existence de brousse, il accompagne le détachement. Lamy a donné à de Thézillat des instructions qui consistent à ensevelir convenablement nos morts, à reconnaître le régime du puits de Tamat où ils ont été assassinés, à faire une enquête sur place pour essayer de reconstituer la scène du crime, à parcourir la région ou suivre les traces avec un groupe de tireurs à méhari, en un mot de tâcher d'arrêter les coupables et de tirer vengeance de ce meurtre, en saisissant des indigènes des campements voisins. El-Hadj-Abdul-Hakem accompagne le détachement pour s'occuper lui aussi des recherches.

Le vide continue au camp et aucun indigène n'y apparaît, sauf un ou deux vieillards et une négresse. Voilà maintenant qu'El-Hadj-Mohamed croit savoir que les assassins appartiennent à la tribu des Kel-Tadélé; qui gravitent dans la région qui nous sépare de Taghazi; en conséquence il prie très instamment Lamy d'en aviser de Thézillat, afin que ce dernier sache contre qui sévir. Un homme est donc envoyé porteur d'un mot pour de Thézillat.

Ces Kel-Tadélé ont une réputation déplorable — je finirai par penser qu'on peut en dire autant de toutes les tribus sans exceptions —. Ils ont, paraît-il, l'an dernier, esuyé une grande défaite de la part de Ahaggar, auxquels auparavant ils avaient tué un homme. Ils possèdent des bœufs et des moutons qu'habilement ils viennent vendre à Iférouane aux caravaniers de passage.

Une autre lettre est écrite par Lamy à Tegoumane pour lui ordonner, en sa qualité de chef nomade tout-puissant, de faire rapporter les armes et les cartouches volées aux deux hommes tués, de livrer les coupables et d'amener, dans un dernier délai de quatre jours, les chameaux qu'il promet depuis si longtemps. Cette lettre, de même que celles destinées au sultan d'Agadez, seront expédiées par les soins d'El-Hadj-Mohamed qui s'engage à faire diligence. Quant à celle de Thézillat, elle est remise à un certain Brahim, Targui du

pays, qui part aussitôt. Ce Brahim est un indigène qui, depuis notre arrivée, a toujours accompagné le détachement de pâturage auquel il sert de guide, d'informateur, d'interprète, de factotum en un mot. Il paraît jusqu'ici assez souple et assez serviable.

Nos chevaux sont très malheureux au point de vue de la nourriture. Il n'existe plus de ration de grain, et ils sont obligés de se contenter du Mrokba dur et peu substantiel que l'on recueille chaque jour en corvée ou que rapportent les chameaux de pâturage. Les chameaux continuent aussi à mourir très rapidement; trois sont immobiles ce matin au moment du départ, on les traîne en dehors du camp et, aussitôt après, nous voyons les gens du village se précipiter sur ces charognes comme des bêtes de proie, les dépecer et en emporter la viande, sans en laisser une bribe aux vautours immobiles qui attendent patiemment le moment de venir récuperer les os.

Il semblerait que, puisque notre présence est si gênante pour les indigènes, ces derniers devraient, dans leur intérêt même, nous fournir au plus vite le moyen de leur abandonner la place. Il n'en est rien et ils préfèrent faire le vide. Il y a longtemps que, dans mon fort intérieur, je ne crois plus à la venue des chameaux de Tegoumane; ses promesses n'auront été qu'un leurre et un moyen de nous faire épuiser nos provisions.

La brume des jours passés persiste à masquer notre horizon. De même que la veille on voit quelques attroupements plus importants que de coutume sur le bord des jardins de palmiers.

11 mars. — La brume reste très intense toute la journée accompagnée d'une assez forte chaleur qui va s'accentuer maintenant d'une façon régulière. Le camp est vide de visiteurs. Vers huit heures du soir arrive Brahim revenant du pâturage et venant aussi, expressément de la part d'El-Hadj-Mohamed, nous aviser, d'un air fort ému, que le camp sera

attaqué cette nuit ou demain matin. Le commandant Lamy prend aussitôt toutes les dispositions qu'il juge convenables pour parer à tout événement quel qu'il soit. Les chevaux sont rentrés dans l'intérieur de la seconde enceinte. Tous les hommes sont à leur poste de combat.

On entend des cris dans l'oasis ; sont-ce des gens qui pillent le village, est-ce toute autre chose ? il est difficile de se rendre compte. L'obscurité est profonde et, grâce à elle, des ombres humaines s'approchent d'une des sentinelles, probablement pour étudier le terrain ; au premier mouvement de la sentinelle ces ombres s'évanouissent et le calme continue à régner tout autour de la zériba.

Nous passons ainsi toute la nuit debout, si bien que, au moment où le jour allait paraître, j'étais plein de sommeil et je m'étendais un instant sur mon lit de camp. Quelques minutes plus tard j'étais réveillé et mis debout par un formidable tapage ; mais ici je cède la plume à Lamy et je me borne à copier dans toute sa simplicité et toute son énergie son *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne* :

« ... Le 12 mars 1899, à la pointe du jour, le coup de langue pour la cuisson du café est donné comme d'habitude. Les canons sont remis à leurs emplacements habituels¹, afin de cacher à la population la place qu'ils occupent en cas d'alerte. Les chevaux, qui avaient été abrités dans la redoute pendant la nuit, sont remis à la corde entre la redoute et la ligne d'abatis. Les différentes portes sont ouvertes. Le réveil se fait entendre à l'heure habituelle, c'est-à-dire à six heures. Quelques instants après, comme si notre sonnerie avait été le signal attendu par les Touaregs, une grande rumeur, des cris percants, un brouhaha indescriptible, une poussière intense mêlée à une brume qui empêche de voir distinctement à plus de 200 ou

¹. Les canons avaient été placés en certains points la veille au soir en prévision de l'attaque nocturne dont nous avions été prévenus.

« 300 mètres, s'élèvent dans la vallée à 300 ou 400 mètres du camp.

« Le commandant prévenu se rend immédiatement en un point où il peut se rendre compte de ce qui se passe. Les cris redoublent, le nuage de poussière augmente : il n'y a pas à en douter, c'est une avalanche d'hommes et de méhara qui se précipite sur notre petite redoute et qui menace de la submerger.

« Les armes sont aussitôt prises et le feu rapide est immédiatement ouvert sur le flot qui menace de nous engloutir. « Le crépitement d'une fusillade intense, auquel se mêle bientôt la voix de nos canons, cause un moment de stupeur et d'arrêt dans cette cohue gesticulante et hurlante.

« Le feu rapide est, pendant 6 à 7 minutes, exécuté par les 30 hommes qui défendent les deux faces menacées. Les cavaliers à méhara s'effondrent avec leurs montures. Les fantassins s'arrêtent épouvantés par cette grêle de projectiles qui s'abat sur eux, couvrant le sol de sang et de cadavres.

« Néanmoins, les plus audacieux essayent de pousser leurs montures en avant, mais celles-ci refusent de s'enfoncer plus profondément dans cette fournaise et viennent s'abattre à une cinquantaine de mètres de notre ligne d'abatis. La poussière faite par la horde assaillante, mêlée à la brume du matin, nous empêche de voir exactement les mouvements de nos ennemis à une distance de 200 mètres et ceux-ci peuvent profiter des buissons et des huttes nègres qui sont de ce côté, pour se dérober à nos vues et éviter ainsi nos coups. L'artillerie ne peut tirer que quelques coups à mitraille sur les groupes les plus visibles.

« Au bout de quelques minutes la fusillade se ralentit et cesse même bientôt complètement ; nos ennemis ont disparu dans la direction par laquelle ils sont venus.

« Des méhara privés de leurs cavaliers errant en liberté sur le lieu du combat ; d'autres, également privés de leurs

« cavaliers, disparaissent dans la direction de l'ouest. Aucun groupe important de Touareg ne se trouve plus en vue du camp.

« Le combat a duré 25 minutes environ. Des cadavres d'hommes et d'animaux jalonnent la direction suivie par l'attaque.

« Les hommes disponibles de la 4^e section, commandés par M. le lieutenant Verlet-Hanus et formant un effectif de 15 hommes environ, sont envoyés fouiller les groupes de cases qui se trouvent à 200 ou 300 mètres au nord-est du camp, avec mission de ramener tous les chameaux vivants que l'on aperçoit autour des cases, et de s'assurer que les Touareg ont bien pris la fuite. Ce mouvement est très lentement exécuté, et, quelques minutes après, cette patrouille rentre au camp, ramenant 20 superbes méhara tout équipés, dont 3 ont des blessures plus ou moins graves, et rapportant également quelques armes et des boucliers abandonnés par les fuyards. La 4^e section ramène en outre un prisonnier, qu'elle a trouvé à environ 100 mètres du camp, faisant le mort, tout en tenant dans ses mains, sous ses vêtements, un revolver Lefaucheur à six coups, un fusil et un sabre. A en juger par son habilement et son armement, cet indigène doit être un personnage important. Il est blême de peur et encore sous l'impression terrifiante causée par la fusillade à laquelle il vient d'assister et à laquelle il ne s'attendait pas. Cet indigène est solidement ligoté et laissé dans un coin du camp en attendant qu'il puisse être interrogé. Il feint en effet de ne pas comprendre l'arabe et personne dans l'entourage, en ce moment, ne parle la langue touareg.

« A sept heures, aussitôt la patrouille de la 4^e section rentrée, le commandant envoie le détachement de spahis algériens, sous le commandement du maréchal des logis Belkassem-Ben-Lahalali, soit 11 hommes, pousser une patrouille dans la direction du nord-est, afin de se rendre

entre au bout de peu de temps, rapportant encore des armes abandonnées par les fuyards et signalant quelques méhara blessés, qui pourraient être utilisés, tout au moins, comme viande de boucherie. Quant aux Touareg, ils ont complètement disparu dans les bois qui s'étendent au fond de la vallée d'Irhazar. De nombreuses traces de sang se trouvent partout; neuf cadavres sont trouvés dans les abords immédiats du camp, une vingtaine de chameaux morts ou blessés restent sur le carreau.

« Une troisième patrouille, commandée par l'adjoint Jacques, est envoyée à sept heures et demie, à l'est du camp, afin de reconnaître les abords de l'oasis et le fond de la vallée. Cette reconnaissance rentre quelques minutes après ramenant encore deux méhara tout équipés, rapportant quelques armes et rendant compte que tous les ennemis ont disparu dans la direction de la montagne, mais que de très nombreuses traces de sang se trouvent de toutes parts.

« A huit heures, les spahis sont de nouveau envoyés pour exécuter une patrouille au sud-est du camp, de façon à faire complètement le tour de l'oasis et à la débarrasser des quelques trainards ou blessés qui peuvent encore s'y trouver. Cette patrouille rentre à huit heures et demie, ramenant deux nègres qui ont été trouvés dans leurs cases.

« Ce sont des indigènes connus, habitant l'oasis, auxquels aucun mal n'est fait et qui sont utilisés pour faire parvenir une lettre au chef du village, lui faisant connaître que le pays est débarrassé de ses envahisseurs et qu'il peut rentrer sans crainte avec tous les habitants!...»

Le prisonnier, avec lequel on finit par se faire comprendre, déclare se nommer Moussa-Ben-Atalli, et être originaire des Kel-Es-Souk — tribu située au nord-est de Tombouctou et de même famille que les Ifoghas —. Les détails que l'on par-

^{1.} Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission salarienne*, rédigé par le commandant Lamy.

vient à tirer de lui ne sont qu'un tissu de mensonges et finalement, en procédant par comparaisons avec ce qui nous est raconté le soir, on découvre que c'est un Kel-Tadélé et, ce qui est plus grave, qu'il est l'un des assassins de Miloud et de Aouadi; Lamy donne aussitôt l'ordre de le fusiller dans la soirée.

El-Hadj-Mohamed, que l'on a fait rassurer, arrive au camp avant la nuit, il félicite Lamy sur le succès remporté par ses tirailleurs; il pousse des exclamations admiratives et semble l'homme le plus heureux de la terre, de voir le résultat acquis. Il initie, en se gonflant les joues, les détonations du canon et le crépitement des coups de fusil. Son enthousiasme devient tout à fait exubérant lorsqu'on l'amène devant le trophée d'armes et d'objets recueillis sur le champ de bataille; il ouvre largement les bras, saisi d'admiration, devant cet amas confus, comme devant le groupe de méhara de prise. Il nous dit que les gens de son village et lui-même ont été molestés par le ghezi, frappés et volés et qu'il était impuissant à les arrêter.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer d'une façon exacte comment était constitué le ghezi, voici pourtant ce qu'il y a de plus probable, d'après les dires de certains indigènes et surtout d'El-Hadj-Mohamed : Les principaux instigateurs du ghezi seraient Miliko-Kamouly des Kel-En-Ghatzi; El-Hadj-Ahmed-Debbini, entrainant les Kel-Tadélé¹; El-Hadj-Sliman et El-Hadj-Mousa des Kel-Agnellal; puis quelques autres de moindre importance : Ag-Amim des Kel-Gharous, Abdallah-Toufickh des Kel-Agnellal. Le premier aurait amené cent cavaliers, son méhari

a été grièvement blessé sous lui, mais Miliko a pu se sauver; El-Hadj-Sliman et Toufickh ont fourni aussi une centaine (105) de cavaliers, mais on croit généralement qu'El-Hadj-Sliman n'était pas présent à l'attaque. Les Kel-Gharous et Kel-Tadélé auraient aussi amené un contingent de cent hommes; à cela il faut ajouter des Kel-Fadé, des Imâname, des Iadhanaren, des Kel-Djanet², et quelques autres fractions, même des Taitok³, aventuriers de race et de métier, qui étaient venus apporter un appoin de même nombre que les autres ou à peu près. El-Hadj-Sliman, sorte de marabout, faisait courir le bruit que nos fusils étaient inoffensifs, que ce n'étaient que jouets d'enfants qui n'étaient point à craindre, que nous transportions d'immenses richesses, et qu'il s'agissait avant tout de s'en emparer; que du reste nous n'étions que des *Koufar* (des infidèles), et que par conséquent tout était licite contre nous. On m'a assuré depuis que le ghezi traînait à sa suite, derrière le premier rideau de collines, une quantité de chameaux de charge destinés à enlever sans retard tous les trésors de la mission aussitôt après notre défaite, dont ils étaient certains.

C'était plaisir, après les premiers instants du feu, de voir les cavaliers à méthari, sauter à terre et s'enfuir à toutes jambes, abandonnant armes, monture, harnachement. Le sol était jonché d'un nombre incalculable de grisgris et de lettres dans de petites sacoches. La fameuse invocation : *La illa illala ou Mohammed rassoul Allah*³, qu'ils psalmodiaient au moment de l'attaque, était assurément fort loin de leurs lèvres à cette heure critique.

Il est réellement difficile de comprendre comment ces gens ont pu croire un instant pouvoir enlever une pareille redoute, armée de fusils, et à la lumière du jour. Cette folie dépasse toute imagination, ou bien leurs cerveaux étaient si bien d'entre eux seulement appartenant aux Iadhanaren,

1. Les Kel-Djanet, ou Kel-Gant, sont des serfs des Imâname; quelques-uns chez les Aoulimiden, les Kelguerez, les Keloui et à organiser un peu partout des entreprises de pillage et de courses. Il séjourne plutôt, lorsqu'il est stationnaire, chez les Kel-Tadélé.
2. Les gens du pays d'Air appellent les Taitok les *Ahistogheune*.
3. « Dieu seul est Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu. »

imbus des idées propagées sur nos fusils, par leurs chefs ou leurs marabouts, qu'il fallait qu'ils supposassent n'avoir affaire qu'à des hommes inertes ou résolus à ne rien tenter pour défendre leur vie.

13 mars. — El-Hadj-Mohamed apparaît au camp dès le matin. Les habitants du village reviennent peu à peu reprendre possession de leurs cases qu'ils avaient précipitamment quittées. Après la bataille, il paraît qu'ils ont fait une ample moisson de sabres, de lances, d'armes et d'objets de toutes sortes abandonnés par les fuyards dans leur déroute. Hadj-Mohamed affirme qu'il a d'abord fait tous les efforts possibles pour empêcher l'attaque, et qu'il a eu toutes les peines du monde à s'esquiver au moment où les chefs du ghezi voulaient le faire marcher en tête; il ajoute que Hadj-Moussa, le fils d'El-Hadj-Yata, à cheval, essayait aussi, en vain, d'arrêter la coalition et que ce n'est qu'au dernier moment, et en constatant l'imanité de ses efforts, qu'il s'était décidé à tourner bride.

El-Hadj-Mohamed nous indique la nationalité des propriétaires de chameaux de prise et des chameaux morts, d'après les marques particulières que porte chacun d'eux. Il y en a des Kel-Tadélé, des Kel-Gharous, des Kél-Djanet, des Iadhanaren, des Imânaâne, des Kel-En-Ghâzi, et quelques Ahaggar et Aoulliâdien, ces derniers provenant probablement de razzias antérieures. Il y a là un superbe méhari, portant deux blessures graves, c'est la monture de Miliko lui-même.

Le nombre des hommes morts sur place est de dix; quant aux blessés, ils sont très nombreux si l'on s'en rapporte aux multiples traces de sang qui couvrent la route de fuite de la bande, et aux récits des indigènes. De ce côté-là, il est toujours prudent de faire la part de l'emphase des indigènes qui dépasse en général tout ce que l'imagination peut supposer. Pour en donner une idée, je transcris le récit suivant que me font les naturels : Au dernier moment de la bataille, le

lieutenant de Chambrun avait pointé un de ses canons et tiré à obus sur un groupe éloigné; or, on vient de nous dire que ces obus ont été tuer un lion dans la montagne, voire de l'autre côté de la montagne! Cette histoire était créée simplement d'enthousiasme et ne reposait sur aucun fondement; car, comme je disais à mes interlocuteurs de m'apporter la peau de l'animal, il me fut répondu que, même mort, ils ont peur du lion et n'en approchent point. Le seul point qui me paraissse acquis dans l'histoire des obus, c'est que l'un d'eux arrivant au milieu d'un groupe de fuyards qui s'apprêtait à piller la maison d'El-Hadj-Mohamed, y tuait ou blessait quelques individus et accélérerait la retraite de tout le monde, empêchant ainsi le pillage convoité.

Des balles sont tombées dans la montagne à des distances énormes, près de groupes d'indigènes, ils en sont encore médusés. Les négociants de Ghât, qui faisaient partie de ces groupes éloignés, disent qu'ils n'ont jamais vu ni à Ghât ni même à Tripoli de fusils semblables et à portée aussi lointaine. L'effet produit est considérable et, avec l'exagération habituelle à ces populations, je ne doute pas que d'ici peu, l'histoire du combat d'Ifrouane, amplifiée, agrandie, ne devienne une invraisemblable légende. Il est fort probable même que c'est ce combat, dont le récit passant de bouche en bouche à travers le Sahara, a peu à peu changé de face et s'est transformé, en définitive, en une grande victoire touareg. J'ai l'intime conviction que c'est là l'origine des bruits du massacre total de la mission qui sont parvenus en Europe, par la Tripolitaine, dans le courant de l'année 1899.

Ordre est donné aux hommes du village d'enterrer les morts. Ils les traînent à un vieux puits demi-comblé dans lequel ils les précipitent et remplissent ensuite le puits de terre. Cette mesure était urgente à cause des odeurs qui commençaient à se dégager de toutes parts. Ils remettent aussi en état, en le curant à fond, un puits situé à 150 mètres de l'entrée de notre camp où l'eau est abondante et à facile

portée de nos hommes. Il leur est remis pour ce travail des chameaux blessés dont ils convoitaient la chair.

La journée a été très chaude, et le soir le ciel se sillonne d'éclairs qui se continuent pendant toute la nuit.

14 mars. — Les chameaux tués, éparpillés autour de notre camp, commencent à nous couvrir d'exhalaisons peu agréables, aussi ordre est-il donné aux gens de l'oasis de les rassembler par groupes afin de les incinérer, j'avoue que l'odeur de ces fourneaux où brûlent des graisses, de la chair et des os, n'a rien de précisément suave, mais il vaut mieux la supporter quelques heures pour se débarrasser de toutes ces charognes qui eussent demandé, si on avait voulu les enfouir, un travail considérable.

En prévision du départ d'un détachement pour In-Azaoua, qui maintenant, étant données les circonstances, est imminent, Lamy fait établir partout, entre la zériba et le rempart de bagages, des fils de fer tendus sur piquets : excellent moyen de défense nocturne.

On doit nous livrer ce soir une petite quantité de mil, mais ce sera une goutte d'eau dans l'Océan. Nos pauvres chevaux n'ont plus de grain depuis quelque temps, et vivent comme ils peuvent avec l'herbe sèche et dure qu'ils vont eux-mêmes rechercher en corvée du matin. Nous-mêmes, nous sommes réduits à la portion congrue. Un arrivage important de denrées alimentaires serait donc le bienvenu dans ce pays de misère.

Ce soir, pour la première fois depuis bien longtemps, la brume a déchiré ses voiles et le ciel a repris sa belle pureté des premiers jours. La silhouette de la montagne se dessine nette et précise avec ses crêtes les plus élevées très déchiquetées; ces sommets sont absolument abrupts; leurs pentes extrêmement rapides paraissent entièrement inaccessibles. Des ravins à pic, par lesquels s'écoulent les eaux de pluie, strient les flancs de la montagne d'une série de lignes presque verticales, d'une teinte un peu plus claire que le fond unifor-

mément sombre de l'ensemble. Les montagnes de premier plan sont moins inaccessibles et beaucoup moins élevées. Des gorges abruptes entaillent les chaînes elles-mêmes et séparent entre eux les chaînons accessoires.

15 mars. — Pendant la nuit, nous avions vu arriver tout autour de la zériba un certain nombre de chameaux, si bien qu'à un moment donné on avait cru à une nouvelle alerte et que Lamy a dû passer sur le qui-vive toute une nuit blanche. Au point du jour on aperçoit les animaux couchés aux environs du camp et on constate qu'ils appartiennent à notre troupeau. Que s'est-il produit et comment ces chameaux sont-ils revenus seuls? Le détachement du pâturage a-t-il été attaqué hier dans l'après-midi ou la soirée? L'ère des suspensions et des inquiétudes est ouverte, et aucun de nous ne connaît aux autres les angoisses intérieures qui l'étreignent. Serait-ce là l'épilogue d'un douleur et épouvantable drame? Après inspection aux environs on découvre finalement une vingtaine de nos animaux. Lamy envoie aussitôt tous les spahis en reconnaissance dans la direction où se trouvait le détachement de pâturage, lequel devait régulièrement arriver ici aujourd'hui même pour l'abreuvement. Ce n'est que vers huit heures que revient l'un de ces spahis disant qu'il ne s'est rien produit de grave, que, hier soir seulement, quelques animaux se sont enfuis du troupeau et n'ont pu être rejoints et qu'ils sont venus ici, seuls, poussés sans doute par la soif. Il ajoute que d'autres chameaux échappés dans des directions différentes sont, actuellement encore, recherchés par un groupe de spahis sahariens. Ces nouvelles heureuses nous procurent immédiatement un immense soulagement et calment par enchantement les inquiétudes de la première heure.

Le troupeau arrive au camp bientôt après et on procède aussitôt à l'abreuvement régulier. La rapidité avec laquelle fondent nos chameaux est réellement effrayante. Des statues de cire présentées au feu ne s'anéantissaient pas plus vite;

ainsi cinquante sont morts pendant cette dernière période de cinq jours de pâturage.

Dès l'arrivée sur le terrain de pâturage, de Thézillat, avait pris ses mesures, comme il a été dit plus haut, pour rechercher les meurtriers de Miloud et d'Aouadi. Son premier soin avait été d'enterrer tout d'abord les deux victimes, près du puits de Tamat, après avoir constaté que le corps de Miloud, percé de plusieurs coups de lance et revêtu de sa gandoura, était, sauf les jarrets coupés, encore intact et que celui d'Aouadi, lardé et déchiqueté de coups de sabres, le crâne détérioré, était déjà à demi dévoré par les vautours. Prenant alors trente cavaliers à méhari, dont El-Hadj-Abdul-Hakem, et accompagné de Dorian et du Dr Fournial, de Thézillat était parti sur les traces des assassins encore visibles sur le sol, et qui semblaient indiquer que ces gens étaient au nombre de quatre, dont un nègre. La marche se prolongea à grande vitesse pendant un long espace de temps, les traces devenaient peu visibles et paraissaient néanmoins se diriger vers Agadez. Le pays était complètement vide de tout campement et le lieutenant dut alors revenir au point où était campé le détachement sans avoir fait la moindre rencontre; le mauvais état des montures de ses hommes ne lui permettait pas au surplus de faire un raid plus long: il était parti à deux heures du matin et ne rentrait au puits de Tamat que dans la soirée.

On ne s'occupa exclusivement dans l'après-midi que des préparatifs du départ de demain que Lamy organisa afin d'aller lui-même chercher l'échelon d'In-Azaoua. Il ne nous reste plus maintenant d'autre résolution à prendre. Il est bien certain, dans notre esprit, que les Touareg n'amèneront jamais de chameaux de location et il nous faut voler de nos propres ailes. Ce n'est pourtant pas sans angoisses que je vois ce départ, car nos chameaux sont réellement en déplorable état et je ne pense pas qu'ils puissent aller à In-Azaoua et en revenir sans un déchet formidable, et déjà apparaît à

nos yeux la nécessité dans laquelle on va se trouver d'anéantir une forte partie des bagages.

Lamy, ayant la nuit, écrit aux Kel-Fadé, aux Kel-Tadélé et à diverses autres fractions, des lettres identiques pour leur dire que personne d'entre eux ne sera reçu au camp, tant que les fusils et les munitions des hommes assassinés n'auront pas été rapportés entre nos mains.

Le capitaine Reibell restera chef de la portion des troupes stationnant au campement pendant l'absence de Lamy. El-Hadj-Abdul-Hakem et les autres Chambba, sauf Bitour et Salem, accompagnent Lamy et pourront lui être d'un grand secours par leurs qualités de chasseurs et leur flair de sahariens et de chercheurs de pistes. Voici, du reste — emprunté au *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par Lamy — le récit succinct du raid exécuté par le détachement retournant à In-Azaoua :

« ... Le 16 mars, à cinq heures du matin, départ du détachement¹ sous les ordres du commandant Lamy. Le détachement perd 26 chameaux pendant la marche d'aujourd'hui. Ce déchet considérable ne manque pas d'inspirer certaines inquiétudes au commandant qui peut se trouver, à un moment donné, faute de moyens de transport, en panne à Taghazi ou à In-Azaoua. Campé à Tidek.

« 17 mars. — De Tidek à 24 kilomètres plus au nord. Le détachement vient camper dans une vallée où il y a un excellent pâturage.

« 18 mars. — Bivouac à 14 kilomètres plus au nord. Les chameaux ont bien profité de leur nourriture d'hier, aussi en reste-t-il très peu en route.

« 19 mars. — Bivouac à 30 kilomètres plus au nord. Vu la chaleur qu'il fait depuis quelques jours, le commandant décide de voyager en grande partie la nuit; on franchit ainsi 18 kilomètres pendant lesquels il n'y a rien à manger

¹ Le détachement comportait : 120 hommes, avec tous les chameaux disponibles ; 11 jours de vivres et 6 jours d'eau.

pour les chameaux. Le détachement vient camper à l'issue du mauvais passage qui précède Taghazi...
 ... Les Touareg ayant pu préparer une embuscade dans la gorge de Taghazi, où le détachement est obligé d'aller faire boire ses chameaux et faire son approvisionnement d'eau, le commandant décide de faire exécuter la renaissance de cette gorge pendant la nuit, à la faveur de la clarté de la lune, de façon à surprendre les gens qui pourraient être embusqués autour du puits et à les en chasser par la force dans le cas où ils voudraient s'opposer au passage du détachement. Cette reconnaissance, forte de 30 fusils, commandée par M. le lieutenant Verlet-Hanus, quitte le bivouac à sept heures et demie du soir et se dirige directement sur le puits de Taghazi : le puits est inoccupé, on ne relève aucun indice faisant supposer que des gens sont embusqués dans les environs.

M. le lieutenant Verlet-Hanus place son détachement en embuscade dans les rochers qui commandent le puits et attend le jour pour faire reconnaître tous les chemins y aboutissant et pour faire exécuter les travaux de curage.

20 mars. — Le reste de la colonne quitte son bivouac dans la nuit et se dirige vers le puits. L'obscurité est cause qu'à un moment donné on se trompe de route. Néanmoins, au bout d'une demi-heure, on reprend la bonne direction et l'on atteint, vers huit heures du matin, le puits de Taghazi après avoir parcouru une distance de 16 kilomètres.

La journée est consacrée à l'abreuvoir des chameaux et au remplissage des récipients d'eau.

21 mars. — Le détachement, qui a pu terminer hier ses opérations au puits, vient camper à 13 kilomètres plus au nord, dans une vallée où se trouve une nourriture très abondante pour tous les animaux, qui pourront ainsi se dédommager de leur jétine de la veille.

22 mars. — Continuation de la marche vers le nord. On vient camper à Djiminao. La marche est très courte afin

de profiter du pâturage et de faire couper un approvisionnement de quatre jours de Mrokha à emporter sur les chameaux pour la traversée de la région désertique qui entoure In-Azaoua.

23 mars. — Bivouac à Tin-Dourdouren, 21 kilomètres plus loin. Les traces de la caravane de Ahmed-Bey et de nos anciens guides, visibles jusque-là, s'éloignent maintenant dans une autre direction.

24 mars. — Bivouac à Fénahaka, 39 kilomètres plus loin. Les chameaux n'ont rien trouvé à manger pendant toute la route ; pas la moindre trace de végétation au terrain de bivouac ; on distribue donc aux animaux une partie du Mrokha emporté.

Une patrouille de Chambba et de spahis sahariens envoyée à la découverte, rentre au bivouac, n'ayant trouvé aucun endroit où les chameaux peuvent être envoyés au pâturage à une grande distance autour du bivouac.

25 mars. — Bivouac à Afainarane : 34 kilomètres. La colonne, laissant à une assez grande distance dans l'est la route suivie à l'aller¹, se dirige directement sur le point d'Afainarane où se trouvait un bon pâturage de Had au mois de février. On atteint ce terrain de bivouac vers neuf heures du matin. Le Had a des tiges nouvelles et les chameaux trouvent de quoi manger.

Pendant la nuit, un Chambbi et un spahi saharien ont quitté le camp de Fénahaka pour se rendre directement à In-Azaoua, annoncer l'arrivée du détachement et prescrire à M. le lieutenant Rondenay de faire sortir tous les bagages de la redoute, d'en faire le décompte exact, de faire remplir tous les récipients d'eau et de préparer tous les abreuvoirs de façon que le détachement, qui arrivera le 26 dans la matinée, puisse faire toutes ses opérations pendant la journée et repartir pour le sud la nuit suivante.

La moitié des approvisionnements de Mrokha emportés 1. C'était alors le Chambbi El-Hadj-Abdul-Hakem qui guidait la colonne.

« est cachée dans les rochers au-dessus d'Afaïnarane, de façon à la prendre en repassant après-demain matin.

« *26 mars.* — Départ dans la nuit de façon à profiter de la lune. Le détachement arrive à In-Azaoua à sept heures du matin ayant parcouru une distance de 35 kilomètres.

« Le détachement commandé par M. le lieutenant Rondenay est au complet.

« Les chameaux sont abreuvés dans la matinée. Du Mrokha et quelques dattes leur sont données. Pendant ce temps, il est procédé à l'inventaire du matériel d'In-Azaoua, au triage de ce qui peut être emporté et de ce qui doit être détruit et à l'organisation du départ pour la nuit suivante.

« Les moyens de transport dont dispose la mission ne nous permettent pas d'emporter tout ce qui a été déposé à In-Azaoua; le commandant ne voulant rien laisser au puits de crainte que ce ne soit volé par des caravanes de passage et par les indigènes qui n'ont pas voulu nous louer des chameaux, décide que tout ce qui ne pourra être emporté sera brûlé ou détruit d'une façon quelconque. C'est ainsi qu'une quantité considérable de matériel et d'appareilllements de dattes, notamment, faisant environ 200 charges, est brûlé ou détruite; les vivres de réserves contenus dans les paniers, les ballots des marchandises les plus précieuses, et les munitions de guerre peuvent seuls être enlevés.

« C'est un crève-cœur pour tout le monde, de voir détruire ces marchandises, ces approvisionnements et ce matériel que nous avons eu tant de peine à transporter jusqu'ici et que l'on est obligé de sacrifier, par suite de la mauvaise volonté, de la force d'inertie, de l'hostilité et de la bêtise des gens de l'Air, qui n'ont pas voulu nous louer, moyennant une bonne rétribution, les chameaux nécessaires pour ce transport.

« A la nuit, le pavillon français, qui flotte depuis cinquante trois jours au-dessus de la redoute d'In-Azaoua, est amené devant tout le détachement en armes, et à dix heures du

soir, l'on reprend la route du sud, à la lueur de l'incendie du matériel sacrifié, et aux détonations des munitions de chasse ou d'échange, qui sautent pour ne pas tomber entre les mains des forbans du désert.

« *27 mars.* — A sept heures et demie du matin, la colonne atteint Afaïnarane, ayant parcouru, en sens inverse, les 35 kilomètres qu'elle avait faits la nuit précédente.

« Ces quatre nuits successives de marches ininterrompues et de travaux pénibles pendant le jour, ont mis tout le monde sur les dents. Le manque de sommeil se fait sentir durement. Malheureusement s'élève un vent violent poussant des nuages de sable qui empêchent tout le monde de prendre du repos et qui gênent également les chameaux à leur pâture.

« Les deux chevaux de spahis restés à In-Azaoua, étant en mauvais état, sont, vu le manque d'eau pour la route et le manque d'orge, abattus au camp d'Afaïnarane.

« *28 mars.* — Bivouac à 20 kilomètres plus au sud.

« L'ouragan de sable n'a point cessé. Le camp est presque enseveli sous le sable. L'on ne peut partir qu'à la pointe du jour; il serait en effet impossible de se diriger pendant la nuit et par une tempête qui remue des grains de sable et de gravier gros comme des lentilles qui nous cinglent, comme de véritables coups de fouet, le visage et les mains.

« La marche devient impossible et on s'arrête à une vingtaine de kilomètres du point de départ, en un point où se trouve un peu de Mrokha sec. Journée épouvantable comme la journée précédente. La tempête ne cesse pas, impossible de prendre le moindre repos.

« Vu les portes en chameaux éprouvées les deux jours précédents, l'on est encore obligé de sacrifier une partie du matériel emporté, qui est brûlé pendant la nuit.

« *29 mars.* — Continuation de la marche vers le sud. On se dirige directement vers Tim-Doudourene, en laissant à l'est les routes précédemment suivies. Aucune végétation

« pendant le trajet. Le soir on s'arrête après avoir parcouru « 32 kilomètres. On distribue aux chameaux le reste du « Mrokba emporté; faute de bois, on ne peut faire cuire « aucun aliment, on ne peut préparer que le café pour le « soir et pour le lendemain matin avant le départ.

« Le 30 mars, le vent étant tombé, la marche est reprise « pendant la nuit. A neuf heures et demie du matin, le déta- « chement vient camper dans la vallée de Tyiout, où se « trouve un assez bon pâturage, après avoir parcouru une « distance de 29 kilomètres.

« Le 31 mars, campé au débouché des gorges de Djiminao; « l'étape de 19 kilomètres est très courte, afin de faire pro- « fiter les chameaux de l'excellent pâturage qu'on rencontre « sur la route.

« 1^{er} avril. — Bivouac dans la vallée de Taghazi après un « parcours de 11 kilomètres. Pendant la nuit, un détache- « ment fort de 30 hommes, commandé par M. le lieutenant « Métois, quitte le bivouac, afin d'aller reconnaître le puits « de Taghazi et d'en prendre possession. Ce détachement « s'égare à cause de la brume et n'arrive que peu de temps « avant le gros du convoi.

« L'abreuvoir est immédiatement commencé, mais la moitié « seulement du détachement peut boire dans la journée. On « sera donc obligé de rester un jour de plus à Taghazi pour « achever l'abreuvoir et remplir les récipients.

« Le niveau de l'eau, dans les puits, a baissé de près de « 1 m. 50 depuis notre premier passage; de plus, le débit a « très sensiblement diminué. Les opérations de l'abreuvoir « et du remplissage sont donc beaucoup plus longues que la « première fois.

« 2^{me} avril. — Continuation des opérations au puits. Le « nombre des chameaux ayant considérablement diminué « depuis le départ d'In-Azaoua, le commandant décide de « échapper 18 charges (cotonnades et perles) dans les ravins, « au milieu des rochers, non loin du camp. On profite de ce

« la plupart des hommes sont occupés de différents côtés, « et de ce que le guide tonnag — ou soi-disant tel — est au « puits, pour effectuer ce mouvement. La région rocheuse « dans laquelle se trouve la cache empêche de voir les « traces des chameaux et des hommes qui ont effectué ce « transport. Les 18 charges sont entassées au fond d'un petit « ravinot et entièrement recouvertes de rochers. On pourrait « passer à quelques mètres sans s'apercevoir que des mar- « chandises sont cachées en ce point, si ce n'étaient les « traces des cailloux qu'on a dû arracher du sol pour recou- « vrir les ballots. Néanmoins, vu l'isolement de l'endroit, la « nature rocheuse du sol et le manque absolu de végétation « dans les environs, le commandant espère que cette cachette « ne sera pas découverte, d'autant plus qu'il se propose de la « débarrasser de son contenu dès la rentrée à Ifrouane.

« Deux gros buissons sont allumés autour du camp, de « façon à faire croire, à ceux qui ne sont pas dans le secret, « que les marchandises ont été détruites.

« 3^{me} avril. — Bivouac à 20 kilomètres plus au sud, au « milieu de gorges dans lesquelles se trouve beaucoup de « Mrokba et de végétation, malheureusement sèche.

« 4^{me} avril. — Continuation de la marche. Après 18 kilomè- « tres, le bivouac est établi dans la vallée où l'on était campé « le 18 mars et où se trouve beaucoup de Mrokba.

« 5^{me} avril. — Bivouac à 25 kilomètres plus au sud. Profi- « tant de la clarté de la lune, les marches de nuit sont reprises « depuis déjà deux jours. Le détachement vient camper dans « une large vallée où se trouvent du Neqi et du Mrokba « verts. Les chameaux ont, hier été aujourd'hui, fort bien « mangé.

« 6^{me} avril. — Le camp est quitté de très bonne heure et l'on « atteint les abords de la vallée de Kadamellet, où l'on ins- « tale le bivouac après 38 kilomètres parcourus.

« 7^{me} avril. — Le détachement ne peut partir de très bonne « heure à cause du manque de lune et du mauvais état des

« pistes. A la pointe du jour il quitte son dernier camp pour rentrer bientôt à Iférouane.

« A dix heures du matin, tout le monde est réuni après une séparation de près de deux mois, et la mission au grand complet se trouve rassemblée à l'ombre du pavillon français qui flotte depuis plus de cinquante jours déjà à l'entrée de l'Air...¹. »

Je reprends maintenant le récit de notre séjour après avoir transcrit, par anticipation, le raid de Lamy à In-Azaoua.

Je ne pensais pas que les guides, promis hier par El-Hadj-Mohamed pour le détachement sur In-Azaoua, dussent tenir parole; pourtant le vieux chef les amène à huit heures du matin. On leur donne un mot et ils partent aussitôt pour rejoindre Lamy. L'un d'eux est un Targui de Sélofiet et l'autre est précisément ce Brahim que j'ai déjà présenté au lecteur et qui accompagnait toujours les détachements de pâturage.

Cinq chameaux ont refusé de se lever ce matin au moment du départ du détachement. On a dû les soulever à bras d'hommes pour les mettre debout et les envoyer autour du camp; l'un d'eux est retombé et est mort peu après rejetant du sang par les narines, le ventre extrêmement enflé²; ils sont finis, vidés, ces pauvres animaux, c'est lamentable.

J'avais bien, dans mon primitif projet de mission, admis en principe qu'à partir de l'Air il faudrait renouveler en entier notre troupeau. Des animaux ayant 2 000 kilomètres dans les jambes, avec un chargement sur le dos et un grand nombre de journées sans nourriture, entrant dans un climat nouveau pour eux, absorbant une nourriture différente de celle à laquelle ils sont accoutumés, ne peuvent évidemment plus être aptes à aucun service; ce que j'avais supposé alors se vérifie donc mot pour mot, mais ce que je n'avais pas

¹. Extrait du *Journal des marches et opérations de l escorte de la mission salarienne*, rédigé par le commandant Lamy.
². C'étaient là les symptômes que présentaient tous les animaux près d'expirer dans cette région, même ceux antérieurement atteints de la gale.

prévu, par exemple, c'est qu'il serait impossible de trouver dans l'Air un seul chameau! Tout ce que j'avais lu sur les Keloui m'autorisait à penser le contraire. Dans mon dernier volume j'avais affirmé que des chameaux algériens, bien choisis et en hon état, pouvaient très bien fournir un minimum de cent jours de marche et conduire une mission ou un convoi jusqu' dans l'Air. Je constate que mon affirmation était absolument exacte, et cela malgré l'introduction de facteurs que je n'avais point prévus, à savoir : un recrutement que la nécessité de trouver très rapidement les animaux avait forcément rendu défectueux; l'absence ou la pauvreté des paturages sur une grande partie du parcours; les chemins de montagnes très durs et très longs; la complète inexpérience — au début surtout — et l'insuffisance absolue de nos tirailleurs comme chargeurs, comme conducteurs et comme pasteurs de chameaux. Malgré toutes ces chances contraires, mon raisonnement s'était donc trouvé vérifié, puisque nos animaux nous avaient amenés jusque dans l'Air.

Dans l'après-midi, El-Hadj-Mohamed vient avec son entourage ordinaire. Il nous amène un certain Boubbaker, oukil du sultan d'Agadez qui vient, prétend-il, de cette ville et de la part de ce dernier pour nous affirmer que la paix seule existe entre nous et qu'il nous fera fournir les chameaux que nous désirons! Boubbaker a rencontré en route le cavalier qui portait à Agadez nos lettres pour le sultan. Il précise de deux ou trois jours une petite caravane de mil qui va arriver et, à ce sujet, El-Hadj-Mohamed prétend qu'une autre caravane importante, venant directement du Damergou, ne peut non plus tarder à toucher ici.

Reihell fait servir à tous ces bons nègres quelques tasses de thé et c'est avec une satisfaction évidente et avec un certain clappement de palais très caractéristique, et très familier au monde musulman, qu'ils savourent la liqueur blonde et parfumée.

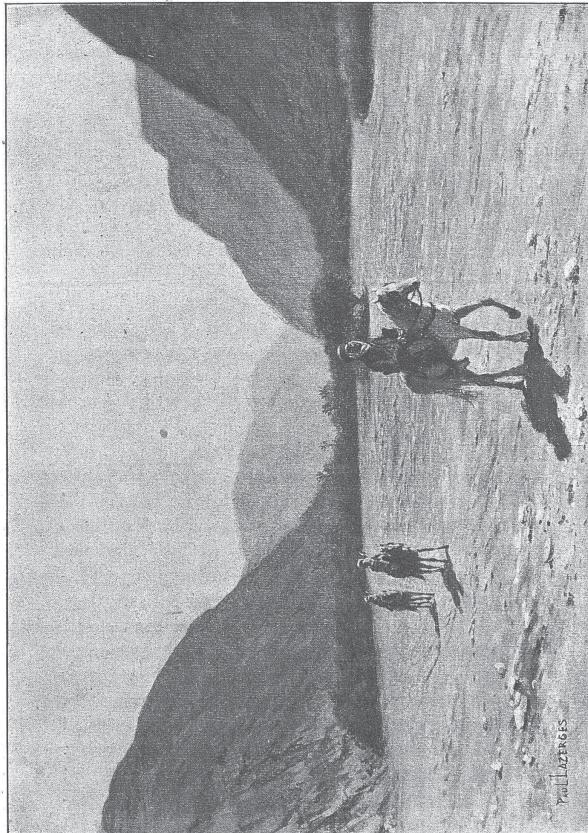
Les indigènes du village ne sont pas encore tous rentrés

dans leurs cases, ils ne réintègrent leurs paillettes que peu à peu. Ils possèdent quelques moutons qui paissent dans les ravins et ne reviennent que de temps en temps pour boire. Je vois aussi quelques volailles dans les enclos mais en très petite quantité ; les indigènes ne mangent point leurs œufs et néanmoins on ne nous en apporte pour ainsi dire pas.

Les gens qui rentrent disent qu'il y a encore dans la montagne d'assez nombreux blessés qui meurent sur place immobilisés par leurs blessures.

17 mars. — Reibell fait procéder au renforcement de la haie épineuse de la zeriba et, d'après un ordre de Lamy, il est procédé au creusage d'un fossé entre cette haie et la ligne de bagages. C'est de Chambrun qui, en sa qualité d'officier d'artillerie, est chargé de diriger ce travail. Pendant d'interminables journées il va nous noyer tous sous un épais nuage de poussière fine qui vient tout recouvrir. Tous les matins chacun de nous regarde anxieusement quelle est la direction du vent, afin de savoir quel va être le côté du camp qui sera soumis aux inondations de poussière et quand par hasard j'ai découvert que c'est l'extrémité opposée à mon gourbi, je ris du malheur des autres en attendant qu'eux-mêmes, le lendemain ou le surlendemain, se réjouissent d'en être débarrassés à mon détriment. Quoi qu'il en soit, ce travail a été exécuté très savamment, très minutieusement, mais il faut avouer qu'il n'a été terminé qu'à peine quelques jours avant notre départ définitif d'Iferouane, si bien que nous laissions une redoute parfaitement établie mais vide.

Boubaker expédie son frère au-devant de sa caravane. El-Hadj-Mohamed le charge de lettres pour les gens des environs, leur disant qu'ils peuvent se tranquilliser et revenir à Iferouane, que rien n'a été touché au village et que nous n'avions l'intention de sévir que contre les fractions ayant participé au ghezi. Il est évident que tous ces gens pensaient que, suivant la coutume indigène, nous nous vengerions sur les voisins, que nous saccagerions le village. C'est là du



Reconnaissance de spahis près d'Iferouane. (Panneau de Paul Lazzerges.)

Document numérisé par la Bibliothèque universitaire Pierre et Marie Curie - UPMC

reste ce qu'avaient affirmé de toutes parts les fuyards du 12 mars. Il est donc probable que, maintenant que les autochtones sont fixés sur nos intentions, ils vont réintégrer sans retard leurs cases abandonnées.

Sur le soir, nous voyons revenir l'un des guides qui étaient partis hier rejoindre Lamy. Ce dernier écrit qu'il garde Brahim mais renvoie l'autre guide, parce qu'il lui a promis de trouver à l'ouest une centaine de chameaux qui gagneraient In-Azaoua sans retard. Lamy a assuré une location de huit Bou-Thyr par animal. Après avoir expliqué à cet homme quel intérêt les gens du pays ont à fournir les animaux demandés, puisque ces derniers rapporteront à Iférouane des dattes, des cotonnades, des articles d'échange que convoitent si ardemment les Touareg; après lui avoir fait comprendre que si les animaux ne viennent pas on brûlera tout sur place, l'individu est renvoyé avec mission de se hâter. Ni Lamy ni moi nous n'avons jamais revu cet émissaire pas plus que les chameaux légendaires qu'il s'était engagé à trouver si rapidement.

18 mars. — Les chevaux continuent chaque matin à aller en corvée de fourrage récolter l'herbe de mauvaise qualité que nous leur donnons pour toute nourriture. Dorian accompagne presque toujours cette promenade, et ce matin Fournial, qui en était aussi, en a rapporté un magnifique vautour à bec extrêmement puissant et à serres énormes.

Il y a bien dans l'oasis un peu d'orge qui commence à mûrir, mais ce n'est que par poignées qu'elle pousse dans chaque jardin. Les négociants de Ghât qui ont vu là leur intérêt sont en train d'acheter le tout pour nous le revendre. La journée se passe en palabres; le vieux chef et les ghâti semblent encore croire que l'on peut trouver des chameaux.

19 mars. — Toujours les palabres. Voilà maintenant El-Hadj-Mohamed qui affirme qu'il y a au moins 300 chameaux autour du puits de Taghazi et que par conséquent Lamy, qui y boira, peut les prendre et s'entendre avec leurs propriétaires. Néanmoins Maâmouni est parti dans une autre

direction sous prétexte de s'occuper de chameaux et d'achats d'orge pour nous. Dans l'après-midi un autre des Ghâti apporte quelques mesures d'orge qui sont achetées à raison de neuf *zehkat*¹ pour un Bou-Thyr.

Vers cinq heures, El-Hadj-Mohamed vient avec son habituel entourage. Le capitaine Reihell fait jouer la *noubha* des tirailleurs, ce qui provoque le contentement des indigènes présents aussi bien que des tirailleurs. L'un des Ghâti se met à danser



El-Hadj-Mohamed et son entourage arrivant au camp.

et il s'en tire ma foi très bien. C'est une danse analogue à celle des femmes égyptiennes, composée de mouvements lents et moelleux pleins de grâce et de souplesse, auxquels l'ampleur du costume du danseur ajoute une grande harmonie de lignes. Les Touareg présents demandent que tous les soirs on veuille bien leur donner une sérenade semblable, disant que toute la population du village y viendra assister. La scène se passe entre la zériba et le fossé en préparation, mais non pas dans l'intérieur du camp.

20 mars. — Le Dr Fournial, très industrieux et très habile, termine aujourd'hui l'érection d'un grand gourbi de popotte-salle à manger. Au moyen de djerids de palmiers savamment entrelacés, de poutrelles et surtout de l'appui d'un gommier de taille respectable, il a résolu le problème de nous donner

¹. La *zehkat* d'Iférouane correspond environ aux 4/5 d'un litre. Cette mesure de volume change de contenance dans chaque région; elle se nomme aussi *moudad*.

de l'ombre à peu près toute la journée. Il a orné artistement les parois du gourbi, de boucliers, de lances, etc., enfin des trophées de la bataille du 12 mars. Ces boucliers, percés des balles de nos hommes, font l'étonnement de tous les Touareg invités à les examiner. Ils sont ainsi appelés à constater combien est fausse leur croyance qui veut qu'aucune balle ne puisse traverser les boucliers touareg. Il est vrai que bon nombre d'entre eux ont appris le contraire à leurs dépens. Cet excellent docteur serait dans la joie la plus pure et goûterait sans arrière-pensée nos chaleureux compliments, s'il n'était atteint d'une *hypothénèse* chronique de la muqueuse nasale (c'est à lui qu'appartiennent ce qualificatif, qui était peut-être aussi inconnu du lecteur que de moi-même), ce qui fait qu'on le voit sans cesse prisant, tantôt des poudres compliquées, tantôt des liquides savamment combinés, dont il porte dans ses poches ou dans de petits flacons des provisions inépuisables.

Quelques notables des Keloui, réunis à Tintaghodé, ont fait demander à El-Hadj-Mohamed de venir les y voir. Celui-ci leur a répondu de venir eux-mêmes, que son devoir de chef de village lui interdisait de s'éloigner pour le moment du campement de la mission, mais qu'il désirait beaucoup les voir pour s'entendre avec eux sur les questions de chameaux à louer et de grains à acheter pour nous. Ce sont des gens d'Asinères¹ et d'Adodé, villages de l'Aïr. L'un d'eux se nomme Kassauten-Ben-Jousou dit Gholla, un autre Hammouda-Ben-Abdouane et enfin Alias-Ben-Mohamed. En réponse à l'invitation du chef, ils viennent ici et nous font une visite mais refusent le thé que leur offrait Reibell. Ils demandent la paix et ne désirent que le bien. Ils promettent de s'occuper de l'orge à nous faire vendre. Quant aux chameaux, ils affirment que vers la fin du mois arabe — c'est-à-dire vers le 11 avril — nous en trouverons plus qu'il ne sera nécessaire. Ces Keloui sont tout ce qu'il y a de plus voilé et de plus digne,

¹. On dit aussi Azanaries ou Azaniarez.

avec une démarche lente et compassée qui est le propre des hommes de cette race. En tout cas, ils ont grand air, belle prestance et haute taille.

Les brumes ont repris de plus belle et continuent à obscurcir notre horizon.

21 mars. — Les habitants reviennent de plus en plus occuper leurs cases; on voit des moutons, on entend des bœufs; les femmes et les enfants reprennent le chemin du petit marché, situé à l'entrée du camp, et où l'on a élevé un gourbi hangar dominant un peu d'ombre. Les quémaria (frottements secs) diminuent en nombre et les vendeurs augmentent sensiblement leurs exigences: 0 fr. 50 pour deux ou trois frottements, alors que dans le principe nous en avions sept ou huit. Le lait aussi renchérit beaucoup et reste très rare. Il faut bien dire que les hommes payent n'importe quel prix pour se procurer l'une ou l'autre de ces denrées, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car leur ration régulière est infime et tout le monde a faim.

Hadj-Mohammed nous montre une lettre qu'il vient de recevoir d'un certain Mohamed-Dalina-Ebnou-Sani, chef du village d'Aggraténe¹. Cette lettre dit en substance qu'il voudrait bien avoir des nouvelles au sujet des *houfar* (mécérants, infidèles) arrivés à Iférouane, qu'il désire être renseigné sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent. « C'est un grand malheur au point de vue religieux, ajoute-t-il, que cette venue des *koufar*, c'est une grande tristesse, car c'est la première fois « qu'un pareil fait se produit. On dit qu'ils ont tout pillé, « tout détruit! informe-moi... »

El-Hadj-Mohamed a aussitôt répondu, par le même messager. « Ces blancs, dit-il, sont venus avec la paix et n'ont fait aucun mal. Ils se sont défendus quand on les a attaqués, ce que tout le monde eût fait à leur place. Ils ne demandent qu'à repartir pour le Soudan et si tu peux leur « fournir des animaux de transport, ils te donneront beau-

¹. Agala de la carte de Barth.

« coup d'argent et quitteront le pays, c'est leur plus vif désir. » Nous avons appris, en outre, que le messager porteur de la lettre de Dalina-Ebnou-Sani avait rencontré en route les Keloni vus hier ici, et la leur avait fait lire. Ces derniers, en ayant pris connaissance, se sont mis à rire et ont écrit aussitôt à Dalina dans le même sens qu'El-Hadj-Mohamed.

Encore un jour de joie pour Fournial aujourd'hui : il m'appelle pour me faire constater la trouvaille médicale qu'il vient de faire. C'est une négresse, originaire de Sokolo, atteinte du *mal de Morian*, ce qui, paraît-il, est fort rare ; en France, notamment, on n'en connaît que cinq ou six cas, aussi notre ami le docteur est-il charmé ; le fait est que venir ici pour trouver un échantillon aussi précieux n'est pas chose banale. Que l'on se figure une femme dont les pieds et les mains sont entièrement déformés. Les doigts n'existent plus et sont remplacés par des moignons. Une phalange du pouce de la main est encore visible, mais c'est seulement un os nu, branlant, et qui tient à peine ; c'est plutôt un spectacle hideux.

22 mars. — Toutes les nuits, sans arrêt, on entend le choc sourd des longs pilons de bois dans les mortiers de même nature où les femmes pulvérisent les grains destinés à la nourriture. Il faut que ces femmes dorment durant le jour, car pendant la nuit leur travail ne s'arrête pas. J'ai déjà dit plus haut, qu'aux nuits de lune, danses et chants prennent aussi la majeure partie de la nuit. Dès que les chants cessent, le broyage du grain reprend, les femmes passant ainsi sans transition de l'agréable à l'utile.

23 mars. — Parmi les lettres recueillies sur le champ de bataille du 12 mars, le plus grand nombre étaient adressées à un certain Hamdan-Ben-Mohamed-Syah. Il paraît, d'après les divers renseignements recueillis, que ce particulier était bien présent au combat, mais qu'il a pris la fuite laissant son méhari, ses armes et sa djehira avec les papiers qu'elle con-

tenait. La lettre la plus importante de la collection est la suivante : « (Après les salutations d'usage)... De la part de Ouangan-Ben-Biska, de Ouan-Ben-Djabbour et de tous les Touareg établis sur le territoire de Ghadamès, à Hamdaniya avec la miséricorde de Dieu, ses bénédictions, ses indulgences, et ses faveurs. Ensuite nous nous informons de vous et de tout ce qui vous touche. Si vous daignez nous informer de nous, nous n'avons qu'à louer Dieu et à lui témoigner notre reconnaissance.

« Nous n'avons rien de nouveau parmi nous, sinon qu'un courrier nous est arrivé et nous a donné des nouvelles des Français¹. Il nous a dit qu'ils désiraient que nous nous rendions auprès d'eux en emmenant avec nous quatre hommes pour les guider vers l'Aïr, à ce qu'ils prétendent. « Lorsqu'ils sont arrivés à Ellemass² ils ont expédié un courrier dans le Hoggar, un autre au Touat et un courrier tait trois personnages faisant partie des grands d'entre les Français³. Ils veulent construire à Timassânine et recher-

« chent l'endroit où est mort le colonel. La caravane contient 1 500 chevaux et 300 soldats, y compris les Chambba. La route qu'ils suivent est entre Amagdor et Anhaf ; ils disent qu'ils veulent la paix, mais nous n'en croyons rien. Vous savez qu'entre Amagdor et Anhaf ils pourront marcher (?) jusqu'à Ennôan⁴. Salut sur quiconque demande de nos nouvelles, salut. Redjeb de l'année 1316⁵. »

Le destinataire de la lettre, Hamdan-Ben-Mohamed-Syah,

1. Dans le texte on lit *Nsana*, chrétiens, et non pas *Kosfar*, infidèles ou mécréants.

2. Ce nom nous est inconnu ; peut-être est-ce une désignation spéciale aux Touareg pour le point d'El-Biodh d'où sont réellement partis ces courriers. Peut-être aussi est-ce le mot *Massin*, désignant, en berbère, toute la contrée bordant l'erg au sud-ouest.

3. Fouread, Dorian et Lamy.

4. Nom peu lisible dans le texte et qui nous est inconnu.

5. Traduction de M. Houdas, professeur à l'école des langues orientales vivantes.

appartientrait, d'après ce que l'on nous déclare, à la fraction des Iadhanaren.

24 mars. — Marasme complet, journée insignifiante, troublée seulement un instant par la venue d'El-Hadj-Mohamed, qui nous annonce son départ pour Tintaghodé où ses affaires le retiendront deux jours tout au plus. On s'endort dans l'atmosphère chaude qu'assombrit la poussière du travail du fossé, triomphe de Chambrun, qui étudie des glaciis irréprochables sur lesquels il nous empêche impitoyablement de passer, de peur de ternir la virginité intacte de leurs surfaces ratissées.

Depuis quelque temps les maxima du jour se tiennent autour de 40 degrés, pendant que les minima nocturnes ne sont guère plus bas que 12 degrés, mais la température monte lentement et régulièrement. Nos gourbis de feuillage sont un bienfait énorme, car on ne pourrait séjouner sous la tente. Celui de Dorian, dans lequel nous allons parfois sur le soir prendre le thé, est particulièrement frais à cause de ses grandes dimensions et de sa construction soignée. Devant le confortable (relatif bien entendu) et devant l'ampleur de cette construction, le vieil El-Hadj-Mohamed, et peu à peu tout son entourage, ont donné à Dorian le qualificatif de *Soltan Selatin* (le Sultan des Sultans) et bien certainement dans le pays il ne porte plus d'autre nom. On ne peut guère se figurer l'extase de ce vieux chef, et des Touareg l'accompagnant, lorsque Dorian leur laissait admirer une petite glace à trois corps, et surtout, et c'est là où éclataient les exclamations, le portrait de Félix Faure, ou d'autres petits tableaux artistement tissés sur des rubans de soie, cadeaux faits à la mission saharienne par les industriels de Saint-Etienne ou par la chambre de commerce de cette ville. Pourquoi fallait-il qu'un peu plus tard nous fussions forcés de sacrifier tant de richesses et de livrer aux flammes tous ces témoignages de l'habilité de nos industries françaises? Mais n'entamons pas d'avance les jours tristes du voyage! Les négociants de Ghât partici-

paien toujours aussi à ces visites et examinaient soigneusement — mais avec beaucoup moins de témoignages d'étonnement — les produits français. Tous ils avaient toujours quelques objets à nous proposer. J'ai acheté à l'un d'eux une gandoura du Soudan, brodée sur la poitrine; c'est le costume national des Touareg aisés. L'étoffe se fabrique généralement à Kano ou à Neffi¹ et se nomme *Tailalet*; ce sont, comme toutes les étoffes du Soudan, de petits lés de coton de cinq à sept centimètres de largeur seulement, assemblés ensuite par des coutures. La couleur est bleu plus ou moins foncé, et le Tailalet en particulier représente un damier composé de très petits carreaux alternativement blancs et bleus. L'étoffe plus commune est tout simplement blanche, ou d'un bleu noir très foncé et lustré. L'indigo est la matière tinctoriale employée pour obtenir cette coloration. Quant aux broderies, elles sont fort élégantes et très artistiques et fournies par des cotons bleu très clair ou blanc, très habilement appliqués. Toute la nuit tamtam dans le village, cris, chants et danses sans fin.

25 mars. — Ce matin visite d'un habitant de Séloudifet, Ahmadou-Ben-Touffikh, neveu d'El-Hadj-Mohamed, et déjà vu lors de notre arrivée. Il demande d'abord de Thézillat. La grande taille et la haute et forte stature de ce dernier l'avaient frappé, de même que tous les visiteurs, ce qui n'a rien de surprenant dans un pays de primitifs où les habitants sont grands admirateurs de la force et de la puissance dans toutes leurs manifestations. Ben-Touffikh nous fait remarquer que la mission n'a pas souffert du ghezi du 12 mars, qu'elle n'a rien perdu, tandis que les indigènes, au village de Séloudifet de même qu'au village d'Iférouane, ont eu à subir des pertes de toutes sortes : la bande armée a mangé à leur compte, tué leurs bœufs et leurs moutons, volé des vêtements, des étoffes, même sur le dos des femmes, en un mot, il se lamente longuement. Il explique que la rareté de la viande sur pied à 4. Royaume de Bida, près du confluent du Niger et de la Bénoué.

notre marché provient de ce que les nomades qui étaient susceptibles de nous en vendre se sont tous enfuis au loin aussitôt après le ghezi.

On continue à nous apporter un peu d'orge en grains tous les jours, mais par petites quantités à la fois. Le poids journalier acheté peut être estimé à environ une cinquantaine de kilogrammes. Le petit marché se peuple davantage. Le nombre des enfants et des femmes y augmente, apportant du korna, des petits pois, des oignons, un peu de lait aigre, des bottes de paille d'orge à moitié verte mais dépourvue de ses épis, un peu de bois, parfois un peu de beurre fondu. Pour toutes ces transactions nous ne disposons malheureusement pas d'une monnaie adaptée au pays. La pièce de 50 centimes est notre plus petite valeur, étant donné que tout le monde refuse impitoyablement les sous. Or les objets que nous achetons ont certainement un prix moindre, et nous aurions besoin d'une unité monétaire très inférieure à la pièce de 50 centimes. Cette pièce nous est rapportée ensuite par les indigènes qui nous l'échangent à raison de huit contre un Bou-Thyr.

Les négociants de Ghât sont des courtiers qui nous sont utiles dans nos transactions sur lesquelles, bien entendu, ils prélevent un hon hon bénéfice. En dehors d'eux, un autre Targui, Akhedou, à allures un peu folles et un peu impulsives, nous rend aussi d'assez bons services.

Parmi les visiteurs, il faut citer un certain nombre de nègresses qui viennent prendre les loques des tireilleurs pour les laver contre rétribution. Ces mégères sont généralement affreuses, à part quelques exceptions. Absou, par exemple, est d'un physique plus agréable et elle récolte beaucoup de succès de tous genres dans le camp. Sa coiffure est composée d'une infinité de petites tresses collées sur le crâne et séparées par un nombre non moins grand de petites raies. Il lui faut certainement confier sa tête pendant plus d'une journée à une amie pour arriver à un tel résultat. Son lieu de prédilection est le gourbi où sommeille nonchalamment

Ali, le serviteur de Dorian. Absou lave le linge d'Ali, elle lui prépare des cuisines savantes, et entre temps elle parcourt le camp cherchant à vendre un petit panier de haricots verts ou de korna. Une autre femme, beaucoup moins jeune qu'Absou, mais bien amusante avec son petit bonnet phrygien en cotonnade à raias blanches et lie de vin, perché sur le sommet de la tête, offre aussi à tous diverses denrées, fait les commissions, procure du lait, etc. Elle répond à l'harmonieuse appellation de Chettou.

Cette nègresse peu timide, et à cervau peu équilibré, se livrait parfois à des écarts tumultueux. Elle avait pris en amitié le Dr Fournial et, un beau jour, à la grande joie de tout le camp, elle avait entrepris de le faire danser. Fournial dut se défendre très énergiquement contre les assauts de cette virago, qui ne voulait pas en démordre, avant d'avoir obtenu au moins une polka, et nous dûmes nous interposer pour donner le temps au docteur, qui dans la lutte avait perdu son lorgnon, de s'esquiver plus ou moins essoufflé. Une chose digne de remarque et qui se retrouve chez toutes les femmes du pays, sans exception,

c'est l'ampleur inusitée de la partie postérieure de leurs personnes. Cela dépasse toutes les proportions connues en Europe.

Parmi les types de femmes, il en est de très multiples et indiquant des provenances fort diverses, surtout dans l'élément nègre pur. Il en est tout autrement pour les femmes de demi-sang dont le type est beaucoup plus constant. Parmi les jeunes, les bustes sont beaux, bien faits, souples et gracieux de mouvements. Les bras sont bien dessinés, les reins



Ngrosso d'Iferouane.

souples et d'une sculpture parfaite. Les jambes au contraire sont grêles et peu faites pour attirer l'attention. Quant aux mains et aux pieds, il n'en faut pas parler, les unes et les autres sont calleux, crevassés, déformés, affreux en un mot. Les têtes sont peu intéressantes et ne représentent en rien ce que nous sommes convenus d'appeler la beauté. Dans la vieillesse, tout se déforme, se ratatine, et il ne reste plus qu'un amas de chair tout à fait repoussant, le tout couronné d'une toison laineuse blanchâtre particulièrement hideuse à voir. Certaines femmes portent aux cheveilles des anneaux de cuivre comme les femmes d'Algérie, des colliers de petits triangles d'argent ou de cuivre, de grands anneaux d'argent ou de zinc aux oreilles. Certaines ont la narine percée d'un trou dans lequel elles introduisent un petit morceau de bois, ou une pincée de brindilles d'herbe sèche.

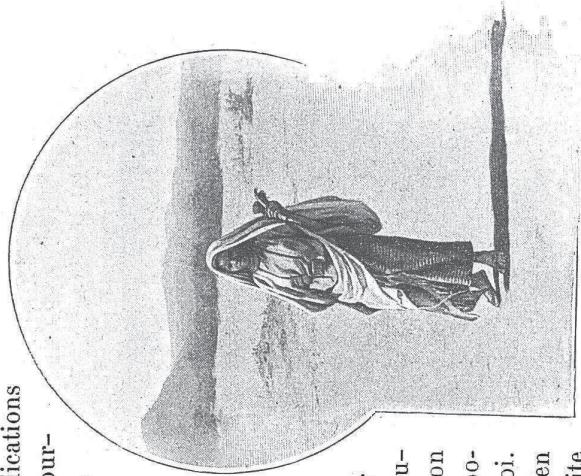
Les enfants sont charmants, beaucoup de nos pileuses de grains amènent les leurs, à cheval sur leur hanche, et les déposent dans un coin pendant leur travail. Il en est un, le petit Abdellkader, qui s'est pris d'amitié pour l'adjudant Jacques et qui ne le quitte plus. Dès que sa mère veut le prendre le soir pour l'emmener, il se roule par terre et hurle avec colère. Ce gamin, qui a trois ans peut-être, sait déjà un peu d'arabe appris parmi nos tirailleurs.

Quant aux hommes, il n'y a guère unité de race ou d'origine. De nombreux et constants mélanges ont créé un type de Touareg qui ne rappelle que très imparfaitement les Touareg Azdjer du nord, de sang beaucoup plus pur. Nous voyons des Touareg entièrement noirs, mais sans les caractères de nez et de lèvres des nègres; d'autres sont fortement mâtinés de noirs; pour le plus grand nombre, la teinte est vieux bronze à patine rouge sombre, vieux bronze culotté, que l'on me passe l'expression qui rend bien ma pensée. D'autre part, il en est qui sont blancs : Tegoumane était pour ainsi dire aussi blanc que nous; Akhedou l'est à peu près autant.

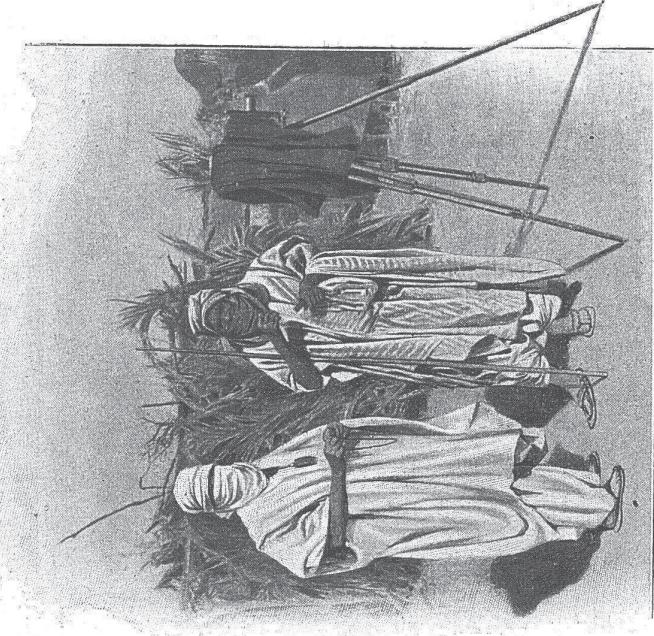
26 mars. — Toute la nuit a soufflé un violent chihili de sud-est dont l'haléine était véritablement brûlante. La chaleur augmente et je plains vivement le détachement de Lamy qui marche forcément à toute vitesse et doit souffrir de cette température. Pour fixer les idées, voici quelles sont, à une heure de l'après-midi, les indications thermométriques d'aujourd'hui :

sous la tente $44^{\circ} 3$; à l'ombre dehors 40° ; au soleil $45^{\circ} 3$; et enfin la température du sol est de 69° . On voit que la température de la tente est presque la même que celle de l'air au soleil. Il en est toujours ainsi lorsque l'on n'a qu'une étoffe interposée entre le soleil et soi. L'un des tirailleurs en sentinelle sur la petite plate-forme à canon, a été précisément hier frappé d'un coup de soleil et est tombé. Des soins lui ont été donnés aussitôt et il n'y aura heureusement aucune suite grave.

El-Hadj-Mohamed, revenu de Tintaghodé, nous raconte qu'il y a vu des hommes de la région ayant fait partie du ghezi. Ils se lamentent et aspirent à la paix. Ils prétendent avoir été entraînés par des étrangers et demandent l'*aman*; leur désir serait de revenir à Iférouane et de faire paître tranquillement leurs troupeaux aux alentours. Ils accusent eux-mêmes 16 hommes et 30 chameaux tués; ils ne comptent pas les blessés. Quant à Tegoumane, dont nous nous informons, le vieux chef déclare ne pas l'avoir vu, mais il reste



Femme libre d'Iférouane.



Bouhaker (en blanc) et El-Hadj-Mohamed.

dans des termes très vagues à son sujet. Il nous raconte une histoire que je m'imagine qu'il invente de toutes pièces pour nous faire prendre patience sans doute : En prévision d'une harka qui devait être tentée contre les Tebbou, on avait rassemblé à Adjiro 200 chameaux, mais la harka ayant été jugée inopportune, les 200 chameaux sont encore aux environs d'Adjiro à la disposition du fils d'El-Hadj-Belkhou. On pourrait peut-être les avoir dans un très bref délai. Du reste, ajoute-t-il, tous les notables des environs sont avertis et recherchent pour vous des chameaux ! C'est réellement à lasser la patience d'un saint et ces gens-là ont l'espoir bien net de faire croire à leur sincérité.

D'autre part, une caravane nombreuse devrait déjà être arrivée, venant de Zinder, avec un chargement de mil. Le bruit du ghezi du 12 mars, parvenu jusqu'à elle, aurait arrêté sa marche et, en outre, elle craindrait des attaques dans le Damergou par les ghezis habituels qui coupent les routes de ce pays, s'attaquant toujours aux caravanes à faibles effectifs. C'est même pour cette raison qu'en général les petites caravanes s'attendent aux portes du pays, de façon à se réunir et à former un groupe assez important pour faire face aux attaques.

Maâmouni appuie les dires d'El-Hadj-Mohamed, prétendant que l'apparition de la saison chaude est le signal de la venue des caravanes dans l'Aïr et vers le nord. Il prétend même que Mallem-Yaro est propriétaire d'un grand nombre des charges de la fameuse caravane si impatiemment désirée et attendue.

Le chef Hadj-Mohamed s'occupe de vaccination. La variole est fréquente et très redoutée ici, d'autant qu'elle fait de nombreuses victimes lorsqu'elle apparaît. Les Touareg connaissent l'inoculation directe avec le virus du malade et plusieurs emploient cette méthode dangereuse, mais c'est la minorité. El-Hadj demande donc aux docteurs de vacciner ses enfants.

1. On dit aussi Djiro.

Il lui est répondu que la chose est facile, mais à la condition qu'il amène un assez grand nombre de personnes ou d'enfants pour que l'on puisse utilement employer un tube de vaccin que l'on ne peut sacrifier pour deux ou trois sujets.

J'avais déjà trouvé cette préoccupation du vaccin, en 1892, chez les Touareg Azdjier venus à Alger, ils attachaient à cette question une grande importance et ont tous demandé à être vaccinés.

27 et 28 mars. — Journées étouffantes, brume générale et épaisse ces deux jours et même pendant les nuits. Quelques très rares gouttes d'eau tombent le 28, vers six heures du matin. Je viens de photographe Boubaker et El-Hadj-Mohamed et pendant que le premier passe entre les mains

de Fournial, qui le dessine sur son album, je reste en tête à tête avec le second. Il faut qu'il inspecte tout l'appareil photographique devant lequel il reste profondément ébahi; mais le triomphe véritable, c'est la manœuvre de l'obturateur actionné par une poire en caoutchouc. Les premières fois qu'il agit lui-même sur la poire il me le fait qu'avec une très vive appréhension, on dirait qu'il s'attend à recevoir un coup de canon en pleine poitrine; mais après, oh! c'est une autre affaire, il est familiarisé avec l'instrument et je suis bientôt obligé de le lui ôter des mains pour le conserver intact. C'était la reproduction exacte de la scène que j'avais eue en 1894 avec les femmes des Touareg Azdjer à Tighammaline.

On m'apporte du marché un objet qu'y vendent les négresses, cela s'appelle *Douadoua*: ce sont de petites boules irrégulières, grosses comme des noix et de couleur noirâtre, à odeur forte plutôt désagréable puisqu'elle se rapproche de celle de matière stercorale. C'est un mélange dans lequel entre certainement un heurre végétal quelconque et ce condiment, qui vient du Soudan, est très estimé des naturels. J'ai voulu, à leur exemple, en faire mettre dans notre potage, mais j'ai constaté que, loin de l'améliorer, cette adjonction l'avait rendu repoussant et à peu près immangeable pour des palais comme les nôtres. Pourtant on peut être certain que nous n'étions pas difficiles et que nos menus ordinaires étaient loin d'être brillants. Mil et chameau invalide, chameau inva-lide et mil, impossible de sortir de là. De Chambrun qui s'occupait de la popotte s'ingénierait bien à décorer les plats de noms étourdisants, et de nous les recommander tout spécialement, mais il ne parvenait pas à nous convaincre et, à chaque repas, il se faisait généralement huer à l'unanimité. Cet excellent de Chambrun détestait le piment et, parfois, l'un de nous, passant à la cuisine, faisait ajouter au pot-au-feu une forte dose de ce condiment. Comme tout le monde était présent, chacun attendait avec une joie anxieuse l'absorption par de Chambrun de la première cuillérée de la mixture.

Cette absorption était immédiatement suivie d'une grimace douloureuse et la table entière d'éclater et de se plaindre de la fadeur du potage. De Chambrun, se méfiant alors, ne dinait pas du tout, mais il se rattrapait en nous racontant une interminable série d'histoires qui se terminaient toujours par un pari qui devait se solder à notre rentrée en France. Toutefois je pense qu'Aldebert va se surpasser et triompher demain, car on vient d'acheter ce soir deux petits bœufs : c'est aussi nouveau qu'inattendu et enviable.

29 mars. — Décidément, la brume ne veut pas nous quitter ; il n'est plus question de montagne, on n'en voit même pas les dernières pentes, on ne se doutera point qu'elle existe. La caravane de Boubaker, ou au moins ses premiers échaîneurs, sont arrivés. Les nouvelles qu'ils apportent sont aussi variées que fausses et de plus entièrement invraisemblables. Ils signalent une bataille, là-bas, au Damergou ou au delà, mais il est impossible de débrouiller l'écheveau confus de leurs informations.

Maâmouni nous incite à acheter tout le blé que l'on nous apportera, car il est à peu près mûr partout dans les cultures voisines, il doit avoir fait une affaire avec les cultivateurs et vise à une hausse des prix ; il parle en effet de six zekkat seulement pour un Bou-Thyr alors que nous voudrions le ramener à peu près au prix de l'orge, savoir huit zekkat pour un Bou-Thyr, puisque l'on nous en donne neuf d'orge pour la même somme.

El-Hadj-Mohamed est l'homme le plus heureux de la terre, je viens de lui donner des lunettes de presbyte et une paire de ciseaux à ongles. Il me demande alors des lettres à lire ; je lui donne des lettres de recommandation qui m'ont été remises par la zaouia des Tidjani. Il les connaît déjà, mais ne les a point lues lui-même. Je lui montre en outre des talismans écrits en arabes qui m'ont été confectionnés et offerts autrefois par Ben-El-Elmi et par Moulay-El-Mahadi ; il est plein de respect pour ces petits carrés de papier, toujours les

mêmes, qui ont tant de prix aux yeux des musulmans, et il ne tarit pas en éloges sur la souveraine efficacité de ces écrits.
A six heures du soir, nous recevons quelques très rares gouttes de pluie.

30 mars. — Enfin la caravane de Bouhaker est arrivée et on vient nous vendre le mil qu'elle a apporté. Vers cinq heures du soir, nous voyons se diriger vers le village cinq cavaliers à ménari. El-Hadj-Mohamed et un groupe d'habitants marchent au-devant d'eux, au son d'un tambour pour leur faire fête. Ces cavaliers arrivent d'Agadez. L'un d'eux, Mili-Menzou, vizir du Sultan, apporte des lettres de son maître parmi lesquelles l'une nous est destinée. Ces hôtes sont logés par le chef du village dans une paillette avec enclos située tout près de notre camp.

31 mars. — Voici la traduction de la lettre qu'El-Hadj-Mohamed est venu, dès hier soir, nous remettre :
En tête, cachet du Sultan. « Louange au Dieu unique, rien ne durera si ce n'est son empire.
« De la part de l'adorateur de Dieu le très haut, l'honorable, le très glorieux... le chérif, le Sultan Mohamed-El-Baqeri, fils du Sultan Abdellqader, fils du Sultan El-Baqeri, au chef des Français.

« Nous avons reçu votre lettre; nous l'avons lue et nous avons compris le discours qu'elle contenait. Vous nous dites que vous êtes allés chez les Hoggar et chez les Azguer qui ont été heureux de vous voir, mais que lorsque vous êtes arrivés à Aïr on vous a fait du tort et tué deux hommes. Vous seuls êtes à blâmer dans cette affaire et vous vous êtes fait tort volontairement en vous rendant dans un pays qui n'est pas vôtre. En outre personne ne connaît votre venue et n'en avait été avisé ! C'est moi qui suis le chef du pays du Soudan tout entier depuis Tadent jusqu'aux confins du Soudan.
« Vous nous dites que vous demandez justice alors que vous agissez contrairement à la justice. Il est dit, en effet,

« dans le Coran : Entrez dans vos demeures par la porte (Sourate II, v. 183). Aujourd'hui, j'interdis à mes sujets de s'opposer à votre passage et personne ne vous fera plus d'obstacle sur votre route. Je les ai invités, si vous y connaissez, à aller vous trouver et à vous conduire au lieu où vous allez vous établir. Je vous autorise à suivre le chemin frayé, mais à la condition de payer la redevance que d'autres ont payée avant vous de tout temps.

« Notre représentant El-Hadj-Mohamed est auprès de vous et vous recevrez la visite de mon ministre nommé Mili (Mili-Menzou) qui est ma langue, mon oreille et mon œil. Tout ce que vous lui remettrez, lettres ou autres choses, me parviendront. Voilà ce que nous avions à vous faire connaître.

« Salut sur quiconque suit la voie orthodoxe.

« Le 8 du mois de dzou'l-qo'odo de l'année 1316¹. »

Le maréchal des logis de spahis Belkassem-Ben-Jahalati est envoyé auprès du vizir pour lui accuser réception de la lettre, et ce dernier fait accompagner Belkassem jusqu'au camp par deux musiciens qui profitent de l'occasion pour nous donner une aubade bruyante. Le joueur de clarinette² surtout a une physionomie peu commune; court et gros, à figure couturée de petite vérole, il a tout à fait l'aspect d'un Triboulet. Il souffle sans interruption dans son instrument par un effort qui lui gonfle démesurément les joues comme deux énormes ballons. Il est infatigable et c'est vraiment un virtuose de la musique kilométrique. Après l'avoir photographié, nous lui remettons un pourboire qui l'enchante, au moment de son départ.

A quatre heures, Mili-Menzou vient en personne nous rendre visite, précédé de ce même orchestre, augmenté pour la circonstance d'un tambour actionné par les mains. Cet

1. Traduction de M. Houdas.

2. *Ghafīta*, en tout semblable à celles employées par les Arabes du sud en Algérie.

instrument, de forme régulièrement ovoïde, est composé d'une calebasse entourée d'un filet à larges mailles et recouverte d'une peau parcheminée sur l'une des ouvertures. L'autre tambour est un cylindre de bois creusé et sur lequel on frappe avec une petite baguette recourbée en crosse.

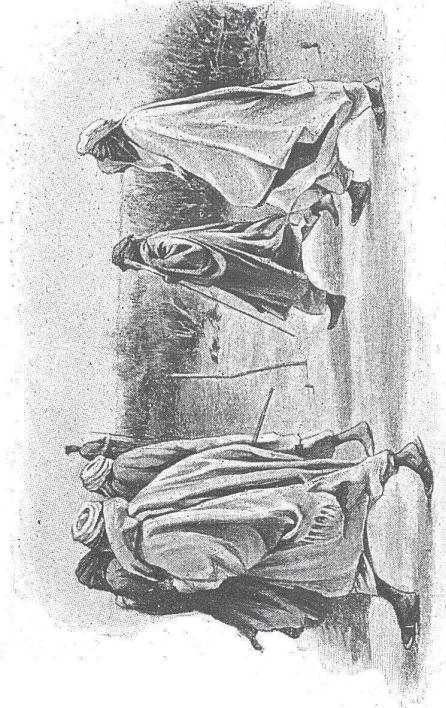
Mili-Menzou est introduit dans le gourbi de popotte où nous nous trouvons tous et, après les premières poignées de main échangées, la musique fait rage d'autant que, sur un ordre de Reibell, la nouffa des tireailleurs est venue se joindre aux musiciens, si bien que l'on est complètement sourd en moins de cinq minutes.

Mili est un homme de taille moyenne, de couleur à peu près noire, à profil assez fin et aux yeux placides. Il porte, sous sa longue gandoura, une telle quantité de talismans en cuir que son estomac et son ventre prennent des dimensions énormes. Sur sa tête repose un fez rouge, autour duquel est disposée, en disque plat, une pièce d'étoffe surchargée d'une masse de petits tubes métalliques contenant aussi des amulettes. Pour assurer la solidité de cet édifice, il a enroulé tout autour une sorte de corde d'étoffe qui forme comme un filet.

Mili nous assure des bonnes dispositions du sultan. Nous lui disons que si nous n'avons pas fait avertir le sultan de notre passage c'est que nous n'avons trouvé personne, plus tôt, pour lui porter une lettre; nous savions fort bien qu'il était le maître du pays et c'est précisément pour cette raison que nous lui demandons vengeance de l'assassinat de nos deux hommes. Mili nous informe que le sultan nous garantit la sécurité, sauf pour le cas d'attaques provenant d'étrangers au pays. Il nous fait dire que nous sommes chez nous et que nous pouvons circuler sans crainte. Le sultan a écrit un grand nombre de lettres aux divers chefs du pays pour leur enjoindre de nous procurer les chameaux dont nous avons besoin. Une de ces lettres — celle adressée à Tegouane — nous est même montrée. Mili-Menzou questionné par nous prétend que la nouvelle de l'attaque du 12 mars n'était pas connue à

Agadez lorsqu'il a quitté cette ville; cette déclaration est certainement mensongère, étant donnée la rapidité avec laquelle se transmettent les nouvelles en ces pays.

Pendant cette visite El-Hadj-Mohamed et sa suite ordinaire accompagnaient Mili. Le vieux chef, nonchalamment accroupi, avait employé tout son temps à explorer minutieusement les replis les plus secrets de sa gandoura, se livrant à une chasse



Arrivée des musiciens du visir.

aux parasites aussi consciencieuse qu'assidue, et s'égarant parfois même jusqu'aux pans du burnous de Mili qui nourrissait sans doule aussi les mêmes hôtes. Il recevait très modestement d'ailleurs, pendant ce travail, nos compliments sur son attitude à notre égard.

Mili se retirait après une demi-heure d'audience aussi dignement qu'il était venu. Le départ de la musique visirienne n'avait pas arrêté les virtuoses de notre nouhba qui continuaient leurs accords. Entrainés par le rythme, Matamouni et Akhedou esquissaient quelques pas de danse, auxquels venait bientôt prendre part Chettou, cette négresse folâtre déjà entrevue et qui manque totalement de tenue et de réserve.

La brume et la poussière continuent à être nos visiteurs assidus, et les quelques gouttes de pluie qui tombent vers sept heures du soir ne changent rien à cet état atmosphérique pesant et fatigant.

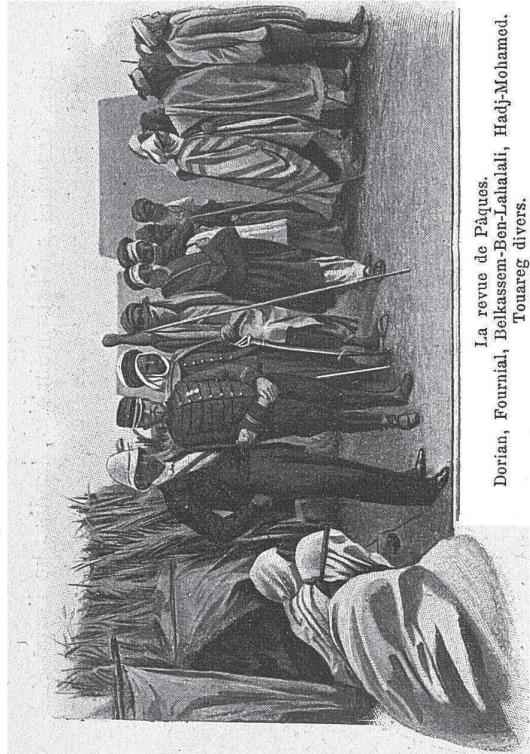
1^{er} avril. — J'ai déjà parlé d'un envoyé de la zaouïa de Senoussi expédié de Ghât ici pour surveiller nos agissements ou diriger l'esprit des populations. Il se nomme Mohamed-Saddok; c'est un grand et beau garçon de vingt-cinq ans légèrement matiné de nègre, qui nous fait en apparence très bonne figure. Il nous déclare qu'il séjournera ici quelque temps; mais, dans la réalité et sans crier gare, il est parti dès le lendemain pour Agadez. Il est probable qu'après une conversation avec Mili, il a jugé bon de se rendre immédiatement auprès du sultan pour le ramener, s'il en était besoin, aux doctrines senoussites qui consistent à exterminer tous les chrétiens.

Dans la promenade des chevaux, ce matin, Reihell et Dorian rencontrent Mili à la case du chef et engagent la conversation en lui faisant fumer des cigarettes, exercice qui ne paraît pas lui être familier. Mili déclare qu'il nous attendra et fera route avec nous jusqu'au Soudan.

Les mensurations du docteur vont mieux que je ne pensais. Il a un certain nombre de malades indigènes et ceux-là tout d'abord sont mesurés. Fournial leur a déclaré que cette opération était indispensable pour fixer son diagnostic. Les autres se laissent faire assez volontiers, surtout dans le cercle des vendeurs habituels de lait, de fromage et d'orge.

Dans la soirée, visite de Mili et du chef, ils s'extasient devant tout; les canons les attirent. La grande lunette à observation d'occultations d'étoiles a aussi un très grand succès.

2^{avril}. — Toute la nuit nous avons reçu quelques gouttes de pluie, le tonnerre a grondé dans le lointain, mais cela n'a même pas abattu la poussière. Aujourd'hui Pâques, Reihell prépare une revue générale des troupes en grande tenue :



La revue de Pâques.
Dorian, Fournial, Belkassen-Ben-Jahelal, Hadj-Mohamed,
Touareg divers.

manceuvre, défilé, rien n'y manque. Mili, El-Hadj-Mohamed et sa suite, les négociants tripolitains, qui y assistent sont ébahis et admirent. Le pavillon qui monte lentement à son mât, pendant que les clairons sonnent *Au Drapéau*, les impressionne vivement. Il est certain qu'ils se rendent compte que nous disposons d'une force disciplinée considérable, et les comparaissons qu'ils font avec les garnisons de Ghât ou de Monizouk ne sont pas à l'avantage de ces dernières. Il est question devant tous ces gens de nos fusées de signaux, nous leur promettions d'en faire lancer ce soir quelques-unes à huit heures.

3^{avril}. — Les transactions continuent sur le marché, on achète toujours un peu de blé et d'orge, mais en infimes quantités. Il y a tendance depuis deux jours chez les indigènes à nous apporter un peu de farine de blé au lieu du grain lui-même; c'est une façon d'augmenter leurs bénéfices qui ne peut nous être que très nuisible, aussi n'encourageons-nous pas ces ventes et avons-nous dû légèrement éléver le prix du blé.

Voici venu le moment où les indigènes sèment le mil qui

profitera des chutes d'eau probables, tandis que l'orge et le blé sont récoltés ou vont l'être. On sème aussi actuellement courges et pastèques.

Les Touareg nous disent maintenant que les caravanes et les chameaux, remontant vers le nord, n'apparaîtront guère que dans un mois (?) j'ai bien peur que ce soit là une façon détournée de nous apprendre que nous ne les verrons jamais !

Bien que les naturels fussent avisés, les fusées lancées hier soir ont causé grande frayeur à tout le monde. La population de Séloufiet effarée est rentrée précipitamment dans les cases. Mili, venu un instant, nous exprime son admiration et son étonnement pour ces étoiles d'un nouveau genre que seuls les chrétiens sont capables de mettre en mouvement.

Les tornades sèches commencent aujourd'hui, mais elles sont redoutables seulement pour nos gourbis dont la solidité est problématique. Ce ne sont pas à proprement parler de véritables tornades, mais plutôt de petites trombes minces très élevées soulevées par un vent *partiel* très violent : elles cheminent assez lentement et entraînent dans leur très rapide mouvement giratoire tous les objets légers qu'elles rencontrent. Leur forme est celle de deux cônes se touchant par la pointe, une des surfaces larges rasant la terre, l'autre située au sommet, vers le ciel. Elles fournissent un spectacle curieux parce qu'elles s'avancent parfois en assez grand nombre sur la plaine, indépendantes les unes des autres, et ayant chacune leur mouvement propre. Leur aspect est celui d'une colonne très étirée en son milieu d'une teinte grise que lui communiquent les poussières soulevées.

4 avril. — Hadj-Mohamed nous annonce qu'il va de nouveau faire un petit déplacement à Tintaghodé. Il affirme qu'il est prêt à nous suivre jusqu'à la hauteur d'Agadez, mais pas plus loin. Je suis bien sûr qu'au moment du départ il sera absent : il est bien trop oasién pour devenir brusquement voyageur.

La chronique déclare aujourd'hui — c'est une accumulation de renseignements — que Tegoumane avait envoyé ses frères avant l'attaque du 12 mars, avec mission d'empêcher les hommes de sa tribu de prendre part à l'action et de leur dire : « N'attaquez point ces blancs, sinon vous verrez qu'il vous en cuira ». J'enregistre, mais je ne juge pas, surtout étant donné que Tegoumane n'a pas reparu, symptôme de mauvaise augure.

5 avril. — Promenade jusqu'à Séloufiet, où Dorian et Reibell, accompagnés des spahis, retrouvent ce neveu d'El-Hadj-Mohamed, déjà vu, Ahmadou-Ben-Touffikh, qui a toujours soin de se tenir éloigné de son oncle, nous ne savons pour quelle raison.

Dans un examen, qui a pour but de savoir si une chameille venue directement au camp appartient à notre troupeau ou à des tiers, nous constatons une particularité curieuse si peu connue en France qu'il est bon de la noter. Cette bête a subi l'extraction de la bosse. Voici en quoi consiste cette opération : Les indigènes ouvrent la peau de l'échine, enlèvent la substance graisseuse dont ils sont très friands, et qui constitue la masse générale de la bosse, la remplacent par une même quantité de Neci ou de toute autre graminée sèche et fine réduite en petits éléments, et recousent la peau. L'animal, paraît-il, n'a pas l'air d'en souffrir (?) Ce sont surtout les Oulad-Moulad — tribu arabe située à l'ouest du Tidikelt — qui pratiquent cette coutume, mais parfois on la retrouve dans l'Aïr et cette chameille en est un échantillon. Je dois dire qu'elle porte des marques de propriétaire inconnues des naturels d'ici.

Le soir, grands feux dans les jardins; tamtam, chants et danses des indigènes toute la nuit.

6 avril. — El-Hadj-Mohamed, revenu de Tintaghodé, nous dit que son beau-père, El-Hadj-Yata, possède une quinzaine de chameaux qu'il nous amènerait volontiers, ou qu'il enverrait à Lamy, mais il n'ose pas le faire, parce qu'il a été pré-

venu qu'un ghezi de Ahaggar battait l'estrade dans les environs. Il ajoute que nous sommes, au surplus, à l'époque des ghezis et que l'an dernier, à pareille date, une bande de Taïtok était tombée sur Iférouane et avait saccagé le village. C'est en effet le moment favorable pour les pillards, puisque c'est celui de la maturité des récoltes.

Le soir, arrive Brahim, porteur d'une lettre de Lamy, qui nous annonce son arrivée pour demain matin. Lamy a aussi écrit à El-Hadj-Mohamed pour lui dire de préparer une différence pour le détachement; il craignait, n'ayant pas de nouvelles, que nous fussions tous très à court au point de vue de la nourriture. On lance deux fusées pour indiquer à Lamy que nous avons reçu son messager : comme son campement n'est qu'à une vingtaine de kilomètres, il les verra si quelque colline ne s'interpose pas entre notre camp et le sien.

On m'a remis aujourd'hui un anneau de bras en marbre noir et blanc⁴. Ces bracelets sont en général portés par les Ifoghas; ils proviennent tous sans exception de la région située à l'ouest de l'Adrar, non loin de Tomboutou.

7 avril. — En selle de bonne heure, nous partons, accompagnés d'El-Hadj-Mohamed, au-devant de Lamy, que nous atteignons vers dix heures et demie dans la vallée d'Irhazar. Tout le monde est bien portant, mais chacun est exténué par cette pénible et rapide marche. Lamy a perdu plus de la moitié de son effectif de chameaux; il n'en ramène pas 250 sur plus de 500 partis. Ils ont fondu sans arrêt. Lamy a dû pour cette raison brûler, à In-Azaoua et en route, 200 charges de dattes, des cotonnades, des guimées bleues, des approvisionnements de toutes sortes, bougies, allumettes, papier; 30 caisses de conserves, le graphophone (*columbia*) et ses cylindres, toutes les cartouches de chasse, des ballots de perles; détruire des lunettes, des couteaux, des fauilles, des faux, etc., longue lay, non loin de Ghadames, dans mes précédents voyages.

et triste liste! dont l'énumération même est une souffrance pour nous.

Il a distribué aux hommes du détachement des ballotins de pagnes en guinée bleue, avec lesquels nos tirailleurs se sont fabriqué des pantalons et des vareuses, si bien qu'en les voyant défiler aujourd'hui on serait tenté de les prendre pour des soldats d'infanterie de marine. Enfin, c'était un désastre et un véritable crève-cœur pour tous, que ces bûchers où flambaient toutes nos richesses si péniblement aménées déjà jusqu'au cœur du Sahara.

Ces messieurs, qui rentrent fatigués, obsédés, désillusionnés, sont pleins d'idées belliqueuses et prêts à donner de la tête contre n'importe quels Touareg. L'inertie et la mauvaise volonté des gens de cette race les ont poussés au dernier degré de l'exaspération. Je partagerais bien — jusqu'à un certain point — leur état d'esprit, si je voyais devant moi un chef ou une autorité, ou même une agglomération, responsable; malheureusement il n'en est rien : c'est un pays sans maître réel; chacun y vit à sa guise; tout le monde y est éparpillé et nulle solidarité n'y existe; nulle organisation politique ne se trouve en face de nous, avec laquelle nous puissions discuter, ou contre laquelle nous puissions sévir. On est donc, en général, et nous en particulier, réduit à l'impuissance la plus complète, et il faut sortir des situations les plus invraisemblables par les seuls moyens dont on dispose. Je me hâte d'ajouter que c'est là une haute école de patience et de philosophie, et je ne conseille pas aux gens qui n'ont pas une forte dose de l'une et de l'autre de tenter l'aventure.

A peine avions-nous mis pied à terre au camp que nous voyions arriver Mili, introduit par Oudjari, qui avait été envoyé le prévenir. Il est, bien entendu, précédé de son iméritable et bruyant orchestre au milieu duquel se distingue particulièrement le Triboulet dont j'ai fait plus haut la présentation. Après un instant d'orage musical, déchaîné par cette réunion d'instruments sauvages, Mili échange avec Lamy les

salutations d'usage. Entrant sans plus tarder dans le vif de la question, Lamy répète à Mili ce que nous lui avions déjà dit : demande vengeance pour nos deux hommes tués, exige la reddition de leurs armes, déclare que si le sultan est véritablement, comme il le prétend, le maître du pays, il n'a qu'à nous le montrer en se faisant obeir et en nous fournissant les moyens de transports que nous lui demandons. D'une main, nous offrons de l'argent ou des étoffes pour payer ce dont nous avons besoin, mais de l'autre, en revanche, nous présentons des fusils et des cartouches : au sultan de choisir.

Boubaker, qui est aussi présent à l'entretien, demande que l'on écrive à nouveau au Sultan et que ce dernier fera droit à nos requêtes. L'orchestre reprend de plus belle ses marches tonitruantes et les visiteurs sortent aussi dignement qu'ils étaient entrés. Pour moi, il m'est impossible de jamais prendre au sérieux tous ces bons nègres, et il me semble toujours que je vais voir se baisser lentement un rideau de théâtre sur ces scènes brillantes.

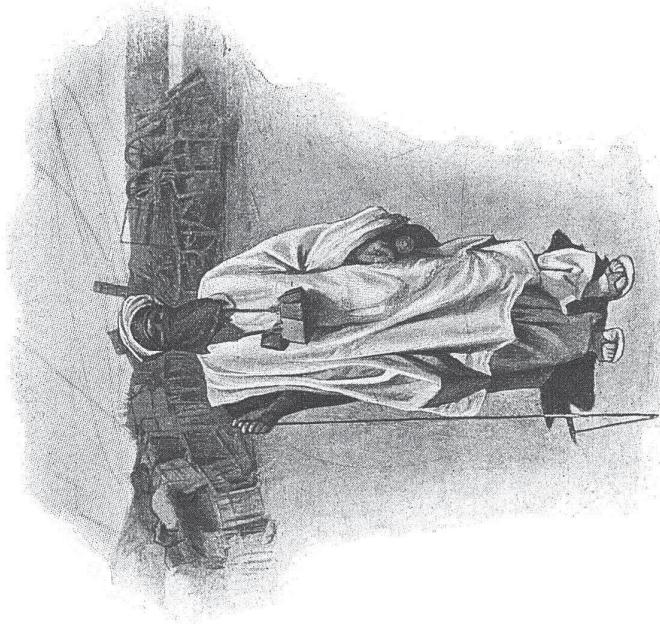
Dans l'après-midi, guidés par Maâmouni expert en ces matières, nous choisissons les quelques cadeaux qu'il y a lieu de faire¹. Ils consistent en burnous brodés pour Boubaker, Mili-Menzou, El-Hadj-Mohamed et El-Hadj-Yata, un burnous à chacun. Maâmouni avait lui-même profité du déballage et reçu une gandoura brodée, genre tunisien. Chacun de ces cadeaux est remis à son destinataire en dehors de la vue des autres : ainsi le veut l'usage, ainsi le désirent les gens qui, tous, craignent que quelque envieux ne vienne lui prendre ce qu'il a reçu. C'est le pays de la confiance et des relations aimables!

Le soir, on nous apporte un sac de cuir contenant 60 à 70 kilogrammes de mil et on nous amène un hœuf de la part d'El-Hadj-Mohamed et d'El-Hadj-Yata, c'est là la diffa demandée par Lamy ; mais, en retour de ce cadeau,

¹. L'arrivée de Lamy, rapportant les ballois d'In-Azaoua, nous permettait de faire ces distributions dont, auparavant, nous n'avions pas les éléments.

nous remettons son équivalent en Bou-Thyr aux deux offrants.

Pendant son séjour à In-Azaoua, Rondenay a vu passer trois caravanes, toutes venant du sud et allant vers Tighammer ou vers Ghât. Elles étaient composées d'Azdjér et ne portaient



Boubaker.

que quelques charges de mil et des poteries¹. Les deux premières de 30 chameaux, une autre de 80 et enfin la dernière, campée à Afainarane, n'a montré que quelques éclaireurs qui se sont enfuis aussitôt.

Entre temps, le 23 février, des Touareg de Djinet, complètement rassurés par les Chambha qu'ils avaient rencontrés remontant à Timassânine, sont venus chercher les charges

¹. La première le 17 février, la seconde le 26, la troisième le 27 et les éclaireurs d'une dernière le 10 mars. Les trois premières avaient touché à Agadez.

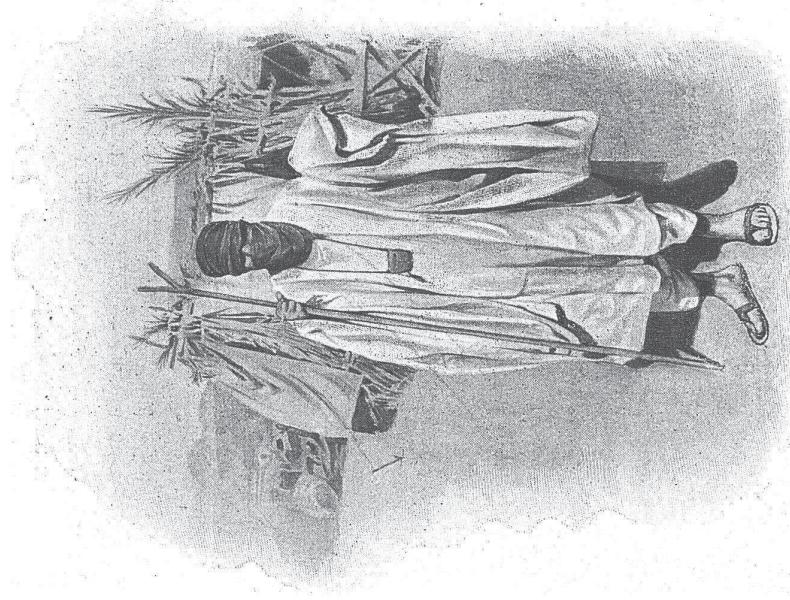
abandonnées par eux le jour où nous nous installions à In-Azaoua et où notre présence avait mis en fuite leur caravan. Ces Touareg vendent aux hommes du détachement de Rondenay quelques étoffes. Ni Sidi, ni Chaouchi, ni Ahmed-Bey n'ont paru à In-Azaoua et aucun d'eux n'a, par conséquent, remis à Rondenay les lettres dont ils étaient chargés pour lui.

8 avril. — Dès le jour, le troupeau qui a pu boire hier part pour le pâturage sous la direction de Reibell, avec ceux des hommes qui étaient restés à Iferouane. Le chiffre de nos chameaux est maintenant inférieur à 250, et encore un grand nombre d'entre eux sont atteints de la gale. Or, comme nous n'avons aucun moyen de les soigner, puisque le goudron nous manque, il est à craindre que le reste du troupeau n'y passe et n'en crève. Nous avons toujours, du reste, des déboires pour les pâturages et nous sommes obligés de les rechercher nous-mêmes, les Touareg se gardant bien de nous indiquer les points où notre troupeau trouverait une végétation passable.

Ce matin toute la lyre : visite de Mili, El-Hadj-Mohamed, Boubaker, El-Hadj-Yata et leur suite. El-Hadj-Yata⁴ est un très grand vieillard, maigre et sec au point d'en être tout ratatiné. Néanmoins son visage est agréable et sa physionomie gracieuse. Il atteint peut-être quatre-vingt-dix ans — lui-même en accuse quatre-vingt-sept d'après sa façon de compter —. C'est une sorte de vieux philosophe aimable, affable, calme et très courtois. Son savoir-vivre et son aménité le mettent beaucoup au-dessus de tous ceux que nous avions été appelés à voir jusqu'ici. Il parle et écrit fort bien l'arabe. Peut-être, au fond de lui-même, regrette-t-il la présence en son pays de cette masse d'*infidèles*, mais sa prudence, sa connaissance des choses et des hommes, son instruction, ses connaissances plus étendues et en résumé sa philosophie, le disposent mieux à notre égard que d'autres moins éclairés, et l'amènent à une attitude toute correcte et presque, je ne

4. Il se nomme El-Hadj-Yata-Ben-El-Hadj-Omar.

dirai pas amicale, mais paternellement bienveillante. Il est deux fois *Hadj* et son premier pèlerinage à la Mecque date de 1844. Son père avait aussi fait le pèlerinage, son grand-père s'en était abstenu, mais son bisaïeu l'avait exécuté trois



El Hadj-Yata-Ben-El-Hadj-Omar.

fois. C'est toute cette série de voyages saints qui a certainement contribué, pour une très grande part, à affirmer l'autorité de cette famille et à renforcer son influence maraboutique et politique. Du reste, son représentant actuel Hadj-Yata est un homme instruit, très fin, d'un esprit ouvert et chercheur. C'est une figure en un mot et bien la seule figure que nous

ayons vue depuis que nous sommes en pays touareg. Le souvenir du passage de Barth et de ses compagnons dans l'Aïr est resté très net dans sa mémoire et il en parle volontiers. Quant à Erwin-Von-Bary, qui fut longtemps son hôte beaucoup plus récemment, il abonde en détails sur son séjour et paraît avoir conservé pour ce voyageur une grande amitié, et en particulier une grande reconnaissance pour ses soins médicaux. Il ajoute que Bary — qu'il appelle Abdul-Bary — lui a appris que nous tirions le vaccin des boutons naissants sur le pis des génisses. Il prétend même avoir appris de lui un peu de médecine, mais de la médecine saharienne.

Nous le félicitons des bons procédés qu'il n'a cessé d'avoir pour Erwin de Bary, et nous lui apprenons que ce voyageur en a laissé l'attestation dans ses écrits arrivés en Europe. Nous espérons de même qu'à notre retour, nous n'aurons à dire, sur son attitude à notre égard, que des choses aussi agréables, et que, en conséquence, nous comptons entièrement sur son concours.

Devant lui et devant tous, nous procédons au déballage et à l'examen du contenu d'un certain nombre de ballots de cotonnade et d'autres étoffes, opération qui fixe l'attention de tous les Touareg présents et excite leur admiration, leur enthousiasme et probablement aussi leur envie. Ce déballage a un double but : celui d'arrêter les prix de quelques articles et celui de montrer aux indigènes que nous avons maintenant ce qu'ils désirent le plus comme marchandises d'échange ou d'achat. Chacun tâle, flaire, tourne et retourne chaque objet et l'établissement des prix ne se fait que très lentement et très difficilement. El-Hadj-Mohamed, tout en dominant son avis et en tripotant d'une main, emploie son temps à s'introduire, de l'autre main, alternativement dans chaque narine, un petit paquet de feuilles de jeunes oignons ! Passe encore une telle utilisation pour les pétales de roses ou les fleurs de jasmin, que les Arabes du nord emploient au même usage, mais des feuilles d'oignons ! *horresco referens !*

Sur une observation à Maâmouni, observation qui avait pour but de lui faire remarquer que nos cotonnades étaient très supérieures aux siennes comme qualité⁴, ce dernier me répond qu'ils en ont de deux sortes : l'une, la plus inférieure possible, est destinée à solder les droits de passage des caravaniers ; l'autre, meilleure, consacrée à la vente. Le droit de passage se règle en effet par pièces de coton et les pièces à cet usage sont, à dessein, le plus court, le plus étroit et le plus mauvais possible.

Hadj-Yata passe tout le reste de sa journée étendu dans le gourbi du Dr Haller, auquel il a besoin d'avoir recours pour toutes sortes de maladies. Je crois qu'Haller se passerait volontiers d'une aussi longue station dans son *home*, d'où Hadj-Yata ne sort que le soir pour remonter sur son mélhari, car il ne marche que très difficilement et toujours appuyé sur un long bâton.

9 avril. — Mili ne demande qu'à repartir pour Agadez, pour porter au Sultan les lettres dont nous voulons le charger ; il emportera en même temps les cadeaux que nous destinons à son maître et qui pourront être considérés comme le droit de passage de notre convoi sur les terres qu'il est censé posséder. Ces cadeaux se décomposent ainsi : un burnous brodé or, une gandoura brodée or, une boîte de savon, trois flacons d'essence de rose, une douzaine de miroirs, une pièce de coton blanc, une autre de coton écrû, une pièce de guimée bleue, deux pagnes et 60 thalaris. A ces cadeaux sont jointes deux lettres presque identiques, l'une de Lamy, l'autre de moi,

4. Pour fixer les idées, voici quelques prix : un pagne de coton bleu, 42 zekkat de blé ; coton blanc ou écrû, le mètre, 2 zekkat ; guimée bleue, le mètre, 3 zekkat, etc., étant donné que, tout calcul fait, la zekkat de blé est payée par nous environ 0 fr. 37.

Les premiers ballots de cotonnade employés sont ceux qui contenaient les étoffes gracieusement offertes à la *Mission Saharienne* par divers industriels des Vosges, notamment MM. Gillotin, Walter-Seitz, Vincent, etc. ; les autres cotonnades avaient été achetées par la mission à MM. Roy frères, de Rouen. D'autres articles avaient été offerts en cadeau à la mission par MM. Dorian et son usine, par les industriels de Saint-Etienne, la Chambre de commerce de cette ville, etc.

lettres dont voici la substance : « Nous avons reçu et compris tes missives et vu ton envoyé Mili. Nous sommes satisfaits des paroles de ce visir dont nous n'avons qu'à nous louer de même que d'El-Hadj-Mohamed. Nous sommes venus en voyageurs désireux de la paix et, bien que de nombreuses et puissantes armes soient entre nos mains, nous n'avons attaqué ou molesté personne ; on nous a assassiné deux hommes et nous avons dû repousser une attaque infusée, dans laquelle les assaillants ont éprouvé, comme tu ne l'ignores point, de grosses pertes et une défaite sanglante. Si, comme tu le dis, tu es le maître de ce pays, fais-nous rendre justice et procure-nous les moyens de continuer notre voyage en paix. Mili emporte cette lettre et les cadeaux qui te sont destinés. 29 de Dzoul qo'odo 1316. » Comme instructions verbales, Mili doit exiger de notre part la fourniture en location de 800 chameaux d'ici un mois. C'est là une dernière tentative sur laquelle je ne compte guère, mais il faut pourtant ne rien négliger et employer tous les moyens pour que l'on ne nous reproche pas plus tard de n'avoir pas tout essayé. Peut-être cette mise en demeure très nette produira-t-elle un effet et secouera-t-elle l'inertie et la mauvaise volonté de cette population ? Nous avons même clairement laissé entendre que, devant la nouvelle de notre immobilisation à Iférouane, nos frères du nord, inquiets sur notre sort, pourraient bien un beau jour arriver ici avec un goun de plusieurs milliers de cavaliers à méhari, perspective qui ne devait rien avoir d'attrayant pour les Keloui en général. Nous voulions aussi obtenir, par ce dernier moyen, l'envoi d'un courrier vers le nord, courrier que nous ne parvenions pas à mettre en route, et que les gens semblaient aujourd'hui décidés à nous fournir.

Dorian était parti dès le matin, avec cinq spahis, pour aller rejoindre le campement de Reihell au pâturage. Il rentra assez tard, annonçant que le capitaine a fait une prise de quelques chameaux, de bœufs, de moutons et de chèvres aux

environs de Tamat, pensant que ces troupeaux appartenaient aux tribus hostiles. Malheureusement, dans la suite, il a été à peu près prouvé que les propriétaires étaient des gens de l'oasis auxquels Lamy a fait restituer tous les animaux. Il avait fallu tout d'abord exiger des réclamants la formule du serment. Ils jureront tous sur le Coran, ce volume étant enfermé dans un sachet suspendu au poteau de l'un des gourbis du camp.

Fournial sera évidemment navré de la suite de l'opération, attendu qu'il avait contribué à cette prise, en courant à toutes jambes après un Targui monté, et menant en main deux méhara non montés dont le docteur s'était emparé, le Targui effrayé les ayant abandonnés.

Les indigènes nous ont donné aujourd'hui une représentation de Guignol tout à fait réjouissante. Rien de plus semblable à notre Guignol européen, si ce n'est que c'est infiniment plus obscène en certains points. Les personnages sont de petites marionnettes, habillées à la touareg ou à la nègre, munies par les doigts de l'opérateur. Ce dernier est assis à terre sous une pièce d'étoffe munie d'une fente et soutenue d'un côté par sa tête et de l'autre par un petit piquet. La fente se trouve pratiquée au milieu de ce qui serait le faîte de cette espèce de tente. Les scènes sont généralement érotiques et il s'y distribue force horions, comme le veut la coutume. La scène finale est d'une obscénité remarquable.

Entre chaque acte l'opérateur, sortant de son réduit, fait en langue haoussa, une sorte d'incantation à rythme lent, tout autour de sa petite tente et ce, en frappant vivement la terre de la pointe du pied, en une espèce de mouvement de danse lente mais fortement cadencée. Il est accompagné par deux tambours qui ne cessent pas de frapper un seul instant pendant toute la représentation, et qui interpellent sans arrêt les marionnettes pour animer et expliquer les scènes mimées. Les spectateurs manifestent aussi leurs sentiments de façon bruyante et, s'ils avaient des pommes cuites, il est

certain qu'elles pleuvraient. Ils se rattrapent en lançant aux marionnettes des graviers et autres objets qui leur tombent sous la main. L'opérateur a, du reste, à sa disposition, d'autres talents de société. La physique amusante n'a pas de secret pour lui : vase soulevé, vase plein d'eau recouvert et renversé sans chute d'eau, chute d'eau provoquée à volonté par suite d'ouverture d'un événement masqué, etc. Le harnum de cette bande n'est autre que le Triboulet de l'orchestre de Mili. C'est lui qui provoque et accepte, avec d'affreuses grimaces qu'il croit intéressantes, le cadeau que nous lui faisons, Lamy et moi, après la représentation.

10 avril. — Mili vient me demander quelques cadeaux avant de partir. Hadj-Yata, plus discret, ne sollicite qu'une bougie et une boîte d'allumettes.

Des lettres sont écrites pour l'Anastafidet Yatau, l'un des chefs Keloui, puissant au Damergou, et dont l'influence politique agit chaque fois qu'il y a nomination de Sultan à Agadez. Elles disent les mêmes choses que celles adressées au Sultan. Mili les emportera aujourd'hui même. Il est chargé aussi de correspondances pour Tegoumane, à qui il est dit qu'il peut venir au camp, que l'interdiction de se présenter ne s'adresse qu'à ceux qui ont participé aux ghezi du 12 mars.

Nos achats de grain se poursuivent sur de petites quantités, car on présente peu, et ses soldent en étoffe, ce que préfèrent les indigènes. Hadj-Yata reste étendu au marché, surveillant les transactions; quant à Maâmouni, il exerce toujours le métier de courtier et s'agit sans trêve.

La brume a disparu pour faire place à un ciel clair qui obscurcissent seulement de temps en temps de petites trombes, dont le principal inconvénient est de tout recouvrir de poussière, lorsque dans leurs courses vagabondes elles abordent le camp.

11 avril. — Comme j'étais tranquillement installé dans mon gourbi laissant El-Hadj-Yata prendre et retourner, sur



Guignol touareg.

toutes les faces, les divers objets qui s'y trouvaient, je vois tout à coup réapparaître Mili parti hier. Ce n'est plus le Mili calme et compassé de la veille, mais un Mili remuant, se trémoussant, un Mili méconnaissable en un mot. Il revient de Tintaghodé où il a trouvé son frère amenant une caravane chargée de mil; l'avant-garde de cette caravane qui comporte des ânes est là, et nous achetons aussi tôt tout le grain qu'elle transporte et qui donne environ 1 300 zekkat, le reste ne viendra que dans deux jours. Tout ce grain est payé en cotonnade. Mili affairé, agité, est partout à la fois; retroussant sa gandoura, il préside et il aide au mesurage du mil, au mesurage de l'étoffe. Le secret de ce changement d'attitude, c'est que tout ce grain appartient à Mili et qu'il est enchanté de la vente et de l'aubaine qui lui tombe sous forme de

cotonnade. En général, le mil est emballé, tantôt dans de grandes outres de peau, fermées aux deux extrémités et pourvues d'un orifice, en forme de goulot, au milieu ; tantôt dans des nattes de feuilles de palmiers roulées et retournées aux deux bouts, solidifiées par des morceaux de peaux de chameau ou de bœuf, puis ficelées dans une sorte de filet grossier à très grandes mailles.

C'est le lieutenant Oudjari qui était le chef suprême du marché et qui a, pendant presque tout notre séjour, surveillé les achats et les ventes, ayant pour l'aider dans ses fonctions, le maréchal des logis Belkasssem-Ben-Lahalali. Matamouni et les autres négociants de Ghât manœuvraient sous leurs ordres pour les marchés extérieurs et les paiements en étoffes.

Commencement d'incendie dans mon gourbi, provenant d'un bout de cigarette jeté par un imprudent et si Villatte n'était arrivé, par hasard, tout flambait.

12 avril. — Les achats de grain du matin sont assez fructueux et vont permettre de donner une faible ration de mil à nos chevaux qui, depuis longtemps, ont une maigre pitance. Je dois dire que ce mil ne leur sourit guère et qu'il a fallu un certain temps pour les amener à l'accepter.

13 avril. — Victoire ! A neuf heures du matin, le fossé est terminé et nous nous trouvons ainsi maintenant dans une redoute inexpugnable. Il est question de porter de Chambrun en triomphe pour lui exprimer notre satisfaction de ne plus être constamment enveloppés de la poussière que soulevait son travail. Dans tous les cas, c'est un signe certain de notre prochain départ et chacun est rempli de joie à cette perspective.

Le troupeau arrive pour l'abreuvoir. Dès que l'opération sera terminée il repartira aussitôt pour le pâturage avec les mêmes officiers et le même personnel. On laissera seulement ici les chameaux nécessaires pour le départ d'un détachement, qui se mettra en route cette nuit pour Taghazi, afin

d'aller y reprendre les charges cachées par Lamy à son retour d'In-Azaoua.

El-Hadj-Mohamed, parti hier pour Tintaghodé en même temps que Mili, revient aujourd'hui ; il a amené un guide connaissant un puits abondant situé à une quarantaine de kilomètres dans l'ouest, et autour duquel il se trouve des pâtures. Il rapporte la nouvelle que des officiers français et de nombreux soldats, partis du Niger, se dirigent vers l'Air¹. C'est là une bonne et heureuse nouvelle pour nous ; nous entrevoyons dans le lointain la joie d'une jonction prochaine et la réalisation de la première partie du programme que j'avais soumis et du mandat que j'avais reçu.

Le vendeur du mil que nous avons acheté aujourd'hui est un habitant d'Aoudéras, il nous en promet d'autre à hrief délai. Il lui est remis un petit cadeau d'étoffe et tenu le discours suivant : Tous les hommes qui, comme lui, seront présentés par El-Hadj-Mohamed, seront bien reçus et seront nos amis. Il emporte pour les gens d'Aoudéras une lettre exprimant les mêmes idées et les engageant à venir nous vendre toutes leurs denrées disponibles.

14 avril. — De Thézillat est parti à quatre heures du matin pour gagner Taghazi et en rapporter les charges cachées. Il emmène trente-deux hommes montés à méhari, plus deux de mes Chambha, dont El-Hadj-Abdul-Hakem, et une trentaine d'animaux haut le pied.

Pendant une certaine période, notre camp pouvait à bon droit passer pour une entreprise de déménagement : on a déménagé, redéménagé, construit, démolî, et reconstruit les gourbis, tout cela par suite du creusage du fossé, de l'arrivée du détachement d'In-Azaoua, des dangers d'incendie, etc. ; maintenant, tout m'a l'air d'être définitivement en place. Le gourbi salle à manger a été transféré dans la partie libre entre le fossé et la zériba, et son ombre est si goutteuse, qu'après

1. C'est le premier écho qui nous soit parvenu sur la marche de la mission Voulet-Chanoine.

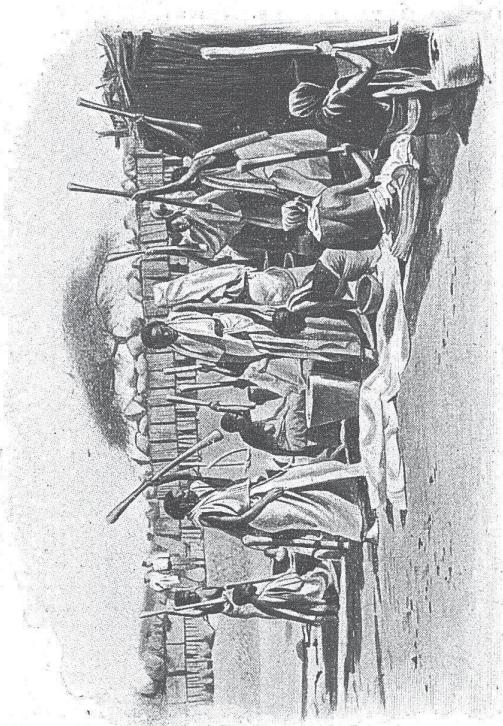
le déjeuner, quelques-uns d'entre nous viennent y faire des parties de dominos, de piquet ou d'échecs. Dans cette période, nous possédions encore tous ces éléments de distraction qui devaient bientôt disparaître.

Dans ces divers travaux d'aménagement, nous avons été obligés de faire moitié tous les ballots, toutes les caisses, en un mot tous les objets quelconques, sur des échafaudages de débris de roches de façon à les isoler du sol. En effet, il fallait parer aux ravages que font les termites, dont je n'ai pas encore parlé, mais qui sont devenus, pendant toute la suite du voyage, une épouvantable plaie. Parfois il leur suffisait d'une demi-heure pour dévorer un quartier de selle ou une paire de chaussures imprudemment abandonnées sur le sol. Ces animaux envahissants pénétraient partout, dans les caisses, construisant des galeries en argile et dévorant étoffes, livres, cartons, etc.

15 avril. — Nos rations et celles des hommes sont plutôt très faibles et la faim est un peu l'état normal de tout le monde. Chacun quête un petit supplément et quand on a pu se procurer un modeste fromage, c'est la joie pour deux jours. Les dattes ont depuis longtemps disparu, elles étaient la suprême ressource aux jours de disette, et l'absorption de quatre ou cinq de ces bons fruits sucrés calmait par enchantement les spasmes d'estomacs trop exigeants; il n'en faut plus parler, hélas!

Le mil et le blé ne nous sont vendus qu'en quantités infimes, et on procède au broyage de ces grains pour essayer de faire une réserve en cas de départ et aussi pour fournir la nourriture journalière. A cet effet, nous avons loué des négresses et des femmes de l'oasis qui viennent se livrer chaque jour au travail suivant : après avoir légèrement humecté le grain pour l'empêcher de sauter au dehors des vases, on en verse une certaine quantité dans de grands mortiers de bois où une ou plusieurs femmes l'écrasent en cadence au moyen de longs et lourds pilons de bois; ce

travail se fait généralement debout et est assez pénible. Après ce premier grossier concassage, on lave le tout à l'eau, de façon que le gros du son monte à la surface; on écume alors pour retirer l'écorce. Cela fait, on étend la farine ainsi obtenue sur des bâches ou des couvertures pour la faire sécher, puis on passe cette farine au van pour séparer définitivement



Les pilouses de mil.

le son. Comme dernière opération, les femmes placent le produit obtenu dans de grandes dalles de graniit légèrement creuses, sorte de meules informes, et, avec une autre pierre polie plus petite, se livrent à un second broyage destiné à donner plus de finesse au résidu. Parfois, on se contente de faire sécher le premier produit concassé, puis on passe au van et on rebroie le grain entre les pierres indiquées sans procéder à aucun lavage. Dans les jours de récolte heureuse, nous avons employé jusqu'à trente ou quarante femmes à la fois. Elles accompagnent constamment leur travail d'un chant monotone ininterrompu. Le spectacle de tous ces pilons, s'élevant et s'abaisant les uns après les autres, est très

curieux et donne une impression de désordre très nette que l'on ne peut parvenir à chasser.

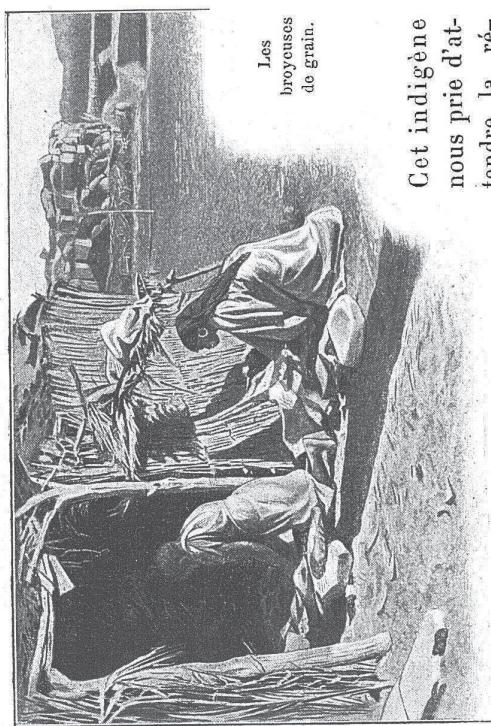
Quand le temps ou la quantité de grain font défaut on se contente de la première manipulation, ou, au besoin, on écrase le mil du premier coup, et grossièrement, entre les deux pierres. Cette farine grisâtre est cuite par la suite, soit à l'eau, soit avec de la viande, mais, dans l'un et l'autre cas, l'aliment qu'elle fournit est loin d'être appétissant et les efforts de de Chambrun, comme chef de popotte, n'ont jamais eu pour résultat que de nous faire déclarer détestable ce genre de nourriture que, du reste, nous n'avions pas les moyens de remplacer par quelque autre chose de plus assimilable. Il a bien essayé de faire cuire tout simplement du blé, quand on en avait, mais le produit n'était guère plus mangeable.

Pour le blé, on n'emploie que le broyage entre deux pierres et non pas le concassage dans les mortiers. Les indigènes fabriquent avec la farine de blé une sorte de vermicelle, dont nous avons pu à plusieurs reprises nous procurer quelques kilogrammes; cet aliment est excellent et nous le dévorions jusqu'à la dernière parcelle.

Je ne parle pas du pain ou du simili-pain que l'on essayait de fabriquer avec la farine de mil. Il était d'abord très difficile de le cuire, et dès que l'on voulait en briser un morceau, la galette entière s'effondrait en un lamentable amas de grains semblables à du sable ou à du petit gravier.

El-Hadj-Mohamed nous amène aujourd'hui un Targui du nom de Chenounou ou Kenounou. C'est un homme d'une cinquantaine d'années à physionomie calme et plutôt sympathique, parlant assez bien l'arabe. Il arrive du village de Chemia, situé au pied du Baghzen, à une petite demi-journée d'Adjiro. Il est le frère d'un notable influent des Keloui, chef de la fraction des Immékítene, Saddock ou Seddick, qui passe pour un personnage important. Seddick est actuellement au Damergou.

On donne à Kenounou un cadeau d'étoffes pour lui et un autre pour son frère, on y ajoute une lettre pour Seddick au sujet des chameaux et du grain dont nous avons besoin.



Les
broyances
de grain.

Cet indigène nous prie d'attendre, la réponse du Sultan relativement à la demande de chameaux; il nous supplie d'avoir de la patience, prétendant que nous sommes loin encore de l'époque d'arrivée du sud des caravaniers, et par conséquent du moment d'apparition des chameaux. Comme Lamy lui parle de brûler tout ce qui nous reste et de partir sans rien, il s'exclame, nous exhortant à la patience; quant à El-Hadj-Mohamed, il s'écrie : « Non, non! nous ne vous laisserons pas faire. C'était bon à In-Azadua, mais ici ce n'est pas possible; vous avez devant vous un pays avec de l'eau et de la végétation, il faut attendre. »

16 avril. — Les chameaux rentrent aujourd'hui pour l'abreuvoir, cinq sont morts pendant cette dernière période de trois jours. Un des inconvénients du pâturage, que je n'ai pas encore signalé, est le suivant : les corbeaux et les petits et grands vautours ont pour habitude de se percher sur les dos des chameaux pour y rechercher les tiques et autres nom-

breux parasites qui s'y logent. Non contents de se livrer à cette chasse, les oiseaux s'appliquent à déchiqueter les bles-sures de ces animaux et à leur entamer la chair, alors même qu'ils ne sont point blessés. Le chameau, bête endurante, se laisse faire sans protester, si bien qu'il arrive souvent que les animaux ont ainsi de très graves blessures et de grandes plaies qui ne permettent plus de les charger.

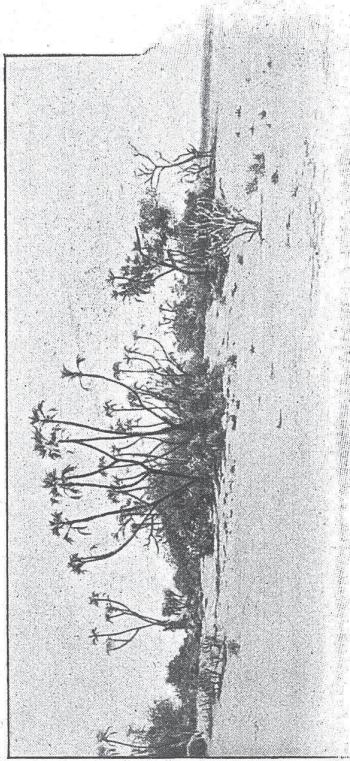
Plus loin, au Soudan, nous devions trouver d'autres oiseaux, dont c'est la spécialité absolue que de picorer le dos des chameaux, bœufs ou chevaux, et de leur mettre la chair à vif.

17 avril. — Le troupeau regagne le pâtrage dès le matin, sous la conduite des mêmes officiers et des mêmes hommes qui l'avaient amené hier. Depuis longtemps il avait été décidé que nous ferions exécuter le forage d'un puits dans l'enceinte même du camp, entre la zériba et le fossé, mais le temps avait manqué et les hommes étaient occupés à d'autres travaux; aujourd'hui que le fossé est terminé, Lamy charge Rondenay de procéder à ce travail, d'autant plus facile pour lui qu'il compte dans sa section des puisatiers de métier du Mzab et du Touat. Les achats de blé et de mil continuent régulièrement, mais toujours pour de faibles quantités.

18 avril. — Promenade et reconnaissance avec tous les spahis. Lamy, Dorian, Verlet, de Chambrun et moi sommes en selle dès cinq heures du matin. Notre but est le village de Tintaghodé. Nous remontons le lit de la rivière et, à 2500 mètres de notre campement, nous rencontrons les premiers groupes de palmiers Doum¹, cet arbre au tronc grêle qui souvent se subdivise à une certaine hauteur en un plus ou moins grand nombre de tiges, disposition qui lui donne l'aspect d'un cardélabre de mosquée. Ce sont ceux placés le plus au nord, sur notre route, que nous ayons notés. Des petits

¹. Doum ou palmier d'Égypte, *Cucifera thebaica*, *Hypochaene thebaica*. Les Touareg le nomment *Faroune*.

groupes de cases s'élèvent, à cette hauteur, sur un petit mamelon de bordure de rive gauche de la rivière, au milieu d'un bosquet de gommiers. Quittant ensuite l'ouad majeur, nous remontons un ravin sableux qui horde, à l'ouest, le vil-lage de Séioufet. Séioufet est moins important qu'Ifrouane comme nombre de cases, mais ces dernières sont plus soignées; quelques-unes sont construites en briques de terre séchée et mélangées de galets de rivière. Les murs sont droits à vif.



Palmiers Doum.

et leurs angles montés d'aplomb. Ces maisons, largement espacées, sont éparpillées sur de petits mamelons entre les-quelques serpentent un lit de ravin qui contient tous les jardins à aspect très florissant et tous les dattiers de l'oasis. Séioufet est borné à l'est par le lit de l'ouad Irhazar. Après avoir dépassé le village, nous franchissons un petit col qui nous mène dans un ravin facile au bas duquel nous arrivons peu après à Tintaghodé. Ce village est, pour une partie, construit sur un flot au milieu de l'ouad Irhazar, et, pour le reste, sur les mamelons de berge de rive droite, au pied même de la dernière chaîne du Timgué. Tintaghodé contient environ soixante-dix maisons ou groupes de cases, mi-partie paillettes en nattes, mi-partie constructions cubiques en touffes mélan-gées de rangées de galets. Le rebord des terrasses de ces der-

nières est orné de merlons triangulaires dans le genre de ceux des maisons de Ghdamès.

Le lit de la rivière, autour du village, est d'aspect uniformément triste. On y voit quelques Abisga, quelques Korunka, mais pas un gommier, pas un dattier, pas un jardin. Quelques puits s'enfoncent dans le gravier de l'ouad autour de l'îlot. La vallée est largement ouverte, en amont, du côté du sud. Du côté du nord, au contraire, elle est encombrée de petits mamelons de gneiss. À l'est, la montagne est très rapprochée, très élevée, présentant trois étages superposés dont le plus voisin nous montre des flancs de roche noire luisante et lisse. El-Hadj-Mohamed nous a rejoints dès avant Séloufet et nous accompagne. Nous mettons pied à terre devant l'habitation d'El-Hadj-Yata. Ce vieillard nous fait un très cordial accueil et nous reçoit dans sa maison qui est construite en touches et munie, par devant, d'une sorte de véranda en nattes supportée par des poteaux. Le tout est compris dans l'intérieur d'une enceinte palissadée qui comporte quatre ou cinq autres cases en paille et nattes au milieu desquelles croupent sans cesse des nègres et des négresses. Ce n'est point là la maison qu'avait habité Erwin de Bary, celle-ci est située un peu plus à l'ouest à quelques pas. Non loin de là, au nord, s'élève aussi l'habitation d'El-Hadj-Mohamed, qui est bien plutôt un habitant de Tintaghodé — où demeure sa famille — que d'Iférouane. Il ne séjourne dans ce dernier village qu'au moment de la récolte ou de la venue des caravanes, dont il recueille le droit de passage au nom du sultan d'Agadez. C'est notre présence à Iférouane qui actuellement l'oblige à y rester. On nous présente deux des fils d'El-Hadj-Yata : Brahim, déjà âgé, et Abdel-Kader, qui n'est qu'un enfant. Tous deux d'allures et de figures aimables et gracieuses. Son fils ainé El-Hadj-Moussa n'est pas présent, il paraît qu'il redoute notre proximité et notre vue. Au reste, beaucoup des habitants de Tintaghodé ont pris la suite à la nouvelle de notre visite et se sont retirés dans la montagne. Nous sermonnons Hadj-Yata

à ce sujet et le prions de dire à tous ces apeurés que leur conduite est puérile et que nous n'avons pas pour habitude de piller ou de manger les gens paisibles.

Au milieu des personnes présentes on distingue un bel enfant de quatre ans — le dernier né d'El-Hadj-Mohamed, — bambin charmant et nullement sauvage qui offre la particularité remarquable de porter des cheveux châtais et simplement bouclés, dans ce monde de nègres à cheveux crépus et d'un noir de cirage. Nous avons vu d'autres enfants nègres présentant dans leur extrême jeunesse le même phénomène.

Peu après les premières présentations, on nous apporte des dattes de l'oasis de Djane — assez semblables aux *ghars* du sud algérien — dans des corbeilles plates très finement tressées en folioles de palmiers teintes en rouge et noir sur certaines parties, travail très analogue à celui des autochtones de la région de l'oued Rirh. Après les dattes vient le thé, très fort et extrêmement sucré, conformément au goût habituel des Touareg. Nous sommes assis où accroupis sur deux tapis, l'un de fabrication européenne, l'autre de fabrication arabe. Hadj-Yata, en me le désignant, me demande si je reconnaissais ce dernier. Sur ma déclaration que cet objet est certainement de provenance algérienne, mais que je ne le reconnaissais pas particulièrement, le vieillard s'exclame et me dit : « Mais c'est toi-même qui en as fait cadeau, il y a quelques années, au chef des Azdjer, Ouan-Guidassen, qui m'en a vendu depuis la moitié ». On conviendra que je devais être quelque peu étonné de me trouver assis, à Tintaghodé, sur un tapis des Ziban, donné par moi-même, antérieurement, à un chef Touareg du nord.

À l'absorption du thé succède un déjeuner composé d'un plat de riz du Soudan accommodé au beurre fondu, mais sans sel. Puis une espèce de *chiachorha*¹ à sauce peu relevée confectionnée avec des oignons, du kenneoune et du beurre.

¹. Plat national des Arabes de l'Algérie composé de crêpes fines noyées dans une sauce excessivement relevée.

Après ces plats on nous sert une sorte de pain très peu cuit et de forme particulière, épais à un bout, très mince à l'autre, que Hadj-Yata saupoudre ablement de sucre en poussière. Il nous offre, en outre, une grande gourde de miel du Soudan à emporter avec nous.

Parmi les ustensiles qui ornent sa modeste case figure un coffre tripolitain en bois, recouvert de cuir fauve, et piqué de clous de cuivre à grosses têtes. Je remarque aussi une gamelle en fer (marque Japy), un bol en terre de fer (Sarreguemines). On voit enfin, pendues au plafond, des corbeilles tronconiques dont le fond seul est garni et recouvert de cuir. Le reste est à jour et relié au pourtour du sommet par quelques baguettes latérales ouvrageées. Cet ustensile est destiné à recevoir les plats en usage lesquels, franchement coniques, ne sauraient se maintenir debout sur leur pointe sans cet appui.

Nous profitons du séjour auprès d'El-Hadj-Yata pour lui faire écrire un certain nombre de lettres destinées à rassurer les indigènes sur nos intentions et à les inciter à venir nous fournir ce qu'ils auront à louer ou à vendre : chameaux, bœufs et moutons, mil, blé, légumes, etc. Ces lettres sont adressées à Tegoumane, aux gens d'Aguellal, à ceux d'Aoudéras. Lamy remet même son cheptel musulman, prescrivant de l'envoyer aux gens d'Aguellal qui, en le lui rapportant, le jour de l'Aïd-El-Kebir, seront entièrement sauvegardés et obtiendront ainsi de nous l'*aman* pour la participation qu'ils auraient pu prendre à l'attaque du 12 mars.

Les bruits de la venue d'un fort parti de Taitok pour nous attaquer, prend de jour en jour plus de consistance, on parle même d'un nombre d'hommes considérable. Je crois que cela tient surtout à l'époque de l'année qui est celle des ghezi. Hadj-Mohamed nous a montré, perchées dans la montagne, des espèces de grottes où lui-même, son beau-père, et tous les habitants, ont l'habitude de cacher leurs réserves de provisions, précisément pour le cas d'arrivée d'une troupe de

pillards. C'est l'habitude dans le pays, dès la première alerte on se sauve et, comme les provisions sont emmagasinées d'avance dans ces greniers de la montagne, on abandonne purement et simplement les cases. C'est là l'existence des malheureux ksouriens de l'Aïr, vie de transes perpétuelles et de continuelles envolées.

En prenant congé d'El-Hadj-Yata, nous lui remettions quelques Bou-Thyr représentant à peu près les frais de sa réception. Notre retour s'effectue par une route un peu plus à l'est qui nous fait rencontrer de grands affleurements de schistes roux et de schistes bleus. La journée a été particulièrement chaude et fatigante.

19 avril. — Journée insignifiante. Le frère de Bouhaker nous vend un peu de mil qu'il vient d'apporter d'Aoudéras.

20 avril. — Reihell arrive à dix heures ramenant le troupeau pour l'abreuvoir. Sept animaux sont morts pendant cette période de pâturage. Dans l'après-midi, le troupeau retourne au pâturage sous la conduite des mêmes hommes et des mêmes officiers. Hadj-Yata nous envoie un revolver qu'il voudrait vendre. C'est un *coll* ancien modèle, se chargeant directement avec de la poudre et des balles et non pas avec des cartouches. Il aurait été acheté à Kano.

Dans la soirée, il est tiré trois fusées en l'honneur de la fête musulmane de l'Aïd-El-Kebir qui commence cette nuit même.

21 avril. — Brancé-bas général, tout le monde en grande tenue en raison de l'Aïd-El-Kebir. On hisse les couleurs en grande pompe et on les appuie de deux coups de canon à blanc dont l'écho, en un soud grondement, s'étend pendant près de deux minutes dans les roches de la vallée.

De Thézillat et son détachement arrivent peu après, rapportant toutes les charges laissées à Taghazi (18 charges). Tout a été trouvé intact et les caches n'avaient point été visitées. Le détachement n'a voyagé exclusivement que la nuit, partant vers onze heures du soir pour s'arrêter vers

six heures du matin. Sans cette précaution les fatigues eussent été considérables en raison de l'élévation de la température et peut-être aurait-on manqué d'eau. Tout le monde félicite de Thézillat de la vitesse et de la réussite de son raid et, une fois de plus, je suis heureux de sentir que nous sommes tous réunis, et qu'aucun membre ne manque à la vaillante phalange de mes collaborateurs.

On essaie bien, auprès du petit marché, quelques reprises de la nouffa, mais je constate qu'aujourd'hui il y a peu d'enthousiasme musical; le soleil est des plus cuisants et nos virtuoses sont debout et sans ombre! Le sol brûle littéralement sous l'influence de cette sécheresse. Le soir nouvelle audition de la nouffa, mais avec un meilleur succès, la température plus clément ayant poussé les Touareg à venir écouter et voir. Les indigènes, en raison de la fête, sont en vêtements neufs; les négociants de Ghât ont revêtu ce qu'ils ont de plus brillant, et personne n'est plus coquet qu'un Targui quand il le peut. Les femmes de journée quittent plus tôt leur broyage de grain pour se mêler quelque peu aux danses.

22 avril. — Hadj-Mohamed vient, se lamentant, dire que les chameaux n'arrivent pas, qu'il n'y en a pas dans le voisinage, que la saison n'est pas assez avancée, que personne ne répond à son appel. Lamy le tance violemment en lui reprochant son apathie. Cette nouvelle rend Lamy nerveux; il est exaspéré à l'idée qu'il nous faut attendre, toujours attendre! Il est bien évident que dans ce pays personne ne possède l'ombre d'autorité sur un groupe de quelque importance. C'est l'état normal des régions touareg et, malheureusement, nous sommes les victimes de cet état de choses.

L'obturateur de ma jumelle photographique est détraqué, une petite pièce importante est dessoudée; après un travail pénible et très long, je parviens pourtant à la remettre en état, mais j'ai eu bien peur pendant un moment de ne pouvoir réussir.

Une caravane d'une centaine d'ânes, portant du mil et provenant d'Agadez et d'Aoudéras, est attendue ici d'un moment à l'autre. Nous chargeons Hadj-Mohamed et Bouhaker de s'entendre avec les propriétaires de ces animaux afin que nous puissions les louer. A défaut de chameaux, nous pourrions avoir recours à ce moyen de transport qui, joint à ce qui nous reste de chameaux, nous permettrait d'avancer lentement en enlevant nos charges en plusieurs fois. Hadj-Mohamed, tout d'abord, riait de la combinaison, mais il s'y rallie après; quant à Bouhaker, nous lui avons promis un fusil s'il réussit dans la négociation, aussi est-il tout prêt à agir.

23 avril. — Peut-être les cent ânes de la caravane n'étaient-ils pas un mythe, mais dans tous les cas, nous n'en voyons, nous, que trois dont nous achetons les charges. Peut-être l'intelligence des propriétaires leur a-t-elle fait supposer qu'il était de leur intérêt de ne nous amener que de petites quantités de mil à la fois, pour maintenir les prix, ou bien ne veut-on pas nous laisser même la possibilité de louer en bloc les animaux qui sont arrivés?

Notre troupeau est revenu hoire dans la matinée.

24 avril. — Le détachement de pâturage se met en route avec les chameaux à cinq heures du matin; Hadj-Mohamed est là avec le guide qu'il avait promis il y a quelques jours et cette ponctualité nous étonne tous, tant elle renvoie peu dans les habitudes des Touareg. Cette fois-ci, Lamy part lui-même, avec le détachement qui compte deux cents hommes, en prévision d'un séjour un peu plus long que de coutume, puisque le guide a annoncé des puits abondants et de beaux paturages. Les officiers qui accompagnent Lamy sont Rondemay, Mélois et le docteur Haller.

Encore trois ânes chargés de mil! Vont-ils nous amener toute la caravane ainsi fractionnée?

25 avril. — Visite d'El-Hadj-Yata qui vient s'échouer dans mon gourbi, et lorsqu'il est en un point il est difficile de

l'en extraire. Ce vieillard a réellement des façons amènes et gracieuses, il est affable et prévenant; mais, s'appuyant sur sa vieillesse, il traite un peu tout le monde en grand-père, peut-être un peu timoré, mais poli et affectueux. Tout en buvant le thé que je lui offre, il examine curieusement les objets qui l'entourent et en demande l'usage. Il nous annonce que les gens d'Aguellal persistent à nous redouter. Dans ces derniers temps, ils ont même fuì pendant la nuit, à plusieurs reprises, de leur village pour se cacher dans la montagne en crainte de nous voir paraître. Les femmes avaient enlevé colliers, bracelets et tout caché. Ils ne croient pas au pardon que nous leur avons offert et promis par lettres et s'imaginent que ce n'est là qu'une ruse. El-Hadj-Yata leur a écrit de nouveau pour les rassurer, leur disant : « Ces gens sont très bons. Vous, vos chapelets sont de pierre, les leurs sont en or; ils n'ont qu'une parole et savent la tenir. » Hadi-Yata pense qu'il faut leur écrire de nouveau pour leur dire combien nous entendons payer de location par chameau; lui-même nous demande de lui faire préparer cent bâts de charge (les Touareg louent l'animal nu), espérant bien pouvoir nous fournir cent animaux. Il sollicite encore pour tout cela un répit de quelques semaines, seulement jusqu'à la fin de la lune.

Une nouvelle lettre, insistant sur la nécessité de se presser, est prête pour le sultan d'Agadez. Il s'agit de décider Boubakar à partir pour l'emporter, mais Boubakar ne se hâte guère jusqu'à présent, malgré nos observations.

26 avril. — Visite d'El-Hadj-Yata, longs palabres avec lui, toujours sur les mêmes questions. Il insiste sur l'obligation d'entraîner les gens par l'appât du gain.

27 avril. — Maâmouni annonce l'arrivée de deux cavaliers venant de Ghât, porteurs de diverses lettres. L'un doit aller jusqu'à Kano, l'autre retournerà à Ghât. Il y a des lettres de Ouan-Guidassen à Hadj-Mohamed qui prétend qu'elles nous sont tout à fait favorables, mais nous ne les avons point lues.

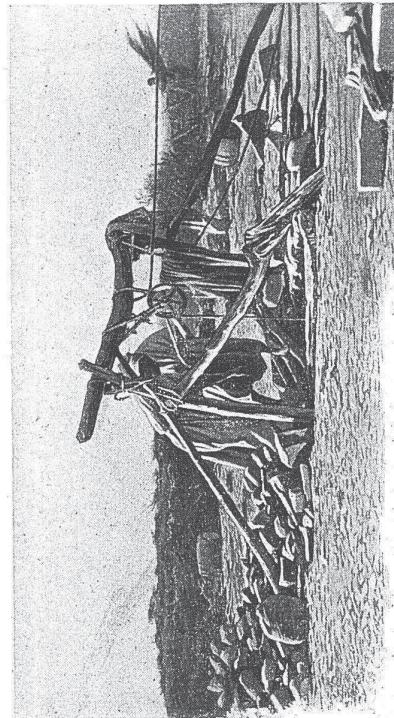
Notre popotte a bénéficié ces derniers temps d'un peu de miel du Soudan. C'est un assez agréable dessert, mais sous la forme d'une mixture noircâtre, un peu épaisse, rappelant beaucoup le goût du raisiné. Cela tient surtout à ce que ce miel a été recuit pour éviter la fermentation.

Les tornades ou trombes se font plus violentes et plus fréquentes. Aujourd'hui, en particulier, l'une d'elles, s'avançant lentement dans la plaine et élévant son panache de poussière qui formait au sommet une espèce de large gerbe, est venue aborder le camp; en un instant chapeaux, papier, objets légers, bâches, couvertures et toitures de gourbis, tout a été enlevé et bouleversé dans un inexorable désordre et au milieu d'une inexprimable poussière.

Comme l'un des arrivants de Ghât (un homme des Aouraghen, propre serif de Guidassen) doit repartir aussitôt pour cette ville, je lui fais remettre par Maâmouni une lettre pour Guidassen qui en renferme diverses autres pour la France — entre autres une dépêche pour le Ministre de l'Instruction publique — et je charge ce chef de faire parvenir mon courrier soit à Tripoli, soit en Algérie. De son côté Boubakar part enfin pour Agadez avec la lettre destinée au sultan. Il avait la prétention d'emporter de nouveaux cadeaux à son maître mais ceux que nous avons déjà expédiés par Mili suffisent. Boubakar s'éloigne donc très mari à l'idée de se présenter devant le sultan les mains vides.

28 avril. — Le puits que l'on creusait depuis quelques jours dans l'intérieur de notre zériba est terminé; on a même coffré en pierres sèches toute la partie supérieure pour éviter les éboulis de terre et la contamination du liquide. Il a une profondeur d'un peu plus de 12 mètres et nous fournit, à portée immédiate du camp, une eau claire et abondante. Le soir, achat d'un bœuf.

29 avril. — Maâmouni tout joyeux vient nous annoncer l'imminente arrivée d'une caravane de 800 chameaux, chargés de cuirs tannés, de plumes d'autruches, de beurre fondu, et



Fougo du puits du camp.

surtout de mil du Damergou ! Les premiers mélara de cette caravane seraient déjà à Tintaghodé. Je ne crois plus aux venues de caravanes et tant que je n'aurai pas vu celle annoncée je resterai incrédule ; j'ai bien peur que les jardins, grands comme des mouchoirs de poche, que nous arrosons avec amour devant nos gourbis, Dorian, Leroy et moi, ne soient déjà récoltés quand on nous amènera réellement une caravane. Ces jardins contiennent des pastèques, des courges, quelques pieds de pavots, des pommes de terre de France, des *Dankali*¹, et tout cela pousse avec une extrême vigueur sous l'influence du soleil et de l'arrosage combinés. C'est aujourd'hui Dorian qui hérite d'El-Hadj-Yata, lequel passe une partie de la journée étendu dans son gourbi, examinant tout, palpant et retournant chaque chose et admirant avec force exclamations les objets qu'il ne connaît pas.

30 avril. — Le guide qu'avait emmené Lamy, arrive aujourd'hui avec une lettre. Lamy nous dit que tout va bien au pâturage. Il est campé à une quarantaine de kilomètres, au puis d'Oumerret. Ce guide repartira demain matin emportant à Lamy quelques objets qu'il nous demande.

1^{er} mai. — Notre promenade de la matinée nous a conduits à. *Dankali*, patate douce du Soudan.

dans les fourrés de Korunka, en aval du camp, qui sont parfois très épais. Ils sont là et là dominés par de très gros gommiers et entremêlés de touffes énormes d'Abisga. Au milieu de ce fouillis sont noyées, de-ci de-là, des paillottes ou des zeriba assez misérables, dont l'ombre des Abisga fait le plus bel ornement, tout en constituant aux habitants des portemanteaux où s'accrochent tous les ustensiles de ménage mêlés à d'indescriptibles loques. Chaque groupe de ces cases, ou même chaque case, porte un nom particulier et le tout, depuis Sélonfiet, constitue la région d'Irhazar.

Hadj-Yata continue ses petites enquêtes. Pour donner une idée de sa culture et des tendances de son esprit, voici quelques-unes des questions qu'il m'a posées : Quel est le chiffre de nos soldats chrétiens ? Quel est celui de nos soldats musulmans ? Quelle est la condition de la femme française ? Quelle est l'étendue de son autorité, dans quelle mesure hérité-t-elle de ses ascendants ? Quelles sont nos principales lois de justice ? Quelle est la capitale du pays des juifs ? On voit que l'homme n'est pas un simple sauvage et que les préoccupations de son esprit sont d'ordre assez élevé.

Il me donne sur le commerce du pays les renseignements suivants : Les articles provenant du nord sont principalement des cotonnades de toutes sortes, des vêtements arabes de luxe, du thé, du sucre, des épices, du papier et quelques rares fusils. Quant à ceux qui viennent du sud, ce sont du mil, du sorgho, du blé, du riz, du miel, du beurre, des peaux tannées, des plumes d'autruche, etc.

Nous poussons Hadj-Yata et Hadj-Mohamed à tâcher d'obtenir les locations de chameaux directement pour Zinder, et non pour Aouderas ou pour un village du Damergou comme le désirent les naturels ; cette solution sera beaucoup plus avantageuse pour nous et pour notre bourse, et il ne sera pas nécessaire de nous livrer une seconde fois à une recherche d'animaux de transport déjà si pénible ici.

Le soir Hadj-Mohamed se décide définitivement à partir

en personne, escorté de son ami et inséparable compagnon des Kel-Neggarou, Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir. Il vient lui-même parcourir tous les villages voisins et recruter des chameaux ; il nous donne l'assurance formelle qu'il ne repartira plus devant nous qu'en nous amenant 800 chameaux ! Depuis quelques jours on nous apporte sur le marché quantité de gros oignons provenant de Séloufiet et d'Aouderas.

2 mai. — J'ai fréquemment la visite d'un Targui de souche très humble, mais fort aimable et rempli de complaisance ; Aoka-Ould-Abdoullah, c'est son nom, est notre grand pourvoyeur de plantes pour l'herbier. Il a rapidement compris ce que nous désirions et nous apporte presque tous les jours fleurs et feuillages, nous donne les noms touareg et haoussa de ces végétaux et nous apprend quel est leur usage dans l'Air; cet auxiliaire nous a été précieux. Pendant que je suis sur ce chapitre, il convient aussi de citer tout particulièrement notre maréchal des logis de spahis, Belkassem-Ben-Lahalali qui, depuis longtemps initié aux recherches botaniques et entomologiques, nous fait des trouvailles nombreuses. De ses très fréquentes sorties en reconnaissance ou en corvée de fourrage, il ne rentre jamais sans quelque plante intéressante ou sans quelque insecte qui viennent grossir nos récoltes.

Il ne faut pas croire que, pour monotone qu'était notre existence, certains de ces messieurs abandonnaient pour cela le côté gai de la vie ; loin de là, il s'était au contraire établi une sorte de flirt avec ces demoiselles noires de la phalange des pileuses de mil. Je dois dire que les mères y jouaient un rôle de cerbère le plus souvent intéressé. Quant aux tirailleurs, ceux de la cinquième section, dont quelques-uns sont noirs et parlent un peu le haoussa, sont fort bien reçus par la gent féminine ; question d'affinité de race sans doute. Pour moi je trouve toutes ces chaires, à relents violents, peu appétissantes, je les considère plutôt comme un stupéfiant que comme un excitant ; affaire d'habitude, me dit-on ! Peut-

être est-ce vrai, mais réellement dans ce cas je n'ai aucune tendance à changer mes habitudes.

Brahim vient nous annoncer la présence, dans les environs du puits d'Oumerret d'un ghezi important composé de Touareg Taitok. Ils auraient tué deux serfs des Kel-Tadélé près du puits d'Adès, et batonné un autre indigène. C'est Othman, le nègre d'El-Hadj-Yata, revenant d'Aguellal, qui apporte cette nouvelle. Un homme est aussitôt expédié au point de pâtureage, emportant une lettre pour Lamy afin de le mettre au courant de ce que nous venons d'apprendre, pour le cas où il ne serait pas déjà informé.

Hadj-Yata est toujours plongé dans ses calculs au sujet des chameaux, il vient de recevoir une lettre d'Aguellal et voilà maintenant qu'il croit que les gens de ce village pourront nous procurer seuls tous les animaux, ou du moins il nous le laisse supposer. Les choses lui paraissent au point et bien au point, à tel titre qu'il espère que les notables d'Aguellal vont venir en personne terminer ici l'affaire. Entre temps, il feuille curieusement l'ouvrage de Barth, édition anglaise, et examine avec intérêt les dessins qui s'y trouvent. Il m'entretenait aussi de ses chasses passées. Il a été un grand amateur de ce sport et l'a pratiqué tant que ses jambes ne lui ont pas refusé le service.

3 mai. — Hadj-Yata nous quitte pour rentrer à Tintaghodé et nous prie instamment de lui envoyer des nouvelles dès que nous saurons quelque chose soit sur les chameaux d'Aguellal, soit sur le ghezi des Taitok.

4 mai. — Lettre d'El-Hadj-Mohamed. Il est à Asodi et se préoccupe des chameaux qu'il prétend être en train de réunir.

De même son ami Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir parcourt d'autres villages dans le même hut. La lettre a une allure optimiste qui permet d'espérer.

5 mai. — Le Targui, que nous avions envoyé en dernier courrier à Lamy pour l'aviser de la présence du ghezi des Taitok, rentre aujourd'hui ; il nous annonce que ledit ghezi

est entré en collision avec les tirailleurs et qu'il a éprouvé une défaite¹ à laquelle il ne s'attendait guère. Voici comment le commandant Lamy raconte lui-même cet incident :

« ... Dans la journée du 28 avril, quelques groupes à « méhari apparaissent distinctement sur les crêtes, à environ 3 000 mètres au nord du puits d'Oumerret.

« A une heure et demie, deux indigènes, l'un absolument blanc et l'autre noir, parlant admirablement l'arabe, habillés comme les gens de l'extrême sud algérien et se disant être des Touareg Ahaggar, se présentent au camp à pied et sans armes. Pendant ce temps, les groupes à méhari signalés vers le nord, continuent à s'avancer dans la direction du puits, en dérobant leur marche autant que possible dans tous les ravins aboutissant à la vallée d'Oumerret.

« Le troupeau est au pâturage à environ deux kilomètres au sud-est du camp, et l'on aperçoit les postes de garde veillant au sommet de toutes les collines rocheuses qui constituent l'ossature du pays.

« Les deux indigènes arrivés au camp déclarent appartenir à la tribu Touareg des Taïtok, faire partie d'un ghezi qui, au nombre de 100 méhara, vient venger la mort d'un des leurs tué l'année dernière par un ghezi des Keloui. Ils ajoutent qu'ils savent le mauvais accueil qui nous a été fait par une partie de la population, et ils nous proposent d'aller, de compagnie, razzier les nombreux troupes de chameaux se trouvant actuellement dans le direction de Talak.

« Ils demandent ensuite de laisser venir tout leur ghezi rendre visite au détachement, afin de discuter notre participation à l'entreprise proposée. Il leur est répondu que nous sommes très peu nombreux, une vingtaine d'hommes à peine (tandis qu'en réalité nous sommes bel et bien

¹. Dans les prises faites on a recueilli des cartouches chargées de fusil Gras, datées de 1880; et des cartouches de fusil Lefacheux à broches en carton vert et à marques françaises.

« 120 fusils cachés dans notre zériba) et que nous ne pouvons pas laisser approcher de nous un aussi grand nombre d'hommes inconnus, en armes; que les chefs du ghezi, seuls, viennent, et on verra ce qui pourra être fait.

« D'après ce que disent les deux parlementaires, se trouvent, parmi les gens du ghezi, la plupart des anciens prisonniers faits par les Chambba-EL-Mouadhi à Inifel, en 1887, et internés plus tard au fort Bab-Azoun à Alger. Ils viendraient venger la mort de leur chef Kénané qui fut à l'époque également interné à Alger. Les parlementaires se retirent pour aller rendre compte de leur mission à leurs camarades.

« Les hommes restés au camp d'Oumerret prennent leurs dispositions pour faire face à tout événement. Deux Chamhba sont envoyés au terrain de pacage afin de prévenir la garde de l'approche du ghezi et de faire approcher le troupeau dans les ravins qui se trouvent à un kilomètre au sud du camp et sous ses feux.

« Les gens du ghezi, sur un signal qui leur est transmis par l'un des leurs, se rassemblent sur un mamelon à 2 500 mètres du camp, où ils reçoivent communication des nouvelles qui leur sont apportées par leurs deux parlementaires. On peut à peu près compter le nombre des méhara, qui semble être de 70 à 80. Après environ vingt minutes de discussion, on aperçoit les sabres sortir de leurs fourreaux et cette troupe se diriger sur notre camp, au petit trot de ses méhara, les armes au clair. Il paraît qu'on a adopté le parti de la guerre.

« Le commandant envoie aussitôt un détachement de 70 fusils s'embusquer au milieu de rochers presque inaccessibles à environ 350 mètres au nord de la vallée, dans la direction par laquelle semble venir le ghezi. La zériba est occupée par 50 fusils. Le réduit est constitué par un piton rocheux qui se trouve dans le camp même et qui a été mis en état de défense dès notre arrivée à Oumerret.

« Si l'ennemi se présente par la vallée, qui n'a guère que 80 mètres de large et qui est bordée de chaque côté de mamegons inaccessibles aux méhara, il est dévolu à une perte infaillible.

« Les Taïtok, au lieu de continuer à marcher directement sur le camp, gagnent la vallée d'Oumerret par un des ravins y aboutissant à 1 200 ou 1 400 mètres en aval du puits ; à cet endroit la vallée est beaucoup plus large, elle a environ 250 mètres, elle est très boisée et il est facile, même à des méhara, de se tenir hors de vue de notre camp. On les aperçoit néanmoins, se groupant de nouveau à l'ombre des gommiers se trouvant à environ 1 300 ou 1 400 mètres à l'ouest du camp, dans la vallée même où nous nous trouvons. Ils semblent attendre d'être tous réunis en ce point pour se porter ensuite contre notre zériba, qui a 4 ou 5 mètres d'épaisseur, et une hauteur telle qu'il serait impossible aux meilleurs chevaux ou méhara de la franchir. Quelques groupes isolés de Taïtok, continuant leur marche dans le sud-ouest, semblent vouloir dessiner un mouvement enveloppant autour du camp. Le commandant fait alors rentrer une trentaine des hommes qui étaient embusqués dans les rochers au nord de la vallée, et qui se trouvent alors réduits à 40 fusils ; il prescrit à M. le lieutenant Métois, avec 40 autres fusils, de se faufiler par les ravins au sud de la vallée de façon à cerner à notre tour les Touareg Taïtok. Sur un signal du commandant, M. le lieutenant Rondenay, avec un groupe de 40 fusils, se met en marche de façon à se glisser sur les derrières des Touareg et leur couper leur retraite sur le nord, pendant que M. le lieutenant Métois les attaquera par le sud. Ce mouvement est admirablement exécuté par les deux détachements qui font leur marche convergente avec la plus grande précision. Malheureusement les Touareg ont flairé le danger qui les menace, et sans attendre nos hommes, qui ont l'ordre de ne faire feu qu'à petite portée, ils filent au grand

« trot de leur méhara, dans la direction de l'ouest, seule voie de salut que nous n'avons pu leur fermer ; le nord leur est barré par M. le lieutenant Rondenay, le sud par M. le lieutenant Métois et l'est par les 40 hommes conservés par le commandant dans la zériba.

« MM. les lieutenants Rondenay et Métois donnent la chasse aux fuyards. Mais que peuvent des gens à pied par une température torride contre des gens montés sur d'excellents méhara ?

« Après quelques kilomètres de course au pas gymnastique les deux détachements s'arrêtent, puis rentrent au camp. Les Touareg se croyant toujours poursuivis, continuent à déguerpir au plus vite dans la direction de l'ouest.

« D'après les renseignements très vagues que nous avons sur le pays, un puits se trouverait à une douzaine de kilomètres en aval de celui que nous occupons ; c'est vraisemblablement là que le ghezi, au moins aussi assailli que nous, va abreuver ses animaux et faire ses approvisionnements d'eau. Le puits n'ayant qu'un faible débit il lui faudra plusieurs heures pour exécuter ces diverses opérations. En

« marchant bien on peut encore aller le surprendre. Un détachement comprenant 30 fusils, commandés par le lieutenant Rondenay, avec une dizaine de chameaux porteurs d'eau, quitte la zériba d'Oumerret avec l'ordre d'atteindre le ghezi, pendant la nuit autant que possible, en suivant ses traces ; de le cerner, de lui enlever tous ses chameaux et de rentrer au camp. Ce détachement se met en route à neuf heures du soir. A minuit il arrive au puits de Nezzou :

« les Touareg, se croyant toujours poursuivis, n'ont pas fait boire leurs chameaux ; ils se contentent de prendre à peine quelques outres d'eau, de quoi ne pas mourir de soif et de filer au plus vite. Ils emmènent avec eux un troupeau de 60 à 80 chèvres qu'ils ont volé en passant dans les environs de ce puits. Leurs traces sont très faciles à suivre. Le détachement continue sa marche, toujours sur la piste des

« fuyards, qui ont abandonné derrière eux de la viande d'animaux qu'ils avaient commencé à abattre et qu'ils n'ont pas eu le temps de faire cuire. A un moment donné, le troupeau de chèvres ayant dû les gêner dans leur fuite, ils ont agenouillé leurs chameaux et chargé toutes les chèvres sur leurs montures. Les traces deviennent moins visibles, la lune étant en partie masquée par des nuages et le sol se trouvant constitué d'argile très dure, sur laquelle les pieds des chameaux ne laissent aucune empreinte; M. le lieutenant Rondenay n'en continue pas moins sa marche dans la direction suivie par le ghezi. Néanmoins, vers deux heures et demie du matin (du 29 avril) et malgré toutes les recherches effectuées dans la vallée, il lui est impossible de relever aucune empreinte pouvant faire connaître dans quelle direction a pu disparaître le ghezi. Il attendra la clarté du jour pour reprendre la marche en avant; les hommes couchent sur le point où on s'est arrêté, fusils chargés et prêts à tout événement.

« Le 29 avril, à la pointe du jour, un factionnaire du détachement de M. le lieutenant Rondenay signale du mouvement dans les buissons se trouvant à 800 mètres du détachement. En même temps, l'alarme est donnée au camp des Touareg, qui ont reconnu nos hommes; ils sellent précipitamment leurs chameaux et prennent la fuite à la plus vive allure. Un feu de salve accélère encore cette allure; en quelques instants, nos hommes sont sur l'emplacement où ont passé la nuit les Touareg qui, dans leur précipitation à s'enfuir, ont abandonné une partie de leur maigre matériel, quelques armes et quelques animaux. La chasse continue à leur être donnée, sur une distance de 8 à 9 kilomètres; chaque fois qu'on les aperçoit sur une crête, ils sont salués d'un feu de salve qui jette le désordre dans leurs rangs et leur fait abandonner quelques armes et quelques animaux de plus. A la fin, le détachement exténué est obligé de s'arrêter; les Touareg disparaissent d'ailleurs

« dans le lointain. Le détachement s'arrête quelques minutes pour reprendre haleine, il rassemble les dépoilles de l'enemi, puis revient au puits de Nezzou où il fait un café et se repose un peu des fatigues de la nuit et de la matinée.

« Dans l'après-midi, il quitte de nouveau ce puits pour rentrer au camp d'Oumerret où il arrive à la nuit.

« Ce détachement vient de parcourir à pied une distance de plus de 60 kilomètres en moins de 24 heures, n'ayant pris pendant le trajet qu'un café avec quelques morceaux de galette arabe et de la viande grillée sur le feu. La température a été torride, néanmoins le détachement n'a ni un trainard ni un malade ! ... »

Hadj-Yata nous envoie un de ses nègres, Gaja, porteur d'une lettre de lui. Il nous prie de montrer au dit nègre les cinquante charges qu'il s'est engagé à faire enlever par ses propres chameaux; il ajoute qu'El-Hadj-Mohamed continue ses démarches et que lui-même, de son côté, ne perd pas son temps. Espérons qu'il dit vrai. Je lui réponds et l'avise de la victoire remportée sur les Taïtak.

6 mai. — Arrivée d'un cavalier à méthari venant du Damergou. C'est un Kel-Irhazar habitant d'ici. Il raconte qu'une grande caravane a été attaquée et pillée. Seddick, un de ses fils et son neveu, sont parmi les morts, et la tribu des Immékiténé est par conséquent en deuil.

La température monte sans arrêt et nos maxima oscillent entre 43 et 45 degrés au-dessus de zéro. De dix heures à trois heures le soleil est cuitant et très violent; mais la sécheresse de l'atmosphère est telle que, malgré cette température de fournaise, on est bien moins incommodé que dans les pays à chaleur humide. La mission n'a pas un malade sérieux, et l'état sanitaire est excellent. Quelques-uns d'entre nous ont bien été atteints d'entérite, il y a un certain temps, mais cela était uniquement dû à l'ingestion de la détestable farine de saharienne, rédigé par le commandant Lamy.

^{1.} Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

mil à laquelle les estomacs n'étaient pas encore habitués. Il est aussi une sorte de mixture à laquelle mon palais et mon estomac se refusent absolument à s'accoutumer. Elle se nomme *Adjira*, et se compose des éléments suivants : un peu de lait aigre, deux ou trois fromages secs pulvérisés, de la farine de mil et de l'eau. On met le tout dans une peau de bouc, on agite, on laisse fermenter, on met au frais et on boit le lendemain. Les indigènes sont extrêmement friands de cette composition qui, prétendent-ils, leur sert d'aliment en même temps que de boisson, et les empêche de transpirer. Je veux bien croire que, pour ces hommes habitués et dont la *frugalité forcée* est universellement connue, l'*Adjira* suffise pour les sustenter et j'avoue, en outre, qu'elle est d'un transport commode dans des outres suspendues au flanc des méharas, mais ce sont là toutes les concessions que je consentirai à faire en sa faveur, mon palais ayant toujours jugé son goût peu agréable.

7 mai. — Deux hommes montés nous apportent des lettres de Lamy qui ne signale rien de nouveau, et nous annonce son retour pour dimanche. Un nègre, prétendant venir de Kano et se rendant soi-disant en pèlerinage à la Mecque, vient quêter pour son voyage. Cet industriel n'est qu'un espion qui vient se rendre compte par lui-même de notre force. On le met à la porte sans phrases.

8 mai. — Température étouffante, chihili, ce qui n'empêche pas de faire le matin une promenade à cheval dans les Korunka, ce qui n'empêche pas non plus certains de ces messieurs de continuer leur flirt, et ce, afin de se livrer à des études ethnographiques et anthropologiques. Hier, l'un d'eux ne se déclarait pas satisfait de ses essais, mais *Allah ou akbar!* aujourd'hui tout va bien, l'idole noire est devenue charmante, elle a poussé l'amabilité jusqu'à faire une visite à son excellent bon ! il est enchanté.

9 mai. — On a volé une importante pièce de guinée bleue au milieu du camp, sur la réserve de marchandises. L'en-

quête est ardue, mais on finit par retrouver le corps du délit dans une case du village. La femme coupable est amenée au camp où elle reçoit, comme correction, quelques coups de *savates indigènes* sur la partie la plus proéminente de son individu ; elle se sauve en riant, mais elle a désigné comme complice un nègre qui nous suivait, à titre de volontaire, depuis Ouargla.

Dans l'après-midi, nouvelle lettre d'*El-Hadj-Yata* qui est courte et assez vague. Il nous apprend qu'*El-Hadj-Mohamed* a poussé jusqu'à Aoudéras, il nous dit que nous n'avons rien à craindre, que nous aurons les chameaux mais, en même temps, nous exhorte chaleureusement à la patience. Il y a longtemps que nous en avons de la patience, et vraiment c'est un peu trop nous en demander. Le messager est le jeune Tahar, un petit-fils d'*El-Hadj-Yata*, charmant jeune homme, mais très mendiant et des plus indiscrets. C'est un des grands admirateurs de de Thézillat.

10 mai. — Le marché est presque désert ; on ne présente plus de grain depuis quelques temps. Nos pileuses ont fini leur travail puisque nous n'avons plus de mil à faire broyer. Lorsqu'elles étaient occupées et nombreuses au gourbi beau-coup de désœuvrés venaient pour causer, pour voir, ou même peut-être simplement pour surveiller leurs négresses ou leurs douces moitiés,

Hadj-Abdul-Hâkem rapporte, ce matin encore, une gazelle. Depuis son voyage à Taghazi avec de Thézillat et pendant ce voyage, de même que pendant le raid de Lamy sur In-Azaoua, *El-Hadj* a tué beaucoup de gibier, gazelles et mohor¹, mais maintenant, dès neuf heures, la chaleur est trop forte pour songer à chasser. Je retrouve ici les sensations ressenties autrefois dans le Tassili des Azdjer : tout ce que l'on touche, étoffes, bois, livres, tout en un mot, est plus chaud que le corps humain et provoque presque un senti-

¹. En réalité ce que les Arabes nomment habituellement *Mohor* c'est le cerf ; mais ici ils appliquent cette appellation à l'antilope scémerringii.

ment de brûlure extrêmement désagréable et, à la longue, très agaçant. Quant aux métaux, il ne faut pas songer à les effleurer, même du bout du doigt, du moins ceux qui sont exposés au soleil.

Tahar repart ce soir pour Tintaghodé.

11 mai. — Journée morne et sans nouvelles. Maâmouni me décrit le procédé employé ici pour punir les voleurs : on remplit un réchaud de charbons ardents, on répand sur ces derniers une quantité de poudre de piment rouge, et on met le nez du voleur au-dessus de cette fumigation d'un nouveau genre, en ayant soin d'envelopper d'un linge la tête du patient ainsi que le réchaud. On comprend facilement quelles sont les sensations qu'éprouve le coupable.

12 mai. — Dans l'attente des fameux chameaux, on fait préparer tous les sacs de charge, les cordes et les divers accessoires nécessaires à un chargement complet, afin de n'avoir pas à attendre lorsque paraîtra Hadj-Mohamed, s'il remplit sa promesse.

13 mai. — Hadj-Yata arrive dans la matinée et nous dit que son gendre est à Aoudéras où, paraît-il, doit arriver une grande caravane de Keloui. Il se fait expliquer en détail l'engagement de nos tireailleurs avec le ghezi des Taïtok et s'applaudit du résultat obtenu contre ces pillards qui viennent presque chaque année mettre en coupe régée les habitants de l'Air.

14 mai. — Lamy rentre avec tout le troupeau dès six heures du matin. Il a perdu pendant cette dernière période un grand nombre d'animaux. Les malheureuses bêtes meurent comme des mouches et sont bien finies. Lamy croit réellement maintenant à la sincérité des efforts d'Hadj-Yata et d'Hadj-Mohamed et pense, comme moi, que ce sont plutôt les circonstances extérieures, l'esprit des populations, l'époque de l'année, qui sont les causes de leur retard et qui entraînent leurs recherches.

On prétend que, dans le ghezi des Taïtok, figuraient d'an-

ciens prisonniers Taïtok, détenus autrefois à Alger, et aussi un chef des Kel-Ghala, Attissi-Ould-Chikat; cela me paraît bien invraisemblable, mais c'est le bruit qui court. Un autre récit des indigènes prétend qu'un colonel français, parti de Tombouctou avec 170 soldats noirs, a attaqué Zinder et a été repoussé, et qu'il a été ensuite se retrancher dans une redoute construite à la hâte près d'un puis voisin de Zinder où il nous attend¹.

L'abreuvoir étant terminé, les chameaux repartent au pâturage sous la direction de de Thézillat et de Britsch, et ne vont qu'à courte distance du camp.

15 mai. — Promenade à cheval le matin. Nous faisons le tour des collines qui bordent la rivière à l'est, au milieu d'un chaos de ravins qui drainent le pied de la montagne.

Dans la journée, Hadj-Abdul-Hâkem m'amène un indigène du Touat; c'est un certain Mohamed-Bel-Azaoui des Oulad-Azzi, tribu maraboutique d'In-Sâlah. Il est maintenant fixé, avec ses très nombreux enfants, auprès d'un marabout de l'Air, El-Hadj-Nomi, en un point nommé Anamokarane dans le sud-ouest d'Aguellal. Ce touati me dit que ce pays est *gâlé* (*sic!*) à cause du manque absolu de gouvernement. Personne ne dirige ni ne commande, aussi n'y a-t-il que guerre, anarchie et insécurité. Nulle tranquillité n'y est possible. Ce touati m'apprend que pendant cette lune et toute la suivante (c'est-à-dire jusqu'au 7 juillet), il ne pleuvra pas dans la contrée.

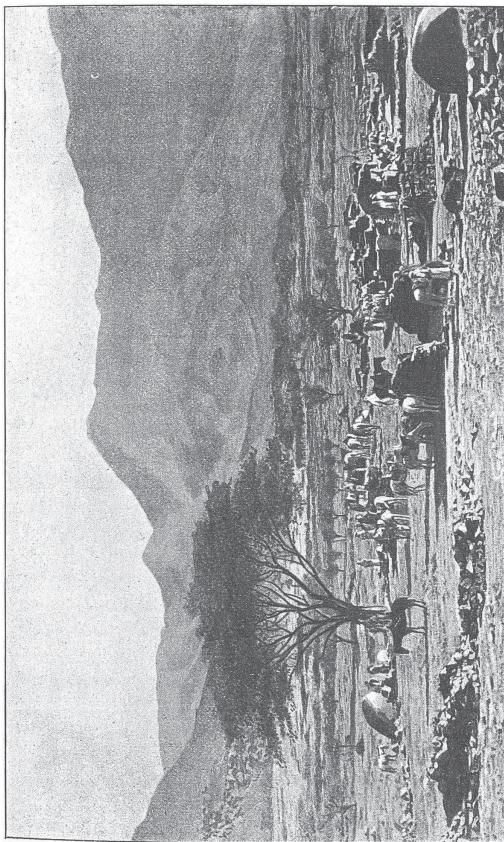
Ce n'est que posteriorément à cette date que les chutes d'eau se produisent tous les ans.

16 mai. — En selle dès le matin pour une excursion dans la montagne avec Dorian, Lamy, Verlet et les deux docteurs. Après avoir remonté la rivière jusqu'à la hauteur de Séloüfiet, nous prenons un de ses affluents de droite qui s'enfonce dans le massif en recevant lui-même d'autres ravin latéraux. Le lit est encombré de très nombreux palmiers Doum et de

¹. Ce qui a probablement donné naissance à ce bruit c'est la marche du colonel Klobb qui en effet était parti de Tombuctou.

gommiers dont le mélange forme des massifs très gracieux. Le Korunka, si commun dans la vallée majeure, ne pénètre point dans la montagne, on voit seulement quelques dattiers, et des tamarix dont nous étions déshabitués depuis bien longtemps. Au confluent se trouvent deux ou trois cases dont les habitants se sauvent à notre approche. Nous continuons à remonter en suivant les circuits de la rivière, la marche est difficile au milieu des énormes galets qui en joignent le sol et sur lesquels les chevaux parviennent à peine à avancer. Un coude se présente, là se trouvent encore des paillottes, également vides de leurs habitants. Un peu plus loin, d'autres indigènes se sauvent en hâte, poussant devant eux leurs chèvres en abandonnant, au pied d'une touffe de Doum, ustensiles de ménage, tapis, nattes, etc.... Partout se trouvent des puits contenant une eau claire à un mètre de profondeur.

De petits lits encastrés dans le lit majeur ont contenu de l'eau récemment encore, leurs bords sont recouverts d'un tapis d'herbe fine et verte qui l'indique surabondamment. La marche est de plus en plus difficile dans les blocs de rochers, la rivière est bordée uniformément par une ligne de dattiers, de gommiers et de Doum. Nous arrivons ensuite sur un petit plateau, encaissé entre les montagnes, et dominant légèrement le thalweg. C'est là le misérable village de Saghen. On y voit de pauvres cases consistant en simples toitures soutenues par des pieux, quelques autres sont fabriquées avec des nattes. Nous relevons même des restes de constructions en pierres, provenant d'une dizaine de maisonnettes aujourd'hui à demi éroulées. Tous les habitants ont pris la fuite; les uns avec quelques chameaux qui viennent d'être déchargés, les autres abandonnant leurs ânes encore tout chargés. Seuls deux hommes se rapprochent de nous. Ils nous font comprendre qu'un peu en amont, existe un grand ghédir *Ilenken* plein d'eau. Ce ravin se poursuit très loin du reste dans le Tingué, il a ici encore près de 150 mètres de largeur et traverse une



Village de Saghen.

Document numérisé par la Bibliothèque universitaire Pierre et Marie Curie - UPMC

sorte de cirque très large formant chaudron dans le massif. Les berges de la rivière contiennent un peu de sel et les indigènes l'obtiennent par des lavages successifs de la terre et par des cristallisations.

Pour revenir, nous quittions le ravin et prenons un sentier du petit plateau de sa rive gauche. Ce plateau nous déverse dans un autre ravin que nous descendons jusqu'à l'Ouad Irhazar, à petite distance de Tintaghodé, de là nous rentrons en passant par Séioufiet.

Les chameaux sont venus boire, ils repartent aussitôt après avoir terminé.

17 mai. — Matàmouni commence à donner quelques signes d'incrédulité au sujet de la venue des chameaux que nous attendons depuis si longtemps. Il nous va falloir pourtant prendre définitivement un parti, d'autant que les vivres sont excessivement rares et qu'il devient indispensable de marcher de l'avant vers des pays moins pauvres. Au pis aller nous nous transporterions à Aoudéras en plusieurs échelons, de ce point nous pénétrions sur le sultan d'Agadez dont nous nous serions rapprochés, et nous irions même jusqu'à Agadez en employant le même procédé.

Hadj-Yata vient faire une visite, mais il est reçu plus que froidement, nous lui expliquons que c'est parce qu'il n'apporte aucune nouvelle favorable malgré ses engagements antérieurs.

18 mai. — Trombes de sable très multiples, coups de vent violents, seraient-ce là les signes précurseurs de la saison des pluies? Les chameaux viennent boire dans la soirée. Ils ont maintenant comme compagnons les quelques bœufs et moutons qui n'ont pas encore été absorbés par la cuisine.

19 mai. — Les chameaux repartent au pâtureage dès deux heures du matin sous la conduite de Reibell. Dorian les accompagne monté sur un de mes méhara parce que son cheval est indisponible. Reibell va camper au sud-ouest de Tintaghodé et viendra faire boire dans ce village le 21, de

bonne heure. De son côté, et le même jour, Lamy se rendra à Tintaghodé avec les spahis. Pour prouver son entière bonne volonté, Hadj-Yata a donné l'ordre d'envoyer patrir ses chameaux avec notre troupeau. Quant à ce dernier, il ne se compose plus que de 123 animaux au maximum, en comprenant bien entendu mes méhara de selle. On nous dit qu'Hadj-Mohamed est à Tintaghodé mais qu'il n'ose revenir ici parce qu'il ne ramène aucun animal. Il paraît aussi qu'une petite caravane venant de Ghât est passée à Aguellal en évitant Iférouane.

20 mai. — Une coutume singulière est ici mise en pratique sur les jeunes veaux pour les empêcher de téter leurs mères. On leur fait sur le nez une coupe de la peau, on rabat cette peau jusque sur le museau où elle vient former une espèce de bourrelet. Tant que la blessure est fraîche, le veau ne peut téter en raison de la douleur qu'il ressent lorsqu'il veut appuyer le nez; quand elle est cicatrisée, il a perdu l'habitude de téter, et il est alors pourvu d'un léger appendice en forme de kyste.

Toute la nuit passée, grand tamtam dans le village, danses et chants nocturnes à propos de la fête de l'*Achoura* ou nouvel an des musulmans. Les enfants, prenant des tisons allumés au milieu des grands brasiers qui éclairaient la scène, se les jettent à la tête et faisaient ainsi une sorte de pluie factice d'étoiles filantes. Au surplus, presque toutes les nuits, les indigènes se livrent à des chants bruyants et à des danses interminables.

Rien ou presque rien ne se présente plus sur le marché : est-ce là une tactique, est-ce parce que les indigènes ne possèdent plus aucune denrée à vendre, je penche plutôt vers cette dernière hypothèse.

Aujourd'hui grand orage avec un peu de pluie, l'orage se continue pendant la nuit.

Hadj-Mohamed est venu vers cinq heures au camp. Lamy refuse de le recevoir pour lui montrer son mécontentement

de le voir rentrer les mains vides, et manquant ainsi à toutes ses promesses. Il s'excuse tant bien que mal, déclarant qu'il a trouvé tout le monde rétif à nos désirs, qu'il a été traité lui-même de *mécérant* par les indigènes auxquels il s'est adressé. Il déclare que les Touaregs ont établi une sorte de blocus autour de nous, prenant leurs précautions pour qu'aucun ravitaillement ne puisse nous arriver, que, dans ces conditions, il pensait que nous pourrions manquer de vivres et qu'il est revenu pour se concerter avec nous à ce sujet. Il ajoute que les habitants d'Aguellal nous sont, malgré tous ses efforts, toujours des plus hostiles. Les Kel-Ferouane, les Kel-Tadélé, les gens d'Aguellal, les Kel-Ghatous et les Ikazkazen, faisant cause commune contre nous, s'opposent à toute aide qui pourrait nous venir des autres Kelouis; que toutes ces tribus forment actuellement un clan ennemi, une coalition maîtresse des routes. L'avis d'El-Hadj-Mohamed est de marcher de l'avant vers ces collisés que notre présence mettra en fuite, dit-il. Il offre pour cela de nous faire fournir tous les bœufs ou ânes et chameaux de ses tenanciers immédiats pour déménager notre camp en deux, trois, ou quatre fois vers Aoudéras, et affirme que ce village nous serait favorable. Il prétend, en outre, que Tegoumane ne ferait pas partie de la coalition, et qu'au contraire il déconseille cette manière d'agir et se tient tout à fait en dehors. Hadj-Mohamed assure que son beau-père et lui, de même que ceux qui les suivent, sont enveloppés dans la même haine avec nous par le clan hostile qui, dit-il, est surtout excité et mené par El-Hadj-Sliman d'Aguellal.

21 mai. — Lamy part à deux heures du matin avec tous les spahis pour Tintaghodé, comme il en était convenu avec Reibell, qui doit y arriver en même temps pour faire boire le troupeau.

Hadj-Mohamed revient aujourd'hui et continue à nous pousser dans la même voie qu'hier : marche en avant contre les Ikazkazen et leur clan pour gagner Aoudéras. Les Ikaz-

kaizen ont précisément, nous affirme-t-il, beaucoup de chaume et de grain à Tamazzellakh dans le voisinage d'Aoudéras. Veut-il nous employer comme instruments pour venger la mort du chef des Immékéïne, son ami Seddick tué par les Ikazkazen, ou bien veut-il réellement nous aider et son idée est-elle pratique? Quoi qu'il en soit, il promet de plus en plus de réunir ânes, bœufs, chameaux pour notre transport.

Aucune de ces agglomérations ne tiendra contre nous, dit-il, si nous nous présentons; au contraire si nous restons ici, tous complètent bien que nous y mourrons de faim à brève échéance. Hadj-Mohamed assure qu'il a expédié Kenounou à Agadez pour informer le sultan de la situation et pour lui dire qu'il y a urgence, dans son intérêt même, à intervenir.

Lamy ne rentre qu'à la nuit de Tintaghodé avec ces messieurs; l'abreuvoir s'est prolongé presque toute la journée, les puits du village étant profonds et d'un très faible débit. Dans ces conditions, c'est ici que reviendra boire le troupeau après-demain. Lamy ramène avec lui un homme des Kel-Ferouane et son serviteur; c'est un certain Arhaïo, frère du chef des Kel-Ferouane, Ghâli. Il s'est rendu, dit-il, près de nous pour nous aider de sa connaissance du pays et des hommes et pour nous demander de l'aider dans sa vengeance tant contre le sultan de Zinder que contre celui d'Agadez.

Son aspect est plutôt celui d'un forbâ que d'un citoyen paisible et Hadj-Yata fait la grimace en l'apercevant.

22 mai. — Palâtre avec Arhaïo. Sa tête d'oiseau de proie et son nez en bec d'aigle indiquent ténacité et cruauté. Il prétend qu'il nous trouvera les chameaux dont nous avons besoin si nous nous transportons seulement à Aoudéras. Hadj-Mohamed survient pendant l'entretien et, pour frapper son esprit, Lamy fait brûler devant lui sa propre tente et celle de Thézillat. Nous lui annonçons d'autre part que, devant l'inanité de ses promesses, nous partons après-demain dans la direction d'Aoudéras avec la moitié du personnel et une partie des bagages. Hadj-Mohamed proteste et affirme

qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir, qu'il n'a pas réussi parce que les indigènes lui reprochent de faire cause commune avec les *infidèles* : il approuve d'autre part notre projet de départ et promet à nouveau de nous amener tout ce qu'il y a de disponible en bœufs porteurs et ânes.

Quant à Arhaïo, il dit que si Aguellal ne fournit pas de chameaux il sait où en trouver ailleurs. Il professe pour les Kel-Irhazar, habitants d'Iférouane et de la vallée, le plus profond mépris : ce sont des noirs ou des Amghad, dit-il, vous verrez que ma parole, comme celle des autres nobles, est meilleure que la leur, et surtout ne change pas.

On vient me rapporter que les Touareg Azdjer de la petite caravane, signalée comme ayant passé à Aguellal l'autre jour, ont annoncé que notre courrier Ahmed-Bey, reparti en mars pour le nord, avait été tué aux environs de Tadent, par des Kel-Ghârouss (?) d'autres disent par Sidi et Chaouchi, mystère, nous ne pouvons guère dénâeler ce qu'il y a de vrai dans cette nouvelle.

23 mai. — Hadj-Yata, rentré hier à Tintaghodé, envoie un mot disant qu'il compte qu'Aguellal nous fournira quelques chameaux et que, du reste, il se rend dans ce village. Il y possède des maisons et un ménage. Il lui est répondu, par le nègre porteur de sa lettre et réexpédié à Aguellal, que nous passerons par Aguellal, qu'il ait à y réunir sans retard le plus d'animaux possible, que nous comptons sur son activité et sur son énergie.

Arhajo continue à être très loquace, au fond on distingue parfaitement son désir de nous voir piller Agadez tant pour venger des rancunes personnelles que pour pêcher en eau trouble, ce doit même être là sa principale occupation ; c'est un homme peu scrupuleux, très énergique et visiblement très redouté. Il répète que le sultan d'Agadez n'a aucun pouvoir, aucune autorité, que ce n'est qu'un vil nègre : « Le sultan d'Agadez n'arriverait même pas à préserver un âne s'il en avait un à faire sortir de sa ville ». Il ajoute qu'il faut nous

hâter si nous voulons trouver des chameaux rassemblés. Actuellement, la saison des pluies n'ayant pas commencé, les troupeaux sont forcés de rester dans le voisinage des puits permanents, tandis qu'au contraire dès qu'il aura plu, l'eau se trouvant partout sous forme de ghadir, nomades et animaux se disperseront à l'infini, en quête de bons pâturages, et deviendront insaisissables.

D'après les nouvelles recueillies depuis quelques mois, nous savions que la tribu des Kel-Ferouane, son chef Ghâli en tête, passait son temps à contrecarrer les volontés du sultan d'Agadez, à établir une sorte de blocus autour de la ville et à piller ou arrêter tout ce qui était tenté d'entrer dans la ville ou d'en sortir. Arhaïo ne fait que confirmer la vérité de cette information. Ces nomades pillards sont tous les mêmes, leurs mœurs sont identiques au nord comme au sud. Ils détestent tout ce qui ressemble à une autorité; ils nient le pouvoir des chefs de villes enfermés dans leurs enceintes et n'en admettent pas même l'existence. Ils ne reconnaissent d'autres maîtres qu'eux-mêmes et, comme chaque chef nomade pense ainsi, il n'en est pas un seul qui ait autorité sur les autres. Chaque unité agit à son gré, sans homogénéité, sans cohésion, dans la plus complète anarchie, et reste toujours en butte aux entreprises d'un voisin plus hardi ou plus fort.

Hadj-Mohamed est parti pour Tintaghodé afin d'y prendre à notre intention tous les ânes et bœufs disponibles et nous les amener pour le départ.

24 mai. — Les chameaux arrivent du pâturage à sept heures ; quinze d'entre eux sont morts durant cette dernière période de cinq jours. On prépare les charges pendant toute la journée. Mes bagages, tentes, instruments et collections seront portés par mes mélara de selle. Hadj-Mohamed n'a pas donné signe de vie et n'a envoyé aucun des animaux qu'il avait promis. Hadj-Yata n'a pas non plus envoyé ses chevaux qui étaient au pâturage avec les nôtres.

Je donne un courrier pour la France à l'un des négociants ghâti qui doit incessamment partir pour Ghât. Ce courrier contient les duplicitas des lettres confisées à Ahmed-Bey, puisque la nouvelle de sa mort paraît malheureusement certaine.

Dans l'après-midi, un grand vol de sauterelles, poussé vers le nord par le vent du sud qui souffle, passe au-dessus de nos têtes. Ce vol est clair, mais dure assez longtemps.

Avant de quitter Iférouane, je ne dois pas oublier de signaler les oiseaux et les animaux les plus remarquables que l'on y rencontre le plus fréquemment. A tout seigneur, tout honneur, commençons donc par le lion. Il paraît que cet animal est assez commun dans les ravins des montagnes environnantes. Des Touareg se sont plaints devant moi d'avoir vu enlever près de leurs tentes, au nord d'Iférouane, des moutons et un homme. Il semble pourtant vraiment étrange que l'on puisse rencontrer ce grand fauve dans une semblable contrée, alors que l'on est habitué à le trouver, dans l'atlas algérien par exemple, où non seulement les ravins mais les flancs des montagnes sont couverts de forêts ou tout au moins d'épaisses broussailles.

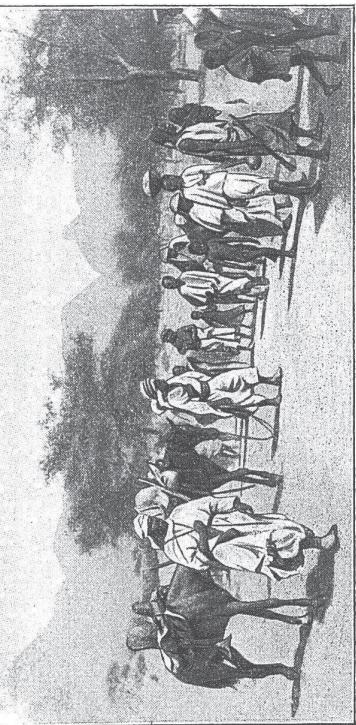
El-Hadj-Mohamed m'a affirmé avec insistance — bien que je ne les ai jamais rencontrés — l'existence, dans les ravins boisés des montagnes immédiatement environnantes, de troupes de singes. Ils sont de petite taille et se divisent en deux espèces. L'une de couleur noire, l'autre rouge ; les premiers beaucoup plus méchants que les seconds. Ils voyagent en troupes, mais les deux espèces ne se mêlent jamais. On ne peut en prendre d'adultes, les indigènes se bornent à s'emparer des jeunes quand ils sont encore très petits. Ces animaux saccagent la récolte des palmiers du village au moment de la maturité des dattes. Ils lancent des pierres *en arrière*, et non en avant, comme le feraien des hommes. Ils sont peu craintifs lorsqu'ils ne voient qu'un homme, et ne s'éloignent point, mais lui font des grimaces et lui lancent des

pierreries, aboyant presque comme des chiens. Quand ils luttent par hasard avec des chiens, ils en ont facilement raison et les tuent en leur sautant à la gorge, bien entendu lorsque le chien est seul et qu'aucun homme ne peut lui porter secours.

Pour les oiseaux on trouve diverses espèces de tourterelles en troupes très nombreuses ; des pigeons genre hizet à manteau bleu-gris, zébré de raies plus foncées ; des huppes communes de France ; d'assez nombreux petits oiseaux parmi lesquels je citerai particulièrement l'*Eygour*, sorte voisine du grimpereau, de la grosseur d'une grive, à gorge et ventre jaune d'or et à manteau vert brillant fort beau. Son cri strident ressemble assez au grincement d'une poulie non graissée et rappelle beaucoup celui du chasseur d'Afrique ou guépier d'Algérie. Ils voltigent d'arbre en arbre par petites troupes de huit ou dix oiseaux.

On trouve quelques corbeaux ordinaires, une profusion de cornilles à collier et ventre blanc ; un oiseau du genre des rapaces, brun moucheté de gris sous le ventre et sous les ailes ; une multitude de petits vautours chauves et de grands vautours chauves à collier blanc. On rencontre de temps en temps de grandes ourdades. Nous avons vu aussi des Canga semblables à ceux d'Algérie (*Pterocles senegalensis*). Métois en avait même élevé un jeune qui promettait de s'apprivoiser parfaitement lorsqu'il a péri victime d'un accident.





Prisonniers ramenés de la montagne.

VIII

D'Iferouane à Agadez. — Aguellal, Aoudéras.

Le 25 mai. — Après un séjour de 90 jours à Iferouane, nous partons à une heure du matin — avec nos seuls moyens, personne n'ayant paru — et emportant ce que nous pouvons, c'est-à-dire bien peu de choses. Reihell séjourne avec une soixantaine d'hommes pour garder le camp d'Iferouane que nous quittons; tout le reste nous suit. Nous envoyons prendre, chez lui, Brahim qui va nous servir de guide. Le clair de lune est admirable et, tout d'abord, la route se déroule facile jusqu'à la pointe des premières collines où nous abordons un petit défilé extrêmement rugueux et dur pour les pieds des animaux. Les zigzags sont multiples entre les blocs de granit et de gneiss. Un peu plus loin, traversée du grand ouad Agouaou bordé de hautes collines. Quelques kilomètres au delà se présente un passage, court mais difficile, au pied des deux mammelons jumeaux de Tenezerfa. Ce col qui se nomme Tizi-Tenezerfa, est tellement étroit que le

convoy ne peut y défiler qu'en unité. Une assez vaste plaine nous fait atteindre ensuite le grand ouad Tezzaïte puis l'ouad Agarnékli, à peu près parallèle au premier, mais comptant ici au moins 2 000 mètres de largeur. Un kilomètre plus loin nous campons dans l'ouad Tartoha, au milieu d'une végétation composée de Mrokha sec et du gommier de petite taille dit Tamat¹. Lamy fait entourer aussitôt le campement d'une zériba de gommiers. Les chameaux n'ont cessé de tomber pendant la marche, il a fallu les relever, les recharger, d'où considérable perte de temps et fatigue. Trois ou quatre Touareg, montés à mélara et poussant devant eux des ânes, avaient été aperçus au moment de notre passage dans l'ouad Agarnékli, ils se sauvaient à toute vitesse.

Arhaïo et son Imghad partent à trois heures pour Aguellal, ils ont pour mission d'aller dire à El-Hadj-Yata, qui doit être dans le village, que nous arriverons demain avec la paix, et de rassurer les habitants en leur conseillant de ne point quitter leurs cases et de ne point avoir peur.

26 mai. — Nous nous mettons en route, dès une heure du matin, en remontant tout d'abord un affluent de gauche du Tartoha et en parcourant un plateau dur, ondulé de petites collines et de petits mornes rocheux. Tous les ravins nourrissent du Lemnad et un peu de Negi, beaucoup de Tamat, mais point de Talha ou grands gommiers. Un autre plateau plus élevé nous amène à l'ouad Kardineck que nous traversons un peu en aval du puits d'Anégara. Nous franchissons, après, une petite chaîne de collines qui borde la rivière, puis nous parcourons un plateau à sol sableux couvert de végétation Talha, Tamat, Abisga, Mrokha et Tadeat², cet arbusc toujours vert, voisin comme allure des Lauriers, et dont nous avons noté la première apparition au nord, dans les gorges de

¹. Le Tamat est une variété de petit gommier qui n'est pas encore déterminée nettement mais que par sa forme, sa tenue et ses caractères, je serais tenté d'assimilier complètement à l'*acacia tenuifolia*, espèce nouvelle déterminée par M. A. Chevalier dans sa mission au Soudan.

². Tadent, *Boscia senegalensis*.

l'ouad Obazzer. Aussitôt après, nous abordons un col difficile, sinueux et à sentier très étroit, qui nous fait franchir l'extrémité ouest de la haute chaîne d'Anégara. De l'autre côté du col nous traversons un grand ouad qui va rejoindre tout près de nous, à droite, la grande vallée de l'ouad Ikou fuyant vers le sud, bordée elle-même à l'ouest par une haute et longue chaîne qui se nomme Tinaddamine. À notre gauche se dresse le massif élevé du Zentiti, imposant et superbelement déchiqueté, présentant par endroit des aiguilles polies et brillantes. Un peu plus loin, traversée de l'ouad Zentiti qui, comme le précédent, se jette dans la vallée de l'Ikou. Enfin, après un dernier petit col, nous arrivons à Aguellal où nous campons à faible distance du premier groupe de cases. Notre campement est établi sur l'extrémité d'un petit mamelon de blocs de roches isolé au milieu de l'ouad d'Aguellal et sur le sommet duquel sont placés les deux canons. Notre arrivée ayant eu lieu à sept heures du matin, après un peu de repos, Lamy fait couper des gommiers et établir autour de nous une forte zériba. Nous n'avons vu qu'un esclave qui, à notre approche, a quitté le puits voisin et s'est sauvé en abandonnant les ânes qu'il abreuvait et les outres qu'il était chargé de remplir. Arhaïo et son compagnon nous ont rejoints peu après, il n'a trouvé personne au village, tous les habitants, entraînés par leur marabout El-Hadj-Sliman, ont évacué le village dès l'avis que nous arrivions. Cet avis leur a été donné par deux schouaf à méhari, rentrés hier matin et dont nous avions en effet vu les traces nous précédant. El-Hadj-Yata est ici dans une maison qui lui appartient, mais il est le seul, bien qu'il ait essayé de retenir les indigènes qui décidément nous déclarent la guerre. Hadj-Yata nous apporte 80 zekkat de mil que nous lui payons en cotonnade. Brahim notre guide, qui revient d'une case où se trouve, dit-il, l'une de ses femmes, confirme ces nouvelles et pense que les autochtones vont aller grossir le nombre de ceux qui sont décidés à nous attaquer. C'est surtout cet enragedé d'El-Hadj-

Sliman, sorte de fanatique, qui entraîne tout le monde contre nous; il refuse, ces temps derniers, des mains d'un tiers, des Bou-Thyr provenant de nous, sous prétexte que ce que nous avions touché était impur! c'est lui, qui avec Hadj-Ahmed, a le plus contribué à la formation du ghezi du 12 mars. Il n'y a donc pas à hésiter, c'est à lui et aux siens qu'il faut s'en prendre. Arhaïo conseille de se hâter et prétend connaître le point où nous pourrions saisir les chameaux des indigènes qui obéissent à cet énergumène et les siens propres, de même que ceux des Kel-Tadélé. Il est donc décidé qu'une reconnaissance partira cette nuit et s'emparera desdits animaux; si leurs propriétaires se présentent et acceptent l'amani, que nous leur avons déjà si souvent fait offrir, nous leur payerons la location de leurs bêtes de somme. Il en sera de même pour les troupeaux de bœufs et de moutons de toutes les fractions ayant attaqué.

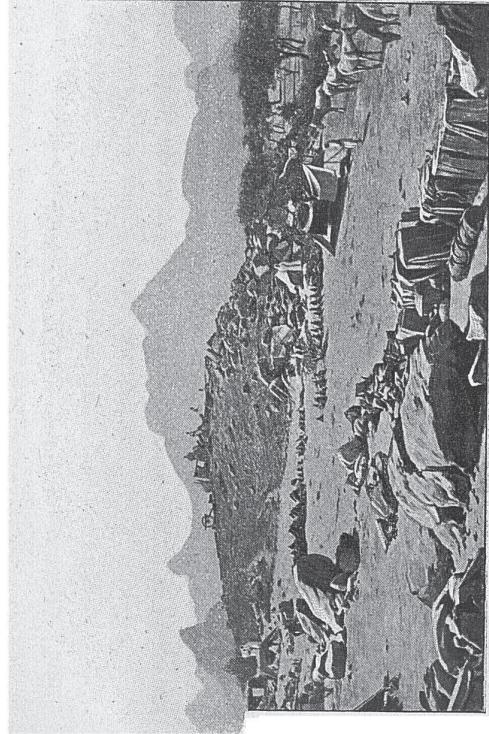
La tactique employée par les Touareg depuis l'agression du 12 mars, à notre égard, est évidemment très judicieuse : Faire le vide absolu autour de nous, éloigner les troupeaux, éloigner les denrées alimentaires, disparaître enfin eux-mêmes. Ils comptent bien ainsi que nous finirons par péir tous de famine, et ce plan réussirait assurément si nous n'étions pas décidés, cette fois, poussés par la nécessité, à rendre œil pour œil, dent pour dent. Pourquoi ont-ils ouvert les hostilités alors que nous avancions paisibles, payant très largement tout ce qui nous était apporté? L'heure de la répression a sonné et j'autorise Lamy à prendre les mesures militaires qu'il jugera convenable dans ce sens.

A dix heures du soir, sous la conduite d'Arhaïo, le détachement de reconnaissance s'ébranle en silence. En font partie, Lamy, Dorian, Métois et Verlet à cheval, six spahis également à cheval, cent vingt tirailleurs et douze chameaux portant de l'eau et un peu de mil. Des rondes ont lieu pendant la nuit autour du camp, aux divers puits, elles ramènent quelques chameaux portant les marques des Kel-Tadélé et des

Kel-Ghârous ; du reste Hadj-Yata nous renseignera sur leurs propriétaires dans le jour. Il nous a affirmé, cet après-midi, qu'Arhaïo était possesseur de centaines de chameaux qu'il n'aurait qu'à nous louer s'il était de bonne foi. Arhaïo a semblé déconcerté quand on lui a transmis ce renseignement, mais il a nié.

27 mai. — La partie du village, visible de notre camp, est composée de trois groupes de cases, bâties en pisé pour la plupart, avec mélange d'assises de galets. Certaines maisons sont en pierres reliées par du mortier de terre ; de forme cubique, basses et avec des portes très petites et aussi très basses. D'autres sont construites en pieux avec entourage de nattes et toitures de paille coniques. Elles n'ont point d'enclos palissadés comme les cases d'Iferouane. Ces trois agglomérations peuvent contenir ensemble, en comptant un village ruiné situé sur la rive droite de l'ouad, environ cent cinquante habitations, ce qui impliquerait au maximum une population sédentaire d'un millier d'individus y compris ceux qui logent dans des cases éparses au milieu des gommiers de l'ouad. Les cases, situées au pied de la montagne, voient s'ouvrir devant elles une large plaine qui n'est autre qu'un lit de rivière, couvert à une certaine distance en aval des cases, d'une superbe végétation de Tamat et de gommiers élevés, dont beaucoup revêtus d'une forte et vigoureuse liane nommée *Arenkaf*. En dessous des arbres poussent de nombreuses touffes d'Ana et quelque peu d'Abisga. Notre camp domine les têtes touffues des gommiers et la vue plane sur un océan de verdure. Le spectacle est réellement fort beau : au nord-est, à l'est et au sud-est se développe la chaîne du Zentiti, haute d'au moins 300 mètres, avec ses pitons supérieurs extrêmement déchiquetés, surtout dans l'est plein du village, pendant que de l'autre côté, au loin, le Timaddamine dresse sa longue silhouette, moins haute et moins irrégulière comme profil.

Les chameaux sont envoyés au pâturage dans le voisinage du camp sous une garde suffisante, placée à la fois en vue du



Notre camp à Aguellal. [En regardant vers l'Est.]

troupeau et en vue de notre camp, sur un éperon de collines¹. Personne n'apparaît. Othman, l'un des nègres d'El-Hadj-Yata, est envoyé à la recherche de mil qui nous manque presque absolument. Quant à Brahim, qui devait coucher au camp hier soir, il n'a pas reparu.

Dans la matinée on aperçoit, à 1 500 ou 1 800 mètres, des méhara à travers les gommiers ; ils vont sans doute boire au groupe de puits situés au sud-est du camp ; ils filent vers la montagne sans s'arrêter. Un peu plus tard, grand mouvement de chèvres et de moutons autour de ces mêmes puits où sans doute on les abreuve. Un troupeau d'une vingtaine de bœufs vient, seul, pour boire au puits du nord tout près du camp, puis pris de frayeur, ils s'enfuient au galop vers les autres puits et disparaissent sous les gommiers. Des ânes traînent un peu partout, ce sont surtout des ânesses pour la reproduction et non pour la charge.

Un peu avant huit heures du soir, Lamy rentre avec Dorian, 1. C'est du reste de celle même façon que le pâturage fut conduit les jours suivants et pendant tout notre séjour à Aguellal.

les autres officiers ainsi que le détachement. Il ramène environ quatre-vingts chambelles ou chamillons¹ et une centaine d'ânes, le tout pris au puits d'Ano-Acheréne ou aux environs, sans coup férin, les propriétaires, qui sont des Kel-Aguellal, n'étant point là et ayant rejoint El-Hadj-Sliman. La reconnaissance apporte aussi 300 à 600 kilogrammes de mil trouvés avec les animaux. Peu après son départ de notre camp, le détachement avait rencontré deux Touareg montés, ces gens étaient de Ouadgui, venaient à Aguelal et sont parents d'El-Hadj-Yata. Lamy, les ayant fait tourner bride, s'en est servi comme guides pendant la reconnaissance. Le plus âgé se nomme Chérif-Ben-Khalil, le plus jeune Mahmoud-Ben-Khalil. Ils sont frères, mais de deux mères différentes, et en même temps cousins d'El-Hadj-Yata.

La journée avait été très fatigante pour les hommes qui venaient d'exécuter une marche d'une soixantaine de kilomètres par une température très élevée.

Cette nécessité de représailles, cette obligation de razzier dégoûte vivement Lamy comme elle m'écoëure horriblement moi-même. Cela nous semble une dérogation si violente à nos habitudes honnêtes d'Européens que nous en restons profondément humiliés. Pourtant nous n'agissons que contre des adversaires déloyaux, auxquels, malgré leurs attaques, nous avons offert maintes fois la paix. C'est là du reste ce qui nous excuse à nos propres yeux. D'autre part, il faut faire entrer en ligne la très lourde responsabilité qui nous incombe de la vie ou de la mort des trois cents personnes qui constituent la mission et son escorte. C'est là une préoccupation des plus graves; aussi le vide fait autour de nous, l'impossibilité d'aboutir par la douceur, la disparition rapide de nos vivres, étaient autant de causes qui ne me laissaient pas l'entièrerie liberté de choisir nos moyens d'action.

28 mai. — Hadj-Yata se rend au camp dès le matin, il est

¹. Sur ce nombre il n'y avait que trois chameaux mâles et, en tout, quarante-deux bêtes capables de porter.

plus apeuré que de coutume, lui qui était toujours très calme et très maître de lui-même. Il avoue qu'il est impuissant devant l'hostilité de toute la population et que tous ses efforts ont été vains pour la ramener à de meilleures dispositions. Il demande que l'on relâche les deux hommes pris hier et qui sont ses parents. Il lui est répondu que le plus jeune, ayant menti dans toutes les informations qu'il a données, sera gardé en otage et remis en liberté contre fourniture de chameaux de location; quant à l'autre, Chérif-Ben-Kali, son frère, il reprend la route de ses camps pour aller chercher les-dits chameaux.

Tout animal de prise portant les marques d'El-Hadj-Yata lui sera remis, on l'en a averti d'avance, il n'a donc rien à redouter de ce côté. Déjà il a pu rentrer en possession d'un certain nombre de vaches ou d'ânes qui avaient été recueillis dans les environs, mêlés à des troupeaux des gens d'Aguellal. On prétend qu'El-Hadj-Sliman se cache dans la montagne, d'autres disent qu'il est parti pour Talak où un ghezi important se forme dans l'intention de nous attaquer une seconde fois. Comme il est impossible, avant d'avoir ramené l'échelon d'Iferouane, de tenter quelque chose contre les gens de la plaine, on va se contenter aujourd'hui de pousser une reconnaissance de nuit dans la montagne. Pour cela faire, Arhaïo a déniché un nègre qui prétend connaître les ravins où se seraient retirés les gens d'Aguellal et leur chef, et il conduira la reconnaissance cette nuit.

Vers trois heures, nous voyons apparaître seize chameaux portant seize de nos charges et escortés par trois nègres. Ce sont les chameaux d'El-Hadj-Yata, venus à Iferouane après notre départ, et auxquels Reibell a confié ce chargement. J'avoue que je suis étonné de les voir arriver ici sans embûches, je ne m'y attendais guère et je crois bien que maintenant il serait dangereux de renouveler l'expérience. Ces chameaux reprennent dès le lendemain la route d'Iferouane, qu'ils ont quitté hier soir à dix heures.

A dix heures du soir, Lamy part avec quatre-vingts hommes, Dorian, Haller, Rondenay et de Thézillat, pour le raid de la montagne, accompagnés du forhan Arhaio et du fameux guide nègre. Quatre spahis se joignent au détachement et on emmène quarante ânes.

29 mai. — Vers deux heures du matin, les quatre spahis rentrent avec leurs chevaux et tous ceux des officiers. Le chemin était tellement impraticable que ces animaux ne pouvaient plus avancer. Trois heures plus tard, ce sont les ânes, sous la conduite de huit tireurs, qui reviennent; pour eux aussi, la route était infranchissable. Enfin, à six heures du matin, nous voyons apparaître Arhaio et son compagnon, leurs ménara ont renoncé à l'escalade; le déplacement a continué, tout le monde étant à pied.

Nous avons fait hier une expérience devant un certain nombre d'indigènes et ils sont restés suffoqués du résultat; c'était le bris d'un gros gommier au moyen de deux pétards de méninite. L'arbre a été coupé net et fortement effiloché quant à sa partie inférieure. Sa partie supérieure, après avoir été soulevée verticalement à quelques centimètres, a été projetée à 1 m. 30 du tronc. Cet essai nous a fait recueillir de petits oiseaux qui, perchés dans le feuillage de l'arbre, ont été tués par le choc.

Après midi on envoie, par les spahis, les chevaux des officiers de la reconnaissance qui a fait halte un moment au pied des montagnes. Voici le résumé de l'opération raconté par Lamy lui-même : « ... On se glisse doucement et sans bruit au milieu des roches jusqu'au-dessus même des campements. A quatre heures et demie, le muezzin appelle les gens à la prière, mais interrompt brusquement ses appels : « il a aperçu les silhouettes de nos hommes se profilant au sommet de la montagne, et il donne l'alerte au campement.

« Le commandant fait sonner la charge et on se précipite au pas de course vers le fond de la vallée, entraînant avec soi les rochers que l'on fait écrouler en produisant un fracas épouvanterable. Toute la population male prend, bien entendu, la fuite, abandonnant tout : femmes, enfants, bestiaux. Les femmes et les enfants épouvantés se cachent entre les rochers, espérant ainsi échapper. Tout le ravin est fouillé, tous les gens et les animaux sont rassemblés, mais il est impossible de savoir à qui on a affaire, et si la famille d'Hadj-Sliman recherchée se trouve parmi les prisonniers. « On fait le café et, vers huit heures et demie, tous les prisonniers et les animaux sont mis en route vers Aguelal. La chaleur est torride et on avance lentement au milieu de cette région bouleversée, dans laquelle le moindre faux pas pourrait vous entraîner au fond de précipices inaccessibles. En passant près du gouffre où se trouve l'eau, on remplit tous les récipients et on fait boire tous les animaux qui se réduisent à environ une centaine de chèvres; il a été impossible, malgré tous les efforts faits par M. le lieutenant de Thézillat, de faire passer les bourriquets que l'on avait trouvés au campement des Touareg. La marche est reprise et l'on éprouve les plus grandes difficultés pour redescendre la vallée que l'on a escaladée pendant la nuit. « La chaleur est étouffante dans ces gorges profondes. A midi, on s'arrête au débouché de la gorge, dans la plaine, au pied des montagnes, sous d'énormes gommiers qui produisent une ombre bienfaisante. Dans l'après-midi tout le monde rentre au camp¹. »

L'arrivée de cette cohorte de prisonniers, encadrée entre les spahis à cheval, est tout à fait pittoresque. Il n'y a qu'un homme, un vieillard, les autres sont des femmes et des enfants ; ces derniers sont réellement très gentils et à figures avenantes. Du reste l'enfant est presque toujours ainsi, silaïde

^{1.} Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission salarienne*, rédigé par le commandant Lamy.

que soit la race à laquelle il appartient. D'un bout à l'autre du voyage, j'ai pu le constater, aussi bien au Sahara qu'au Soudan, et au Chari qu'au Congo.

Sur le soir, on procède à l'interrogatoire des prisonniers et, après un certain temps de confusion, on finit par découvrir qu'il n'y a que peu de personnalités très importantes : En première ligne Fathima, la propre femme de Hadj-Sliman, et ensuite Rakhma et Châma, toutes deux sœurs d'El-Hadj-Sliman ; enfin, un petit bambin de six à sept ans, que certains voulaient présenter comme fils d'El-Hadj-Sliman, mais qui n'est que son petit-neveu, puisqu'il est le petit-fils de Châma. Ces femmes sont les seules, du reste, qui soient gardées comme prisonnières en attendant que Hadj-Sliman les réclame contre fourniture de chameaux de location. Tout le surplus de la bande est aussitôt rendu à la liberté, à la condition que ces femmes réintégreront leur domicile à Aguellal, en promettant de ne plus le quitter, et viendront au camp piler du mil, contre paiement journalier, comme à Iferouane.

Pendant que je parle de négresses, il est bon que je dise qu'à Iferouane quelques esclaves noires étaient venues se mettre sous la protection de la mission et vivaient avec nos tirailleurs. Ces femmes nous ont accompagnés et sont encore là désirant continuer à suivre notre fortune.

30 mai. — On abreuve dès le matin chameaux, ânes, chèvres et bœufs. Les tirailleurs se sont emparés aujourd'hui même d'un troupeau d'une cinquantaine de ces derniers animaux qui bramaient la soif depuis deux jours, allant sans interruption d'un puits à l'autre, et sans maîtres, puisque les gens d'Aguellal, leurs propriétaires, ont pris la brousse.

Nous avons vu reparaire aujourd'hui une partie des prisonnières d'hier, nous les employons au pillage du mil.

Le moment est venu de frapper un grand coup sur l'imagination des populations hostiles, mais nous n'avons l'intention d'atteindre que le seul El-Hadj-Sliman, le chef des opposants, le véritable instigateur de l'attaque du 12 mars. Nous allons,

pour cela, nous rendre au village visiter sa propre maison, prendre ce qu'elle peut contenir et la détruire. Nous partons donc avec un certain nombre d'hommes ; Arhaïo et quelques nègres nous indiquent la maison. Il n'y a aucun objet de valeur, pas un grain de mil. On trouve quelques barres de sel de Bilma, une quantité de sacs en feuilles de Doum, mais vides du mil qu'ils avaient contenu autrefois, du henné en feuilles, et, dans un coin particulier, une quantité de livres arabes, une série de planchettes à écrire d'écoliers arabes, etc. Ce coin-là est évidemment une zaouïa (école) ; nous y laissons tout en place, n'enlevant que le sel et quelques livres arabes du domicile même d'El-Hadj-Sliman. Cela fait, on pose deux pétards à la mélinite à l'angle de la maison et leur détonation produit une brûche notable dans la construction qui est en pierre avec mortier de terre.

Je crois bien qu'Arhaïo, rentré hier matin de bonne heure et qui s'était éclipsé pendant les heures chaudes du jour, était allé faire une visite au village dans l'intention peu honnête de remonter sa garde-robe. Son sac à bagages en cuir, qui est déposé près du point où couchent mes Chamhba au camp, m'a paru d'une rotundité qui ne me dit rien de bon¹.

Après cette opération, il est procédé à une autre visite dans le village le plus au sud-est, où l'on ne trouve rien, bien qu'il y ait là aussi une maison à El-Hadj-Sliman, et une autre à son frère, Mohamed-Ben-Abed. Il est bon de dire que pendant ces recherches, Lamy avait eu soin de poster des plantons pour interdire aux hommes l'accès dans d'autres maisons que celles désignées pour la visite.

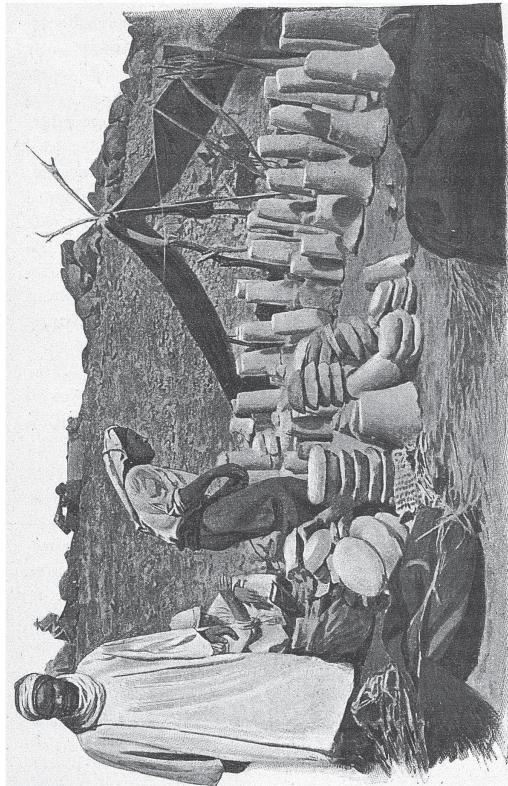
A voir la quantité énorme de sacs à mil vides trouvés chez Sliman, on croirait que ce dernier s'adonnait au commerce de cette denrée, et ce qui corrobore cette idée, c'est aussi la

¹. El-Hadj-Abdul-Hakem ayant, sur mon ordre, fouillé ce sac y a trouvé les objets suivants : trois pièces colon blanc, trois pièces de guinée, deux rouleaux de Trilatalet, cinq lithams neufs, six pantalons neufs, cinq gandours brodées, des bracelets et des bracelets d'oreille d'argent, une gourde de miel, etc.

grande quantité de barres de sel qu'il détenait. On sait que le sel est ici une monnaie précieuse et qu'il s'échange pour du mil. Il existait aussi dans ses maisons un certain nombre de pièges à chacals ou à hyènes, pièges en fer très robustes malgré leur construction un peu sommaire, mais se rapprochant beaucoup des pièges européens. Arhaïo avait une tonnance à prétendre que tous les sacs à mil avaient été vidés la nuit dernière, mais l'examen des traces laissées dans le sable autour des villages — examen minutieusement fait par les Chambha et notamment par El-Hadj-Abdul-Hakem — permet de constater nettement que toutes sont déjà anciennes, sauf pourtant celles propres d'Arhaïo et de son compagnon. Cette absence de mil ne laisse pas que de nous préoccuper, attendu que nos provisions sont, pour ainsi dire, absorbées et qu'il faut nous contenter maintenant de simples rations de viande, très fortes, il est vrai, mais qui ne sont pas ce qui convient à nos estomacs européens, déjà si malménés, si maltraités et qui souffrent après des légumes et de la farine.

Malgré les assurances que l'on nous donnait du retour des habitants, nous n'avons vu que quelques paillettes occupées, les autres nous ont paru absolument désertes.

Arhaïo demande à partir pour Agadez sous le prétexte d'aller nous préparer d'avance tout ce qui nous est nécessaire à la continuation de notre voyage et à nous l'amener à Aoudéras. Il demande des lettres pour le sultan et pour son frère Ghâli. Il est fait droit à sa demande, il part à neuf heures du soir avec son compagnon et muni desdites lettres. Il avait proposé à Youssef¹, mon nègre interprète de touareg, de l'emmener à Agadez, sous le prétexte qu'il pourrait au retour raconter, *de visu*, ce qu'il aurait vu ou entendu, mais le nègre a refusé énergiquement et est venu me dire : « Non,



Barres et gâteaux de sel de Bilma.

Document numérisé par la Bibliothèque universitaire Pierre et Marie Curie - UPMC

¹. Youssef était un jeune nègre appartenant à des Chambha de Ouargha ; il nous avait suivis d'abord avec les convois libres ; puis, plus tard, je l'avais pris à ma solde comme interprète de langue touareg, chez lesquels il avait été esclave dans son enfance et dont il se faisait à peu près comprendre. Il vivait avec mes Chambha et restait sous leur autorité.

non, je ne veux pas le suivre, il me tuerait ou il me vendrait ! »

31 mai. — Aucune nouvelle de Chérif-Ben-Khâli, qui devait rechercher et amener les chameaux de rangon exigés pour son frère prisonnier. Hadj-Yata promet de faire aviser Hadj-Sliman de la détention de sa femme et de ses sœurs et de lui faire dire qu'elles ne lui seront rendues que contre fourniture de chameaux en location. Il a peur d'écrire, mais il fera porter la nouvelle par un des forgerons du village qui, avec quelques autres, s'est décidé à rentrer aujourd'hui à Aguelal. Ces forgerons, que dans tout le pays on appelle *Mâllém* (maître, patron, ouvrier d'art), sont en général intelligents et remuants. Ce sont eux qui se trouvent toujours à la tête des mouvements politiques quelconques qui peuvent se produire, et ce sont eux qui entraînent derrière eux le reste de la population.

Hadj-Yata accuse nettement Arhaïo d'avoir pillé. Il ne l'appelle jamais, du reste, que *Eyl Afrit* (le bandit) et nous dit que son existence se passe en courses et en vols et qu'il est très redouté.

On a ramené ce matin cinq vaches errantes qui venaient boire. La chaleur est très forte et très fatigante, d'autant que nous sommes fort abrités et que la chaîne de montagnes fait écran et nous surchauffe par réflexion des rayons solaires. Un orage violent se déclare à trois heures et demie avec éclairs, tonnerre, rafales et poussière, pour n'amener en définitive que quelques gouttes de pluie. Nous allons avoir cet état atmosphérique maintenant *presque chaque jour à peu près à la même heure*.

Un nègre esclave de l'oasis, nommé Brouï, nous apporte pour les chevaux du Mrokba, séché comme du foin, c'est-à-dire qui a été coupé en vert. Nous lui recommandons de nous en faire amener le plus qu'il pourra.

1^{er} juin. — Le matin, abrevoir de tous les animaux. La famine nous menace, point de mil. Hadj-Yata nous annonce

qu'une femme de sa famille, arrivée de Tindaghodé, lui apprend que la caravane venant du Soudan a gagné le village avec un chargement de mil; il nous remet de sa part deux demmane et une chèvre que nous lui payons en cotonnade. Ceux des villageois rentres chez eux manquent aussi de nourriture, c'est El-Hadj-Yata qui pourvoit à leur alimentation.

La journée est encore très fatigante à cause de la dose d'électricité contenue dans l'air et de sa tension. Il semblerait du reste que cet état atmosphérique agisse aussi sur les animaux, qui se livrent à des charges nocturnes extrêmement gênantes au milieu du camp. Les chamillons ne cessent de bramer lamentablement, les ânes de braire à qui mieux mieux. Chèvres, bouriquots, bœufs et veaux, envahissent nos gourbis qui ne sont que des hangars couverts et sans cloisons latérales; ils grimpent sur les rochers, écrasent les dormeurs, et, chassés d'un coin du camp, poussent une charge impétueuse dans un autre coin auparavant bien tranquille. Les ânes et les chèvres paraissent les plus excités. Ils rongent l'écorce des branches de la zériba, pénètrent dans cette haie, ouvrent les portes du camp formées par des têtes de gom-miers, boivent l'eau de tous les vases, chavirent tous les ustensiles et soulevinent dans leurs galopades des nuages d'une poussière suffocante.

Si l'on joint à ce concert de bâlements, de bramements, de bramements, de beuglements, la rupture des cordes d'attache des chevaux, leurs batailles homériques, les cris et les imprécations des hommes chargés de les calmer, tout cela sous un ciel noir et pesant, dans le souffle des rafales, on aura peut-être une vague idée de l'indescriptible chaos que présentait, la nuit, le camp de la mission à Aguellal, et on plaindra certainement les malheureux qui, couchés sur des lits de gravier et de cailloux, essayent vainement de dormir au milieu de ce phénoménal brouhaha, tout en se battant, d'autre part, contre la cohorte silencieuse, mais non moins gênante,

des scorpions, des coléoptères, des termites, des fourmis, et des tiques de chameaux.

Il est aussi un moment où le camp présente un aspect pittoresque, c'est celui où les troupeaux viennent de rentrer à l'intérieur de la zériba. On dirait d'une foire émaillée de toutes sortes de costumes, de tous les genres de gourbis et de couchage, parsemée d'animaux de toutes sortes; toutefois, il faut bien avouer que l'on devine plus que l'on ne voit, attendu que les piétinements soulèvent une effroyable poussière qui enveloppe la scène d'une atmosphère épaisse et irrespirable.

2 juin. — Un homme est venu hier qui a promis de ramener quelques chameaux, mais, d'autre part, aucune nouvelle des autres, et cependant notre troupeau hétéroclite est bien insuffisant; il est composé de telle sorte, ânes, bœufs et chevaux, qu'il offrira de grandes difficultés à conduire, tandis que les chameaux touareg dressés, attachés les uns aux autres à la file indienne, se gouvernent aisément au moyen d'un petit nombre d'hommes. Parmi les animaux que nous possédions, il est mort depuis Iferouane vingt-deux chameaux. Aujourd'hui même le nègre Eroui a volé le méhari de Lamy, quatre des Chamhba sont partis à sa poursuite (Bitour, Boudjemah, Embarek et Kaddour), mais il est bien monté et les Chamhba rentrent sans l'avoir rejoint; toutefois ils ramènent deux autres méhara trouvés près d'un puits et dont les maîtres s'étaient sauvés à leur approche. Ils ont vu là de grands troupeaux de moutons, de bœufs et de chèvres, ainsi qu'un petit village composé de paillottes.

Sur la foi de ces renseignements, Lamy se décide à pousser une reconnaissance dans cette direction. Peut-être amènera-t-elle la découverte de grain qui nous fait complètement défaut. Cette reconnaissance, forte de cent vingt-cinq hommes, se met en marche à dix heures du soir ayant comme guides les mêmes Chamhba, et emmenant dix chameaux chargés d'eau.

3 juin. — Passage de vols de sauterelles allant vers le nord. Vers deux heures, orage avec coups de vent violents qui se termine une heure après par quelques gouttes de pluie. La reconnaissance rentre à dix heures et demie du soir. Elle n'a atteint qu'à six heures du matin le puits visé qui se nomme Sédaouat et qui est à plus de 30 kilomètres du camp. Elle rapporte une quarantaine de bœufs, autant d'ânes, huit chameaux et un peu de grain. Le petit village d'une douzaine de cases était évacué, ses habitants ayant été rejoindre le ghezi dont il a été question et qui se forme vers Talak pour nous attaquer. L'entrée de tous ces animaux dans le camp, à une pareille heure, produit un indescriptible tumulte et il est impossible de trouver un coin libre nulle part, ce sont des galopades sans fin.

4 juin. — Yata nous envoie par son nègre, qui arrive d'Iferouane, une lettre de Reibell. Ce dernier annonce qu'il a confié, le 28 mai, à Brahim qui lui amenait trois chameaux, trois charges que ledit Brahim promettait de nous amener immédiatement à Aguéllal. Nous n'avons rien vu et Brahim a évidemment volé ces charges qui se composaient de café, de pain de guerre et de farine. Nous avions déjà perdu en route, entre Iferouane et ici, cinq caisses de cartouches, deux paniers, et une petite caisse à cartouches contenant 400 thalasis, par suite de fuite d'animaux en marche de nuit. Reibell informe en outre Lamy que, le 31 mai, sur des renseignements donnés par les habitants d'Iferouane apeurés, il a conduit un détachement de trente hommes dans la direction du nord pour faire face à un ghezi de Taitok que l'on venait de lui signaler comme venant attaquer Iferouane. Après une douzaine de kilomètres de marche, il avait fait demi-tour, n'ayant rien vu de suspect ni d'anormal. Il paraît que l'ennemi est au puits de Tidek, mais ce point est trop éloigné pour que le détachement isolé puisse se risquer à l'atteindre. Pendant ce temps Iferouane s'était vidé comme par enchantement et, au retour du capitaine, il ne restait âme qui

vive dans les cases, tout le monde s'était sauvé dans la montagne. Reibell n'a point vu El-Hadj-Mohamed qui n'a plus donné signe de vie, même par lettre, et qui, paraît-il, a quitté Tintaghodé. Hadj-Yata nous promet presque l'arrivée des chameaux de rançon de Mahmoud-Ben-Khâli, il les attend sans retard, dit-il. Il voudrait bien rentrer à Tintaghodé, il est inquiet sur le sort des siens. Nous lui persuadons que sa place est ici, qu'il est le seul intermédiaire entre nous et les gens du pays, et que mieux vaut qu'il attende notre départ pour rentrer lui-même. En tout cas, il paraît agité et doit évidemment savoir quelque chose au sujet du ghezi qui se prépare et à l'action duquel il ne voudrait sans doute pas être mêlé.

Le nègre d'Yata, Othman, part ce soir pour Iferouane; il emporte un mot pour Reibell, lui annonçant que Lamy sera à Iferouane le 6 juin pour déménager ce que l'on pourra des bagages et ramener l'échelon resté. J'oubliais de dire que, dans sa lettre, Reibell signalait la désertion d'un tireur avec armes et bagages.

5 juin. — On amène dix chameaux sur ceux demandés comme rançon de l'individu retenu prisonnier, c'est Hadj-Yata qui les a fait conduire en adressant un mot.

Tous les animaux sont abreuvés et bâties et envoyés ainsi au pâturage où Lamy les prendra au moment du départ pour Iferouane.

De notre ancien troupeau il ne reste plus que soixantequinze chameaux, parmi lesquels figurent tous mes mélhara personnels et tous les chameaux, marqués F. à la cuisse, provenant de mes anciennes missions et que j'ai fournis au départ. Ces animaux, bien choisis jadis par mes Chambba acheteurs, en très bon état de graisse et robustes au moment où nous avons quitté Ouargla, ont mieux supporté les fatigues que tous les autres. C'est là un fait qui a frappé tout le monde. Au résumé nos animaux ont fourni, chargés, une marche totale de 2 360 kilomètres en comptant le voyage Iferouane

In-Azaoua et retour et celui, également avec retour, d'Iferouane à Taghazi. Il faut ajouter à cela les innombrables courses dans les pâturages éloignés ainsi que les diverses reconnaissances.

Le détachement part pour Iferouane à trois heures et demie avec tous les animaux. Il comporte cent vingt hommes. Lamy emmène Verlet et de Thézillat, Dorian se joint à la marche et j'envoie de mon côté Villatte, afin qu'il puisse sur place choisir quels sont les objets de mes bagages particuliers qui devront être abandonnés, car nous ne nous berçons d'aucune illusion, et nous savons d'avance que les sacrifices déjà faits à In-Azaoua vont se renouveler et que nous allons être forcés d'anéantir une grande partie de nos richesses; nos moyens de transport ne nous permettant point d'enlever tout le stock laissé à Iferouane. Rondenay reste chargé de la défense du camp.

6 juin. — On fait agrandir l'enceinte de la zeniba actuelle en vue de l'arrivée prochaine de l'échelon d'Iferouane et on procède aussi à des abatis dans la forêt de gommiers afin de donner vue au camp sur les puits situés au sud.

Quelques habitants d'Iferouane arrivent avec des ânes chargés de minces denrées à vendre : farine de mil, galettes et oignons.

7 juin. — Hadj-Yata se présente dès le matin. Un homme venu de l'est lui a donné les nouvelles suivantes : une caravané, revenant de Zinder, aurait dit que les habitants de cette ville rassemblent les guerriers au son du tambour et au moyen de coups de canon, parce qu'ils ont reçu de Sokoto des lettres leur apprenant que des Français venus de la mer marchent sur Zinder. C'est là évidemment un écho de la marche de la mission Voulet-Chanoine.

Il est à remarquer, ici aussi bien qu'à Iferouane, que les ânesses sont très nombreuses, en bon état et sans blessures, ce qui ferait supposer que les Touareg ne leur demandent aucun travail. Les ânes sont infiniment plus rares, peut-être

suivent-ils les autres troupeaux dans le Sahara ou sont-ils employés aux transports : ceux qui se trouvent dans ce dernier cas sont toujours des mâles castrés. On peut faire la même réflexion pour les moutons et les chèvres, les mâles sont en général très rares. Du reste les chèvres sont beaucoup plus communes que les moutons. Quant aux vaches, elles sont toujours en bon état et, actuellement, toutes sont prêtes à mettre bas d'ici un mois. La saison de naissance des jeunes veaux coïncide donc — par suite d'un heureux ordonnancement de la nature — avec le commencement de la saison des pluies, c'est-à-dire celle de la végétation verte. Dans les troupeaux de bœufs, on en trouve un très grand nombre de cas-tres et par contre très peu de taureaux.

Après midi, orage et rafales violentes, baisse thermométrique brusque de plus de 10 degrés, quelques gouttes de pluie à trois reprises. Cet orage reprend à la tombée de la nuit et est accompagné de coups de vent et d'averses. Il nous faut toujours disputer de haute lutte nos gourbis, ouverts de toutes parts, aux chèvres qui pénètrent partout et semblent craindre la pluie. C'est un combat incessant.

8 juin. — La matinée est froide, relativement, car le thermomètre indique une trentaine de degrés, mais c'est l'influence de la pluie tombée pendant la soirée d'hier. Dans certains des objets vus à Sétaouat, lors de la reconnaissance en ce point, on a remarqué une théière portant les marques de Japy, et une petite gamelle à anse portant celles de L. B. Plombières, deux marques françaises. Je ne l'indique qu'à cause de la rareté du fait, les articles européens importés en ces pays étant, le plus ordinairement, d'origine anglaise et quelquefois allemande.

9 juin. — Hadj-Yata nous fait aviser ce matin d'avoir à nous garder soigneusement, que le ghezi, dont il était question depuis quelque temps, se prépare à nous attaquer. Il vient lui-même un peu plus tard et nous dit que des rassemblements importants de Touareg, entre autres d'Ikazkazen, lui

ont été signalés aux environs du puits d'Ano-Acheréne ; il nous informe aussi que des habitants d'Aguellal viennent la nuit chercher de l'eau ici et qu'ils regagnent la montagne avant le jour. Hadj-Yata demande de nouveau à rentrer à Tintaghodé : il ne peut plus nous être daucun secours, il est honni par tous en raison de ses bonnes relations avec nous ; nous lui faisons comprendre que son rôle est encore de patienter à Aguellal.

A partir de onze heures du soir, coups de vent violents qui durent toute la nuit. Jour et nuit la brume, qui nous avait tant assailli à Iferouane, continue ici à obscurcir le ciel.

10 juin. — Journée sans incidents.

11 juin. — Hadj-Yata nous fait dire qu'il a reçu une lettre du sultan d'Agadez assurant que, dès que nous aurons gagné Aoudéras, il se chargera de pourvoir à nos besoins en vivres et en moyens de transport. Il nous accuse d'avoir donné créance aux dires d'Arhaïo qu'il qualifie de canaille.

Vers huit heures du matin la tête du convoi retour d'Iferouane apparaît ; ce sont d'abord Dorian, Villatte et Leroy, puis Lamy et enfin peu à peu tous les hommes et les animaux. Après un très pénible voyage à l'aller, voyage où toute la colonne avait cruellement souffert de la soif, il a fallu détruire par le feu la presque totalité des charges autres que les cartouches et quelques marchandises précieuses. On a brûlé les tentes, les lits, les effets de rechange des officiers et des hommes, les paniers d'approvisionnements, les tonnelets, les étoffes qui restaient encore là-haut, toutes les grandes plaques photographiques et les grands appareils, la plupart de mes effets de rechange et de ceux de Dorian, Villatte et Leroy, tous les objets de pacotille : perles, miroirs, petits couteaux, ciseaux, etc. — En somme, c'est un désastre complet, une dououreuse nécessité, mais il fallait agir et nous ne pouvions plus espérer une minute transporter plus loin cette richesse qui nous avait pourtant causé tant de mal à amener jusque dans l'Air. Le premier jour, le 9 juin, un

essai de démarrage avait eu lieu, mais les bœufs, soi-disant porteurs, se couchaient, les ânes ruaient et se déchargeaient, les chameaux non dressés se sauvaient de toutes parts ; il fallut camper à quelques centaines de mètres seulement du camp d'Iferouane et se résigner à brûler encore quelques nouvelles charges. Le 10 juin enfin, on partait tant bien que mal définitivement, dans des conditions déplorables à cause des animaux de transport, qu'il était nécessaire de recharger à chaque instant et qui donnaient ainsi un travail considérable aux tirailleurs. Le détachement, après une halte assez longue, avait marché à nouveau de quatre heures du soir à minuit, pendant une nuit sans lune dont l'obscurité rendait très difficile, sinon impossible, la surveillance de tous les animaux récalcitrants. C'est dans cet état que, parti le 11 juin à quatre heures du matin, le convoi nous rejoignait à Aguellal. Dans cette marche, la fatigue et la soif nous avaient tué un tirailleur, Labsi-Aïssa, mort des suites d'un coup de chaleur, quelques heures après l'arrivée. Un autre tirailleur a déserté avec armes et bagages.

El-Hadj-Mohamed n'a point reparu à Iferouane depuis notre premier départ, et, manquant à toutes ses promesses, il n'a fourni ni un chameau ni même un âne. Hadj-Yata seul a tenu sa parole, ses seize chameaux sont encore là, Lamy les a trouvés à Iferouane où le vieux Targui avait donné l'ordre de les mettre à notre disposition pour la seconde fois. La marche de nuit a permis à un grand nombre des ânes de prendre la clé des champs. On ne se figure pas combien la conduite de ces animaux indisciplinés était remplie de difficultés : ils s'évadaient dans tous les sens, se roulaient et même, lorsqu'il était question de les rentrer le soin dans la zériba, c'était une série de scènes désopilantes, des courses échevelées ayant de les décider à pénétrer par la porte ; on était parfois même obligé de mettre sur pied toute une section pour envelopper la bande récalcitrante.

Hadj-Yata vient au camp, il avise à nouveau qu'une bande

armée se prépare dans les environs de Talak et de Gouguerem ; il y a des Kel-Tadélé, nos anciens agresseurs, des Ikkazzen, des Kel-Aguellal, des Fadéane, etc. ; Yata promet un guide pour y conduire une reconnaissance que prépare Lamy, car il est important de les surprendre plutôt que de leur laisser l'avantage de l'offensive, cette tactique nous permettant d'espérer la prise de leurs montures et des animaux qu'ils peuvent avoir autour d'eux. Toutefois, ayant de rien entreprendre, il est indispensable de donner un peu de repos aux hommes et aux officiers surmenés outre mesure par les marches exténuantes des derniers jours, faites à pied, sous un soleil de feu, et avec des températures de 43 et 44 degrés à l'ombre.

12 juin. — Le matin, Hadj-Yata nous fait avertir qu'il vient de partir pour Anégara, sous le prétexte d'aller rechercher les charges perdues dans le premier voyage Iferouane-Aguellal. Nous ne devions plus le revoir, et c'est ainsi que s'est séparé de nous ce vieillard correct mais craintif dont l'autorité était faible, au point de vue politique, et surtout atténuée par le sentiment de haine générale des infidèles professé par les autres Touareg de la région.

13 juin. — Le matin, deux Chambba envoyés en patrouille ayant le jour pour examiner la brousse et pour relever sur le terrain les traces de la nuit qui pourraient se trouver autour des puits, rapportent qu'ils ont constaté le passage de deux chameaux et de six hommes, renseignements qui sont au reste confirmés de vive voix par un vieux nègre qu'ils ont trouvé dans un gourbi près du puits et qu'ils ramènent. Ce nègre, interrogé, accepte, quoique avec répugnance, de servir de guide à la reconnaissance projetée. Il se nomme Abdoul-lahi, il est originaire de Katschena, il a ici sa femme et plusieurs enfants. Il faut bien se contenter de celui que le hasard nous met sous la main puisqu Hadj-Yata n'a pas envoyé le guide promis.

A trois heures et demie de l'après-midi, la reconnaissance

se met en mouvement sous le commandement de Lamy avec Dorian, Rondenay, Métois, de Thézillat et le docteur Haller. On emmène cent cinquante hommes et cent chameaux avec six jours de vivres et de l'eau.

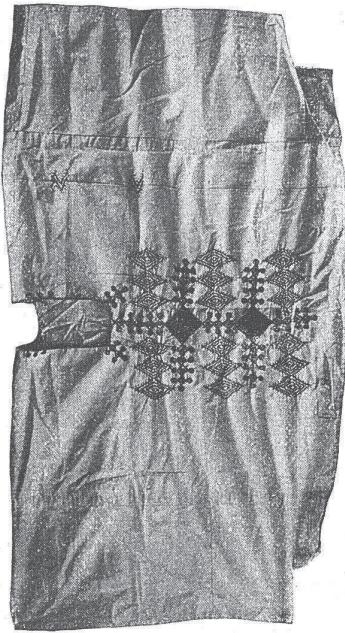
14 juin. — Le matin en abreuvant les bœufs, ânes, etc., on entend, des puits du sud, des feux de salve très lointains, suivis de feux à volonté, dans la direction du sud-ouest. C'est évidemment la reconnaissance qui doit être aux prises avec un parti ennemi. Violent orage sec avec tonnerre et furieux coups de vent se terminant par quelques gouttes de pluie.

15 juin. — Journée vide de nouvelles : j'en profite pour donner au lecteur quelques renseignements inédits. Presque toutes les chèvres que nous avons vues dans l'Air sont atteintes de verrues nombreuses autour de la bouche. Il faut attribuer cela à l'action du suc des plantes qu'elles absorbent, et j'en accuserais plus particulièrement les feuilles d'*Abisga* et surtout de *Korunka*. Il y aurait évidemment là une étude intéressante à poursuivre, avec bien d'autres encore, mais il faudrait pour cela de longs séjours et le concours de renseignements bienveillants des indigènes, ce qui n'est guère notre cas.

La majorité des grands gommiers émettent actuellement leurs feuilles ; mais c'est là un arbre capricieux, les uns sont entièrementverts, d'autres dépourvus totalement de feuilles. Les *Tamat* sont encore en période de sommeil végétal. Les *Abisga* montrent aussi leurs jeunes feuilles ; quant aux *Korunka*, ils ont fourni fleurs, feuilles et enfin graines depuis la mi-avril jusqu'au commencement de juin. Ils semblent au surplus rester en période de floraison pendant une grande partie de l'année. L'*Ana* est en pleine fleur à cette époque.

Le costume des négresses d'Aguelal, comme d'Iferouane, se compose en général d'une loque de colonnade enroulée autour de la femme et serrée à sa taille par une ceinture lassant le buste entièrement nu ; les plus riches se couvrent le buste avec une autre étoffe ou plus souvent avec une sorte de blouse très courte nommée *Tchekhatkat* en touareg et *tegon* en

haoussa — que nous retrouverons jusqu'à Zinder — fendue en haut à l'avant et munie de deux ouvertures très larges pour le passage des bras. Ces femmes portent leurs bébés soit sur la croupe, retenus par l'étoffe qui les habille elles-mêmes, ou le plus souvent à cheval sur leur hanche gauche et maintenus simplement par le bras gauche. Quelques femmes portent à la tête de grands ornements triangulaires en métal, à droite



Tchekhatkat, chemise de femme.

et à gauche des tempes ; ces ornements se nomment *Derdjem* ou *Terdjem*.

Dans l'après-midi, Embarek qui garde mes chameaux près du camp vient m'avertir, tout essoufflé, qu'on vient de lui enlever un de mes méhara. Bien que l'animal soit très maigre et à peu près fini, il n'en est pas moins désagréable pour nous, étant données les circonstances, de perdre un chameau. Les spahis envoyées sur les traces ne trouvent rien et rentrent bientôt après.

16 juin. — Les animaux sont abreuves le matin. La journée n'est troublée que par l'orage habituel de l'après-midi : coup de vent violent, véritable tornade, soulevant des flots de poussière, le tout accompagné de quelques gouttes de pluie. Il est intéressant de constater la régularité de ces manifestations atmosphériques. Ce doit être là la caractéristique

du commencement de la saison des pluies dans la région toute saharienne de l'Air. Une autre remarque est aussi à signaler : par les vents de sud-ouest la brume, qui existe constamment aux autres moments, disparaît entièrement et fait place à un ciel clair.

17 juin. — Un indigène nous apporte une vingtaine de kilogrammes de mil qui lui est payé en cotonnade, il revient une seconde fois en livrer une égale quantité. Dans l'après-midi orage non moins violent que celui d'hier, mais plus long avec une accablante chaleur.

18 juin. — Nouvelle journée qui s'apprête monotone, comme tant d'autres déjà. L'inactivité forcée à laquelle nous sommes réduits est éminemment déprimante et affaissante. On passe les heures à attendre que le soleil baisse ou que l'ouragan passe; entre temps on a des scènes de ce genre : de vieilles négresses ramassent précieusement la poussière du camp et la vannent peu à peu pour en retirer les quelques grains de mil échappés par hasard à nos broyeuses, au milieu des crottins de chevaux, et des détritus de toutes sortes; d'autres suivent les bouchers, recueillent les intestins, les pièces de rebut, qui tombent de côté et d'autre et, quand elles ont fini, les vautours se chargent de faire place nette.

Des nègres d'Aguellal me disent qu'il y a à Talak un groupe permanent de Taïtolok, fixés en ce point depuis cinq ou six ans, et ne vivant que de rapines. Ces Touareg viennent de temps à autre pressurer les villages de la montagne.

19 juin. — La brume est très forte dès le matin et le soleil ne nous montre qu'un grand disque blême dépourvu de rayonnement.

Vers trois heures arrive le guide qu'avait emmené la reconnaissance et par lui je reçois un mot de Lamy ainsi conçu :

« Mon cher ami, un petit mot au trot; nous ne ramenons pas de chameaux, mais ces pauvres Ikazkazen, Kel-Aguellal,

« Hoggar et gens d'Agadez ont reçu une frottée que je crois sérieuse. Amitiés et à demain,

« LAMY. »

La reconnaissance avait été attaquée et je laisse Lamy lui-même raconter cet incident :

« ... A quatre heures et demie du matin, le 14 juin, la reconnaissance reprend sa marche dans la direction de l'ouest. A cinq heures et demie, on coupe les traces toutes fraîches de deux chevaux exécutant sans doute une patrouille. Dans le fond de la vallée dans laquelle on pénètre, quelques hommes croient apercevoir des chameaux cachés derrière les arbres. On avance, marchant aussi serré que possible; malheureusement l'allure irrégulière des chameaux du détachement¹, le manque d'habitude qu'ils ont de porter, font que des à-coups se produisent dans la marche de la colonne, qui n'avance pas avec la rapidité et l'ensemble qui seraient nécessaires dans les conditions actuelles. Néanmoins on continue à descendre dans la vallée, dont différentes parties sont très boisées et que des pluies récentes ont couverte d'une belle végétation.

« A six heures trois quarts, on atteint le thalweg de la vallée bordé d'un rideau d'arbres et coupé par les berges d'un ruisseau, qui a coulé peu de temps avant et dans lequel se trouvent encore quelques flaques d'eau. Le sage de ce ruisseau ne s'effectue que chameau par chameau.

« Aucune trace ne laisse croire que le pays est habité et surtout qu'une troupe nombreuse se trouve embusquée à quelques centaines de mètres à peine du sentier sur lequel on avance péniblement la colonne. Aussitôt le ruisseau franchi, la marche reprend; malheureusement un chameau glisse et tombe au moment où la marche est reprise: « nouvel allongement de la colonne qui tient environ 200 mètres sur le sentier qu'elle suit. Le terrain est légère-

¹. Chameaux provenant des Touareg, jeunes et non dressés.

« rement mameonné, toutes les hauteurs sont rocheuses,
 « la piste ne permet aux animaux de passer qu'un à un.
 « Tout à coup des cris perçants retentissent à la queue de
 « la colonne, auxquels répond presque immédiatement une
 « fusillade qui devient de plus en plus précipitée. L'arrière-
 « garde, commandée par M. le lieutenant Rondenay, brus-
 « quement assaillie par une trombe de plusieurs centaines
 « de chevaux et de méhara, est rapidement ralliée par son
 « chef et fait face aux ennemis qui l'abordent sahre au clair
 « et la lance en avant. En moins d'une seconde, avant
 « même d'avoir pu faire usage de leurs armes, cinq des
 « nôtres tombent sous les coups des ennemis. Mais les quel-
 « ques hommes raliés par le lieutenant Rondenay ouvrent
 « un feu très violent sur leurs adversaires, feu d'autant plus
 « meurtrier qu'il s'exécute à bout portant sur des hommes qui
 « attaquent à l'arme blanche. La cohue ennemie tourbillonne
 « sur elle-même et, malgré les efforts faits par quelques-uns
 « de ses chefs montés à cheval, se replie bientôt derrière une
 « croupe, afin de s'y reformer et tenter de nouveau l'attaque.
 « L'arrière-garde est bientôt soutenue sur sa droite par
 « la 3^e section, commandée par l'adjoint Jacques, qui s'est
 « immédiatement portée sur une crête d'où elle protège très
 « bien les flancs de la colonne, aussitôt que la fusillade a
 « commencé. D'autre part les 1^{re}, 2^e et 4^e sections et les
 « spahis sahariens, sous les ordres du commandant, se por-
 « tent sur une hauteur bordant la route au nord-ouest pen-
 « dant que M. le lieutenant de Thézillat reçoit l'ordre de
 « maintenir, avec quelques hommes, le troupeau de cha-
 « meaux groupé dans une petite dépression, en dehors des
 « vues et des coups de l'ennemi.

« Un parti ennemi important se trouve au pied de la hau-
 « teur sur laquelle on vient de s'établir, se disposant à
 « attaquer le flanc droit de la colonne. Quelques feux bien
 « ajustés le mettent en fuite malgré les efforts des chefs.
 « M. le lieutenant Métois est alors envoyé, avec une partie

« de sa section, occuper les crêtes rocheuses se trouvant en
 « avant, au pied desquelles serpente la vallée, où s'agitent
 « vainement et sans succès plusieurs centaines de méhara et
 « de chevaux. Ce mouvement offensif accélère la déroute de
 « l'ennemi, qui fuit dans toutes les directions, se servant de
 « ses bouchiers comme parado !

« Pendant ce temps, la 3^e et la 3^e section gagnent chacune
 « du terrain en avant, rejettant de plus en plus loin les
 « colonnes auxquelles elles avaient eu affaire. A huit heures
 « du matin, l'ennemi est en pleine déroute dans toutes les
 « directions et à peine le distingue-t-on au loin, chaque fois
 « qu'un groupe important franchit une crête.

« Le commandant envoie alors M. le lieutenant de Thé-
 « zillat, avec ses spahis sahariens et quelques tirailleurs
 « sachant monter à méhara, soutenir M. le lieutenant Métois
 « qui continue à poursuivre l'ennemi dans une gorge pro-
 « fonde, au milieu de montagnes escarpées, afin d'essayer
 « de lui enlever des chevaux et des chameaux.

« suite.

« Le commandant rassemble tout le reste de la colonne,
 « fait visiter sommairement les blessés, les fait monter sur
 « les chevaux pris à l'ennemi et sur nos chameaux, puis
 « reprend la marche en avant sur les traces de la 1^e section
 « et des spahis sahariens, afin de les soutenir dans la pour-

« plus de six heures et par une température torride; malheureusement l'eau fait défaut sur le terrain de bivouac.
« Les traces laissées par un groupe important de méhara continuent à s'avancer vers l'ouest dans la direction de Tulak. A un kilomètre au delà du terrain de bivouac, les traces produites par des animaux à grande allure s'infléchissent vers le sud, puis vers le sud-est, abandonnant ainsi la première direction suivie et laissant ouvert le chemin de Talak.

« M. le docteur Haller donne ses soins éclairés et empressés aux cinq blessés (heureusement très légèrement) que le détachement transporte avec lui. Le corps du caporal Billotet, tué dans la matinée au premier choc des Touareg, est incinéré pendant la halte.

« ... Du côté des Touareg 30 hommes ont été comptés, tués sur place, 80 chevaux ont été tués ou blessés grièvement; il leur a été pris par le détachement 4 chevaux et 4 chevaux ... »

20 juin. — Lamy et sa petite colonne rentrent à six heures du matin. Il y a eu six cas d'insolation parmi les tirailleurs pendant la route et l'un suivi de mort immédiate. Du puits de Gouguerem le détachement a ramené un nègre et quelques négresses; il a rencontré au retour de grandes troupes de pintades, une véritable colonie de ce petit animal voisin du putois qui abonde aussi à Aguellal, et des singes.

Les moyens de transport dont nous disposons n'autant pas, nous serons encore forcés de sacrifier ici diverses choses. On distribue donc du pain de guerre, non seulement aux hommes, mais aussi aux chevaux, privés depuis si longtemps de grain.

Le soir orage habituel, vent violent, poussière, quelques gouttes d'eau.

21 juin. — En vue d'un très prochain départ, les tirailleurs
1. Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

confectionnent, avec les pauvres éléments dont nous disposons, des espèces de bâts pour arriver à charger plus commodément les chameaux et les ânes. Pour ces derniers surtout l'entreprise est difficile, étant donné leur sauvagerie et leur manque de dressage.

Le nègre prisonnier déclare que les Touareg étaient groupés à Gouguerem depuis quelques jours et qu'ils ne cessaient de battre leur grand tambour pour rassembler des hommes et marcher contre nous. Il ne sait du reste pas grand' chose; c'est un esclave qui vient de la région de Tombouctou et qui a été ensuite vendu à Sokoto, puis amené dans l'Aïr depuis peu; il se nomme Ghânem.

Le soir, Lamy envoie trois des Chambba en garde aux puiss du sud pour tâcher d'y prendre quelque indigène susceptible de nous servir de guide, notre premier prisonnier, Mahmoud-Ben-Khâli, déclarant ne pas connaître les routes autres que celles d'Aguellal à Tintaghodé?

22 juin. — Ces Chambba reviennent dès le matin n'ayant vu personne ni entendu quoi que ce soit. Les chevaux de prise de la reconnaissance étaient tout garnachés; voici la description de ce harnachement : Les selles ne ressemblent guère à celles des Arabes. Leurs palettes sont très peu élevées et se rapprochent beaucoup de celles des selles françaises. Quant au pommeau, il est très élevé et s'incline fortement sur l'avant avec une bordure de cuivre. C'est une tige plate, renflée au milieu, terminée par une sorte de disque également plat. La partie extérieure de cette tige et de ce disque est ornée de morceaux de fer-blanc ou de cuivre découpés alternant avec des cuirs de couleur. Le tapis de selle est en drap agrémenté de petites bandes de cuir assez artistiquement gaufrées. La forme des étriers se rapproche de celle d'une lyre, ils sont en cuivre coulé, mais très étroits et ne permettant que l'introduction du pouce du pied ou de deux doigts. Les étivrières sont composées de fils de cuir tressés à l'instar des brides des Arabes de l'Algérie. La selle est souvent

recouverte d'une peau de guépard dont la queue est laissée flottante derrière la selle et dont les pattes et les côtés pendent aussi bas que les étriers eux-mêmes. Les rênes de bride sont faites d'une tresse ronde de cuir très finement travaillée ; elles sont réunies au bout en une seule courroie au moyen d'une sorte d'épissure en forme de sphère ou de disque en cuir tressé d'un très joli travail ; des ornements triangulaires en cuir y sont attachés. Le bout des rênes le plus rapproché du mors est composé de chainettes de fer ou de cuivre à anneaux de forme variée. Le frontail et les montants de bride sont souvent ornés d'une multitude de petits grelots de cuivre, réunis par groupes de deux ou trois, gros comme des noisettes, d'un joli effet et produisant un tintement clair et joyeux. Quant au mors, il a la forme du mors arabe plus ou moins grossièrement exécuté, mais toujours très étroit.

Pendant la bataille de Guettrà, un Targui grièvement blessé, et tombé, avait été emporté par cinq ou six de ses camarades, mais sa monture et sa sacoche étaient restées sur place. Dans cette sacoche se trouvait un certain nombre d'lettres dont la plupart étaient adressées à un nommé El-Hadj-Moussa des Kel-Aguellal, lequel était probablement le blessé lui-même.

Sans les citer toutes, voici la traduction libre de l'une d'entre elles qui donnera une idée générale de l'esprit des populations de la région : « Je vous apprends que tous les « désireux du paradis, de la guerre sainte, se lèvent et se « massent contre les *Konf'an*. Vous, les prudents et les sages, « n'ayez qu'une seule idée, qu'un seul but, le matin, le soir, « la nuit; une seule tendance, la guerre sainte contre les « chrétiens. Il faut combattre de toute nécessité, nul ne doit « reculer. Levons-nous et élevons nos âmes vers le Très Haut « jusqu'à la mise en suite totale des chrétiens... »

Dans les pages d'un Coran imprimé, inclus aussi dans la sacoche du même individu, j'ai trouvé quatre morceaux de papier de petite taille sur lesquels, tracés au crayon, se lisent

des chiffres et des mots en langue européenne et aussi des caractères sténographiques. Ces débris proviendraient donc du voyageur Erwin de Bary, qui, comme on ne l'ignore pas, rédigeait ses notes en sténographie.

23 juin. — Préparation des nouveaux sacrifices ; je détruis ma tente et ne garde que celle de Villatte, très petite et très légère ; c'est la dernière de toutes celles de la mission qui existe encore. Je jette ou donne aux hommes, du corail trop lourd à emporter. Je démolis un *kodak Eastman* à pellicules que j'avais encore conservé ; tous les livres sont sacrifiés, sauf la *Connaissance des Temps*. De toutes parts on se livre au même triage. C'est là un spectacle profondément attristant, mais la nécessité l'exige. C'est la misère pour tout le monde : chaque officier n'aura plus, pour le transport de son bagage personnel, que la moitié de la charge d'un âne ; les hommes emporteront sur leur dos huit jours de sel, huit jours de pain de guerre, vingt jours de sucre et café et l'eau de la journée. Les chevaux seront chargés, outre leur cavalier et sa ration, d'un supplément de 24 kilogrammes de pain de guerre.

El-Hadj-Yata ne donne plus signe de vie.

Rien de plus bariolé que notre camp. On a distribué aux tirailleurs — presque complètement dépourvus de vêtements — des pièces de cotonnades, des rubans de Saint-Étienne, des étoffes et des caftans de toutes sortes, si bien que leurs accoutrements sont des plus pittoresques. Partout des ballots éventrés, des boîtes de fer-blanc crevées, gisant sur le sol, des paniers héants et vides, des livres, des papiers de toutes natures ; on dirait un déballage de foire ; hélas ! nous en sommes bien loin et tous ces débris formeront à la dernière minute un bûcher où nos richesses se consumeront en ne laissant, un moment pour tout souvenir, qu'un fugitif nuage de fumée, imprégnant nos cœurs d'une poignante angoisse et d'un dououreux regret.

Sur le plus haut bloc du mamelon de notre campement, et

en souvenir du passage de la mission, on grave profondément

R. F. — M. S. Mai-juin 1899¹.

Un violent orage nous arrive dans l'après-midi et nous donne une pluie courte mais très abondante et très forte. Il a plu bien davantage dans la montagne même, car, à huit heures du soir, grâce au clair de lune, nous voyons briller de l'eau dans la rivière d'Aguellal un peu en amont du camp. Cette rivière vient de subir une crue rapide et le courant, de faible épaisseur et d'une vingtaine de mètres de largeur seulement, vient s'arrêter et mourir, absorbé par le sable, tout près du second village. C'est là un heureux présage qui nous fait supposer que nous trouverons en route de nombreux ghedirs.

24 juin. — Dans la matinée, autant pour nous alléger du poids d'un certain nombre de cartouches que pour ne pas laisser intactes à nos ennemis les boîtes métalliques abandonnées, on élève à 400 mètres du camp un pylône composé des paniers vides et de toutes les caisses de fer-blanc, et Lamy fait exécuter sur cet échafaudage des tirs à la cible par les hommes de l'escorte.

Aussitôt après l'abreuvoir de tous les animaux, qui se termine à quatre heures, on commence à opérer le chargement afin de se rendre compte des quantités qui doivent encore être sacrifiées, et pour cela, au fur et à mesure de l'avancement, on sort les animaux de la zériba et on campe en carré à 100 mètres en dehors, pour avoir la liberté des coudes au moment de la mise en marche. C'est un désordre inexplicable, les ânes chargés se couchent et se roulent, les charmeaux refusent d'avancer, tout le monde crie et tempête. Ces scènes se déroulent au milieu de pièces d'étoffe gisant là, de livres aux feuillets arrachés, d'instruments abandonnés, de caisses brisées; c'est là un spectacle lamentable, une de ces journées inoubliables comme on en rencontre heureusement peu au cours de la vie et qui ne paraissent plus, lors-

que l'on a le bonheur de triompher quand même, qu'un songe lointain ou un cauchemar atténue.

Quand l'aménagement extérieur est terminé, Lamy fait rassembler toutes ces épaves par les tirailleurs, et une allumette portée sous l'amoncellement fait bientôt jaillir de hautes flammes. C'est le dernier acte du drame, la mission reste avec sa misère, mais aussi avec toute son ancienne énergie.

Le prisonnier Mahmoud-Ben-Khalil, les deux frères d'El-Hadj-Sliman et le gamin qui les accompagnait, ont été tous relâchés et sont libres de faire ce qui leur plaira; quant à Fatima, elle est conservée et continuera à nous suivre. Les négresses volontaires qui font route avec la mission sont maintenant au nombre de sept, tant d'Iferouane que d'Aguellal; et dans la pénurie extrême où nous nous trouvons, c'est l'une d'elles, qui prétend connaître la route, qui va nous servir de guide.

On trouve dans la région d'Aguellal des huppes, des eggours, des tourterelles de plusieurs variétés, parmi lesquelles la tourterelle de Barbarie, au manteau clair et au chant triste si connu. Une espèce de merle métallique voltige partout, il a la tête noire moirée et le corps bleu d'acier brillant. Noté aussi un petit oiseau de la grosseur d'un rossignol, à long bec noir recourbé; des bandes de bengalis, presque identiques à ceux que vendent les marchands d'oiseaux de France. Enfin de nombreux petits oiseaux de toutes nuances.

Les vautours chauves, les corneilles à ventre blanc sont très communs, et les pintades très fréquentes dans la brousse. Les chacals et les hyènes laissent partout des traces et on remarque aussi un petit animal du genre putois.

Le 25 juin. — Après un séjour d'un mois, nous quittions Aguellal à deux heures du matin, d'une allure extrêmement lente à cause de la singulière composition de notre convoi et sous un admirable clair de lune. La route se développe au pied de la montagne de gauche sur des plateaux extrêmement durs et nous amène camper, au puis d'Ano-Acherène, seulement

1. République française. — Mission saharienne.

à onze heures du matin, et bien que nous n'ayons guère parcouru que 24 ou 25 kilomètres. On s'expliquera aisément cette désespérante lenteur en remarquant que le convoi a été forcé, par la nature de ses animaux et par leur défaut de dressage, à des arrêts extrêmement fréquents. La fatigue des hommes, qui ont passé leur temps à recharger les ânes, à poursuivre ceux qui s'enfuyaient sans cesse, est considérable et il est impossible de continuer ainsi. Il faut encore abandonner quelques charges. Lamy fait donc enterrer avec soin, près du campement, quatre-vingt-dix caisses de cartouches et distribuer aux hommes un supplément de rations à porter; les tirailleurs ont ainsi maintenant, sans compter ce qui a déjà été indiqué, *cinquante jours* de sucre et de café sur le dos.

Nous avons trouvé des ghedirs pleins d'eau sur la route et une assez belle végétation. Notre campement, au puits d'Ano-Acherène est situé sur le bord de la rivière du même nom. De grands gommiers serrés nous entourent. A quatre heures surgit un important orage avec vent violent qui amène une pluie torrentielle, trempant tout, hommes et bagages des pieds à la tête. Là rivière se met presque aussitôt à couler sur la moitié de la largeur de son lit qui est très étendu. Quant à nous, nous voyons ruisseler de petits lits de torrents au milieu même des bagages et des hommes. La pluie cesse à sept heures et tout le monde, étant déjà trempé, dort complètement dans l'eau, car il ne faut pas oublier qu'à partir de ce moment personne ne possède plus ni lit ni tente.

Ce sont bien là les orages et les pluies signalées par Barth dans cette région, mais il est probable que l'année où y séjournait ce voyageur était exceptionnellement pluvieuse, et en général l'Air est plus sec que le récit de Barth ne l'aurait fait supposer. Tous les renseignements indigènes que j'ai recueillis tendent à le prouver et à montrer que la saison des pluies est, la plupart du temps, insignifiante dans la région, qui reste bien un pays à régime réellement saharien.

26 juin. — Au départ, c'est un spectacle amusant que de

voir marcher en tête les négresses volontaires; je l'ai dit, c'est l'une d'elles qui nous guide, mais je ne la crois pas très sûre d'elle-même ni surtout de la route. Nous marchons sur des plateaux rocheux, où de petits ravins plats nourrissent quelque peu d'herbe verte et un arbrisseau ayant le port et l'aspect du myrte. Nombreux lièvres et beaucoup de gazelles et d'outardes. Un insecte de la grosseur d'une très grosse mouche, rampant sur la terre, est ici très fréquent, on dirait une série de taches de velours rouge clair sur le sol. Nous descendons, un peu après, une plaine qui nous amène à l'ouad In-Aouane sur le bord gauche duquel nous campons dès huit heures pour reposer hommes et animaux. Ces derniers continuent à semer leurs charges ou à tomber d'épuisement et font perdre un temps infini; tout ce qui ne peut être recharge est brûlé sur place, sauf le sucre, le café et les cartouches qui sont répartis sur les chevaux des spahis et des officiers. De nombreux ghedirs existent partout; la plaine voisine, de même que la rivière, ont coulé hier soir et le lit de cette dernière est rempli d'une boue glissante avec quelques flaques d'eau. Le troupeau trouve aux environs un peu de Mrokka. Vers quatre heures, nous recevons un coup de l'orage et la pluie restent dans notre nord du côté de la montagne.

Dès la nuit close nous sommes régalaés par un concert assourdisant de hurlements de chacals qui paraissent être ici en grand nombre.

27 juin. — Le départ a lieu à trois heures et demie du matin. La négresse guide nous fait faire de nombreux détours dans des terrains détestables et constamment rocheux, qui nous amènent peu à peu en pleine montagne. Tous les ravins contiennent une belle végétation de gommiers, de Tamat, Teboraq, de Tadent, de Djedari, de Korna. De temps en temps des touffes d'Abisga et de Korunka, comme dans l'ouad Telement-N-Basser par exemple, que nous traversons. Les mon-

tagnes à notre gauche dressent, à 250 ou 300 mètres au-dessus de nous, leurs pitons en aiguilles, forme générale de tous les sommets un peu élevés de cette région. Malheureusement il ne nous est pas possible de donner des noms à tous ces accidents de terrain, pas plus qu'aux rivières, les négresses nous fournissant toujours des appellations différentes pour la plupart. Voilà du reste que la femme guide prétend qu'elle nous suit! mais qu'elle ne sait plus s'il fallait passer à l'est ou à l'ouest d'un puissant massif que nous venons de laisser au nord; heureusement que nous trouvons des ghedirs, et par conséquent de l'eau, un peu partout. Il nous faut donc, encore une fois, rentrer en montagne pour aller camper à onze heures sur le bord d'un ouad qui serait la tête de l'ouad Zellalette. Il contient de nombreux ghedirs.

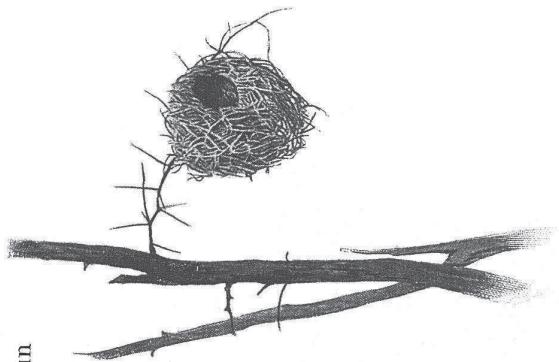
Le pays montagneux que nous venons de traverser est rude mais très beau. Les massifs de blocs de roches arrondis, sans toutefois disparaître, tendent à faire place à des stratifications inclinées. Vers cinq heures, violent orage qui se résout en une légère pluie.

28 juin. — Départ un peu avant quatre heures du matin. On avance difficilement sur un terrain rocheux, bien que, la veille, Lamy ait envoyé une corvée déblayer un peu les sentiers des pierres qui les encombrent. Un énorme massif montagneux nous domine à gauche et porte ses sommets majenks à 600 mètres au-dessus de nous. Après une marche de 6 kilomètres nous atteignons une sorte de confluent de plusieurs rivières, qui ont coulé récemment, et qui sont très riches en arbres et très agréables à parcourir à cause de la délicieuse odeur que dégagent les fleurs de diverses variétés de gommiers. Ces gommiers portent des colonies de nids d'oiseaux, de forme globuleuse, suspendus aux branches par de légers filaments. La Jiane Arekkad en recouvre d'autres et pousse avec une grande puissance. Des traces nombreuses de singes se voient nettement sur le sable des rivières. Nous remontons le plus central de ces ouad, puis un ravin et nous

campons sur les rochers près d'une guelta pleine d'eau claire, située dans ledit ravin, à une douzaine de mètres en dessous de nous.

29 juin. — La mission s'ébranle, à la même heure que la veille, sur un plateau d'abord assez facile mais uniquement rocheux. Après une dizaine de kilomètres nous nous trouvons dans une belle rivière qui contient des ghedirs d'une eau encore trouble.

Sur le bord de l'ouad, nous relevons un groupe de quatre puits, les puits d'Assara. La végétation arborescente est superbe et représentée par de grands gommiers, des Abisga, des Teboraq et des Tadent. Quant à la végétation herbacée, elle est très courte et très dense, et presque uniquement composée de Taguerouft. Nous remontons ensuite une autre large rivière qui coule encore mais sur une épaisseur peut-être de 3 ou 4 millimètres. Sa crue est en train de s'absorber complètement dans le sable. La négresse guide, au lieu de traverser cette rivière la remonte d'abord, remonte ensuite un de ses affluents de gauche, dont le sol est couvert de jeune verdure, puis, peu à peu, nous entraîne dans un dédale de collines rocheuses, de quartz et de schistes rugueux, où n'apparaissent plus les moindres traces de sentier; elle marche tantôt de droite, tantôt de gauche, et finit par nous déclarer qu'il n'y a pas d'eau devant nous sur la route, sinon très loin, et qu'elle va nous mener à un puits plus proche. Elle fait alors à peu près volte-face et chemine sans trop savoir où elle dirige ses



Nid d'oiseau.

pas. Dans ces conditions, la seule résolution sage à prendre était d'essayer de rejoindre, par le plus court et en amont, la rivière que nous venions de voir encore couler quelques kilomètres plus en arrière. Nous nous acheminons donc, à travers les rochers, dans des passages de chèvres, vers la direction de cette rivière que nous n'atteignons qu'à midi, accablés par une très forte chaleur et par la fatigue d'une route aussi impraticable. La rivière n'a plus d'eau, le soleil a fait son œuvre; mais en creusant dans le sable de son lit, il est probable que nous trouverons la quantité de liquide qui nous est nécessaire. Lamy, Dorian et les spahis partent, un peu après, en reconnaissance en amont, afin de voir s'ils ne trouveront pas des ghedirs pleins ou des puits. Dans cette reconnaissance, ils rencontrent deux Touareg qui, malgré des appels réitérés et des promesses de paix, se sauvent au plus vite sur leurs méhara. Des coups de feu les arrêtent, ils tombent et restent sur place.

La rivière, je l'ai su le lendemain, est l'ouad Aggatène (Agata de Barth). Son lit roule d'assez nombreux débris de laves cellulaires, ce qui assigne une origine volcanique aux massifs d'Aggatène et de Diguellane où elle prend ses sources.

Orage, coup de vent et quelques gouttes de pluie dans l'après-midi.

30 juin. — En route à quatre heures et demie. La mission remonte tout au long le vaste lit de l'Aggatène, au milieu d'une végétation superficie, comme celle indiquée plus haut, avec une profusion de pieds de la liane Arenkad. Nous sommes dans l'intérieur d'un haut massif qui dresse de toutes parts ses cimes élevées. Le sol de la rivière est pour le moment recouvert d'une houle gluante, résultat de crues récentes; des milliers de pintades poussent dans la brousse leurs cris stridents, des lièvres déboulent sous nos pieds.

Après 6 kilomètres de marche, nous touchons aux puits d'Aggatène, sur le bord même de la rivière, contenant beau-

coup d'eau et que ne connaissait certainement pas notre négresse guide. Un peu plus loin, groupe de trois ou quatre zeriba qui ne sont occupées que lorsque l'ouad contient des ghedirs pleins. Un peu plus loin encore nous trouvons, couché au pied d'un Abisga, un des Touareg supposés morts hier mais qui n'est que blessé. On le relève, on le rassure et il est porté sur le cheval même de Lamy. C'est un Kel-Neggarou qui travaillait, il y a encore peu de temps, chez un forgeron d'Iferouane. Il s'offre à nous mener à un point d'eau et nous dit que nous avons abandonné la meilleure des routes qui mène à Aoudéras, mais qu'en effet cette route était dépourvue d'eau; que nous sommes bien sur une autre route conduisant au même village, mais qu'elle est ici plus difficile. Il nous apprend qu'un nouveau ghezi se prépare contre nous. Nous arrivons bientôt à la tête même de la rivière Aggatène; là, commence une escalade invraisemblable par les détours sinueux d'un petit lit de torrent et ce n'est qu'au prix d'efforts considérables, de multiples chutes d'animaux et de charges, que nous parvenons au sommet du col de Kerhabi, entre l'Aggatène d'une part et le Diguellane de l'autre. L'écoulement du convoi entier par le sommet du col a demandé deux heures et quart! Entre les rocs de la montagne pousse ici une plante curieuse, ressemblant à s'y méprendre à un cactus, mais qui n'est autre qu'un *Bouceirosia* et que les Touareg nomment *Redjebba* et Équoua.

Le sol de ce col est dominé d'au moins 300 mètres, immédiatement au sud, par un des énormes pitons du mont Diguellane dont le sommet de grani bleu sombre luisant, est strié de zébrures verticales qui paraissent être des filons de quartz blanc. Au nord, et plus loin, le massif étendu du mont Aggatène.

La suite de la route commence par une descente très facile et très courte qui se termine par une plaine de gravier.

^{1.} C'est très probablement le *Boucerosia Tombuchuensis* déterminé par M. A. Chevallier dans son exploration botanique au Soudan occidental.

Cette plaine s'étend à notre gauche avec les allures d'un large lit de rivière qui viendrait du nord et qui semble se terminer dans cette direction, au moins pour l'œil, par un col bas réunissant deux chaînes de montagnes.

Le blessé guide nous fait alors décrire une forte courbe vers le nord-est, traverser une chaîne de petits mammelons, après lesquels nous descendons dans une sorte de vaste cirque à sol volcanique, entouré de montagnes peu élevées et traversé par une coupure ou ruisseau-gouttière de 8 à 10 mètres de largeur, à fond de sable, encaissée entre de petites berges à pic. Nous campons sur le bord de ce ravin au fond duquel on trouve, à 20 ou 25 centimètres de profondeur, une eau claire et excellente.

C'est près de ce ravin que nous observons des blocs de roches qui se délitent comme s'ils avaient été créés par couches concentriques, et qui donnent presque l'illusion d'immenses roses fleuries bien ouvertes, mais de couleur presque noire. Le guide nous apprend que son camarade, tué hier, est précisément celui qui, avec le frère de Brahim, avait volé les trois charges confiées à ce dernier par Reibell à Iferouane pour les transporter à Aguellal. Ils ont conduit ces charges à Ouadigui, où elles ont été partagées entre eux et Brahim. Dès l'arrivée au camp, ce blessé reçoit les soins des docteurs et son état est des plus satisfaisants. Les indigènes ont une résistance considérable aux blessures et, d'autre part, les blessures produites par les balles Lebel, lorsqu'elles n'atteignent pas un organe vital, sont rapidement guéries.

1^{er} juillet. — Départ à quatre heures et demie du matin. La mission revient un peu sur ses pas pour reprendre la grande vallée qui passe au pied du Diguellane; nous rejoignons là l'itinéraire même de Barth. Nous rencontrons quelques cases abandonnées tout récemment, car des poules vagabondent encore aux alentours. Après avoir parcouru un petit plateau de rive gauche de l'Ouad Diguellane nous

tombons dans la grande rivière d'Aourarène dont nous remontons la rive droite, côtoyant à sa gauche l'importante chaîne du mont Bila qui nous domine de 300 à 600 mètres, et qui se termine au nord vers le point de confluence de l'Aourarène et du Diguellane. Là nous passons aux tilmans de Tiguedda dans le lit d'un affluent de droite de l'Aourarène.

La végétation est fort belle dans cette rivière et sur ses bords et composée des arbres déjà indiqués, au milieu desquels les gommiers répandent la suave odeur de leurs multiples fleurs. De nombreux petits affluents plats serpentent sur le plateau berger et se divisent en innombrables filets qui s'égarent dans des bosquets riants où abondent les pintades et les gazelles. Quatre kilomètres en amont de Tiguedda, se rencontre un vaste cimetière, très soigné, et dominé par une sorte de hangar ayant sans doute la prétention, aux yeux des indigènes, de représenter une mosquée. Ce sont simplement deux petits murs parallèles supportant une toiture grossière, le tout élevé de 2 mètres à 2 m. 50. Une heure plus loin, nous arrivons au puits d'Aourarène où nous installons le campement.

Le mont Bila nous domine au nord-ouest et découpe sur le ciel une magnifique silhouette très élevée, hérissée de pics en aiguilles, véritable chaos de roches aiguës et déchiquetées, coupées de nombreux ravins, et dont le pied, pour notre vue, plonge et se noie dans l'océan de verdure formé par les arbres de la vallée.

Autour de nous des basaines et des laves; non loin du camp s'élève un petit piton décapité qui n'est autre qu'un ancien cratère de volcan.

Pendant la route, nous avons relevé des traces de méhara montés et aperçu des hommes sur les collines à l'est; ce sont, nous dit le guide, des éclaireurs placés par les chefs du ghezi en formation et qui ont pour mission de surveiller nos mouvements.

On a fait boire pendant toute la journée mais, dès quatre

heures, il a fallu nettoyer le puits qui était déjà à sec. Après ce curage, on continue le puisage seu par seu, sans pouvoir terminer l'abreuvement de tous les animaux. Pendant toute la nuit, les tiraillers remplissent les autres et leurs bidons personnels; les Chambba abreuvent aussi les chameaux dont ils sont chargés ainsi que les miens.

2 juillet. — Séjour à Aourarène. Au lever du jour nous sommes surpris par cinq détonations successives sous la ramure des grands gommiers de la rivière; peu après, apparaissent El-Hadj-Abdul-Hakem et Boudjemâh : Aussitôt l'abreuvoir de leurs chameaux terminé, ils s'étaient rendus dans l'ouad pour voir s'ils ne surprendraient pas quelques-uns des éclaireurs ennemis signalés hier, lorsque tout à coup ils distinguent, sur l'autre rive de l'Aourarène, trois cavaliers à mélhari avançant prudemment en explorant le terrain et en cherchant à apercevoir quelque chose. Ces trois Touareg ayant brusquement vu les feux de nos tirailleurs, s'arrêtent et, tournant bride, se sauvent à toute vitesse; El-Hadj, qui ne veut pas les laisser échapper, tire sur les mélhara, en tue un, blesse le second et manque le troisième; les cavaliers, bien entendu, disparaissent à toute allure dans les ravins. Une corvée est envoyée pour ramener la chair du chameau qui servira à la boucherie; ce chameau porte les marques des Ikazkazen.

On abreuve aujourd'hui tous ceux des animaux qui n'avaient pas pu boire hier. Le travail est très pénible à cause de la profondeur du puits, qui atteint 17 mètres, et de la petite quantité d'eau.

Il est écrit plusieurs lettres à Kenounou, aux chefs des Kel-Neggarou et aux notables d'Aoudéras, pour les aviser que nos affaires nous conduisent au Soudan, mais que nous avons l'intention de vivre en paix avec tous ceux qui ne nous attaqueront pas; que ceux donc qui ont des denrées à vendre, ou des chameaux à louer, approchent sans crainte de la mission. C'est Ghânem, le nègre fait prisonnier à

Gouguerem, qui s'est chargé d'emporter ces missives à Aoudéras, où il nous précédera; il part dans l'après-midi.

Les grands gommiers sont ici très beaux, beaucoup d'entre eux arrivent à 60 centimètres de diamètre et même dépassent cette taille. Des troupes de bengalis — les Touareg les nomment *Taguedite* — voltigent, avec beaucoup d'autres petits oiseaux, dans leurs ramures, malheureusement nous n'avons plus ni plomb de chasse ni moyen de transport, ce qui nous empêche de faire une ample moisson de peaux.

Pendant la nuit, concert de hurlements de chacals et

d'oiseaux nocturnes.

3 juillet. — Départ matinal par un sentier bien tracé, mais sur un terrain très boisé en bordure de la rivière. Nous y notons des laves et quelques morceaux de pierre ponce fine. Pour la première fois nous relevons sur le chemin des traces fraîches de lions dont l'empreinte est large et bien marquée. Après avoir traversé un affluent de droite de l'Aourarène, en un point à végétation très fourrée, nous quittons sa vallée pour nous engager sur un plateau de même nature de roche.

Si à ce moment l'on se retourne pour jeter un regard du côté du nord, on reste saisi par la vue merveilleuse qui s'étend sur toute la haute vallée d'Aourarène, représentant une belle masse de verdure dominée par la silhouette sombre du mont Bila qui ferme, comme arrière-plan, tout le côté gauche de cet inoubliable tableau. L'effet produit par le contraste des verts foncés et des verts clairs, sur le fond roux et aride des montagnes, est éminemment artistique et profondément saisissant, on ne se lasse pas de l'admirer.

Nous quittions, un peu plus loin, la route directe d'Aoudéras pour oblier sur la droite et rejoindre le puits où nous comptons nous arrêter; par une descente facile nous arrivons bientôt au puits d'Assada, dans la rivière de même nom, qui n'est autre, du reste, que le cours supérieur de l'Aourarène. Ici la rivière est belle et large, elle descend en aval en longeant les pentes méridionales du mont Bila et en recevant,

sur ce parcours, divers affluents dont l'un de gauche paraît très important.

Le puits est très abondant, aussi la cérémonie de l'abreuvoir est-elle rapidement terminée. Comme il n'y a pas de graminées ici, mais seulement des gommiers, Lamy prescrit aux tirailleurs de pâturegard d'employer la méthode touareg, qui consiste à grimper dans les arbres et à abattre des branches dont les animaux mangent les petites folioles avec beaucoup d'avidité. La haute taille des gommiers de la région exige cet abattage. Je retrouve ici quelques *acacia tortilis*, espèce qui depuis longtemps avait fait place à d'autres gommiers.

Les chevaux sont dans un état misérable et n'ont plus que le reste des rations de pain de guerre qu'ils portaient sur leur dos, la végétation du pays étant surtout arborescente et ne comportant pas de graminées. Quant aux hommes, sauf la ration de viande qui est forte, ils n'ont rien comme grain et souffrent de la faim. On n'a pas oublié que, depuis Aguellal, tous portent sur le dos des rations de sucre et café pour une longue période, et ce café est en tablettes comprimées; nombre d'entre eux broient ces tablettes, les mélangent au sucre et mangent le tout ainsi; j'ai bien peur que sous peu de jours ils n'aient absorbé, de cette façon, le café qui devait leur faire des mois : on ne compte pas avec la faim.

4 juillet. — La nuit a été merveilleusement claire et belle, on pourrait même dire fraîche, car le minimum n'a indiqué que 19 degrés. Le concert des chacals, des hyènes et autres bêtes de proie a continué toute la nuit. En revanche, le matin au petit jour, nous avons été charmés par le gazouillement, le pépiement, les chansons variées, de quantité d'oiseaux entonnant l'hymne de l'aurore dans les arbres. Nous ne nous attendions certainement pas à une aussi agréable aubade.

Le guide nous déclare que nous ne trouverons pas d'eau jusqu'à Aoudéras parce qu'il n'a pas plu de ce côté. On décide donc de ne partir que dans la soirée et on fait remplir tous

les bidons des hommes et les quelques misérables autres qui nous restent encore comme récipients à eau. De même on fait boire tous les animaux. A midi, affolement d'un lièvre qui vient se précipiter au milieu du camp; après une course mouvementée, le Chambhi Kaddour finit par s'en emparer. Tout étant prêt, nous nous ébranlons à trois heures et demie, remontant le lit de l'Ouad Assada, large et très boisé. À trois kilomètres plus haut, confluent important, nous prenons le cours de rivière le plus à droite, toujours très boisé, avec profusion de lièvres et de pintades, dont Dorian tue quelques échantillons tout en cheminant. Il y a là, outre la végétation accoutumée, quelques palmiers Doum mais sans types élevés. Une particularité remarquable s'offre ici à nos regards et pour la première fois depuis que nous avons quitté l'Algérie : tous les mamelons ou collines élevées situés à notre droite sont couverts de végétation jusqu'à leur sommet; leurs flancs, en conséquence, présentent l'aspect de taillis très clairs et, pour la première fois aussi, la montagne s'égaie et tend à perdre sa physionomie sèche et revêche. Ces taillis sont surtout composés de Tamat et de quelques autres gommiers de petite taille.

Nous voyons successivement à notre gauche trois autres affluents importants et nous continuons à remonter le lit de la même rivière, qui n'est bientôt plus, entre les montagnes, qu'un ravin plat et élevé dont le sol est recouvert, sur plus de la moitié de sa surface, d'une petite herbe naissante aussi agréable à l'œil que douce aux pieds. Cette circonstance, jointe au boisement des collines environnantes, produit le plus singulier effet en ce lieu où l'on se croirait plutôt sur de hautes cimes d'Auvergne, si ce n'était l'aspect particulier des arbres qui ne rappellent en rien ceux de France.

C'est sur une des parties sableuses de ce ravin que nous relevons les traces de deux lions poursuivant un bœuf, les traces sont profondes et le sol nous raconte parfaitement les péripéties du drame.

Le sentier abandonne tout à coup le ravin pour tourner brusquement à gauche et s'élever en pente longue, raide et difficile, au flanc d'une montagne qui nous barrait le chemin. La route est bien tracée mais l'inclinaison est telle que les animaux ont la plus grande peine à avancer sur ce défilé, qui se nomme temiet Ghraghar, et qui serpente dans le granit rose, le gneiss et le quartz. Une descente un peu moins ardue nous amène ensuite dans une large plaine élevée qui porte aussi, de même que les montagnes voisines, le nom de Ghraghar.

Par bonheur, et malgré les assertions antérieures du guide, nous trouvons dans cette plaine un petit ouad qui contient non seulement des tilmas, mais même des ghedirs pleins d'eau; nous campons aussitôt en ce point, au milieu de roches noires basaltiques : c'était tout ce que nous pouvions désirer et, pour comble de chance, El-Hadj-Abdul-Hakem apporte au camp deux gazelles qu'il vient de tuer.

5 juillet. — Dès avant cinq heures nous étions en route sur la plaine de Ghraghar¹, couverte de blocs basaltiques de la grosseur de la tête ou à peu près. Les monts sont, comme hier, couverts de végétation jusqu'au sommet. Les lits de rivières sont extrêmement nombreux dans la plaine qui n'est, à proprement parler, qu'un tissu de ravines plates couvertes d'arbres; c'est là ce qui donne à cette région son aspect de taillis clairsemé. Les arbres qui la peuplent ont de 3 à 6 mètres d'élévation seulement et la masse n'a guère que 3 mètres. Tous ces petits arbres ont l'air jeune, de même que ceux qui couvrent les montagnes, et j'en suis à me demander si vraiment ils sont jeunes ou bien s'ils conservent pendant des siècles leur exiguïté. Cette dernière hypothèse doit être la bonne, puisque Barth signalait le même aspect pour la plaine de Ghraghar il y a près de cinquante ans. Quelques arbrisseaux d'espèces nouvelles commencent à apparaître. Sur ce plateau existe un petit cimetière bien entre-

tenu, comme tous ceux que nous rencontrons dans ce pays. Chaque tombe est elliptique allongée, entourée de pierres assez grosses bien alignées; la surface ainsi circonscrite est recouverte de petits cailloux triés formant un tumulus plus élevé au centre. A 9 kilomètres du point de départ, après avoir traversé une petite rivière et une chaîne de collines de quartz et de gneiss de faible élévation, nous retombons sur une nouvelle plaine de semblable nature. A notre gauche, au loin, s'élève un gros massif isolé, à double coupoles, que le guide persiste à confondre en un seul tout avec les monts d'Aoudéras, qui s'étagent un peu plus au sud, mais que je suppose, d'après sa position, être le mont Doghem de Barth.

Le convoi avance très péniblement sur ce nouveau plateau², qui de loin prend l'aspect d'un bois ininterrompu. Le sentier, étroit et unique, circule en capricieuses sinuosités au milieu de petits blocs arrondis de roche basaltique noire extrêmement dure, où l'on voit quelques pieds du Baucerosia déjà indiqué et de Kora ou *Tigallolé*, plante bulbueuse en pleine floraison. Nous passons en un point que le guide appelle Mekam-Cheikh-El-Baghdad². Il est curieux de constater que le *tout petit gommier* qui pousse dans la basse enceinte murée destinée à la prière a déjà été signalé par Barth, dans le même endroit, comme de *toute petite taille* et que nous le trouvons *toujours petit*, cinquante ans plus tard!

Nous avons la chance de découvrir, un peu plus loin, des ghedirs pleins d'eau dans un ravin et nous nous empressons d'y camper à courte distance d'Aoudéras.

Sur le soir nous arrivent plusieurs Touareg dont Ghâinem le porteur des lettres, parti d'Aourârène, et Akhedou, notre ancienne connaissance d'Iferouane. Ils rapportent un mot d'un certain Abderrhaman, notable d'Aoudéras, qui assure des bonnes dispositions du village à notre égard. Les lettres dont était chargé Ghâinem ont été expédiées à leurs destina-

1. C'est la plaine de *Taghist* de la carte de Barth.
2. Barth nommait cette messala *Makam-Es-Sleikh-Si-Abd-El-Kerim*.

taires dans la montagne. Tout d'abord, à l'annonce de notre arrivée, les habitants s'étaient enfuis, mais Akhedou les a rassurés et presque tous ramenés en leur affirmant qu'il nous connaissait d'Iferouane et que nous ne faisions de mal à personne. Les Touareg prétendent que le sultan d'Agadez avait envoyé pour nous, vers Aoudéras, une petite caravane de mil, mais qu'elle a été pillée en route. Cette information me paraît bien invraisemblable. D'autres Touareg, descendant de la montagne, viennent aussi rejoindre leurs camarades au camp. Tout ce monde, sauf l'un d'entre eux, repart ce soir pour Aoudéras où ils nous annonceront pour demain.

6 juillet. — Départ un peu avant cinq heures en suivant une route extrêmement sinuuse, au milieu de ravins sans nombre qui vont rejoindre les branches de l'Ouad où nous étions campés. Nous sommes dans le gneiss et le quartz; la végétation est beaucoup moins brillante que les jours précédents et se confine exclusivement dans les ravins.

Après quelques kilomètres de marche dans ces conditions nous descendons, par le sentier en lacets, une pente assez forte qui nous amène en bas dans le lit de la rivière où nous attendent Akhedou et quelques Touareg du village, précédés d'un tambour qui bat sur sa caisse en notre honneur. Nos clairons, sur l'ordre de Lamy, répondent par le refrain du 1^{er} tirailleur et par un ou deux autres airs de marche.

Les échos, étonnés par le timbre de cet instrument qu'ils ne connaissent pas, répètent dans le lointain les notes de cuivre.

Après une pose suffisante pour donner au convoi le temps de terminer la longue descente, où il ne cheminait qu'à la file indienne, la marche en avant est reprise. C'est la rivière même qui nous sert maintenant de route, elle est bordée de végétation où se distinguent les troncs et la couronne des palmiers Doum, et quelques touffes de Djedari. Peu après nous entrons à Aoudéras même, où le camp est installé sur un petit promontoire, dominant d'une dizaine de mètres les deux rivières qui se réunissent immédiatement à

son pied ouest. C'est l'extrémité du plateau allongé sur lequel est construit le village d'Aoudéras, qui s'élève à 400 ou 500 mètres à l'est du camp. Ce plateau n'est en réalité, tout au moins pour un grand nombre de ses parties, qu'un cône d'épannage des différents ouadi qui se réunissent ici ou un peu en amont; il est pour cette raison entièrement composé de matériaux, amenés par les eaux, et qui sont venus niveler une substructure rocheuse aujourd'hui à peu près masquée. Au pied immédiat, et le long de ce plateau, tant à droite qu'à gauche, s'étendent les jardins dominant les lits des deux rivières d'un mètre seulement et leur servant de berges basses. Ces jardins sont plantés de bouquets irréguliers de dattiers mêlés de Doum. La terre sablonneuse qui constitue leur sol est divisée en petits carrés contenant différents légumes et arrosées avec des puits surmontés d'un système de perches à bascule, semblables aux *Kholalla* du sud algérien. Les palmiers datiers sont peu nombreux, du moins ceux que l'on voit, et ne dépassent point le chiffre de 500, s'ils l'atteignent; mais il paraît que leurs groupes se continuent assez loin en amont dans la rivière, ce qui augmenterait alors beaucoup la quantité indiquée. La récolte de dattes a été en partie coupée, un peu prématurément, probablement par crainte de notre arrivée; cependant il reste encore sur les arbres des régimes de dattes non mûres.

Les habitants se sont sauvés ces jours derniers, mais ils reviennent peu à peu; les traileurs de garde au pâturage en ont vu descendre, dans la journée, de la montagne, avec des charges sur le dos et réintègrer leurs cases. Akhedou confirme ce fait.

On nous apporte un peu de mil qui est aussitôt acheté et payé en zebili (pièces de 50 centimes), de même que quelques oignons, dattes, tomates et du tabac en feuilles. Les indigènes préféreraient de beaucoup la colonnade, mais la mission n'en possède plus. C'est Akhedou qui mène toutes les négociations, il y met un grand zèle et une activité remarquable;

c'est le factotum indispensable qui amène choses et gens et qui a paru constamment dévoué à nos intérêts sans aucune arrière-pensée : c'est lui qui un jour refusait cinq ou six thalaris comme complément de payement d'un achat de sel dont nous pensions, le matin, n'avoir soldé que la moitié alors que la somme remise représentait bien la valeur totale. Un tel trait de la part d'un Targui est chose aussi merveilleuse qu'inattendue et permet de juger l'homme.

Nous rédigeons des lettres pour le sultan d'Agadez¹, lettres conçues à peu près dans les mêmes termes que les précédentes, et qui lui demandent des chameaux et des vivres et lui disent d'aviser les négociants d'Agadez de nous apporter toutes leurs denrées à vendre ; nous ajoutons que, s'il le désire, nous passerons par Agadez. D'autres lettres sont aussi adressées à des Touareg notables, campés dans les montagnes, et susceptibles de nous procurer des chameaux et des vivres : ce sont Abderhaman-Ben-Mahmoud-Ould-Gouni des Mersouta ; Kenounou des Immékiténé ; et Atchougou - Ould-Kheilou des Kel-Neggarou. Akhedou se charge de l'expédition immédiate de ces différentes missives. Ces mesures me paraissent bien aléatoires, mais nous n'avons plus de mil et il nous reste peu de viande sur pied.

Dans l'après-midi, nous recevons la visite de Chebkao, vieillard extrêmement âgé, et l'un des notables du village, qui ne me paraît ni pourvu d'une grande envergure ni même d'une parcelle d'autorité. Nous en avons vu plus tard un autre du nom de Ouayiou, mais il semblait tout à fait logé à la même enseigne que le premier.

On congédie le prisonnier Ghâinem, auquel il est remis dix thalaris. Quant au blessé-guide, il reçoit six thalaris, mais refuse de nous quitter ; cet individu, chose incompréhensible, nous a pris en amitié depuis qu'il a reçu des coups de fusil et prétend rester avec nous. Il est parfaitement guéri et passe

¹. On dit *Agadé* dans toute la partie nord de l'Air de même que chez les Azjer.

son temps à chanter et à rire, état d'âme peu commun chez ses congénères.

Akhedou et les Touareg du pays nous affirment que les hommes qui ont été tués lors de l'attaque de Guettâr sont parmi les plus importants du ghezi ; ils confirment aussi la préparation d'une nouvelle bande ayant l'intention de nous surprendre. Akhedou, qui lui aussi est un garçon très gai et très friand de petites nouvelles, nous apprend que Dorian porte un nouveau nom pour tous les Touareg de l'Air ; ceux-ci ne l'appellent plus que *Quakazéne*, cela veut dire *celui qui monte un cheval blanc* ; auparavant, on ne l'a pas oublié, on l'avait surnommé *Sôllan Selâtine*, et ce vocable avait atteint Agadez, car on le retrouve dans le traité qui m'a été remis plus tard par le sultan de cette ville.

7 juillet. — Les animaux sont envoyés au pâturage en aval du camp dans la rivière d'Aoudéras. Les Chambbas partis en patrouille rendent compte en rentrant qu'ils ont relevé les traces de trois méhara, lesquels ont été couchés et entravés à trois kilomètres en aval dans l'ouad. Les traces de leurs cavaliers sont visibles jusqu'à une cinquantaine de mètres du petit poste de nuit, au sud du camp ; ils ont pu aborder ce point en suivant silencieusement le lit de l'ouad sous le couvert des arbres, ils ont coupé quatre régimes de dattes non mûres et les ont fait manger à leurs chameaux et ont refilé vers le sud-ouest. Ce sont là probablement des guetteurs du ghezi en formation.

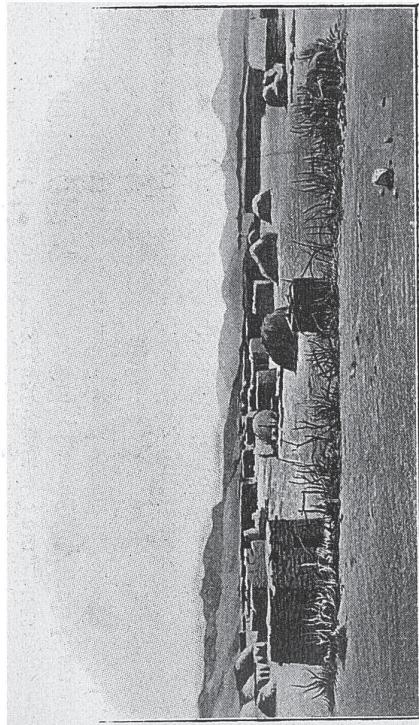
Il est offert par nous une jeune chamelle en *baraka* à la mosquée du village, sa viande est partagée entre les indigènes présents. Le village est composé de quatre ou cinq groupes de cases, assez disséminées, sur le petit plateau qui a déjà été décrit. Il existe même des cases à l'est, de l'autre côté de la rivière. Ce sont, en majorité, des huttes ou gourbis demi-sphériques ou légèrement tronconiques, mais beaucoup moins soignés qu'à Iferouane. Ces huttes ont une carcasse en djerids recourbés, que l'on recouvre ensuite de nattes plus

ou moins grossières faites de feuilles de Doun ou de dattiers, ou bien de nattes fabriquées avec des tiges sèches de sorgho et de mil. On rencontre aussi quelques maisons de forme cubique, à la façon arabe, en pisé de terre et enfin de très rares en pierres. Les cases en nattes sont très peu élevées et munies de portes extrêmement basses. Le nombre des habitations peut être estimé à deux cents au maximum, impliquant une population sedentaire d'environ un millier d'âmes. L'aspect général est bien plus misérable que celui des villages d'Iferouane et de Sélosset. Actuellement, quelques-unes de ces maisons sont closes, les habitants n'étant point encore revenus au bercail.

Amenés par Akhedou, les indigènes nous apportent du mil (160 kilos), des tomates sèches et vertes, quelques calottes de lait, de petits morceaux de beurre frais, des oignons et une sorte de conserve d'oignons séchés sous la forme d'une galette très dure, des dattes plus ou moins mûres, un peu de tabac et quelques chevreaux. Tous demandent de la cotonnade, mais finissent, après d'interminables pourparlers, par accepter des pièces de 50 centimes.

À une heure on vient, en criant, du village avertir qu'un parti de pillards composé d'Amghad des Kel-Ferouane vient d'enlever, en amont, dans la vallée, les troupeaux de moutons et de chèvres du village; les gens valides leur donnent la chasse. Lamy envoie aussitôt vingt hommes et cinq spahis, sous le commandement d'Oudjari, pour aider les indigènes et essayer de pincer quelques-uns de ces honnêtes gens. Cette petite troupe rentre dans l'après-midi ayant fait sept ou huit kilomètres sans rencontrer personne. Les voleurs se sont sauvés en montagne en abandonnant leur butin. Il paraît, du reste, qu'à Aoudéras c'est chose courante que de telles alertes et qu'à chaque instant les indigènes sont victimes de pillages de la part des nomades.

On nous vend aussi une soixantaine de kilogrammes de sel de Bilma et une espèce de tourteau fabriqué avec la pulpe



Huttes et cases d'Aoudéras.

écrasée des noix du Doum. Cette substance, qui se nomme *Coca* ou *Cocayi* ou *Taouda*, se mélange aux soupes, aux divers plats de viande, auxquels elle communique une saveur légèrement sucrée. Lorsqu'elle est sèche, cette farine machée laisse dans la bouche un arôme particulier assez voisin de celui du cacao, mais avec un léger goût d'amertume. On l'emploie aussi de la façon suivante : après l'avoir bien réduite en poussière on la mouille, on rejette la pulpe grossière, on y mélange un peu de farine de mil, un peu de fromage sec pulvérisé, beaucoup d'eau, et on boit. Cette boisson, un peu amère, est assez agréable lorsqu'elle est fraîche, et elle nourrit en même temps qu'elle désaltère. On en trouve toujours une outre suspendue à la selle des cavaliers à méhari¹. Hier et aujourd'hui, vent assez fort; nous nous en apercevons d'autant mieux que mon gourbi n'est qu'un simple hangar ouvert de toutes parts et seulement composé de quatre paniers aux quatre angles et d'une toile jetée par-dessus.

Akhedou prétend qu'il y a du mil au village de Téhouar, 1. C'est l'*Adjira* déjà décrite plus haut, mais avec adjonction de *Cocayi*, ce qui n'a pas lieu plus au nord à cause de l'absence de Doum.

situé à l'est, non loin d'Aoudéras; et que l'on trouverait aussi du mil et de nombreux chameaux à Tamazellakh, dans l'ouad d'Aoudéras, mais beaucoup plus loin en aval. Il serait partisan de nous voir opérer une razzia dans un de ces points, et nous sommes obligés de lui dire que ce n'est pas là une méthode qui nous soit agréable ni coutumière.

On me rapporte une minuscule tortue trouvée dans un ghedir de la rivière. Cette petite bête de couleur brune, à tête effilée et à onges très longs, très vive dans ses mouvements, ne compte pas plus de six centimètres de longueur.

8 juillet. — On continue à trouver, dans les environs, des traces de lions et de hyènes. Les pintades sont innombrables. Le fils de Chebkaao revient d'Agadez d'où il ramène un peu de mil, il dit que les dispositions des gens y sont tout à la paix. On y fait courir le bruit que des Français sont à Katschéna avec une troupe nombreuse de soldats.

Nous avons encore écrit ce matin à Adinguez, notable des Kel-Neggarou habitant à Téhouar, pour lui demander du mil, et aussi à El-Hadj-En-Noir, campé non loin d'ici, dans le même sens, et en leur laissant entendre que ce ne seraient pas les montagnes qui nous empêcheraient d'aller leur rendre visite.

Trois Touareg des Kel-Neggarou, faisant partie d'une caravané venant d'Agadez et se rendant à Asodi, nous sont amenés par Akhedou et nous vendent 87 zekkat de mil. Il leur est répété l'éternel refrain : à savoir que nous cherchons des chameaux à louer et que nous n'attaquons jamais les gens paisibles. Un peu plus tard nous voyons arriver trois Touareg, qui apportent une réponse d'Atchougou; cette réponse, émaillée de citations du Coran, est conçue dans un excellent esprit, mais ne résout point les questions posées. Il dit qu'il a reçu et compris notre lettre, qu'il nous connaît par son ami El-Hadj-Mohamed et son compagnon¹; que lui

¹. Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir, celui des Kel-Neggarou qui accompagnait toujours El-Hadj-Mohamed.

et les siens ne veulent que le bien et ne suivent pas les fauteurs de désordre; que depuis des siècles ils n'attaquent personne, que nous n'avons rien à craindre d'eux; qu'ils ont bien reçu autrefois et laissé passer nos ancêtres (Barth et ses compagnons), qu'ils ne sont ni traîtres ni menteurs, et qu'ils considèrent comme détestables les agissements de ceux qui arrêtent les voyageurs, qu'eux ne sont que de pauvres hédonins (*sic!*) affamés et qu'il est préférable pour nous de gagner Agadez, etc.

Akhedou demande qu'on écrive de nouveau à Atchougou pour lui demander du blé, du mil et des chameaux avec insistance et en annonçant que nous payerons très cher; ce qui est fait et les gens qui nous ont remis sa lettre emportent aussitôt la nôtre. Atchougou est le cousin de Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir. D'après la chronique, c'est leur famille qui aurait planté tous les dattiers d'Iferouane et elle serait un peu considérée comme souveraine dans ce village.

Toute la journée vent fort avec poussière intolérable.
9 juillet. — Très forte brume, mais peu ou point de vent jusqu'à deux heures, moment où il s'élève violent. Une missive nous arrive d'Afazaz, elle épouse des Kel-Adolé, des Kel-Azaniarez, des Oulad-Loussou, du fils d'El-Had-Belkhou de Djiro et des Keloui en général; elle porte pour toute suscription : « Que cette lettre arrive, s'il plaît à Dieu, à nos hôtes, aux autres nous-mêmes, entre nous et eux que le « bien, s'il plaît à Dieu ». Elle peut se traduire ainsi : « Nous « ne vous voulons que du bien. Autrefois notre chef était « un nommé Noura (Annour?), à ce moment sont venus des « hommes de votre pays, vos ancêtres, *Kanassir*, *Tayeb* et *Abdal-Kerrin* (Barth et ses compagnons), nous les connaissons, ils sont restés chez nous jusqu'à leur départ pour le « Soudan, nous les avons bien reçus et nous voulons agir de « même avec vous. Nous envoyons des lettres pour avertir « tout le monde de vos désirs. Nous disons aux chefs des « mauvaises gens que nous ne voulons pas que vous soyiez

« inquiétés et de veiller à la sécurité... Celui qui écrit vous « salut d'un cœur sincère et nous pensons qu'il en est de même de vous. Telle est la parole des Keloui en entier. « Pour les chameaux, il y en a un ici, l'autre là, tous les « autres sont encore au Soudan... »

Nous réexpédions aussitôt les porteurs de cette missive avec une nouvelle lettre demandant de nous envoyer des bœufs, des moutons et du mil à vendre, et en même temps un homme d'importance avec lequel on puisse s'entendre. Nous ajoutons que les Européens dont il parle ont dit, en rentrant dans leur pays, beaucoup de bien de leurs ancêtres et que nous espérons vivement que les fils nous traiteront aussi bien que leur pères avaient traité nos compatriotes. Les achats continuent à être très difficiles, parce que, pour les petites quantités de denrées qu'ils ont à vendre, tous voudraient de la cotonnade, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on arrive à leur faire accepter des zébili.

Le camp est émaillé de femmes et de négresses du pays qui pilent pour les tireurs le grain qu'ils ont pu se procurer eux-mêmes soit à prix d'argent, soit avec les quelques cotoniades qu'ils avaient précieusement conservées en surcharge depuis le jour du dernier bûcher. Ce n'est en effet qu'aujourd'hui que se terminent les rations de pain de guerre dont ils étaient porteurs, et ce n'est qu'aujourd'hui aussi que recommencent les distributions du peu de grain que possède la mission. L'alimentation est l'objet des plus grandes préoccupations pour chacun, étant donné la pénurie des vivres et la faim qui talonne un peu tout le monde.

Les indigènes cultivent ici relativement beaucoup de tabac, mais il ne produit que des feuilles de petites dimensions et qui sont séchées, alors qu'elles sont vertes et non encore mûres, si bien qu'elles conservent cette couleur verte; elles sont vendues extrêmement cher, avec de nombreux petits morceaux de tiges et de côtes de feuilles.

Sur le bord de la rivière, en bordure des jardins, se

remarque une plante, très commune ici, que nous voyons pour la première fois, et qui porte le nom de *Cada* ou de *Tanda*; elle a tout à fait la végétation de la patate douce, et étale, avec une très remarquable vigueur, ses tiges rampantes qui projettent de toutes parts de très nombreux rameaux. Ses feuilles sont d'un beau vert et ses fleurs sont d'un rouge vif, absolument semblables à celles d'un lisuron; elle me semble appartenir à la famille des Solanées et les indigènes lui attribuent des propriétés toxiques ou tout au moins stupefiantes.

Eggours, bengais, vautours et corbeaux sont très nombreux autour d'Aoudéras.

Tout le troupeau a bu aujourd'hui à un ghédir qui se trouve à 300 mètres en aval du camp.

10 juillet. — Dans la nuit est arrivé au village un visir ou sous-visir du sultan, le nommé Eddir, accompagné de quelques autres, dont le frère de Bouhaker. Il nous apporte une lettre du sultan qui, entre autres choses, nous dit qu'il connaît notre présence à Aoudéras, que les Touareg qui nous ont attaqués ne lui obéissent point : « Vous êtes nos hôtes et nous ne voulons pas que l'on vous trahisse, ajoute-t-il; et aussi, ne venez pas à Agadez, il y a beaucoup de voleurs, de brigands qui refusent de reconnaître mon autorité; ils sont prêts et veulent vous attaquer de nouveau, je tiens essentiellement à vous en prévenir pour que plus tard vous ne m'accusez pas, etc., » et une multitude de choses du même genre.

Eddir est arrivé au camp précédé du tambour d'Aoudéras et d'un joueur de clarinette, qui n'est autre que le Triboulet joufflu dont nous avions déjà fait la connaissance à Iferouane.

Eddir nous fait de vive voix de nouvelles protestations d'amitié de la part de son maître, mais ce qu'il appert de plus clair de sa conversation, c'est que ce dernier n'a aucune autorité et n'impose sa volonté à personne : « Du temps d'El-Hadj Belkhou, nous dit-il, tout le monde marchait sous la bannière du sultan parce que Belkhou, homme énergique, faisait obéir

tous les indigènes, mais depuis sa mort tout est changé et les hommes de l'ouest font bande à part : les Kel-Tadélé avec Boubaker pour chef, les Ikazkazen avec Hadj-Moussa, et les Kel-Fadé avec Tegoumane. »

Eddir affirme que le sultan nous a bien expédié il y a quelque temps une caravane de vingt ânes chargés de mil, sous la conduite de Boubaker, que nous connaissons d'Iferouane, mais les tribus hostiles se sont emparées de ce convoi en déclarant qu'il était parfaitement inutile de venir en aide aux infidèles. Nous lui répondons que puisqu'il nous est prouvé que son maître n'est qu'un fantoche sans autorité, puisqu'il ne peut même ni nous défendre ni nous ravitailler, nous allons nous rendre à Agadez. Si toutefois le sultan trouve le moyen de nous faire fournir, d'ici là, du grain et des chameaux, nous prendrons au contraire la route directe du Soudan en évitant Agadez. Après avoir remis à Eddir et au frère de Bouibaker quelques thalaris, ils repartent pour Agadez, emportant nos dernières instructions et l'expression de notre volonté pour leur maître.

Il faut en effet prendre un parti et, aujourd'hui, le meilleur nous semble être celui de gagner Agadez, la nécessité nous y oblige ; nous manquons de moyens de transport, nous sommes absolument dépourvus de nourriture pour nous et pour nos chevaux, et il serait bien invraisemblable que nous ne trouvassions pas à manger pour quelque temps dans une ville qui se dénomme capitale du pays. La pression directe et immédiate que nous pourrions exercer alors sur le sultan amènera, j'espère, une solution rapide. Vers midi, nous recevons du grain envoyé à la vente par Kenounou ; nous en mesurons 460 zekkats dont 40 de riz et le reste de mil. Le convoyeur de ce grain est précisément l'oncle de Kenounou ; nous essayons de faire vibrer chez lui la fibre du patriotisme et nous lui tenons ce langage : « Si vous voulez que nous vous aidions à venger la mort de votre parent Seddick des Immélékiténe, tué par les Ikaskazen, nous sommes prêts à le faire ; mais

pour cela il est indispensable que vous nous en fournissiez les premiers moyens et que vous nous procuriez les chameaux qui nous sont nécessaires pour nous mener au Damergou, où sont précisément ces Ikazkazen et leur chef Moussa. »

L'oncle de Kenounou ne paraît pas être à la hauteur de pareilles pensées, *il ne rend pas* ; il est absorbé par son mil, par la possession des thalaris qu'il vient de recevoir en paiement, et ne demande qu'une chose : c'est de partir, ce qu'il fait du reste presque aussitôt.

Eddir, et les autres indigènes venus d'Agadez, nous ont parlé de la colonne française du sud-ouest (il s'agit évidemment de la mission Voulet-Chanoine). Ils disent qu'aux dernières nouvelles elle se trouvait à Gadjera (?), à un mois de marche de Zinder. La conversation étant tombée sur Arhaïo, ces mêmes gens ne nous en parlent qu'en le courvant d'injustes et d'épithètes malsonnantes : c'est un brigand, disent-ils, qui brouille deux fractions jusqu'à ce qu'elles en viennent aux mains, ce qui lui permet d'exercer son vrai métier, c'est-à-dire de pêcher en eau trouble.

Toute la journée fort vent d'est et insupportable poussière. Il est très remarquable de constater que les mois d'été, dans cette partie du Sahara, sont moins chauds que l'on n'aurait pu s'y attendre et dans tous les cas moins chauds que dans le Sahara du nord ; en effet, à part les mois d'avril et de mai et la première partie de celui de juin, pendant lesquels nous avons enregistré une succession de maxima oscillant entre 44 et 46 degrés, nos températures ont été moins élevées que ce que je supposais. Actuellement les maxima ne dépassent point 41 ou 42 degrés et nos minima nocturnes flottent entre 19 et 26 degrés. En cette même saison, et dans le Sahara nord, au contraire, les maxima atteignent et dépassent 48 degrés tandis que les minima ne descendent guère au-dessous de 30 degrés.

11 juillet. — Des femmes sont louées, comme à Iferouane, pour le broyage du mil que nous avons reçu hier et dont nous

regrettions, que le volume ne soit pas décupé. Le cheval du brigadier indigène de spahis est mort ce matin d'épuisement et de faim aussi peut-être. Tous nos chevaux sont du reste dans un lamentable état de maigreleur, qu'il explique amplement le régime peu substantiel auquel ils sont soumis et l'absence de grains dans leurs musettes.

Akhedou affirme que les notables des Kel-Neggarou ont expédié des mélhara dans diverses directions pour demander des grains et des chameaux pour nous, et il espère que ces négociations auront sous peu une suite favorable.

Le soir, la nouhba des tireilleurs joue ses airs les plus variés; c'est à la demande même des femmes du village qu'on a ainsi fait droit. Elles viennent danser au son de cet orchestre; quelques hommes se joignent à leurs exercices chorégraphiques et mêlent, aux youyouys joyeux et retentissants des femmes, un cri prolongé qui ressemble à s'y méprendre aux cris que poussent dans la nuit les paysans du centre de la France en se rendant aux veillées d'hiver.

A huit heures du soir, un messager arrive d'Agadez porteur d'une lettre du sultan; il était parti en même temps qu'Eddir, mais il s'est attardé en route à des tentes de ses parents. C'est en somme la même lettre que la précédente, mais il nous accuse, en outre, réception des cadeaux que nous lui avions expédiés par Mili, et il insiste sur la nécessité pour nous de ne pas passer par Agadez, mais d'attendre à Aoudéras l'arrivée des Keloui, etc....

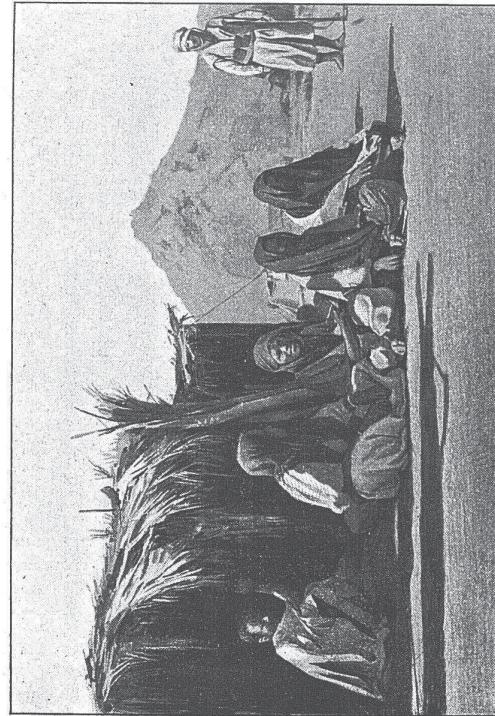
Vent violent tout le jour. Pendant la nuit, concert épouvantable d'abolements de tous les chiens du village : on aurait dit qu'il y entrat une succession interrompue de caravanes ou de gens étrangers. A propos de chiens, je dois signaler qu'ils sont ici beaucoup plus nombreux que dans les autres villages que nous avions vus. Leur aspect se rapproche beaucoup de celui des chiens de France; ils n'ont aucun point commun avec les chiens ordinaires de tout le nord de l'Algérie. Tous sont à poil ras, à oreilles tombantes sans être

toutefois très longues; ils rappellent bien le braque ou le Saint-Germain. Quelques-uns semblent avoir un mélange de sang de lévrier, mais aucun n'en a la forme svelte et harpée, bien que la généralité conserve la patte fine et allongée. La queue est longue, fine et retournée en tire-bouchon de travers au bout. En général, ils sont étoffés, sauf pour ceux mâtinés de *slouguï* qui restent un peu fluets. Leur teinte est ordinairement foncée, parfois tachetée de blanc, feu ou fumé; dans quelques cas seulement la robe est blanche avec taches feu ou marion. Ils sont beaucoup plus sociables que leurs congénères d'Algérie — caractère qui se retrouve, frappant, chez tous les animaux domestiques appartenant aux Touareg — nous pouvons la plupart du temps passer près d'eux sans qu'ils entrent dans ces accès de rage et d'aboiements frénétiques qui sont la caractéristique des chiens kabyles.

12 juillet. — Akhedou a recueilli quelques renseignements particuliers des diverses personnes venues d'Agadez : il paraît que Ghâli est à Agadez près du sultan; qu'Arhaïo serait parti, avec ses deux fils, pour razzier des chameaux dans la tribu des Igueddâne qui sont des serfs des Fadéane; on ajoute même que c'est sur l'ordre du sultan que cette opération aurait été décidée afin de nous fournir des animaux. Akhedou continue à nous pousser à aller razzier des chameaux qui se trouveraient à Tamazellakh, à une cinquantaine de kilomètres d'Agadez, et qui appartiennent à des serfs des Ikazkizene nos ennemis. Il assure même que les Keloui, en général, seraient très satisfaits de nous voir prendre cette mesure, attendu que ces tribus passent leur temps à les voler et à les piller. Voilà bien toujours les nomades et leur disposition d'esprit : voiez les autres, ils vous guideront et ce sera pour eux un grand plaisir... Nos indigènes du sud algérien ne pensent pas autrement.

On accuse ici du retard de l'arrivée des caravanes du sud, le retard même de la saison des pluies. Il est en effet constant

que, pour la traversée de la région désertique qui s'étend entre le Damergou et l'Air, les caravanes attendent toujours qu'il ait plu de façon suffisante pour leur assurer des ghedirs pleins tout le long de la route. Ces caravanes voyagent, il ne faut pas l'oublier, avec femmes, enfants, bœufs et ânes, outre leurs chameaux. C'est l'Anastafidet — dont l'un des rôles est



Femmes d'Aoudéras.

de s'occuper des caravanes Kelouï — qui d'habitude fait aviser les gens du moment où la région susdite est suffisamment pourvue d'eau; il fait avertir en même temps les sédentaires des villages de l'Air, or, jusqu'à ce jour, on n'a encore reçu aucune nouvelle de lui, bien qu'il ait déjà plu sur la région en question.

Au pâturage de la journée Métois a vu des restes de campements récents avec des traces de bœufs; il y aurait donc de ces animaux dans le voisinage et pourtant nous n'en avons aperçu que trois depuis notre arrivée, et notre troupeau de boucherie sera bientôt absorbé.

13 juillet. — On apporte du grain arrivé dans la nuit. Il en

est mesuré et acheté 270 zekkat; c'est encore là un envoi de Kenounou. Le mil est presque pur et ne contient qu'une proportion infime de grains de sorgho. Le fait le plus remarquable dans cet arrivage, et qu'il faut noter, est celui-ci : le convoyeur, au lieu de venir directement à Aoudéras, et craignant que nous ne fussions déjà en route vers Agadez, a rejoint, pour être sûr de ne pas nous manquer, cette dernière route et, constatant que nous n'étions pas encore passés, a rebroussé chemin sur Aoudéras. Nous étions loin d'être habitués à de semblables procédés de la part des Touaregs, et ce Kenounou est décidément un homme précieux; pourtant il n'apparaît point en personne et ne semble pas vouloir renouer le commencement de relations qu'il avait eues avec nous à Iferouane. Les serfs qui accompagnent les ânes chargés de mil ont des bracelets de bras, non pas en pierre, mais en cœur de gommier qui prend une belle teinte de vieux palissandre. Celui qui les commande est un parent de Kenounou que nous essayons d'entraîner encore dans les idées que nous avions déjà soumises à son prédecesseur, à savoir : nous fournir les moyens de gagner le Damergou afin de nous permettre de les venger de la mort de Seddick — le frère de Kenounou — tué par les Ikazkazén. Comme l'oncle de Kenounou, déjà entrevu, ce Targui ne semble pas disposé à entrer dans notre jeu, ces gens-là ne se soucient pas de nous voir nous mêler à leurs affaires personnelles, même quand leur intérêt est évident; ils préfèrent rester drapés dans leur dignité et leur mutisme immuables. Je le regrette, car nous aurions eu là un adjutant puissant : l'intérêt des autres.

Après tout, les Immékitene espèrent peut-être, sans faire de démarches pour cela, bénéficier plus tard de notre passage ou des circonstances qu'ils prévoient devoir se produire au Damergou, si nous y arrivons.

Les femmes passent ici un temps infini à leur coiffure. Je vois une négresse qui peigne notre prisonnière Rathima, elle en a bien pour une journée presque entière et s'y prend de la

façon suivante : elle poisse tout d'abord les cheveux avec du beurre fondu, puis les peigne, les sépare en petites mèches qu'elle tresse d'abord séparément. Ensuite elle réunit en une seule tresse savante et très serrée les tresses des côtés de la tête en haut, celles du milieu puis celles du bas, laissant au centre un petit boudin tressé de cheveux dressé tout droit. Pendant l'opération, elle sépare les différentes mèches avec une pointe de fer ou de cuivre, elle les lisse en essayant constamment, et infructueusement du reste, de les aplatis et d'en faire disparaître les crêpelures naturelles ; elle frotte fréquemment les mèches avec ses doigts graissés de beurre et trempe dans de la poudre de sulfure d'antimoine. La coiffeuse est accroupie et la patiente couchée, soit sur le côté, soit sur le ventre, et appuyée sur ses coudes dans ce dernier cas. Cette dernière tient elle-même les mèches qui ne sont pas encore prêtes et prend ainsi une part passive au travail.

Les femmes de la région portent assez souvent de petits bracelets de bras, en cuir, sur lesquels on a artistement placé de très petites perles de couleur formant des dessins réguliers. Ces bracelets¹ se fabriquent à Ghât et chez les Azjer et j'en avais déjà vu dans le nord. Elles portent aussi aux jambes de lourds bracelets de cuivre terminés par deux petites masses cubiques de même forme que celles des boucles d'oreille.

Les unes ont de grandes boucles d'oreille d'argent ou de zinc, les autres, de petits morceaux de bois passés dans les trous de leurs oreilles. Certaines portent des colliers composés de petites plaques d'argent triangulaires avec ou sans gravures. Des perles de verre ou des tubes de métal sont parfois mélangés à ces colliers. Il est à remarquer qu'il existe ici plus de femmes à visage agréable qu'à Iferouane. On trouve certains types se rapprochant beaucoup de celui des fellahs d'Égypte. Le ton de la peau est cuivré sombre, mais non pas noir ; l'ovale du visage est régulier, le nez droit un

¹. On peut en voir au musée d'ethnographie au Trocadéro, auquel j'en avais remis en 1895.

peu busqué et très fin ; les lèvres minces et la figure calme, régulière et agréable. Ne faut-il pas voir là du sang venu autrefois d'Égypte ou tout au moins de l'est dans le grand exode des populations africaines vers l'ouest ? pour moi ce n'est pas douteux, et ce qui vient confirmer cette hypothèse c'est la forme de certains ustensiles, celle de certaines poteries, de certains dessins qui rappellent nettement une origine orientale. J'ai même vu deux femmes qui, en particulier, avaient absolument l'aspect d'Européennes avec un visage simplement bronzé.

Les femmes vont, en général, le buste nu, surtout quand elles travaillent. En d'autres circonstances, elles se drapent dans un morceau d'étoffe. Elles portent leurs enfants le plus souvent sur la hanche droite, mais enfermés dans une peau de chèvre tannée dont les bouts sont attachés sur l'épaule gauche et passés en sautoir. Le gamin a souvent la tête plus basse que les pieds, mais cette situation ne semble jamais émouvoir la mère qui laisse crier l'enfant sans s'en inquiéter autrement. Dans leurs récréations, les femmes d'Aoudéras jouent d'un petit violon monocorde dont le son très doux est excessivement faible. A propos des enfants, je remarque à Aoudéras, comme à Iferouane, que bon nombre d'entre eux ont le nombril énorme, formant comme un long cylindre saillant ; cette anomalie est sans doute due aux mauvais soins qui leur sont donnés au moment de leur naissance.

On apporte dans l'après-midi du blé et du mil provenant des environs du mont Dohgem ; ces denrées sont amenées par des Kel-Neggarou, auxquels on paye mil et blé sur le même pied ; il faut conclure de ce fait que les prix que l'on tire de nous pour le mil sont exorbitants (30 centimes la zekkat), puisque l'on nous demande le même prix pour le blé, et que ce prix est un *prix pour infidèles* et bien supérieur à celui payé par les indigènes entre eux.

14 juillet. — Dès le matin Lamy, en l'honneur de la fête nationale, fait tirer des salves de mosqueterie et deux coups

de canon. On procède ensuite à une revue régulière. Les tirailleurs défilent sur l'esplanade, en avant du camp, devant un certain nombre de naturels que les mouvements d'ensemble qu'ils viennent de voir se produire laissent plutôt ahuris, médusés en quelque sorte. Après la revue, les gradés français se groupent en une sorte de chœur, sous le bâton du docteur Fournial, qui s'est improvisé en cette circonstance chef d'orchestre, et nous entendons aussitôt éclater les couplets de la *Marseillaise* sans trop d'accrocs à la mesure; c'est un souvenir de la patrie lointaine où aujourd'hui résonnent les mêmes accents. Toutes ces scènes sont d'autant plus pittoresques que la grande majorité des membres de la mission est littéralement en guenilles, le barilrage de l'accoutrement des hommes défie toute description. Les contrastes sont tout à fait amusants : Dorian est en smoking avec ses insignes de député, je suis habillé d'une veste de coton violet de l'effet le plus déplorable, quelques-uns des officiers sont bien en dolman de tenu mais avec un chapeau de paille ; avec cela tout le monde est pieds nus. Impossible de rendre comment tout ceci est étrange sous ce ciel et au milieu des palmiers Doum !

Dans l'après-midi arrive un homme des Kel-Ferouane venant d'Agadez. Sa tête est recouverte d'un petit chapeau en tout semblable à notre chapeau canotier, à fond pointu, mais de couleur noire, à bandes jaune orange du plus singulier effet. Il nous apporte la nouvelle de l'arrivée d'Eddir à Agadez, le 12, et nous dit que le sultan a aussitôt dépêché des hommes dans toutes les directions pour nous rechercher des chameaux. Il ajoute que le sultan nous envoie une caravan de deux cents ânes chargés de mil à vendre, des bœufs, des moutons, etc. Il s'empresse de demander un pourboire en raison des bonnes nouvelles qu'il nous apporte.

À partir de quatre heures, des jeux divers sont organisés à l'entrée du camp pour les tirailleurs : courses, sauts, etc., puis la noukha joue ses airs les plus entraînans aux sons dequel

tirailleurs, Touareg et femmes du pays dansent à qui mieux mieux. Ces dames touareg sont fort gracieuses, du moins quelques-unes d'entre elles, et leurs danses ont beaucoup de caractère et de souplesse.

Le soir, on a préparé une sorte de grande représentation : les spectateurs, assis, debout, ou même couchés, garnissent les côtés d'un vaste carré au milieu duquel on entretient un immense feu de feuilles de palmier sèches qui jette une vive lumière. A l'intérieur du carré, les gradés français viennent, à tour de rôle, qui débitent un monologue, qui chanter un vieux refrain de café-concert, un air à la mode il y a deux ans, voire des romances sentimentales ou patriotiques. De temps en temps on varie par des chœurs où tous les acteurs figurent. C'est toujours Fournial, qui a conservé son bâton de chef d'orchestre, qui est le grand metteur en scène ; il s'en tire du reste fort bien, de même que les divers sujets. On ne se douterait pas, ma foi, qu'ils n'ont pas répété depuis longtemps et qu'ils viennent de supporter des marches interminables et de durs labours. Ces exercices sont coupés d'intermèdes ou de farces plus ou moins sérieuses jouées par des tirailleurs indigènes, affublés de déguisements absolument hétéroclites. Depuis longtemps les hommes n'avaient pas eu de soirée semblable et cela les rapprochait un peu, par la pensée, de la patrie quittée. Qui donc pourrait supposer que tout le monde chante ici, le ventre creux, et au milieu de la misère ? L'entrain et la bonne humeur de chacun ne permettent réellement pas de s'en douter un instant.

15 juillet. — Plus rien pour nous comme grain ; d'autre part, comme viande, il nous reste cinq bœufs de boucherie seulement, c'est là toute notre richesse. Heureusement qu'à la nuit apparaissent les premiers caravaniers d'Agadez, ils annoncent que quatre-vingts ânes chargés de mil arrivent enfin ; c'est un véritable sentiment de délivrance qui nous envahit en apprenant cette excellente nouvelle. Fathima a été malade la nuit dernière, aussi le soir une

bande de femmes du village apparaît et vient lui tenir compagnie et lui faire de la musique. Trois femmes, dont Fathima, ont la figure et la tête recouvertes d'une étoffe noire fixée par un ruban très serré cerclant la tête horizontalement pendant qu'un autre ruban est attaché dans le sens longitudinal et passé sous le premier. Les trois femmes accroupies dans cet accoutrement dodelinent de la tête, de droite à gauche et de gauche à droite, en mesure, aux sons des tambours et sans aucun arrêt *pendant près de deux heures*. Il faut dire que les deux tambours sont tenus par des femmes et frappés sans relâche sur un rythme extrêmement rapide, pendant que ces musiciennes elles-mêmes dodelinent aussi de la tête de la même façon. Ces tambours ont exactement la forme des tambours de basque. Il est évident que ces mouvements rythmiques et indéfiniment répétés amènent, chez celles qui les exécutent, une sorte d'état d'hébétude hypnotique, et l'on ne s'étonnera point que, lorsque les exercices prennent fin, les acteurs se laissent tomber à terre, accablés, anéantis, abrutis.

16 juillet. — Dès six heures la tête de la caravane des ânes apparaît, précédée de quatre ou cinq hommes armés de lances, sabres, poignards de bras, auxquels sont adjoints deux tambours qui battent des marches bruyantes. Le reste des convoyeurs est composé de gens très divers, mais surtout de nègres ; beaucoup ont le chef orné du fameux petit chapeau canotier que j'ai décrit plus haut. L'un d'eux est armé d'un arc et de flèches ; c'est un des premiers que nous voyons.

La première occupation consiste à déterminer le prix de la zekkat de grain, qui est arrêté, d'un commun accord, comme pour les gens d'Aoudéras, à un zebili par zekkat ; mais la zekkat d'Agadez, que ces gens ont avec eux, est plus grande que celle du pays, d'où avantage marqué pour nous. Aussitôt après cette question réglée on procède sans arrêt au mesurage.

Les arrivants ont amené une douzaine de demmane et de chèvres à vendre, ils nous cèdent aussi un peu de tabac du

Soudan (de Kano ou de Katschéna) en feuilles d'une belle couleur marron, et infiniment supérieur au tabac d'Aoudéras. Ce tabac est excellent et rappelle le virginie et le havane.

Une reconnaissance, partie dans la nuit et qui rentre dans la matinée, a descendu la rivière d'Aoudéras. Cette rivière



Un Kel-Ferouane venant d'Agadez avec la caravane de mil.

devient rapidement très belle en aval, elle est bordée d'une brousse épaisse de Doum, de gommiers, de Mrokba vert, en énormes touffes ; c'est presque une véritable jungle très peu pleue de gibier. On Y relève de nombreuses traces de lions, d'autruches, de gazelles ; des pintades en quantité et de multiples traces de singes, aussi grandes que la main d'un homme ; El-Hadj-Abdul-Hâkem a blessé deux de ces animaux, mais n'a pu s'en emparer.

Les convoyeurs de la caravane prétendent qu'Arhaïo est rentré à Agadez, après avoir échoué dans la razzia qu'il avait entreprise, mais qu'il s'est remis en route pour en tenter une autre dans une nouvelle direction. L'esprit de ces indigènes est si fertile en inventions que l'on ne sait jamais que croire de leurs affirmations. Ils nous confirmérent la présence d'une colonne française dans la ville de Gadjera¹, et ils insistèrent à tel point que Lamy remet à Abou — le kebir de la caravane, serviteur particulier du sultan — une lettre pour le chef de cette colonne, le priant de faire passer en Europe de bonnes nouvelles de la Mission Saharienne; Abou s'engage à la faire parvenir dès son retour à Agadez, mais j'ai si peu confiance en ces racontars, et je m'imagine si bien que les lettres n'arriveront jamais à destination, que je n'écris même pas un mot par cette voie.

Akhedou nous amène un homme d'El-Hadj-Yata, arrivant d'Iferouane, qui confirme la mort, à Tadent, d'Aحمد-Bey, notre ancien compagnon de route et notre courrier. Ses assasins seraient quatre Touareg Ahaggag qui, après l'avoir tué, l'ont brûlé, ont pillé ses bagages et lacéré le courrier que nous lui avions confié. Quant à Sidi et Chaouchi, ils se seraient rendus directement à Ghât, après avoir quitté Ahmed-Bey. Sur le soir, nous arrivent deux chameaux chargés de mil, c'est encore un envoi de Kenounou, qui sans doute a pris goût pour nos thalaris, mais qui, en tout état de cause, est un homme réellement aimable, bien qu'il refuse obstinément de se présenter. Le soir, le mesurage du grain de la caravane d'Agadez n'est pas encore terminé. Le vent a soufflé par fortes rafales jusqu'à dix heures du soir.

17 juillet. — Le mesurage du grain continue sans interruption et en définitive la totalité s'élève à 3 500 zekkat, ce qui représente une somme de 350 thalaris. Le thalaris valant pour nous à peu près 2 fr. 50, ce grain nous revient donc à 0 fr. 25 le kilogramme. Il est à remarquer que le grain que 1. Cette ville est introuvable sur les cartes que nous avions en route.

l'on nous remet, dans cette livraison, est pour la majeure partie du sorgho et que le mil n'atteint pas le quart du volume total, tandis que dans les achats antérieurs, le sorgho ne représentait pas le vingtième des grains achetés. Le mil produit une farine des plus indigestes, contient beaucoup de matière inassimilable, fatigue l'estomac et provoque des diarrhées persistantes. La farine de sorgho est un peu moins mauvaise et beaucoup plus blanche.

Les achats de menues denrées sont extrêmement difficiles et très coûteux, attendu que chaque vendeur n'aspire qu'à être payé en cotonnade. Entre le paiement argent et le paiement en cotonnade, il existe une disproportion énorme, ainsi, afin de donner un exemple : tel objet pour lequel on nous demande 20 thalaris, serait céder pour 3 drâas¹ de cotonnade; or, 20 thalaris représentent 50 francs, tandis que 3 drâas de malîti équivalent seulement à 1 fr. 25! Je n'ai pas besoin d'insister. Quelques litres de riz du Soudan nous ont été vendus. Il est assez mal décortiqué et nombre de grains sont encore pourvus de leurs glumelles. Lorsque le grain est entièrement débarrassé de son enveloppe, il reste néanmoins rougeâtre, mais il est de très bonne qualité.

Notre viande diminue et nous n'avons plus que trois bœufs et quelques chèvres et demmâne. Les indigènes possèdent bien des poules, mais en petit nombre; nous en avons payé deux francs la pièce. Quant aux œufs, malgré nos demandes réitérées, on ne nous en apporte pas.

A midi, assez violent orage de nord-ouest, avec vent, éclairs et tonnerre, qui se termine par une forte averse mêlée de flocons de neige fondu, de grêle, et de petits cailloux de glace de 10 à 15 millimètres sur près de 3 mètres d'épaisseur. Résultat : baisse thermométrique brusque de 11° et relèvement de l'hygromètre de plus de 30°. La montagne a reçu beaucoup plus d'eau que nous; en effet, vers deux heures, le petit ravin au nord du camp se met à couler

1. Drâa, coutée; environ 0^m,48 à 0^m,50.

et l'eau arrive jusqu'à la rivière majeure où elle continue encore pendant quelques dizaines de mètres. On regarde curieusement cette eau jaune et tourbeuse, recouverte de paquets de mousse blanche, qui s'épanche et se glisse au milieu des Korunka et des touffes de Doum.

Akhedou nous annonce que la nouvelle est parvenue ici, qu'une partie de la caravane *Aïrîa* arrivait; sa tête serait, affirme-t-on, à Inhalgaouen et sa queue encore au Damergou. En ayant se trouveraient particulièrement les Kel-Tidék, les Kel-Azaniarez et les Ikazkazen. Qu'y a-t-il encore de vrai dans ce récit?

Abou réclamait, avant de partir, une lettre de nous pour le sultan; il lui est répondu que nous avions demandé au sultan trois choses : grain, viande, charreaux de transport; il n'a expédié que le grain; lorsqu'il aura fourni le reste, nous lui écrirons.

Le soir, du côté aval de la rivière, on entend des cris partculiers ressemblant à s'y méprendre à une trompe de tramway lointaine; les Chambha très intrigués, guidés par le son, s'acheminent de ce côté et rentrent peu après ayant constaté que ces vocalises étaient dues aux gosiers de batraciens réjouis par la pluie tombée. Du côté du village, les habitants se livrent à des chants et à des danses sans fin, comme à Iferouane.

18 juillet. — Une brume humide, presque du brouillard, qui s'était élevée dès hier soir, persiste ce matin et c'est là un phénomène que nous n'avions pas encore constaté dans ces régions.

Une négresse, fuyant le domicile de son maître, s'est réfugiée sous notre protection. Akhedou vient la réclamer, mais il lui est répondu qu'en touchant notre campement, elle est libre. Akhedou alors, changeant de thème, nous raconte que le bruit court que la caravane signalée est entrée en collision avec Moussa des Ikuzkazen de Tanamari et qu'elle l'aurait mis en fuite après avoir brûlé le village de Tanamari(?)

Dans l'après-midi, les forgerons du village — le blessé-guide est avec eux — viennent au camp avec trois tambours de basque; ils précèdent un beau et vigoureux nègre, sorte de griot, muni d'un violon. Ce violon est composé d'une sphère creuse en calebasse, recouverte d'une peau tendue, et entourée d'une ceinture de cuir à laquelle pendent de nombreux cauries. L'instrument est pourvu d'un manche court qui sert à tendre la corde unique, composée de huit ou dix cauris de cheval. Cette corde est maintenue élevée, au-dessus de la table de cuir, par un chevalet formé de petits morceaux de bois superposés. Le manche de l'instrument est terminé par le bout des crins de la corde qui y frisent au hasard et en désordre; ce manche est en outre orné d'une multitude de cauries, de grisgris en cuir, de morceaux de métal en façon d'amulettes. L'artiste joue au moyen d'un archet, très court, de crins tendus sur un morceau de bois fortement arqué; il possède de la colophane et en enduit, non seulement les crins de son archet, mais aussi la corde de son instrument. Ce dernier produit des sons très doux, mais extrêmement faibles. Ce nègre, tout en jouant du violon, chante, sur un ton élevé et en voix de ténor, des romances de trouvère en langue haoussa qui paraissent être des louanges aux chefs de la mission, devant lesquels il est accroupi. Les trois tambours de basque accompagnent avec rage, sur un rythme très rapide de pas redoublé, mais de façon si bruyante que l'on n'entend plus qu'eux et la voix du chanteur, le son du violon disparaissant absolument dans l'ensemble. Pendant cette audition arrivent à leur tour les deux tambours du village (un tambour ovoïde et un grand tambour) qui se joignent, sans mot dire, à l'orchestre, grossissant de leurs sons retentissants le tapage déjà très assourdissant de leurs camarades. Le nègre virtuose esquisse alors une danse bizarre consistant en un trémoussement ou une sorte de tremblement de tous les membres successivement, puis du buste et du bassin, pendant que la tête prend des airs d'extase. C'est une sorte de gigue nègre, demi-

lente, comme parfois en exécutent certains nègres soudanais à Alger. Durant la représentation, les femmes présentes et les joueurs de tambour poussent des youyous stridents et clairs. Ce noir porte une espèce de bonnet en étoffe rouge surchargé de grisgris, d'amulettes et de cauris. Il parle un peu l'arabe et se prétend né au Ouadai. Dans la soirée et pendant la moitié de la nuit, les danses et les chants persistent aigus et violents dans le village.

19 juillet. — Dans la matinée, Akhedou nous amène un jeune Kel-Neggarou qui n'est autre que le neveu d'Atchougou déjà cité. Ce jeune homme se borne à s'extasier sur la blancheur de notre peau et sur le contraste entre la noirceur de nos avant-bras, exposés au soleil, et le reste du corps préservé par les vêtements; il examine aussi très curieusement les divers objets qui ne lui sont pas familiers, mais il est peu expansif. Il nous dit pourtant que les Kel-Neggarou ne feront point cause commune avec nos ennemis, attendu que nous ne leur avons jamais fait le moindre mal. Il paraît que les Touareg continuent à préparer un grand ghezi contre nous, mais qu'ils ne veulent pas nous attaquer à Aoudéras, considérant que la position que nous y occupons est trop forte pour leur permettre un succès. Ils se massent dans l'ouest de la route d'Agadez.

A propos de l'Aïria, dont j'ai déjà parlé, il faut remarquer que ce n'est point, à proprement parler, une simple caravane: c'est l'exode ou la transhumance — par petites fractions, on ne doit pas l'oublier — de toute une population. Voici l'explication de ce déplacement périodique dont l'importance peut être parfois considérable. Pendant la saison sèche, tous les Keloui en général, quelle que soit la fraction à laquelle ils appartiennent, sont au Damergou avec leurs tentes, leurs familles et tous leurs troupeaux, au milieu des pâturages réputés de cette contrée. Pendant cette période, le sel de Bilma dont ils étaient pourvus, est distribué par eux entre diverses villes du Soudan. Dès que commence la saison des

pluies, tout ce monde remonte vers le nord — leurs chameaux ne pourraient supporter convenablement les pluies au Damergou — rapporte des chargements de mil et vient faire absorber par ses troupeaux les pâturages de la région montagneuse de l'Air, au débouché des vallées surtout, et dans les thalwegs et les plaines à l'ouest du massif. Pendant ce temps de séjour, les hommes vont à Bilma, charger le sel, puis reviennent dans l'Aïr et, aussitôt que cesse la saison des pluies (novembre), ils reprennent la route du Damergou. Sauf la question de commerce du sel qui vient s'y joindre, de même que le commerce du mil, qui est avec les cuirs, la charge des caravanes vers le nord, cette transhumance peut absolument se comparer au mouvement périodique de toutes les tribus arabes des Zibani et de l'ouad Birh qui, au mois d'avril, avec toutes leurs tentes et tous leurs bestiaux, vont estiver sur les plateaux des hauts plateaux de la région entre Sétif et Constantine. Je ne cite que cet exemple, analogue à la transhumance des Keloui, mais on en trouverait d'autres très nombreux pour une grande quantité de tribus algériennes.

Donc nous dirons pour nous résumer : transhumance du sud au nord vers juin-juillet, avec des chargements de blé, riz, mil, cuirs tannés et produits du Soudan à destination de la côte méditerranéenne ou des villes du Sahara du nord; transhumance du nord au sud vers novembre avec des chargements de sel (charges que l'on a été rechercher à Bilma pendant le séjour), et de tous les articles provenant d'Europe à destination du Soudan, tels que cotonnades, quincaillerie, perles, objets divers.

20 juillet. — Ici comme à Herouane, les indigènes demandent beaucoup l'étoffe de fabrication française analogue au *taillalet du Soudan*¹, et s'en rapprochant le plus comme disposition. On la vendrait facilement ici de quatre à cinq francs le

¹. Cotonnade à petits carreaux bleus et blancs communément employée en France comme tabliers de cuisine, et provenant surtout de Rouen (commercialement cela se nomme *cotonnade à tabliers en 1/10 de large, type 4 et 1*).

mètre, alors qu'en France elle revient à la peine à un franc en grande largeur. Cette étoffe, jointe aux cotonnades blanches ordinaires et à la guinée bleue, devrait faire le fond de toute pacotille destinée à cette région, de même qu'à tout le pays des Azdjer.

Deux femmes du village viennent nous prier de leur rendre la négresse qui s'était réfugiée au camp. Cette dernière, consultée, demande *elle-même* à suivre les deux réclamantes; il y a bien des chances pour que d'ici peu elle s'échappe encore : les cerveaux de nègres sont des cervaeux d'enfants capricieux qui ne savent jamais la veille ce qu'ils feront le lendemain.

A l'occasion de la fête musulmane du *Mouloud*, qui a lieu demain, on convie les habitants d'Aoudéras à venir danser et chanter au camp, aux sons de la *noubba*. Hommes et femmes arrivent vers cinq heures, revêtus de leurs plus beaux atours, et précédés de leurs tambours et du violoniste nègre. Les hommes se livrent à des danses qui sont mêlées de piettements et de trémoussements. Ils exécutent des cavaliers seuls souples et gracieux; certains font des assoupissements en arrière, cambrant le corps presque en demi-cercle; d'autres exécutent un tour complet en arrière, sorte de saut périlleux pour lequel ils se font maintenir et tourner par deux amis obligéants. De jeunes garçons, dans des cavaliers seuls avec trépignements, arrondissent gracieusement en l'air leurs bras, tenant des deux mains leur sabre non tiré du fourreau. Pendant les danses, les femmes chantent sur un rythme monotone et traînant, mais sans désemparer, pour accompagner la basse des tambours.

Le soir, nous recevons une lettre d'Atchougou nous disant que, si nous voulons payer cinq thalaris par quintal¹ jusqu'à Agadez, il pourra nous fournir deux ou trois chameaux! il prie de lui faire savoir ce que nous décidons. Il lui est

¹ Le quintal, *cantar*, employé par les Touareg est de 50 kilogrammes environ; un chameau chez eux en porte trois.

répondu que nous avons besoin d'un grand nombre d'animaux et que deux ou trois ne peuvent nous être utiles, qu'il en cherche d'autres et nous les amène ou nous les fasse envoyer.

21 juillet. — Je suis pris aujourd'hui, pour la première fois depuis le départ, d'un violent accès de fièvre, en tout semblable à ceux que j'avais autrefois contractés dans la région de l'Ouad Rirh, et qui, à ce moment, ne m'avaient point quitté pendant trois années consécutives : crampes d'estomac, désordres intestinaux, maux de tête, rien n'y manque et malheureusement je devais continuer à subir ces souffrances pendant près de deux mois, malgré les soins des docteurs. Aujourd'hui première apparition de jeunes pigeons domestiques que l'on vient nous vendre. Nous n'avons plus de viande, le dernier bœuf est mangé! Le mil diminué et rien ne vient comme moyens de transport. Il est donc écrit à nouveau au sultan pour l'aviser de l'état dans lequel nous nous trouvons et pour lui dire que, puisqu'il n'envoie ni chameaux ni bœufs, nous partirons pour Agadez.

22 juillet. — Le matin un peu avant le jour, départ de Lamy, Reibell, Dorian, etc., en reconnaissance sur la route d'Agadez pour examiner l'état de ce sentier. Je ne puis, à mon grand regret, y prendre part à cause de mon état de fièvre qui me laisse complètement abruti et très souffrant. Ordre est donné à Akhedou de nous chercher au village, et de nous fournir en location, une vingtaine d'ânes pour nous aider au démarrage; il en est amené seulement quatre le soir même; à quand les autres?

23 juillet. — Dans la matinée, un grand méhari blanc, non monté, passe à toute vitesse, dans l'ouest et en vue du camp; il est poursuivi par un Targui, mais ce dernier en nous apercevant disparaît aussitôt dans les ravins. Akhedou, qui nous amène le soir une dizaine d'ânes, prétend que cette bête appartient à une des fractions de la grande caravane. Il est probable que cette caravane doit remonter dans le nord, par

petits paquets, en prenant à l'ouest et à l'est de notre camp, de façon à nous éviter soignement. Je pense que ce méhari est tout ce que nous verrons de la fameuse caravane.

24 juillet. — Nous quittons le camp aussitôt après minuit, profitant d'une superbe nuit de pleine lune. Après avoir descendu pendant quelques instants la rivière d'Aoudéras, la route serpente sur un plateau aride coupé de ravins jusqu'au moment où nous suivons, tantôt dans son lit, tantôt sur ses bords, la rivière de Thilisdek, près de laquelle nous campons à six heures et demie du matin, au sud du mont isolé de Thilisdek¹. En plusieurs points de la route, sur le bord de cette rivière, nous avons rencontré des gisements de sel et de natron au milieu de roches et de terres éruptives. Granit bleu, granit rose, quartz blanc laiteux et schistes, abondent partout. Dans la rivière nous avons trouvé des tilmas peu abondants, où nous avons pu cependant faire boire. Autour de nous poussent d'assez nombreuses graminées vertes, quelques *pennisetum*, de la menthe, du pourpier, de la camomille, etc. Abisga, gommiers et Domm très beaux dans la rivière.

On a tué en route une vipère à cornes, mais il y a en résumé très peu de reptiles visibles en ce pays, j'en suis même fort étonné. En revanche, les libellules continuent à être très communes.

Akhedou nous rejoint, dès neuf heures, amenant encore deux ânes. Il est accompagné d'une dizaine d'habitants d'Aoudéras ayant quelques menues denrées à nous vendre. Il aurait bien recueilli un plus grand nombre de ces quadrupèdes, mais nous sachant sans guides sérieux, il a préféré ne pas s'attarder et nous rattraper le plus tôt possible; décidément cet Akhedou est un homme précieux et nous devons lui savoir gré de son empressement, nous qui en avons rencontré si peu auprès de ses congénères.

1. D'après le cheminement, sur la carte de Barth, ce serait le mont *Okélif* de cette carte, mais il a pu y avoir erreur de la part de Barth pour ces deux pitons, car tous les indigènes, et particulièrement Arhaïo, nous affirment que celui situé au nord de notre campement est bien le *Thilisdek*.

À deux heures, c'est au tour d'Arhaïo d'apparaître : cette fois il nous arrive, non plus sur un méhari, mais sur un cheval noir et avec une lance à manche de bois et à énorme pointe de fer en forme de feuille de laurier. Après les compliments d'usage, il nous remet deux chameaux et nous annonce l'arrivée prochaine d'un convoi de cinq chameaux chargés de mil qu'il nous destine, et de plus d'un autre convoi expédié par le sultan, pour nous, comprenant du mil et des bœufs.

Le bruit s'était répandu à Agadez, qu'au combat de Guettâr, Reibell et moi ainsi que dix hommes avions été tués, et Lamy blessé. Arhaïo ajoute que les assaillants dans cette affaire ont eu vingt de leurs meilleurs guerriers tués (il ne compte pas les nègres ni les Amghad); un nommé Khiar, un chef des Kel-Ghârous, serait parmi les morts. Il affirme que Tegoumane, les Kel-Tadélé et d'autres de nos ennemis ont gagné le nord-ouest s'éloignant de nous; quant aux Kel-Ferouane, la majorité a pris la direction du sud avec leur chef Ghâli, son frère.

Les animaux sont dans un déplorable état, plusieurs sont restés en route cette nuit. Les chevaux sont chargés, surchargés même, outre mesure; nous sommes, en résumé, en bien piteux équipage, nous n'avons plus de viande.

Pour moi la fièvre continue à m'assommer et la marche à cheval est un véritable supplice dans cet état.

25 juillet. — Le départ a lieu un peu avant deux heures du matin; la mission traverse un affluent de l'Ouad Thilisdek et s'avance sur un plateau rugueux de granit rose et de quartz qui peu à peu fait place au gneiss. Une petite ligne de collines se profile à droite, parallèlement et le long de notre route. Nous remontons une pente continue et régulière, en terrain dur et mameïonné, traversant des ravins qui vont tous se jeter à notre gauche dans l'affluent du Thilisdek franchi au départ. À 9 kilomètres du point de départ le sommet de ce plateau est atteint et nous descendons alors de l'autre côté au milieu d'un système de ravins multiples, à sol extrê-

ment difficile et rocheux, jusqu'au point de campement situé dans l'ouad Tini. Dans le lit de la rivière, et à proximité de notre halte, se trouvent plusieurs ghedirs pleins d'eau. Quelques-uns contiennent de l'eau douce, les autres de l'eau saumâtre, ce qu'il faut attribuer à une sorte de natron¹, que l'on trouve dans la rivière, soit déposé par les eaux filtrant entre des pierres, soit en efflorescences sur les bords.

Sur le versant des collines que nous venons de descendre poussent, dans les ravins, de nombrées plantes et des arbustes nouveaux pour nous, entre autres une sorte de *Lentaria* et une liane voisine des *Bignonia*, rampante, très vigoureuse, enfin une grande variété de graminées. Le chemin a été détestable d'un bout à l'autre et a forcé, pendant presque toute sa durée, les animaux à marcher un à un.

Peu après nous arrivent quelques gens d'Aoudéras, ce sont les propriétaires des ânes fournis par Akhedou et qui vont nous accompagner jusqu'à Agadez pour toucher le prix de location de leurs animaux et les ramener. Quant à Akhedou, il continue sa route et va nous précéder à Agadez. A cinq heures et demie, forte averse qui dure une heure et trempe tout le monde jusqu'aux os. La fièvre ne me quitte pas et continue à m'anéantir à peu près complètement.

26 juillet. — En route, aussitôt après minuit, en descendant l'ouad Tini qui peu à peu s'éale en une vallée saline dont les bords sont exploités par les indigènes pour l'extraction de ce minéral qui apparaît par places mélangé à la terre. Nous abandonnons bientôt cette rivière, qui se dirige vers le nord-ouest, pour remonter pendant quelques instants un petit ravin affluent et en définitive pour marcher ensuite sur un vaste plateau, peu ondulé et facile, mais aride, qui nous conduit jusqu'à la vallée d'Assi², en un point où la rivière de ce nom contient des nuits près desquels nous passons. Cette vallée est vraiment superficie et nous la descendons, presque sans discontinuer, dans un fouillis de végétation où se trouvent

1. En touareg natron se dit *oxone*.

mélangés des Doum, des Teboraq, des gommiers, des Abisga, des Tadent, des Adjar, des Korunka et, par places, un véritable tapis de Cada. A mesure que l'on avance la vallée s'élargit beaucoup, elle est alors bordée de mamelons composés de blocs de gneiss, absolument identiques à ceux d'Iferouane. Nous cheminons, tantôt dans la rivière, tantôt sur ses bords, enfouis dans cette luxuriante flore au milieu de laquelle courent des pintades et s'ébattent des singes et des légions d'oiseaux de toutes sortes. Nous campons sur le bord de cette même rivière — qui porte ici le nom de Tiloua — auprès du petit village de Salem-Salem, dans une véritable forêt de Doum.

Vers une heure se déchaîne un très violent orage avec coups de vent formidables, tonnerre et finalementaverse diluvienne. Lorsque l'orage cesse, l'ouad Tiloua, qui a dû recevoir beaucoup d'eau en amont, se met à couler sur près de la moitié de la largeur de son lit, et roule devant nous une mince couche d'eau hourbeuse qui fait notre joie et dans laquelle tout le monde va se tremper, sauf moi bien entendu, qui ai la plus grande peine à me tenir debout.

27 juillet. — De même qu'hier on s'ébranle quelques instants après minuit, la marche se déroule dans une succession de magnifiques vallées, vallées d'Irrimoualéne, séparées par des régions de blocs de gneiss qui sont très nombreux, mais peu importants. La végétation est fort belle et reconvre plus de la moitié des terrains parcourus, les graminées sont très vigoureuses et très vertes; parfois même, dans les parties basses, nous trouvons de véritables emplacements de gazon.

Du haut d'un petit mamelon de schistes, à 7 kilomètres avant de nous arrêter, nous apercevons dans le lointain le minaret de la mosquée d'Agadez. Nous campons de bonne heure sur le bord de la rivière Alaghsas — affluent du Tiloua — en face du village d'Alaghsas, petite agglomération de paillettes dans la brousse. Il y a là quelques dattiers et des jardins. La rivière est très couverte d'arbres. Des ghe-

dirs pleins d'eau nous entourent. Akhedou vient d'Agadez dans l'après-midi, nous apportant, de la part du sultan, ses souhaits de bienvenue, ainsi qu'une outre de lait, deux pastèques et une trentaine de fromages secs. Quelques nègres, qui l'ont accompagné avec de menues denrées, ont la prétention de les vendre à des prix exorbitants ; on les consigne à la porte du camp en attendant qu'ils soient revenus à de meilleurs sentiments. Akhedou est aussitôt réexpédié à Agadez pour y annoncer notre arrivée et demander au sultan de nous y faire préparer les choses qui nous seront nécessaires.

Le soir, le sultan nous envoie Eddir, notre ancienne connaissance d'Aoudéras, avec deux bœufs et quelques sacs de mil. Nous constatons que les nègresses volontaires, qui nous suivaient, n'ont pas rejoint la colonne et ont disparu.

IX

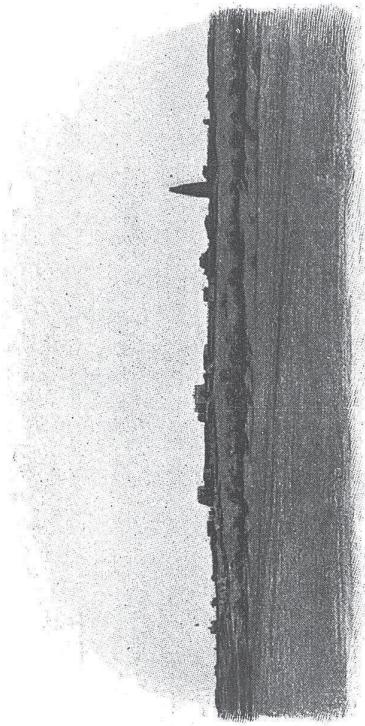
Agadez. — Marche sur Irhaine.

LE 28 juillet, la mission se met en route à deux heures et demie du matin sous la conduite d'Arhaïo et, au petit jour, elle arrive, par une plaine facile semée de petits gomiers, en face d'Agadez. Elle prend son campement sur un mammelon planté d'arbres au centre duquel se trouve le puits de Tinchamane, l'un de ceux qui alimentent la ville. Agadez étale, à 1 500 ou 1 800 mètres de nous, une ligne de maisons imposante que domine son haut minaret.

Akhedou et quelques autres apportent de la part du sultan des souhaits de bienvenue ; nous lui faisons dire de se présenter en personne.

Des nègres et nègresses, envoyés par le sultan, élèvent des gourbis en nattes pour nous dans l'enceinte du camp que Lamy fait entourer d'une bonne zériba de gommiers. Le camp est parsemé de quelques Abisga, gommiers et Tehoraq qui fournissent, en même temps qu'un peu d'ombre, des appuis pour les gourbis en fabrication.

Un petit marché s'établit à la porte du camp, mais les exigences des vendeurs sont, pour le moment, extrêmement



Panorama d'une partie d'Agadez.



élèvées. Le soir Eddir vient faire visite, précédé de la musique sultanesque, et annonce la venue de son maître pour demain.

29 juillet. — Dans la matinée arrive, à cheval et accompagné d'une suite d'une dizaine d'indigènes, le personnage attendu ; il est reçu dans la grande tente de popotte — la seule qui ait été conservée, pour servir de magasin — avec une certaine pompe, deux coups de canon et un grand déploiement de troupes en armes. Lamy s'est rendu à cheval à une vingtaine de mètres de notre entrée avec tous les spahis. Je lui souhaite la bienvenue et je lui dis que nous sommes entrés dans son pays avec des intentions pacifiques, mais que nous n'y avons pourtant trouvé jusqu'ici que la guerre et la faim. Lamy insiste sur les mêmes points. Nous lui déclarons qu'il nous faut des approvisionnements en nourriture et des chaumeaux pour continuer notre voyage. Il nous est répondu que nous serons satisfaits avant dix jours.

C'est un noir que nous avons devant nous, noir de couleur, mais n'ayant point les caractères accentués de physionomie du nègre. Il a de beaux yeux, une figure souriante et paraît âgé de cinquante à soixante ans. Il est vêtu d'une large gandoura bleu passé, brodée ; sa tête, nue au sommet, est entourée d'un turban fait d'une ceinture de laine rouge. Ses mains sont longues et fines.

Dans l'entourage du visiteur on compte quelques Touareg de Ghât et des indigènes arabes du Touat, le plus important de ces derniers, fort prolixie, très remuant, fort intelligent, mais visiblement très rusé et très faux, se nomme Si-Moussa. Il appartient à la tribu des Oulad-Azzi, fraction maraboutique d'In-Salah. Il parle avec volubilité de la colonne française du Soudan, nous assurant qu'elle est maintenant dans les environs de Katschéná ; il aborde le chapitre de Zinder et nous dit : « Cette ville possède beaucoup de chevaux, beaucoup d'hommes, beaucoup de fusils, mais de courage point ! » Pour Agadez, il prétend que la ville ne dispose actuellement que de très peu de mil, que d'ordinaire de petites caravanes la ravi-

taillent constamment, mais que, depuis que les nomades sont informés que nous y arrivons, la venue des caravanes a complètement cessé. Nous avons, par la suite, compris que c'était là une tactique destinée à maintenir des prix très élevés, les Touati et les Ghâti détenant entre leurs mains à peu près tout le commerce du grain.

Le départ du serki a lieu avec la même pompe que son arrivée, seulement Lamy, avec un détachement de cent vingt hommes, l'accompagne jusque dans la ville, ce qui lui permet de se rendre compte de l'état de la place, de ses moyens de défense et de la situation du palais du sultan.

Le soir on apporte un peu de mil comme cadeau du sultan. On n'a pas oublié que nous avons signalé la disparition des négresses volontaires qui marchaient avec nous et qui n'ont point reparu depuis notre campement de Salem-Salem.

L'une d'elles nous rejoint aujourd'hui et raconte que, s'étant attardées, elles ont été enlevées par quatre cavaliers touareg à méhari, dépouillées de leurs ballots, et entraînées au loin. Le soir quelques autres arrivent aussi, mais il en manque encore un certain nombre.

30 juillet. — Comme je ne me sens pas aujourd'hui assez gaillard pour monter à cheval, ma fièvre ne discontinue pas, Lamy se rend seul à la ville, avec un fort détachement, clairons et nouhba en tête, et, sous prétexte de visite au senki, il parcourt différents quartiers. Il se fait amener le Gadi, l'Iman de la mosquée et les avise que nous reviendrons demain et que je leur ferai conduire une chameille destinée à être immolée, comme *baraka* offerte à la mosquée ; il ajoute que je leur communiquerai des lettres de la zaouia mère des Tidjanji. Il y a en effet à Agadez un assez grand nombre d'affiliés à cette secte, et ces lettres peuvent exercer sur eux une salutaire influence. Pendant cette sorte de marche militaire on voit beaucoup de monde dans la ville ; les femmes sont aux portes et sur les terrasses ; les hommes sont armés de lances, de sabres ou de simples matraques.

Dans la soirée et pendant la nuit on entend beaucoup de bruit dans la ville, des aboiements de chiens, des heuglements de chameaux. Sont-ce les habitants apeurés qui déménagent leurs provisions ou est-ce une caravane qui arrive? on nous dit bien le lendemain qu'une caravane, s'arrêtant auprès d'Agadez, avait appris notre présence et avait aussitôt pris le large, mais est-ce la vérité ou plutôt une invention des négociants arabes?

31 juillet. — Nous partons tous dès le matin avec tous les spahis et deux cent vingt hommes pour aller rendre ma visite au serki. Nous pénétrons dans la ville et, circulant au milieu de nombreuses ruines, nous entrons dans le quartier où s'élève l'habitation du sultan. L'escorte se masse dans la cour du palais où se trouvent réunis les grands du pays; le drapeau, amené en avant, est salué par les clairons et les sabres. Nous adressons ensuite nos compliments au serki et lui répétons nos désiderata; nous ajoutons que nous n'avons récolté, jusqu'à ce jour dans ses États, que misère et déconvenue et que nous espérons maintenant mieux de lui, que les gens qui ont faim sont à redouter, etc. Il nous répond de nous tranquilliser et de prendre patience, assurant que nous recevrons tout ce qui nous est nécessaire. Nous partons ensuite pour la mosquée, qui est très voisine du palais; nous y mettons pied à terre dans le même ordre, le Cadi nous accompagne, et l'Iman nous attend près de l'entrée. Je communique à ce dernier une lettre de Mohamed-El-Aroussi, le chef de l'ordre, adressée à tous les Tidjania; c'est un thâleb de Ghât qui en fait la lecture, après quoi l'Iman prononce la *fâhha*. Cette lettre est ensuite envoyée dans l'intérieur de la mosquée pour qu'elle y soit lue à haute voix. Le thâleb de Ghât qui a donné connaissance du contenu de la lettre se nomme Mohamed-Ali, il nous est véritablement hostile et fait mauvaise figure, il mérite d'être surveillé de près; au reste ces négociants de Ghât fixés à Agadez font un peu la pluie et le beau temps dans le pays, ils accaparent le

commerce, exploitent les habitants et mènent le sultan à leur volonté.

Nous rentrons au camp après avoir serpenté un peu en tous sens dans les rues de la ville, entourés de gens à figures peu sympathiques, il est vrai, mais cependant non préparés à une agression brusque, il me semble du moins, quoi qu'en dise Akhedou qui nous suit anxieux et inquiet, et qui a visiblement une crainte violente de voir une bague se produire et des horions nous être adressés! il ne reprend son calme et sa gaieté que lorsque nous sommes de nouveau dans la plaine.

L'espace qui s'étend entre la ville et notre camp est une plaine sahélienne couverte de gommiers de très petite taille assez clairsemés, son aspect est riant et contraste agréablement avec la ligne sombre et farouche des maisons de la ville qui en ferment pour nous l'horizon. Sur cette plaine je recueille de nombreux morceaux roulés de laves cellulaires rousses et bleutâtres. Cela indique à n'en pas douter qu'ils ont été amenés en ce point par quelques débordements importants du grand ouad Tiloua qui les a apportés du massif supérieur dans lequel il prend ses sources, au loin, en amont d'Assa.

La surface occupée par la ville d'Agadez est considérable, mais son aspect est extrêmement triste. On dirait d'un énorme damier irrégulier dont les cases figurent les maisons; mais ces maisons ne présentent plus, pour près des trois quarts, que de vagues ruines. Les constructions intactes sont en pisé et quelques-unes sont surmontées d'un étage. Leur forme est cubique, comme dans toutes les villes arabes du Sahara, et toutes ont des cours attenantes, au-dessus des murs desquelles se dressent parfois le cou et la tête d'autruches privées¹ qui regardent hébatement passer nos chevaux. Ces cours fermées de murs de pisé contribuent à augmenter l'aspect triste de la ville, et lui ajoutent un caractère cloîtré et sombre qui est extrêmement

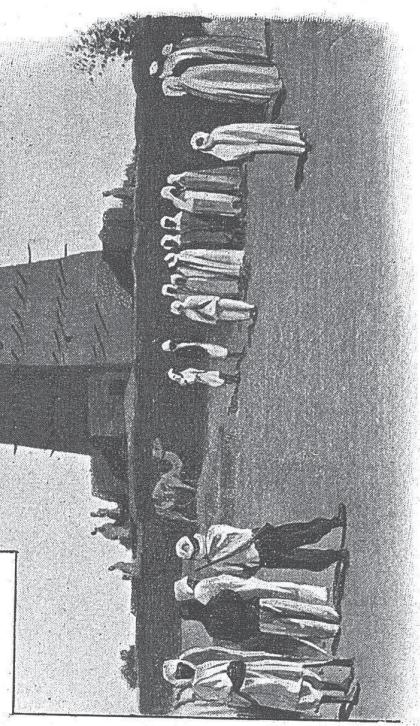
¹. Des renseignements ultérieurs nous ont appris qu'Agadez comptait une trentaine d'autruches privées au moment de notre séjour. Pour moi j'en avais vu de mes yeux huit dans les cours des maisons.

frappant. De rares maisons ont quelque prétention à l'architecture et leurs terrasses se montrent ornées de merlons réguliers, ce sont celles de quelques Tripolitains ou Touatiens, entre autres celle de Si-Moussa, autour de laquelle voltigent de nombreux pigeons domestiques. Le palais du sultan, enfermé lui-même de hautes murailles, est une lourde construction rectangulaire en retour d'équerre, pourvue d'un étage percé de petites fenêtres régulières, elle ne présente aucun caractère artistique. La mosquée est une masse cubique, sans intérêt architectural, surmontée d'un haut minaret effilé en tronc de pyramide dont Barth nous avait autrefois rapporté le très fidèle dessin. Sa forme n'a point varié depuis cette époque et on voit toujours, à l'extérieur, saillir les poutrelles d'étages qui lui donnent un aspect hérisssé et farouche très particulier; l'argile de ses murs est profondément entamée par les pluies, et de lamentables crevasses descendent en zigzag depuis son sommet.

De nombreuses éminences, composées de murs écroulés et d'immondices de toutes sortes, se dressent ça et là dans Agadez et servent de lieu de repos aux désœuvrés. Des trous, remplis d'eau à la saison des pluies, s'ouvrent un peu partout en ville et les indigènes n'hésitent pas à employer, pour leurs besoins domestiques, les eaux contaminées de ces mares, jusqu'au moment où le soleil a réussi à les absorber, laissant sur le sol une vase noirâtre et puante. On voit encore par endroits les vestiges d'un mur d'enceinte qui existait autrefois, mais dont les restes ne sont plus que le fugitif souvenir d'un passé qui n'est plus.

D'assez nombreuses places, où se tiennent des marchés, s'ouvrent dans la ville, les rues sont assez larges et tout semble attester une splendeur éteinte. Agadez comporte quelques puits dans l'intérieur de la ville, mais l'eau qu'ils fournissent est saumâtre et employée exclusivement pour des lavages et pour la cuisine. Les habitants, en dehors de la saison des pluies, qui leur donne quantité de ghedirs aux envi-

rons, n'ont donc pour s'alimenter en eau que les puits de Tinchamane, où nous campons nous-mêmes, celui d'Edderfiz, situé dans les mêmes conditions que Tin-chamane et, à peu près à la même distance et, enfin les tilmas d'Irhsane ou de Tedjaja-ret un peu plus éloignés et placés dans le lit



Minaret de la mosquée d'Agadez.

même de l'ouad Tiloua, au point où cette belle rivière commence à s'épanouir en un large et luxuriant maâder ou estuaire traversé de nombreux filets d'eau aux rares moments où le Tiloua coule.

Agadez est une ville qui fut fondée au moment de la toute-

puissance du royaume Songhay, dont les chefs avaient entrepris de créer là un centre politique et commercial relié au Niger par une route de caravanes suivie, aboutissant à la capitale songhay, Gao. A cette époque, la ville était très florissante, drainait le commerce de la région et le dirigeait vers le Niger. Au moment du déclin de la puissance songhay, Agadez n'ayant plus les mêmes raisons de prospérer, s'est mise à décroître suivant une progression très rapide, si bien que de 70 000 âmes que cette ville a compté, dit la chronique, au moment de son apogée, elle en est réduite actuellement à une population qui n'atteint pas 3 000 âmes. Agadez, pendant la saison des pluies, est maintenant une ville à peu près affamée. Il suffit que quelques caravanes n'arrivent pas, pour que l'on y manque de tout. Son existence a cessé, tant au point de vue politique qu'au point de vue commercial, d'avoir la moindre importance. Son grenier c'est le Damergou et il est bien éloigné d'elle. La route commerciale du Niger a disparu et n'est plus pratiquée; la décadence d'Agadez est donc complète et extrêmement facile à expliquer. Elle est restée, dans une certaine limite, et pour de faibles quantités, un point de transit où s'amassent quelque peu des articles d'Europe destinés au Soudan, mais tout cela est centralisé entre les mains des Arabes, tant tripolitains que touatiens, qui ont élu domicile à Agadez et qui, à leur volonté, y font le cours des denrées, et y règlent les fluctuations de la politique locale sous l'inspiration plus ou moins lointaine des doctrines et des tendances de la zaouïa des Senoussi.

Le sultan actuel d'Agadez se nomme Mohamed-El-Baqeri, fils du sultan Abdelqâder, fils du sultan El-Bâqeri; il a été élevé au pouvoir en 1896 et son remplaçant probable est un certain Brahim-Dessokhi, fils de Rafaye, qui lui aussi, de même que son père, a déjà été sultan d'Agadez et des Keloui. Le pouvoir en effet se partage, depuis de longues années, alternativement entre les deux familles Baqeri et Rafaye, suivant les chances, plus ou moins grandes pour l'une ou pour

l'autre, d'une sorte d'élection où les Kelguérez, les deux Anastafidet et d'autres notables Keloui sont les agents intéressés et les voix prépondérantes. Ce Dessokhi-Ben-Rafaye est pour le moment au Soudan.

Le sultan d'Agadez, sans force, sans énergie, sans pouvoir, ne jouit jamais d'aucune autorité. Roitelet inactif et impuissant, il reste confiné dans ses murs, régnant sur les tas de décombres de sa ville, isolé des autres lieux par tous les farouches nomades qui l'entourent, notamment par les Kel-Ferouane qui gravitent immédiatement autour d'Agadez, et dont il est presque le prisonnier; ballotté par les négociants du nord, tout-puissants dans la ville; livré à leur merci, subissant leurs influences politiques et religieuses, le malheureux sultan ne peut donc être qu'un fanfroche sans initiative et sans envergure, c'est une sorte d'être passif, réfléchissant les opinions de plus forts que lui, et exécutant leurs volontés.

Dans ces conditions, nous ne pouvions trouver en lui aucun concours effectif; il était certain qu'il ne nous voyait venir qu'à contre-cœur, et qu'il nous faisait bonne figure uniquement à cause de la force dont nous disposions et qui se présentait menaçante pour lui et pour la ville, sur laquelle restaient immuablement braquées nos deux pièces de canon. Les négociants de Ghât avaient si bien apeuré, et à dessein, la population pendant la journée d'hier, que chèvres, moutons, etc., avaient été emmenés au large par leurs propriétaires sous le fallacieux prétexte que nous allions tout détruire!

Akhedou et certains Touati nous disent que les nomades des environs ont fait demander des nouvelles au sultan, disant que si nous ne faisions de mal à personne, ils nous laisseraient volontiers passer, que dans le cas contraire ils étaient prêts à venir à la rescouasse. Le sultan leur aurait fait dire que tout allait bien, que nous ne marchions qu'avec la paix. Dans la soirée on aminé une douzaine d'ânes chargés de mil qui est aussitôt mesuré et soldé en thalaris, de même que deux hœufs envoyés par le sultan.

Sur le marché du camp nous trouvons un peu de tabac, mais point de lait; et c'est la seule chose que, dans mon état de fièvre, je désire et qui me soit salutaire.

Akhedou et Eddir viennent me saluer sur le soir, de la part du sultan, et me dire qu'il est heureux de me savoir là, qu'il me connaît depuis longtemps par les récits de Taïtok, de Ahaggar et d'Azdjer pour lesquels mon nom était familier depuis que mes voyages m'amenaient tous les ans dans le Sahara du nord. Ces envoyés m'informent aussi que les bruits d'une défaite de Moussa des Ikazkazen et de l'incendie du village de Tanamari — que j'ai rapportés plus haut — sont entièrement contournés.

Toute la nuit, continuation du tapage en ville, abolements ininterrompus de chiens, cris d'hommes et d'animaux, brouhaha général qui s'entend fort bien du camp dans le calme de la nuit.

1^{er} août. — Aujourd'hui on apporte sur le marché, outre le tabac et les *Gourassa*¹, des poules, des pigeons, des œufs de poules et de pintades en petites quantités et des quémaria. Peu ou point de lait. Il est probable que les propriétaires de troupeaux, saisis par la crainte ou affolés par des raccontars, se sont éloignés avec leurs animaux.

Akhedou me certifie qu'en temps ordinaire, on trouve toujours à Agadez quelques indigènes provenant de Tombouctou ou des environs; il assure que, pendant quatre mois de l'année, on peut trouver de l'eau sur la route de Tombouctou à Agadez, soit en ghédira pleins, soit sous la forme de tilmâs, et qu'il existe un va-et-vient régulier sur cette voie. Il a lui-même parcouru ce chemin jusqu'à huit jours dans l'ouest.

Nous avons essayé de faire passer, comme monnaie, de la grenaille d'or et nous en avons confié quelques parcelles à des commerçants, mais on ne travaille pas l'or en ce pays et personne ne le connaît plus ni ne l'accepte en payement. J'ai vu aujourd'hui se présenter à moi, en mendiant ou

¹. *Gourassa*, pain grossier et peu cuit de farine de mil et parfois de froment.

quêteur, un bonhomme qui est plus ou moins attaché au service de la mosquée et que nous appellerons désormais le *sacrifain*. Cet indigène de petite, taille au nez pointu, à la face ravagée par la variole, exécute force gémuflexions en me demandant une petite aumône. Il devait souvent revenir pendant notre séjour.

Le plateau qui nous entoure est légèrement ondulé, coupé d'une multitude de lignes, de pentes — plates et sans berges — dirigées nord-est, sud-ouest, toutes recouvertes de beau Mrokha vert et de gommiers. Il est limité à l'est, à environ 2 000 mètres, par un thalweg de même direction, un peu plus important, mais pourtant très peu encaissé, qui passe au pied nord de la ville d'Agadez, avant d'aller rejoindre le maâder de l'ouad Tiloua. Dans son lit subsistent des ghédiras et des tilmâs où boivent actuellement nos animaux qui trouvent, pour la première fois tout près du camp, un pâturage excellent qui leur permettra, je l'espère, de reprendre quelques forces.

Dans la nuit, deux hommes sont piqués par des scorpions. Les termites abondent et nous sommes obligés de jucher les caisses, les ballots, tout en un mot, sur des échafaudages de débris de roches ou de grosses branches d'arbres.

2 août. — Orage dans l'après-midi, vent et insupportable poussière. Quelques gouttes de pluie tombent enfin et il en résulte une humidité considérable qui ne fait qu'augmenter avec la nuit.

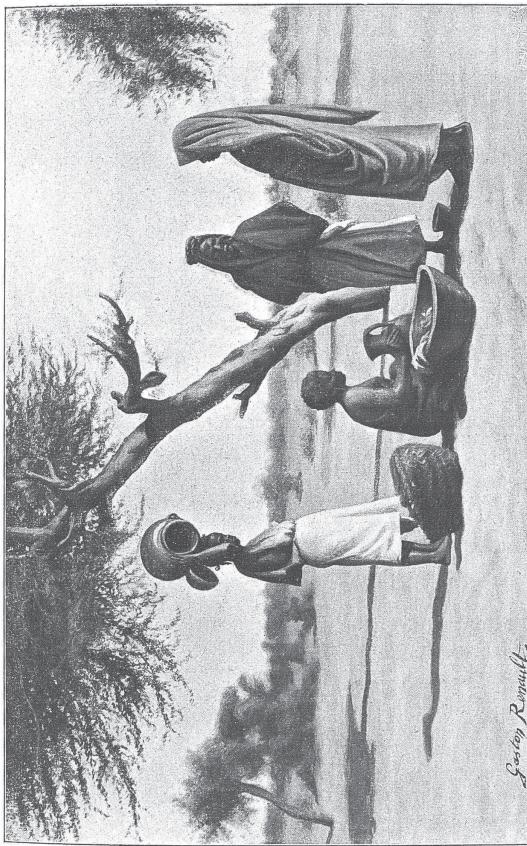
3 août. — Akhedou annonce qu'Irima, neveu du sultan, et Ghâli doivent arriver ce matin dans la ville avec quelques autres Touareg notables; il pense que d'ici deux ou trois jours nous pourrons peut-être avoir le nombre d'animaux qui nous est nécessaire pour continuer. Visite du Touati Si-Moussa qui, à son habitude, est extrêmement verbeux : c'est un grand gaillard, déjà âgé, mince et élancé, à visage fin et distingué.

Il me donne une série de renseignements dont, tout en lui en laissant la responsabilité, voici le résumé : En général, le sel

n'arrive à Agadez qu'au commencement de septembre, les Kelguérez le chargent alors pour l'emmener dans leur pays. Agadez est constamment visité par des Ahaggar qui y viennent en ravitaillement de mil; quant aux Taitok, ils ne paraissent que rarement parce que leurs bonnes relations avec In-Sâlah leur permettent de se fournir de grains dans ce centre. Il est absolument obligatoire, pour tout homme du Touat ou du Ahaggar voulant venir à Agadez, d'emprunter la route qui touche à In-Azaoua; il n'existe point d'autre chemin pour eux. A partir d'In-Azaoua, ils ont sept jours de marche à faire sans eau, dans la direction de l'ouest, avant de regagner le Touat.

Le Damergou est bien l'unique grenier d'Agadez, comme de l'Air du reste, et, d'après Si-Moussa, tout le mil qui va dans l'Air — sauf ce qui se dirige sur Ghât, bien entendu — passe par Agadez. Chaque jour, pendant huit mois de l'année, cette ville voit arriver quelques convois d'ânes chargés de mil. J'ai donné à Si-Moussa, sur sa demande, quelques écheveaux de soie qui lui font un grand plaisir. Dans la journée, une autruche privée visite les abords du camp et picore dans le sable. Elle vient pour boire, ayant l'habitude de se rendre seule au puits de Tincharmane. C'est une femelle, véritable pelote de graisse, affreuse à l'œil, complètement déplumée et ne présentant de loin en loin que de rares petits tubes de plumes naissantes, destinées à remplacer celles que ses maîtres lui ont arrachées pour la vente. Très souvent, me dit-on, les propriétaires d'autruches privées d'Agadez, les laissent vagner en liberté au pâturage dans les environs, mais cela ne se produit que pour les rares sujets bien dressés et jamais après la saison des pluies, car à ce moment on trouve de la verdure partout et les autruches fileraient pour ne plus revenir. Au surplus, pendant tout notre séjour à Agadez, nous avons fréquemment vu certaines autruches privées de la ville se promenant dans la plaine, avec ou sans berger.

Dans la soirée, et jusqu'à la nuit, orage épouvantable;



25

Vendeuses au marché de notre camp. Agadez. (Pameau de G. Renault.)

Document numérisé par la Bibliothèque universitaire Pierre et Marie Curie - UPMC

Gaston Renault.

nous sommes trempés de tous les côtés, d'autant que nos nattes-toitures sont loin d'être étanches et que la pluie chasse avec violence, le vent passant successivement par tous les rumbus du compas. Bientôt la plaine ressemble à un vaste lac couvert d'îlots qui sont représentés par les inégalités et les exhaussements de terrain; mais le tout sèche dès que cesse la pluie.

4 août. — Brouillard le matin après une nuit humide. Aucunes nouvelles ne sont arrivées d'Irima et d'un kebir des Igueddaléne envoyés par le sultan à la recherche de chameaux. À ce sujet Eddin, qui est notre assidu visiteur, est très pessimiste, et finit par nous dire que nous n'aurons que les chameaux que nous irons recueillir nous-mêmes.

Visite d'un neveu d'El-Hadj-Belkhou qui vient prétendre que tous les chameaux sont encore au Damergou. Il assure qu'aucun des Kellouï n'est remonté vers le nord et que tous au contraire se préparent à tomber sur Moussa de Tanamari et sur les Ikrakazen.

Akhedou fait une longue station dans mon gourbi, vantant les services qu'il nous a rendus, protestant de son dévouement et me demandant un cadeau que je lui promets pour le jour où nous quitterons Agadez.

Le soir orage lointain, quelques gouttes de pluie à huit heures, puis le ciel se rassérène.

5 aout. — Visite d'Arhaïo qui nous dit qu'Irima est rentré, amenant *cinq chameaux*; que les Kelguérez commencent leur mouvement annuel vers le nord-est, que les Igueddaléne amèneront probablement sous peu des animaux.

Les Igueddaléne sont une tribu maraboutique, composée de tholba, ne portant jamais aucune arme, tribu très pauvre mais possédant néanmoins d'assez grands troupeaux. Ils vivent dans l'ouest d'Agadez et on trouve toujours quelques-uns d'entre eux de passage dans la ville.

Outre les denrées dont j'ai parlé, on vend de temps en temps sur le marché une sorte de couscous préparé au Damergou

avec de la farine de haricots et qui constitue un mets excellent, pour le pays. On trouve aussi de la farine de haricots pure. De temps en temps on présente des arachides, et j'ai même vu quelques noix de kola. Il y a à Agadez un vieux Touati du nom de Si-Ahmed, appartenant, comme Si-Moussa, à la tribu des Oulad-Azzi. Il se dispose à rentrer dans son pays et je lui donne un courrier pour France¹. Lamy lui confie aussi quelques lettres. Eddir est venu m'apporter aujourd'hui un cadeau de deux galettes de farine de froment au beurre! que diable va-t-il bien avoir à me demander?

Le soir orage, vent et pluie, nous sommes à nouveau mouillés et c'est plutôt un fâcheux traitement pour ma fièvre.
6 aout. — Arhaïo a un frère qui professe les mêmes goûts que lui, il vient de temps en temps nous signaler le passage de quelque petite caravane avec l'espoir que nous irons nous en emparer. Il occupe ses journées à battre l'estrade dans les environs, en quête d'une opération heureuse à faire ou à nous faire faire.

Il existe ici une profusion d'insectes qui font la joie des troupes de bengali, les hôtes familiers de nos gourbis. Parmi ces insectes il en est un, fortement armé à la bouche, qui percute avec une très grande rapidité les poteaux de gommier secs; le résultat de son travail se traduit par une multitude de trous de deux millimètres, qui criblent les bois, et par une quantité considérable de sciure de bois de finesse extrême qui recouvre tous les objets voisins. Cet insecte a vite raison des poutres de gourbis et il ne faut pas s'étonner de voir de temps à autre ces derniers s'affaisser, leurs supports étant complètement dévorés.

La plaine se couvre maintenant, après les quelques pluies tombées, de petites herbes fines.

D'ordinaire il ne paraît jamais de monnaie d'argent à Agadez, on n'en voit que depuis notre arrivée et je pense que 1. Ce courrier est parvenu en France, mais seulement le 25 juin 1900 par El-Goléa.

les neuf dixièmes des habitants ne savaient pas ce qu'il était un thalari avant la venue de la mission. Tout s'achète ou se vend habituellement par voie d'échange seulement.

7 août. — On vend ici des chapeaux en feuilles de Doum tressées, à bords assez larges, très semblables aux chapeaux européens; les tirailleurs en achètent, Verlet lui-même en prend un pour remplacer son casque hors d'usage et peu à peu tout le monde en sera pourvu.

Les femmes fabriquent des cruches et des marmites en poterie d'argile fine assez bien confectionnées mais insuffisamment cuites et un peu poreuses; ces vases nous sont pourtant d'une grande ressource pour remplacer les marmites de fer des tirailleurs usées, brisées et hors de service. Dans la ville, les habitants n'emploient du reste que ces poteries, sous forme de grandes jarres, pour aller chercher l'eau; aussi voit-on, tout le jour, d'interminables théories d'esclaves portant ces jarres sur la tête et circulant entre Agadez et les différents puits qui l'alimentent, y compris celui de Tinchanmane que nous occupons.

8 août. — Dans la journée on nous amène huit chameaux et trente-trois ânes que le sultan nous envoie *en cadeau*. Akhedou est chargé de nous découvrir quelques ânes de plus en location et de rapporter en outre le traité et une lettre-convention, qui ont été remis au sultan (texte arabe et français) et qu'il a dû signer. Ce dernier nous a fait remettre aussi deux lettres de recommandation, l'une pour l'Anastafidet, l'autre pour des chefs du Damergou; nous allons donc, tant bien que mal, essayer d'un démarrage, pour profiter des ghédirs que les orages des jours précédents ont dû laisser sur la route. Un guide, très renommé, paraît-il, nous a été fourni par le sultan; il se nomme Khelil, hartani d'Agadez, habitué à conduire les caravanes au Damergou, aussi bien la nuit que le jour.

De deux heures à quatre heures, tornade sèche extrêmement violente, vent, poussière; l'atmosphère est devenue

entièrement jaune d'or et il est impossible de distinguer quoi que ce soit, même un grand arbre, à cinquante mètres. Quelques gouttes d'eau seulement au milieu de la tornade.

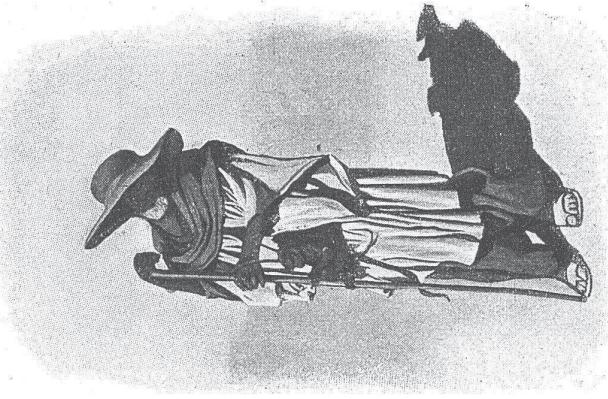
On nous a amené aujourd'hui un singe de la région; il n'a guère que 25 centimètres de hauteur, sa queue est longue et à poils ras. La face est longue, plate et brune et son aspect très doux. Le casque est fauve

avec une barre noire horizontale au-dessus des yeux, à la naissance du front; le manteau est jaune ou café au lait éclairé avec les poils très longs sur les flancs; les oreilles sont terminées, en haut, par une longue touffe de poils. L'indigène qui désire nous vendre ce quadrupème est presque aussi curieux que l'animal lui-même.

El-Hadj a tué dans la journée un très grand vautour de 2 m. 30 d'envergure, à manneau gris fauve, tête chauve très robuste et collier blanchâtre.

9 août. — Nous apprenons aujourd'hui que ce n'est pas le sultan lui-même qui nous a rendu visite lors de notre arrivée, mais bien le Serki-N-Touraoua¹. En conséquence, on dépêche Arhaïo en ville pour prévenir le sultan que s'il ne vient pas immédiatement en personne pour s'excuser de cette plaisanterie de mauvais goût, nous agirons sans retard, et il comprend dans quel sens.

Le singe et son maître, Serki-N-Touraoua est un tilé dont le nom vient du Bornou et du Soudan, c'est le ministre chargé des blancs. On entend par blancs, dans ce pays, les gens de nationalité arabe, par opposition avec les autochtones qui sont noirs; c'est en général un des plus importants visirs des sultans.



J'avais bien entendu, l'autre jour, Si-Moussa dire que le visiteur n'était pas le sultan, mais comme il n'avait pas insisté et qu'il avait pris part à l'entretien, je ne m'en étais plus inquiété.

A quatre heures, le sultan Mohamed-Ben-Abd-El-Kader-Ben-Bâqerî, à cheval, fait son entrée solennelle dans le camp avec une suite d'une vingtaine d'individus et il est reçu dans la grande tente-popotte. C'est un homme âgé d'une soixantaine d'années, tout aussi noir que son Serki-N-Touraoua, mais visiblement sans grande envergure, et sans grande énergie. Il est accompagné de son neveu Irima; celui-ci est d'un beau noir, mais avec un nez et des lèvres moins accentués que chez les nègres, il a de beaux yeux, la physionomie souriante, la face et le regard intelligents. Son cou est long et ses extrémités d'une finesse remarquable. Il doit friser la cinquantaine, d'après ce que disent les poils blancs de sa barbe et de ses cheveux rasés court. C'est un homme à esprit très vif et visiblement très intelligent et très actif. Le Serki-N-Touraoua, déjà décrit, est près de lui, de même que son frère. Le sultan, Irima et le serki sont vêtus simplement de gandouras du Soudan ou blanches ou bleu passé et d'un haïck. Leurs têtes sont entourées d'un turban moyen en forme de disque aplati, le sommet de la tête est nu et les cheveux sont coupés ras. Les deux derniers portent la lance, le sabre, et le poignard de bras et présent sans arrêt du tabac du Soudan. Autour de ces trois personnages se présent le Cadi, l'Iman, des tholbâ de Ghât, et les négociants du Touat.

Nous reprochons tout d'abord, au sultan, la substitution de personne qui a eu lieu le 29 juillet; il s'excuse très vivement, disant qu'il n'a point voulu mentir, que les interprètes ont mal expliqué la situation, que le Serki-N-Touraoua est toujours celui qui est envoyé le premier pour recevoir les étrangers et s'enquérir de leurs besoins... Enfin il adresse très humblement toutes les excuses possibles. Il lui est donné lecture du traité et de la lettre-convention qu'il va signer aujourd'hui même, tant en sa qualité de sultan d'Agadez qu'en celle d'Amenokal de tous les Keloui.

On remet en cadeau au sultan deux sabres de spahis, un collier d'ambre et quelques Bou-Thyr, il accepte le tout avec une satisfaction visible. Nous ajoutons que nous lui destinons beaucoup d'autres objets, mais que devant le refus des Touareg de nous fournir des moyens de transport force nous a été de tout détruire à In-Azaoua et à Iferouane.

Lamy, escorté par quatre sections en armes, accompagne le sultan jusqu'à son palais, là, il fait planter le drapeau sur le palais même, et le sultan s'engage à le laisser déployé tant que nous serons présents, et à le hisser sur sa maison chaque fois qu'un blanc quelconque se présentera à Agadez. En le quittant, et avant de rentrer au camp, Lamy passe par la mosquée, où l'Iman prononce, avec tous les spectateurs, une nouvelle *falsa* pleine de l'onction que les musulmans savent mettre en ces sortes de manifestations.

Dans la soirée Akhedou rapporte lettre et traité signés et revêtus du sceau du sultan, il amène aussi les quelques âmes de surplus que nous lui avions demandés. Tout est donc paré pour le départ et il ne nous reste plus qu'à marcher de l'avant. Il est pourtant une question des plus inquiétantes, c'est celle de l'eau : nous pouvons encore enlever tout ce que nous possérons ici, mais nous n'avons point de convoi d'eau et il nous faut donc ne compter que sur les puits vaguement promis par les guides, et entre ces puits, sur les ghedirs probables qu'une heureuse fortune aura remplis pour nous sur la route. Nous sommes impuissants à modifier cet état de choses et le devoir est de marcher, mais il y a certainement devant nous une large part d'imprévu très redoutable.

10 août. — La mission se met en route un peu avant deux heures du matin par une nuit belle mais noire. Heureusement le chemin est facile et s'avance sur un plateau ondulé très légèrement recouvert, dans sa première partie, de très petits gommiers. Plus loin le plateau devient nu et il est

coupé de ravines plates insignifiantes et sans berges, ce sont même plutôt des lignes de thalwegs indécis qui forment des zones de végétation sur le régénéral du terrain.

A 11 kilomètres du point de départ, on traverse une première rivière plate contenant un petit nombre d'arbres bas avec du Lemmad, du Mrokba et une autre graminée verte nouvelle¹; 2 kilomètres plus loin autre rivière de même genre, mais couverte de petites dunes minuscules d'un sable brun et terreaux. Enfin, à égale distance, troisième thalweg dont les bords laissent apercevoir des grès à stratifications horizontales. Plus loin nous montons sur un petit plateau rocheux, où abonde le quartz roulé, et dont nous redescendons bientôt le versant opposé qui nous amène aux puits d'Aballakh dans le ravin de même nom, où nous campons. C'est là la première eau annoncée par Khellil; les puits y sont nombreux mais tous remblayés; on se met au travail aussitôt, malheureusement l'eau est à peu près absente et ce n'est qu'au prix d'efforts ininterrompus et d'un puissant quart par quart que l'on arrive, à cinq heures du soir, à réunir la quantité de liquide strictement nécessaire pour faire une tasse de café pour chacun de nous, et il nous faut souper sur notre soif. Il est bien entendu qu'aucun animal n'a pu boire: ni chevaux, ni ânes, ni bœufs, ni moutons et tous s'en tirent par une chanson de plus et tout est dit. Les quelques bœufs de boucherie que nous emmenions se sont sauvés vers Agadez, ils ne peuvent être repris qu'après une longue poursuite, et encore quelques-uns manquent à l'appel. Le guide nous déclare que l'étape de demain est de la même longueur que celle d'aujourd'hui (24 kilomètres) et nous fait espérer que nous trouverons de l'eau de ghedirs; tant mieux, car dès maintenant chacun a diablement soif. Dans l'après-midi tornade énorme qui vient du nord-est et qui soulève de véritables trombes de terre et de sable et qui, après nous avoir

1. Son nom est Sandoukou.

littéralement aveuglés, fuit, une heure après, en ne nous donnant que quelques gouttes de pluie.

11 août. — Le départ s'effectue à minuit et quelques minutes sur un grand plateau analogue à ceux d'hier. Il est coupé de nombreuses cuvettes ou thalwegs à sol de terre argileuse, recouverts d'une végétation très dense et très serrée de graminées, sèches pour le moment, et où domine une espèce voisine du Négi. L'aspect général est celui d'une immense plaine de chaume non coupé. Ces points, qui de temps en temps sont recouverts par les eaux, sont sillonnés de nombreuses crevasses qui opposent à la marche, surtout à une marche nocturne, de très grandes difficultés; hommes ou bêtes ne cessent point de tomber, les pieds s'engageant dans ces sortes de chaussettes que les tiges de graminées qui les couvrent viennent encore aggraver. Le soleil monte et chauffe dès le matin, il accentue la soif de tout le monde; les collines de l'horizon, vers lesquelles on marche, semblent ne point s'approcher et conservent invariablement leur taille et leurs colorations.

Des gazelles et de grandes antilopes défilent devant nous et sur les flancs de la colonne qui commence déjà à s'allonger terriblement. Nous apercevons aussi, au loin, deux autruches qui, après nous avoir attentivement examinés, disparaissent à toute vitesse. Ça et là des trous qui recèlent de grandes tortues terrestres enfouies à l'ombre des graminées, l'une d'elles que je mesure compte 0 m. 45 sur 0 m. 35.

A 15 kilomètres d'Aballakh, nous traversons une vaste vallée, à végétation herbacée encore plus drue que dans les précédents thalwegs, et avec emplacements restreints où les herbes sont vertes. La terre y est partout fendue, dans tous les sens, et profondément entaillée par les traces d'animaux ayant traversé au moment de la période humide. Tout cette contrée doit être une sorte de lac après les grandes pluies. Les chameaux avancent encore, mais les ânes ont la plus grande peine à marcher dans ce terrain raboteux et inégal, beaucoup tombent, d'autres perdent leurs charges.

À 6 kilomètres plus loin petit seuil de collines très basses, après lequel s'ouvre devant nous, et s'étale pendant près de 14 kilomètres, une immense plaine à sol et à végétation entièrement identiques à ceux de la précédente. La seule différence est que de temps à autre elle laisse voir quelques surfaces nues de gros rég de quartz poli sur une terre rouge. Cette plaine se termine enfin et nous abordons le premier échelon des collines, très basses du reste, qui dressent devant nous depuis le jour leur irritante silhouette, qu'il semblait que nous ne dussions jamais atteindre. En ce point, j'arrête mon cheval pour attendre l'arrière de colonne et le passage de Bitour, qui monte pour le moment le méhari d'El-Hadj, et pour lui dire de le prêter à Villatte, lequel n'ayant plus de monture chemine à pied et paraît extrêmement fatigué. Le défilé de la mission se déroule lentement auprès de moi et c'est un lamentable et attristant spectacle : les hommes exténués, les pieds en sang, car ils sont pour la plupart sans chaussures, avancent péniblement, redressant les charges des ânes, relevant ceux qui tombent, abandonnant, en fin de compte, ceux qui demeurent inertes, incapables d'un effort de plus. Tous les hommes ont la gorge sèche et se demandent si ces collines ne sont pas un mirage trompeur et si jamais ils arriveront à l'eau¹! Ce long calvaire prend fin et toute la colonne est maintenant devant moi ; je retrouve Bitour, lui donne mes instructions, puis je fais hâte pour regagner le plus vite possible la tête. En route je croise Leroy, aussi à pied bien entendu, et qui marche pourtant encore ; les officiers en tête de leurs sections encouragent leurs hommes à avancer, leur signalant le danger de rester isolés en arrière ; eux-mêmes sont exténués, mais ils continuent courageusement à remplir la tâche ingrate et pénible de veiller à tout et de faire renaître l'espoir dans le cœur de gens morts de soif et découragés. La colonne a maintenant près de cinq kilomètres de longueur et ce n'est

¹. Il y a des hommes qui, dans cette mémorable journée, ont été jusqu'à boire leur urine.

qu'à onze heures et demie que je rejoins Lamy, Dorian et l'avant-garde au moment où ils s'arrêtent dans un petit ravin des collines d'Irhaiéne devant une série de tilmas ensablés au milieu de quelques palmiers Doum. Les hommes de l'avant-garde fouillent aussitôt ces trous, mais le terrible soleil de ce pays les a asséchés de fond en comble et on arrive à la roche sans résultat. Il faut pourtant boire et Khelil a promis des ghedirs dans ces collines mêmes. En conséquence Khell et les Chamhba sont envoyés en recherche dans les ravins voisins, il est convenu qu'ils tireront deux coups de fusil dès qu'ils auront trouvé de l'eau.

Pendant ce temps quelques bries de l'escorte nous rejoignent peu à peu, mais très lentement, et ce n'est qu'une heure plus tard que des coups de feu nous annoncent l'heureuse issue des recherches. Nous nous dirigeons donc sur le bruit et trouvons en route un des Chamhba qui nous amène à un trou d'eau dans la roche où nous pouvons enfin étancher notre ardente soif. Il ne faut pas oublier que dans la journée d'hier nous n'avions bu qu'un quart de café et rien depuis. La quantité d'eau dans le ghedir est peu importante et il faut en trouver d'autres : les chevaux meurent littéralement de soif et ne peuvent plus avancer.

Enfin, dans la rivière, en amont des premiers trous à sec rencontrés, les Chamhba découvrent d'autres tilmas, tilmas d'Irhaiéne, au fond desquels sourd un peu de liquide ; tout le monde s'y rend et nous y campons, après avoir expédié sur l'arrière quelques chameaux chargés d'eau et les Chamhba, pour donner à boire à ceux qui n'ont pu encore rejoindre.

On fait ensuite boire un peu les chevaux, les bœufs et les moutons, mais non pas à leur soif, tant s'en faut, car les tilmas n'ont qu'un très faible débit. On fait l'appel vers dix heures du soir, il ne manque qu'un seul homme, mais on le retrouvera facilement, car je l'ai vu moi-même à 2 kilomètres du campement, couché et décuragé. Pour donner une idée de la fatigue des hommes il me

suffira de dire qu'à six heures du soir, dans un premier appel fait au camp, *il manquait 28 hommes sur 48* dans la première section et qu'il en était à peu près de même dans les autres. Ce n'est donc que très lentement et après avoir absorbé un peu de l'eau envoyée sur l'arrière que les tirailleurs ont pu rejoindre peu à peu, et c'est dans cette circonstance qu'il a été donné de juger du dévouement des Chambba qui, ayant accompli comme tout le monde cette pénible marche de 43 kilomètres, sont repartis avec des outres à la recherche des retardataires. Au résumé, le 11 août aura été une journée terrible pour les officiers, pour les hommes, et pour les animaux. Elle doit prendre date dans mon récit et, aujourd'hui qu'elle n'est plus dans mon esprit qu'un songe lointain, je puis bien dire que c'est celle où la Mission Saharienne a couru le plus redoutable danger, celui de la mort par la soif et celui non moins grand d'une attaque touareg qui aurait pu se produire et qui, sur une colonne aussi longue, aurait eu des résultats désastreux, d'autant que vers la fin de l'étape, les hommes exténués auraient manqué de leur ressort habituel et que les groupes de la mission, assaillis séparément, courraient le risque d'un complet anéantissement.

12 août. — Dès avant le jour, les Chambba et un petit détachement, avec quelques chameaux, sont expédiés sur la route parcourue, pour retrouver l'homme qui manque encore et pour rapporter les charges laissées sur place par suite de faiblesse des ânes; ce détachement accomplit heureusement sa tâche, ramène l'homme, et une partie des bagages abandonnés. D'autre part, et comme les tilmas d'ici sont tout à fait insuffisants, que les animaux n'ont qu'à peine bu et les ânes pas du tout, on expédie Khellil à la recherche de ghedirs mieux fournis, sous l'escorte d'un Chambbi. Ces deux hommes rentrent quelques heures après, annonçant l'heureuse découverte d'un grand ghedir très important situé à assez courte distance de notre camp actuel. Lamy, accompagné de Métois, part aussitôt, emmenant tous les animaux sans exception et

une soixantaine d'hommes. Il ne revient qu'à la nuit après avoir fait boire tout le troupeau et avoir constaté que, si l'accès du ghedir dans un petit ravin de grès est difficile, le volume d'eau qu'il contient est considérable. En conséquence il est décidé que dès demain matin nous irons camper à proximité immédiate de ce point d'eau.

Pendant la nuit, nous sommes de nouveau réduits à la dure nécessité d'enterrer ici un certain nombre de caisses de munitions et d'approvisionnements; nos pertes en ânes et en chevaux dans la terrible marche qui vient de se terminer ont été assez fortes et nous ne pouvons plus changer ce qui nous reste.

Dans la journée, les négresses qui nous suivaient rejoignent, clopin-clopant, surmenées elles aussi, par la dureté de l'étape. *13 août.* — Alerte vers deux heures du matin, nous sommes réveillés en sursaut par une série de détonations : c'est le petit poste d'aval qui, ayant vu des ombres, a fait feu; malheureusement d'autres tirailleurs sur les faces mêmes du camp ont aussi tiré, si bien que dans la nuit noire il en est résulté un certain brouhaha et qu'un homme a été grièvement blessé et est mort le lendemain matin.

Le départ a lieu à cinq heures et demie, en longeant d'abord la base des petites collines de grès qui nous dominent, et sur lesquelles nous montons peu après pour aller camper, à kilomètres plus loin, à quelques centaines de mètres du grand ghedir découvert la veille. On a relevé en route, et tout près du camp, la trace de cinq Touareg à pied; en les suivant on a trouvé le point où les montures de trois d'entre eux avaient été agenouillées, et d'où ils sont repartis vers le nord. Ce sont ces indigènes qui, en rôdant autour du camp, ont probablement causé l'alerte de la nuit. Nous avions du reste déjà constaté que nous étions ainsi suivis par de petits groupes désireux de recueillir nos épaves ou de nous voler des animaux. Les bœufs du troupeau ont pris la fuite à toute vitesse au moment de l'alerte de nuit et n'ont pu être rejoints; il ne nous reste plus que les moutons.

Bitour tue un petit vautour chauve, qui présente cette bizarrie de porter dans la cuisse une flèche déjà tirée depuis quelque temps et qui lui donnait en volant une bien singulière allure.

Aussitôt après le campement on fait boire tous les animaux pour être prêts à partir. A cinq heures, coup de vent violent avec trombes de sable et quelques gouttes de pluie. Tout se calme à six heures et nous nous mettons en marche vers sept heures, nous dirigeant sur un puits que le guide nomme Ano Unso ; nous cheminons sur un vaste plateau ondulé, sorte de plaine hoisée de petits gommiers et très couverte de graminées telles que le Mrokba, le Négi et son similaire, le Lemmad et une sorte de Siffar. Le tout est très sec mais touffu et abondant. On relève des traces de girafes : c'est pour la première fois qu'elles frappent nos yeux, et les Chambha restent rêveurs devant cette empreinte si voisine de celle du chameau, au premier abord. Partout terre sablonneuse de bonne qualité percée seulement de quelques affleurements de grès. Khéïl, qui avait dans le principe suivi à peu près régulièrement l'azimut de route qu'il nous avait indiqué lui-même pendant le jour, se met à oublier, d'abord légèrement, puis fortement dans l'est et enfin peu à peu, tournant toujours, il nous mène directement au nord; cette singulière direction me frappe vivement, en même temps qu'elle saute aux yeux de Lamy. Le guide est interrogé et prétend qu'il suit la bonne voie ; nous lui faisons alors remarquer qu'il nous ramène tout simplement à Agadez, mais il répond sans hésitation, *en montrant le sud* : « Mais Agadez est là ! » et lorsque nous lui indiquons le nord, il réplique : « C'est là le Damergou ! » Continuer la marche dans de pareilles conditions serait de la dernière imprudence, évidemment Khelil nous trompe sciemment et il n'est pas d'autre parti à prendre que de regagner l'eau que nous venons de quitter ; le démi-tour est donc aussitôt ordonné pendant que l'on fait garder à vue le guide par deux ou trois tirailleurs. Il est en ce moment près de dix

heures du soir, nous marchons ainsi, à peu près, sur notre trace, jusqu'un peu avant minuit, moment où nous nous arrêtons tout près d'Irhaiéne, mais hors de portée de la voix afin de pouvoir envoyer une reconnaissance en avant.

14 août. — Dès deux heures du matin une patrouille, composée des Chambha et de huit tirailleurs volontaires, dirigée par El-Hadj-Abdul-Hâkem, est expédiée au ghedir avec mission de s'emparer des indigènes qui pourraient s'y trouver. Nous-mêmes nous partons au petit jour et, une heure plus tard, nous arrivons sur le terrain de notre campement de la veille. La patrouille rentre presque en même temps que nous et ramène, des 'tilmas de notre premier campement, deux chameaux et trois prisonniers Touareg : ce sont précisément de ceux dont nous avions vu les traces. Ils déclarent qu'ils ne nous suivaient que pour recueillir les animaux ou les charges que nous laissons en arrière.

On interroge successivement et séparément ces hommes ; tous déclarent ne pas connaître le pays plus au sud : c'est évidemment là une tactique conçue à dessin, mais elle ne tarde pas à céder devant la menace d'une correction corporelle. Le premier, indigène assez âgé des Kel-Ferouane, nommé Guedd-El-Kheir, déclare que nous laissons la route du Damergou dans notre ouest ; cette route, qui se nomme *Trik Azarhète*, serait très suivie et comporterait comme points d'eau : Tequiddi, Abellama, Tembellaga, Tedalaka, Techiasco et le Damergou¹. Le second, Abo, cousin du premier, ne connaît pas la route, ce qui est confirmé par le précédent en dehors de sa vue. De même pour le troisième, Yla-Ag-Abani, Amghad des Kelguérez. On les isole et on les confie en garde aux sections. Guedd-El-Kheir nous servira de guide.

Quant à Khelil, une recherche dans ses bagages a fait constater que son âne, au lieu du grain qu'il avait promis de prendre pour sa nourriture, ne portait qu'une ou deux nattes

¹. Nous avons pu vérifier postérieurement l'exacitude de ces informations.

et des autres remplies de sable, plus une autre vide pour l'eau. Lamy donne l'ordre de le fusiller et de garder son fils à vue. Il est évident que, soit de son propre mouvement, soit pour obéir à des prescriptions données d'avance, Khéil voulait nous tromper et qu'il comptait sur la soif pour semer peu à peu les hommes de la mission et se débarrasser de nous. Il ne nous est pas possible de nous faire illusion sur la façon de penser à notre égard, des gens d'Agadez, aussi bien le sultan que tous les autres. Ils ne voulaient, à aucun prix, nous voir suivre les chemins frayés, sachant fort bien que les caravanes montantes, non averties, ou tout au moins la première, tomberaient entre nos mains. Ils tenaient absolument à éviter cette alternative, d'où les ordres donnés à Kheil. Ils avaient ainsi la certitude de nous mener à la soif fatale, moment auquel nos hommes eussent été déprimés outre mesure, ne cherchant plus qu'un peu d'ombre et l'espoir d'un puits, que le guide aurait sans cesse signalé très proche; grâce à cette situation, le guide lui-même se serait facilement échappé au dernier moment, avec une autre d'eau sur son âne, laissant la mission désorientée et anéantie dans les solitudes, sans eau, de cette région redoutable. Les Touareg auraient attendu les dernières convulsions du dernier des survivants avant de paraître et de s'emparer de nos dépouilles. Voilà certainement le projet conçu par les indigènes, projet qui, fort heureusement, n'a pas reçu de réalisation.

Dès la rentrée de la patrouille, ce matin, il en avait été expédié une seconde, forte de vingt hommes avec deux Chambba, qui a été relevée par une troisième, partie à trois heures. Cette seconde patrouille rentre en ramenant deux nouveaux Touareg prisonniers, un gamin et un homme assez âgé; ce dernier fournit, sur la route, des renseignements qui concordent absolument avec ceux de Guedd-El-Kheir. Il nous donne sur Agadez les nouvelles suivantes : les Kel-Ferouane avec Ghâli, Aïa et d'autres notables sont revenus dans la ville aussitôt après notre départ; Akhedou n'a pu nous rejoindre

— comme il l'avait formellement promis — parce qu'il n'a pas de méhari.

Nouveau sacrifice ce soir : on procède à l'enfoncement dans le sol d'un certain nombre de charges, afin de conserver haut le pied quelques animaux, pour remplacer ceux qui ne vont pas manquer de tomber dans la nouvelle marche que nous allons tenter sous la conduite de Guedd-El-Kheir. Le gamin prisonnier s'est évadé pendant la nuit.

15 août. — Dès le jour nous levons notre camp pour aller l'établir à 1 800 mètres de là, en un point d'où le ghdir est plus rapproché et beaucoup plus abordable, ce qui nous permettra d'abreuver plus facilement tous les animaux avant la définitive mise en route. La brume est intense et le mirage violent ce matin; les guides déclarent qu'avec un pareil état de l'atmosphère, ils seraient incapables de se diriger, soit la nuit, soit le jour.

De nombreux vautours sont les hôtes inévitables des abords du camp. En outre, les rochers voisins sont remplis de pigeons et nous voyons des vols de canga; on trouve aussi des porcs-épics.

Du millier de chameaux partis avec nous de Ouargla, il ne reste plus que deux : un de mes méhara, et le méhari d'El-Hadj-Abdul-Hakem. Un autre de mes méhara était mort en quittant Aoudéras, un troisième, le jour de l'arrivée à Agadez, le quatrième, enfin, l'avant-dernière nuit. Il faut dire que les deux qui subsistent ne tiennent presque plus debout, ils ont tellement fait de courses et tellement porté de charges que cela n'a rien qui puisse étonner.

Au moment du départ, le Chambbi Embark est absent, impossible de le trouver; il était déjà ainsi resté en arrière à plusieurs reprises, et il avait fallu mourir de soif en retournant à In-Azaoua avec Lamy, un jour qu'il s'était imprudemment éloigné pour chasser.

Nous démarrons à cinq heures du soir, sous la conduite de Guedd-El-Kheir qui annonce que le point visé est le puits

d'Abellama; la route est vers l'ouest- $\frac{1}{4}$ -sud-ouest. Nous avançons sur un plateau de grès avec places de gravier de quartz. Ce plateau est coupé de nombreux thalwegs plats et de parties planes boisées de Tamat et couvertes de touffes de graminées sèches. A quelques kilomètres, le convoi franchit une ligne de très basses collines — plutôt ligne de petits mornes de grès — avec de très larges intervalles plans donnant naissance à une forte végétation de graminées, aussi sèches que les précédentes, que dominent quelques Tamat, Adjar et Tadent rabougris, et que sillonnent de nombreuses traces de girafes. Par moments la plaine se boise davantage.

A sept heures et demie, nous sommes enveloppés par un coup de vent formidable avec éclairs, tonnerre, poussière, qui ne dure guère que vingt minutes, et se manifeste juste au moment où nous rejoignons un medjebé qui paraît fréquenté et qui s'incline et fait dévier notre direction vers le sud. A neuf heures, arrêt; le guide prétendant que le puits est très rapproché, et que nous pourrons l'atteindre demain matin de bonne heure et en trouver plus facilement le grisément en plein jour. Les animaux sont déchargeés et on campe en carré. Quelques gouttes de pluie à neuf heures et demie; la nuit reste froide et humide.

16 août. — On recharge et on se met en route dès cinq heures et demie. Guedd-El-Kheir ne semble plus très fixé, il hésite beaucoup et change constamment son azimut de route; il n'y a plus trace de medjebé. Il prétend pourtant *être sûr de lui* et marche vite, dans la direction du sud, sur une plaine large semée de petits mornes de grès. Le sol que nous foulons est de l'argile sablonneuse avec emplacements de grès et de graviers de quartz, beaucoup de végétation en touffes de graminées sèches, Tamat, Adjar et quelques Tadent, mais le tout très bas. Les traces de girafes pullulent, de même que celles de grandes antilopes, mais nous n'avons ni le temps, ni la possibilité de les chasser. La plaine peu à peu s'ondule de petits mamelons à contours adoucis mais de même nature que

les mornes qui les précédaient; elle conserve sa même végétation, plus forte parfois sur certaines lignes de thalwegs. Un peu avant huit heures du matin, le guide, qui avait depuis quelque temps fortement incliné vers l'est, déclare qu'il est perdu, qu'il ne reconnaît plus ni sa route, ni le pays. Il est entièrement désorienté et paraît de bonne foi; que faire? Aucune hésitation n'est permise, les autres prisonniers ne savent rien non plus, il faut retourner à l'eau : c'est le point principal, c'est le point capital pour le moment. Encore une fois donc, et de la rage plein le cœur, le demi-tour est ordonné. Nous nous dirigeons, tant bien que mal, et avec l'aide et le flair de notre du Sahara d'El-Hadj-Abdul-Hakem, droit sur le ghédir d'Irhaiéne sans retourner sur nos propres traces, ce qui nous force à parcourir un grand et inutile circuit. Hadji affirme du reste qu'il est rigoureusement certain de sa direction et de lui-même, ce que je n'ai aucune peine à croire, connaissant son impeccable sûreté quand il s'agit d'une route à donner.

A neuf heures un quart, Lamy commande halte pour laisser passer la grosse chaleur. Il nous reste encore assez d'eau pour faire le café pour tout le monde et pour donner, en outre, un quart d'eau à chaque homme. El-Hadj part en avant avec deux méhara et des autres, et une patrouille de vingt tirailleurs et spahis sahariens montés à cheval, emportant aussi des outres avec mission de gagner le ghédir, de rapporter à la colonne une bonne provision d'eau et de laisser sur place une dizaine d'hommes, auxquels Lamy prescrit d'entretenir un grand feu qui nous servira de guide sur si la nuit est sans étoiles. J'ai déjeuné d'un petit morceau de galette et d'un demi-quémaria, le tout arrosé d'un quart d'eau, c'est tout ce que je possède; mes chameaux, déjà surchargés par les instruments et les diverses choses indispensables, ne peuvent recevoir de provision d'eau. Chacun de nous est, au surplus, logé à la même enseigne, mais enfin nous ne mourrons pas de faim ni de soif les uns ou les autres aujourd'hui encore. Les

lièvres abondent partout ici, mais nous n'avons plus de cartouches de chasse et nous sommes forcés de les laisser déguerpir devant la marche de la colonne en ne les menaçant que du doigt.

Guedd-El-Kheir supplie qu'on ne lui fasse aucun mal : il s'est égaré, il ne sait plus le chemin, mais il promet de nous fournir une vingtaine de chameaux de rançon quand nous serons revenus au ghedir. L'autre prisonnier, qui hier ne connaissait pas le pays, déclare maintenant que le puits que nous cherchions est dans l'ouest-sud-ouest et qu'en partant ce soir, nous y serions demain après midi, mais notre confiance en eux est évanouie.

El-Hadj et une partie de la patrouille, partis ce matin à dix heures, rentrent à quatre heures avec tous leurs chameaux chargés d'outres pleines, ce qui va permettre de distribuer de l'eau et de faire faire la soupe aux hommes. C'est dans des occasions comme celle-là que l'on peut juger de l'énergie, de la sagacité et du dévouement dont étaient capables mes Chambha et en particulier leur chef El-Hadj-Abdul-Hâkem. Ils étaient souvent chargés des besognes dangereuses, difficiles ou délicates, et, sans broncher ni murmurer une seule fois, ils les ont toujours accomplies simplement et à notre entière satisfaction, nous rendant parfois les plus signalés services. Je manquerais à tous mes devoirs si je ne le répétais pas une fois de plus, et j'ai éprouvé une très vive satisfaction, au retour, lorsque le Gouvernement a bien voulu m'accorder pour eux les distinctions que je demandais, et en particulier la croix de la Légion d'honneur pour El-Hadj-Abdul-Hâkem. El-Hadj n'a trouvé autour du ghedir aucune trace d'Embarek, mais il a la quasi-certitude que notre malheureux compagnon a été tué ou fait prisonnier par des rôdeurs touareg, sans cela il serait venu boire au ghedir et aurait certainement suivi nos traces.

A quatre heures et demie, coup de vent très violent, orage avec poussière insupportable et quelques gouttes de pluie ;

retour offensif du météore et forte averse à sept heures du soir.

La mission se remet en route à sept heures vingt minutes, sous la conduite d'El-Hadj et marchant droit sur Irhaiéne ; la route se déroule en entier sur un plateau semi-boisé de petits Tamat et couvert de touffes de graminées moins fréquentes et moins denses que sur notre itinéraire plus à l'ouest. Çà et là aussi petits mornes de grès.

Le feu, entretenu par les hommes restés au ghedir, apparaît à nos yeux longtemps avant l'arrivée et nous permet de parcourir une ligne droite et rigoureuse qui nous amène à notre ancien campement à dix heures un quart.

17 août. — Il ne nous reste plus de mil, à peine si nous avons encore quelques moutons, les guides ne savent pas les routes ; nous ne pouvons donc plus — après les deux tentatives infructueuses et même dangereuses que nous venons de tenter, et quels que soient nos énergiques désirs de continuer la marche — songer à reprendre la route du sud et il faut de toute nécessité gagner de nouveau Agadez, obtenir de gré ou de force des approvisionnements de route, des animaux de transport, un ou plusieurs guides sûrs, et forcer le sultan à nous donner des explications sérieuses sur le choix qu'il avait fait de Khelil, cet homme qui ne cherchait qu'à nous semer les uns après les autres sur les plaines de l'Ahala.

On abreuve tous les animaux dès le matin, pour être prêts à charger ce soir. Lamy réunit les tirailleurs et leur fait un speech dont voici la substance : « Il y a cette nuit une longue route à faire, pour que la seconde nuit, celle où nous rejoindrons Agadez, soit courte et peu fatigante. Il faut donner un dernier effort avant de retrouver notre ancien campement d'Agadez. Je compte sur vous, etc. »

Une patrouille de huit hommes, dont El-Hadj et un autre Chambhi, est partie ce matin dès trois heures pour se rendre aux tilmas de notre premier campement et tâcher d'y relever des traces ou d'y saisir des rôdeurs ; elle rentre un peu après

le jour sans avoir rien constaté de nouveau. El-Hadj-Abdul-Hakem a retrouvé le cadavre de ce pauvre Embarek-Ben-Amara, frappé d'un coup de lance dans le côté gauche et de deux coups de sabre, l'un au cou, l'autre à la figure. Voici ce que disent les traces : Embarek, au moment du départ pour le camp de la patrouille avec laquelle il se trouvait, a rempli sa petite outre aux tilmas (le 13 août), il a eu ensuite, on ne sait pourquoi, la malencontreuse idée de remonter la branche est de la rivière aux Doum, celle de notre premier arrêt du 11 août; puis il a franchi un petit col qui le ramenait vers notre camp et c'est un peu en deçà de ce col qu'El-Hadj a retrouvé son cadavre déjà entamé par une douzaine de grands vautours. Ce point est tout près du camp et c'est presque à portée de voix de nous qu'il a été assassiné. Il faut dire qu'Embarek était un peu sourd et n'avait pas une vue excellente, et malgré ces infirmités relatives, il avait la mauvaise habitude de s'éloigner à droite-ét à gauche sans avertir personne.

La colonne est mise en route à quatre heures et demie du soir, elle descend lentement la petite chaîne de collines d'Irhaiéne pour s'avancer ensuite sur la vaste plaine plate que j'ai déjà décrite. A sept heures, coup de vent violent et flots de poussière qui nous aveuglent, orage toute la nuit. On campe en carrière vers onze heures pour laisser reposer et dormir un peu les hommes.

18 août. — La marche est reprise à une heure et demie du matin, c'est toujours El-Hadj qui guide, tout le monde est très las et le convoi n'avance que lentement et péniblement. Après 6 kilomètres de marche environ, la nuit devient très noire, le ciel se couvre tout à fait, aucune étoile n'est plus en vue, il est à peu près impossible de se diriger. A ce moment des coups de feu et des cris d'appel se font entendre en arrière et tout à fait à gauche, c'est évidemment une fraction du convoi qui, s'étant attardée à recharger quelques animaux, a dû s'égarer dans l'obscurité profonde de la nuit et qui nous recherche. On fait halte, on sonne des appels de clairons et

on allume des feux. Il est trois heures du matin, ordre est donné de faire le café et bientôt, la fraction égarée ayant rejoint la colonne, tout le monde s'endort sous la garde des sentinelles. A cinq heures et demie, la marche est reprise et nous amène, un peu avant neuf heures, à notre ancien campement d'Aballakh, après une marche totale de 45 kilomètres. Tout la plaine que nous venons de parcourir est sillonnée de quantité de traces de gazelles, d'antilopes, d'outardes, etc.

Les puis d'Aballakh sont toujours aussi pauvres en liquide et la journée entière est employée à extraire, *lasse par lasse*, l'eau nécessaire à la colonne, comme la dernière fois, personne n'éteigne sa soif et il est impossible de faire boire aucun des animaux.

Tout est prêt pour le départ, les animaux sont chargés lorsque à quatre heures et demie nous sommes assaillis par la plus belle tornade qu'il m'aît jamais été donné de contempler. Le coup de vent vient du nord-est et se manifeste d'abord, au loin, par de hauts et immenses nuages de poussière, d'une teinte cuivrée sinistre, qui envahissent, pour l'œil tout au moins, le quart de la hauteur du zénith. Ces nuages, terminés par des panaches écherelés, s'avancent avec une fantastique rapidité et nous abordent avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste. Ce phénomène dure pendant une heure avec une intensité énorme, aveuglant tout le monde, déchargeant les chameaux, renversant les ânes; impossible de tourner la figure du côté du vent qui vous cingle, non seulement de stable mais aussi de gros graviers, impossible de voir quoique ce soit à quelques mètres, il nous faut laisser passer la tourmente et la mission ne peut se mettre en marche qu'à cinq heures et demie. Il fait encore grande brise mais on parvient à voir un peu. Des gouttes de pluie tombent jusqu'à six heures et demie en même temps que le vent se calme peu à peu, l'orage fuyant, avec de grands éclairs continus, vers le sud-ouest.

A huit heures, nous nous trouvons au milieu de vastes

ghedirs, une pluie diluvienne a dû tomber sur le sol il y a quelques heures à peine, tous les sentiers du medjebé sont remplis d'eau, il semble que nous avancions dans un lac parsemé d'îlots. Tous les hommes et les animaux étanchent leur soif à leur aise et nous continuons à patauger dans la boue sableuse du sol, ce qui n'était arrivé à aucun de nous depuis bien longtemps. Le terrain est profondément imbibé partout. A onze heures, nous sommes à 1 200 ou 1 300 mètres d'Agadez dans l'enceinte de laquelle on entend un tumulte formidable : cris, youyous, hurlements, batteries de tambour sans interruption, rien n'y manque. Il est évident que l'on y connaît notre présence ici, ce qui est d'autant moins surprenant que j'ai relevé, à un kilomètre en arrière dans la boue, la trace absolument fraîche de trois chevaux qui cheminaient *au pas* dans notre direction et qui, nous ayant vus ou entendus sans doute, ont rebroussé chemin *au galop*, comme le prouvent très visiblement les empreintes profondes qui se dirigent vers la ville.

Étant donné la situation, Lamy fait faire halte, on décharge les animaux et on s'endort, en carré autour d'eux, jusqu'au jour. Le terrain est trempé et, bien que nous soyons là sur du gros rég de gravier, nous sommes presque couchés dans l'eau. Une heure après notre arrêt tout bruit cesse dans la ville, mais cependant tout le monde y veille, car une patrouille des Chambha et de quelques tirailleurs, envoyée à la découverte, rapporte en revenant qu'elle a vu des sentinelles placées autour de la ville, mais sans êtreaperçue par elles.

19 août. — Aussitôt le jour, les cris et les youyous reprennent de plus belle. On aperçoit un peu partout, sur les éminences qui se trouvent en ville, sur les terrasses, sur les ruines, des groupes d'hommes rassemblés, des groupes de femmes. Nous chargeons les animaux et la mission se met lentement en marche en ordre de combat, pour parer à toute éventualité; les deux canons sont tirés à bras sur leurs affûts. La route, pour regagner notre ancien campement de Tincha-

mane, passe à toucher la ville, et dès que nous sommes à 150 ou 200 mètres des maisons, un homme se détache d'un groupe et vient à nous : c'est Ahmed le Ghâti⁴ déjà vu ici dans l'entourage du sultan; il vient nous sauver de la part de ce dernier et manifeste son étonnement de nous voir revenus. Nous le mettons rapidement au courant des événements qui se sont produits : trahison du guide, assassinat d'Embarek, absence d'eau dans les puits; et nous le chargeons d'aller aviser le sultan de ces choses et de lui demander des explications.

Les cris ont cessé mais les terrasses et les terre-pleins derrière les maisons sont remplis de groupes. Ahmed revient peu après nous dire que le sultan nous envoie ses compliments et qu'il nous prie de reprendre nos anciens camps, promettant de nous fournir tout ce dont nous aurons besoin (?). Continuant donc à longer la bordure est de la ville, point où les terrasses se sont vidées de spectateurs à notre approche, nous ne tardons pas à atteindre notre campement de Tincharmane.

La zeriba est à peu près intacte, sauf sur un ou deux points où on a pratiqué des brèches, les indigènes ont seulement enlevé toutes les nattes et tous les pieux de nos gourbis. Vers huit heures on voit entrer, à grande allure, une trentaine de cavaliers à méhara dans la ville, ils en repartent presque aussitôt après, se dirigeant vers l'ouest d'où ils étaient venus; une demi-heure plus tard nouvelle entrée de vingt méhara et d'un cavalier. Sont-ce les mêmes, et que veulent-ils?

Ahmed arrive peu après nous, amenant des négresses et des nattes pour reconstruire nos gourbis démolis. Il est mis en présence de nos prisonniers, et il est avisé que ces derniers n'auront la vie sauve et la liberté qu'à la condition que le sultan, qui en est responsable, puisque ce sont ses sujets, ou bien leurs parents, payent la *Dia*, le prix du sang d'Embarek, le vol de ses armes, en fournissant les chameaux qui nous déclarent peu sympathiques.

⁴. Ahmed est généralement employé comme fac-similé par le sultan et par Irima. Entre temps il est négociant; c'est un homme fin, mais habile, menteur, très effronté, très lènac et aussi très âpre au gain et auquel les indigènes sont peu sympathiques.

sont nécessaires ; que d'autre part le sultan ait à nous faire livrer sans retard le grain qui nous est indispensable, car il ne nous reste pas un litre de mil à manger. On remet à cet effet, à Ahmed, une lettre pour le sultan, lui prescrivant de nous envoyer le Serki-N-Touraoua et Irima afin de pouvoir discuter avec eux nos affaires, et le menaçant d'un bombardement de la ville s'il ne se rend pas promptement à nos désirs, et s'il ne fait pas preuve de bonne volonté. Nous sommes trois cents hommes qui avons faim, nous payons tout ce qui nous est livré, mais nous exigeons que l'on nous le livre.

Ahmed revient à cinq heures amenant une centaine de kilogrammes de mil, et apportant une lettre du sultan. Ce dernier donne toutes les assurances possibles de bonne volonté et nous prie instamment d'attendre la venue d'Irima et du serki qui se présenteront demain. Sa commission remplie, Ahmed, après avoir été diplomate, redrevient négociant : il soulève la question du prix du mil et insinue que ce grain a beaucoup augmenté depuis notre départ (il ne faut pas oublier que ces négociants détiennent entre leurs mains tout ce commerce). On coupe court à ses dissertations de façon sévère et il lui est déclaré catégoriquement qu'il ne sera rien changé aux prix antérieurs qui étaient de dix zekkat¹ de mil par Bou-Thyr. Devant notre fermeté Ahmed n'insiste pas davantage. On lui prescrit de dire aux habitants qu'ils peuvent revenir, sans crainte comme par le passé, alimenter notre petit marché. Ahmed déclare qu'il s'est déjà entremis dans ce sens et qu'il est l'intermédiaire fidèle entre les autorités, la population et nous ; il nous annonce le départ d'Akhedou pour Aoudéras, d'Arhaïo pour l'ouest et de Ghâli pour ses campements.

A dix heures ce matin Iouad Tiloua coulait presque à pleins bords, ayant sans doute reçu plus haut la pluie diluvienne d'hier soir. A quatre heures grand orage suivi d'une violente averse d'un quart d'heure.

¹. La zekkat d'Agadez connaît environ 2200 grammes de mil. Le volume de cette mesure change dans chaque village.

Pendant la nuit, cris dans la ville, mais sans grande intensité ni continuité ; heuglements de chameaux.

20 août. — Une patrouille de Chambba expédiée pendant la nuit ne relève que la trace de deux chameaux sortis de homme heure vers l'ouest. Dès le matin Bitour et Boudjemâh, envoyés dans le même but de recherches, constatent le passage de plus de cent méhara montés venant de quitter Agadez et se dirigeant vers l'ouest. Ahmed et Eddir, qui arrivent à ce moment apportant une calebasse de lait et trente quémaria, confirment ce que j'avais déjà supposé et ce qu'El-Hadj supposait lui-même : tous ces cavaliers sont les gens qui étaient venus hier aux nouvelles près du sultan, et celui-ci leur a dit qu'il n'y avait que la paix entre lui et nous et qu'ils n'avaient qu'à rentrer chacun chez eux.

Vers neuf heures, le sultan, auquel nous avions fait manifester notre étonnement de ne pas voir flotter le pavillon français, fait hisser le drapeau sur sa maison à la même place que jadis.

Le petit marché commence à revivre, on y apporte quelques gourassa, des haricots et des fromages, nous y achetons treize moutons et quatre ou cinq poules. Sur le soir on livre une centaine de zekkat de mil.

Si-Moussa, le Touali, est venu dans l'après-midi, il a la fièvre et paraît accablé, ce qui ne l'empêche pas de nous servir intentionnellement la légende suivante sur Agadez : A une époque lointaine, mais que l'on ne saurait préciser, il s'était formé un ghezi formidable de peut-être 3 000 ou 6 000 combattants qui eut l'audace de s'attaquer à Agadez. Comme il approchait de l'enceinte les habitants émus et apeurés manifestaient un très grand trouble. A cette époque vivait à Agadez un saint homme du nom de Sidi Bayazid qui avait là une école et une chapelle, voisines l'une de l'autre, et situées au milieu de la ville ; à l'arrivée du ghezi, Bayazid rassure les habitants, leur conseille le calme et l'immobilité, demandant qu'on le laisse agir ; lui seul se charge de les déharrasser des

assaillants. Les habitants, confiants dans la parole de leur savant et saint vénieré, se ressaisissent et rentrent dans leurs cases. Bayazid va alors se placer devant sa chapelle dans l'attitude de la prière. Peu après arrivent jusqu'à lui la tête de la colonne et les chefs de la bande qui l'interpellent en lui demandant ce qu'il fait? « Je prie, répondit Bayazid, et vous, que venez-vous chercher ici? — Nous venons, ripostent les assaillants, piller la ville et nous emparer de ses richesses. » Sur ces mots Bayazid les traite de brigands, de voleurs, et leur clame qu'Allah ne les laissera pas consommer leur crime. A cet instant la terre s'entrouvre de toutes parts et toute la portion du ghezi, engagée dans la ville, est instantanément engloutie, le sol se refermant aussitôt. A cette vue le reste de la bande s'enfuit et jamais, depuis, aucune tentative ne s'est produite contre Agadez¹.

Le narrateur ajoute : Le fait est indéniable, car en faisant des fouilles, pour des recherches de terre à poterie, on a retrouvé et on retrouve encore des ossements, des sabres, des lances, des poignards et des harnachements de toutes sortes. Cette légende était servie à point et Si-Moussa avait parfaitement l'air de sous-entendre en manière de conclusion : *Al bien entendedor con media palabra basta!* Il est bien évident que ce récit n'avait aucune influence, pas plus sur l'esprit de Lamy que sur le mien, et je seul intérêt qu'il nous offrait était celui d'ajouter une légende de plus à celles innombrables que nous avions déjà recueillies dans le Sahara².

4. La légende de Sidi Bayazid se termine en arabe par ce distique :

Sidi Bayazid
Ma fi ma yazzid.

ce qui signifie à peu près : « Il n'y a rien à quoi ne puisse ajouter Sidi Bayazid »; ou bien encore : « Sidi Bayazid peut toujours faire plus que tout ce qui a été fait ».

2. Cette légende a inspiré à un des officiers poètes de la mission, le sympathique lieutenant A. Mélois, une belle pièce de vers, tirée de son volume *Impressions sahariennes*, dont voici les dernières strophes :

O tyran ! qui passez près d'Agadez la Sainte,
Si vous ne croyez point, respectez son encéinte !
Fatale aux mécréants !

Vers cinq heures orage dans le nord avec un vent assez fort et quelques gouttes de pluie. Les indigènes disent que les orages et les averses dureront encore une vingtaine de jours, et que des chaleurs leur succéderont.

21 août. — Ahmed vient nous annoncer que les autorités ne se rendent pas encore au camp parce qu'elles s'occupent à rassembler du mil à notre intention ; il en est en effet apporté aujourd'hui 350 kilogrammes. Au marché il a été acheté une douzaine de chèvres, des gourassas, des haricots et un peu de lait aigre. On y présente aussi des baies du fruit du Tadent dépourvues de leur enveloppe ; ces baies ont un peu l'aspect et la consistance du pois sec. Les indigènes les vendent cuites, leur goût rappelle vaguement celui du haricot.

Le docteur Fournial est très souffrant, surtout aujourd'hui, bien que cela dure depuis une huitaine déjà ; il lui faudrait pour le moment.

Si-Moussa me dit que des camps d'Aoulliiden ne sont pas très éloignés d'ici dans l'ouest ; leur limite habituelle de parcours à l'est, d'après lui, ne serait pas à plus de 250 kilomètres d'Agadez. Il y en aurait même à Imgal. Imgal est un grand village situé à une centaine de kilomètres

Mais si vous confessez, sans détourner la tête,
Qu'Allah est le seul Dieu, Mohamed son prophète,
Venez, entrez, céans !

Et l'on vous montrera l'endroit où la vengeance
D'Allah suit longtemps les soldats en déroute
De chefs blasphemateurs.

Leurs noms sont oubliés ; leurs ossements subsistent
Et près de la mosquée on a vu qu'ils existent
Aux noires profondeurs.
Un jour, des artisans qui pétrissent l'argile
Creusaient en cet endroit quand leur troupe tranquille
Stupéfaits, soutain
Découvrir un amas de lances et de sabres
Intimentement mêlés à des restos macabres
D'un ossuaire humain...
Et la, prosternez-vous, la face contre terre !
Et rappelez-vous bien que Dieu sait faire taire

Ceux qui parlent trop haut ;
Que rien n'est plus sacré qu'un saint homme en prière,
Qu'il ne faut point toujours une troupe effrénée
Pour vaincre vos égaux !

A. Mérois.

dans le sud-ouest d'Agadez, de même importance qu'Aoudéras et comportant le même nombre de dattiers que ce dernier village. C'est une ville Kelguérez, pour ainsi dire, car ces derniers l'habitent et l'entourent en même temps que quelques Kel-Fadé. Le grand ouad Tiloua après avoir touché Assa, Salem-Salem, Agadez, passe à Imgal. On trouve près d'Imgal des salines exploitées qui fournissent un sel, de couleur brune, très terne mais de bonne qualité et bien supérieure à celui de Bilma qui est amer et purgatif. Le sel d'Imgal se vend en petites planchettes de 4 à 5 kilogrammes, sortes de rectangles de 35 à 40 centimètres de longueur sur 20 à 25 de largeur et 5 d'épaisseur. J'avais heureusement pu m'en procurer un peu et j'en étais très satisfait, car il m'était impossible d'absorber le sel de Bilma à cause de sa déplorable action sur les intestins. Il en était de même d'Haller; quant à Reibell, il préférait se passer entièrement de sel plutôt que de toucher à celui de Bilma.

Sur notre insistance, et devant nos impérieuses réclamations — portées à la ville par Eddir — Irima, le Serki-N-Touraoua et quelques autres font leur apparition au camp à cinq heures et demie et un palabre des plus sérieux a lieu. Après les saluts d'usage et les compliments de la part du sultan, les envoyés sont mis au courant des faits qui se sont produits pendant notre voyage : trahison du guide Khelil, ignorance des autres, danger de mourir de soif, mainmise sur des prisonniers, assassinat d'Embarek et vol de ses armes; dans ces conditions, nous sommes revenus demander des explications à ce sujet aux autorités du pays, refaire nos approvisionnements, et constituer un troupeau de chameaux indispensable pour continuer notre voyage. Nous considérons que c'est au sultan de nous mettre en main ces choses, nous le rendons responsable des événements dont nous avons été victimes, et nous exigeons de lui, comme prix du sang versé et des trahisons subies, qu'il nous livre sans retard tout ce dont nous avons besoin. Nous déclarons pourtant que vivres et chameaux de

location seront rigoureusement payés et que par conséquent ce n'est qu'un peu de bonne volonté et d'efforts que nous réclamons du sultan, que du reste ce dernier doit bien se rendre compte que nous disposons d'une force considérable et que nos canons sont braqués sur la ville. Irima répond que les gens de la ville ne possèdent point de chameaux, que les nomades, qui seuls en ont, sont éloignés, que l'on nous remettra immédiatement tous ceux qui seront recueillis et qu'en outre, on avisera les familles de nos prisonniers d'avoir à en fournir leur quote-part. Irima, Eddir et le Serki-N-Touraoua se retirent aussitôt après le palabre. Pendant toute la durée de la visite de ces autorités, les terrasses et les points élevés d'Agadez étaient restés couverts de groupes compacts. Il est évident que la population craignait que nous ne retissions leurs chefs prisonniers au camp. Cette impression doit être d'autant plus vraie qu'Irima lui-même, au début de l'entretien, était atteint d'un léger tremblement convulsif des mains qui s'était peu à peu calmé.

On pourra penser — et d'aucuns d'entre nous le sentaient et l'exprimaient même — que la situation était alarmante et que mieux eût valu agir énergiquement et *manu militari* sur l'heure : « Nous vivrons au jour le jour et le mil apporté ce soir nous donnera juste à manger pour demain », disait-on. C'était en effet très exact, mais j'estime pourtant qu'il ne faut pas être trop pessimiste et qu'il est imprudent de gâter les choses par un coup de tête lorsque la situation n'est pas entièrement désespérée. Je ne veux point prétendre qu'il faille laisser marcher les événements d'eux-mêmes; il est au contraire nécessaire de les diriger dans la mesure des moyens dont on dispose, et c'est ce que nous faisons, tant par nos ultimatums écrits que par nos menaces verbales. Ces gens sont intraitables, obstinément hostiles et haineux, et la meilleure tactique consiste encore en l'intimidation constante, répétée, sans trêve. J'ai beaucoup plus confiance en de tels moyens qu'en une action violente immédiate, qui aurait pour résultat,

très probablement c'est vrai, de nous rendre maîtres de la ville, mais d'une ville déserte et vide de tout ce qui nous manque, et d'un pays abandonné par tous ses habitants. Les chameaux en effet ne sont pas à Agadez, le mil non plus n'est pas à Agadez, mais aux environs, chez les nomades ou dans des caches; c'est l'appât du gain, joint à la menace des coups de canon, qui nous le fait livrer par les autorités. Mieux vaut, je pense, ne pas tuer la poule aux œufs d'or d'abord, puis ne pas sortir de notre rôle pacifique tant que les événements ou les circonstances ne nous en feront pas une nécessité implacable.

22 août. — Le petit marché est presque vide, on ne peut y acheter aujourd'hui que des haricots, des gourassas, quelques moutons, et quelques très rares dattes provenant de Bilma. Le soir seulement on nous livre quatre ânes chargés de mil, représentant un peu plus de trois cents kilogrammes. Les oiseaux sont très nombreux autour d'Agadez et commencent à pépier plus d'une heure avant le jour. C'est un concert ininterrompu, où le ténor aigu des bœufs s'appuie sur la basse des tourterelles de Barbarie dont le chant ne cesse de ronfler. Non seulement nous avons ici des troupes de vautours chauves, mais aussi des vols considérables d'une espèce de rapace du genre et de la taille d'un faucon. Ces derniers, d'une agilité et d'une audace surprises, viennent prendre la viande sur les marmites de cuisine, dans les paniers portés par les femmes sur leur tête, et, mieux encore, *dans les mains* des tirailleurs. Vautours et rapaces, avec les corneilles à ventre blanc, nettoient les abords du camp avec un soin à rendre jaloux le plus scrupuleux des balayeurs. Entre temps, et aux heures les plus chaudes de la journée, les vautours viennent étaler leur paresse sur les gommiers que nous avons ébranchés pour confectionner la zeriba; ces arbres, qui en portent parfois vingt ou trente, n'ont plus alors que l'aspect de vastes perchoirs à dindons, la physionomie du vautour au repos rappelant tout à fait celle de ce volatile domestique.

23 août. — Nouvelle visite d'Irima et du Serki-N-Touraoua. Palabre prolongé dans lequel il est longuement discuté sur la situation politique du pays et sur le plus ou moins d'autorité que peut avoir le sultan sur les tribus nomades qui l'ont pourtant porté au pouvoir. On recherche les moyens de se procurer les chameaux et, à ce propos, Irima déclare que les Kel-Ferouane, tribu la plus voisine, en ont très peu; que les Keloui sont éparpillés au loin et ont pris peur; qu'il ne faut pas compter sur les Kelguérez, lesquels ne louent jamais, bien qu'ils aient beaucoup d'animaux. Les Kelguérez les plus proches sont à Konakko, à trois jours d'ici, d'autres à Ada, à sept jours, et enfin à Ingal. Irima conclut en disant qu'il va peut-être être forcé de partir à la recherche de chefs influents capables de réunir les chameaux que nous demandons. Il lui est répondu que nous acceptons ce voyage, mais à la condition que l'on nous livre auparavant une quantité de mil suffisante pour constituer un approvisionnement pour une vingtaine de jours, soit quatre à cinq mille zekkat de mil. Pour cela faire nous offrons même à Irima de lui verser d'avance, afin de faciliter les achats, cent ou deux cents Bou-Thyri; il n'en accepte que cinquante pour commencer et promet de s'occuper immédiatement de faire amener le mil qu'il devra recueillir dans les environs, un peu partout, prétend-il. On a fait sentir à Irima que la situation était très grave et, en lui posant l'ultimatum de nos désiderata, on lui a fait entrevoir que la vie des prisonniers dépendait de sa hâte à livrer les choses promises. C'est Si-Moussa, arrivé à la fin de l'entretien, qui a expliqué à nouveau, et très énergiquement sur notre demande, aux deux visiteurs la nécessité de s'exécuter et de tenir parole. Malgré toutes les promesses, ce n'est que le soir que l'on nous amène, et en quantité infime (cent cinquante kilogrammes), deux ou trois sacs de mil, ration insuffisante au reste pour nos hommes et nos chevaux demain. Ahmed le ghâti, qui amenait le mil, est chargé

d'un mot pour déclarer au sultan que cette situation ne peut continuer.

Le soir, on procède à l'enterrement d'un de nos tirailleurs, Lamory, mort de dysenterie et depuis très longtemps malade. Cette disparition affecte vivement Lamy qui avait eu cet homme sous ses ordres, au Tonkin, aux méharistes à El-Goléa, et enfin à Madagascar. A cinq heures, orage et tornade qui nous donne quelques gouttes de pluie.

24 août. — Dès le jour on voit rentrer au camp notre négresse Aïcha ; elle est arrivée cette nuit jusqu'au petit poste extérieur de la troisième section, auquel elle a couché. Voici son odyssée : prise, avec les autres négresses qui nous suivent, par quelques Touareg — comme je l'ai indiqué plus haut — elle était parvenue avec une autre de ses compagnes, la grosse Khadija, à échapper à ses ravisseurs, lorsqu'elles furent rencontrées par un cavalier à mélhari qui s'empara d'elle, la mit en coupe, et la transporta à Imgal. Là, n'ayant point trouvé acquéreur pour sa prise, le cavalier la ramena à Agadez, lors de notre premier séjour, et parvint à la vendre contre trois pièces de *saya* à turban, c'est-à-dire pour environ trois *Bou-Thyr*. La négresse, qui n'attendait qu'une occasion favorable, a eu la chance cette nuit de s'échapper et d'arriver sans facheuse rencontre jusqu'à nous. Le plus amusant de l'histoire, c'est que le cavalier qui l'avait vendue n'est autre que Guedd-El-Kheir ; aussi, lorsque Aïcha l'aperçoit enchaîné dans un coin du camp, elle s'esclaffe de rire et paraît enchantée de trouver son ravisseur en semblable situation.

Aïcha nous raconte que, avant notre retour à Agadez, un Targui est venu y apporter la nouvelle de l'assassinat d'Embarek. Aussitôt tout le monde s'est énervé, les Touaregs se sont rendus en ville et, lorsque notre présence a été signalée, le soir du 18 août, tous voulaient venir nous attaquer. Le sultan leur aurait alors tenu ce discours : « Je vous connais, je sais ce qui va se passer : les chrétiens,

« avec leurs fusils et leurs canons, vont vous battre ; vous continuerez.

« c'est moi qui payerai pour tout le monde ! Je ne veux donc pas que vous attaquiez les infidèles ; laissez-les tranquilles et rentrez à vos tentes... » Je laisse Aïcha responsable de ce récit, qu'elle nous transmet.

Les négresses, envoyées par Ahmed, Irima et les notables, ont enfin terminé mon gourbi de nattes auquel elles travaillaient seulement quelques minutes chaque jour. Ce gourbi est une chose informe, irréguliére, mal faite, aussi peu solide et aussi peu étanche que possible ; mais enfin, en attendant qu'une tornade malencontreuse le jette bas, il me donne de l'ombre et la possibilité d'écrire dans le calme, quand il fait du vent. J'ai bien un autre gourbi, établi sous un gommier, et où habite Leroy, mais il n'a qu'une toiture et point de parois, et nous sort surtout de salle à manger et de salle de réception. Tous les gourbis d'officiers, celui de Lamy, celui de Dorian, etc., sont du reste dans les mêmes conditions, et ne peuvent guère, lorsqu'il pleut, être considérés autrement que comme des écumeoirs.

Dans la matinée nous achetons une dizaine de moutons, il était temps, car le souper d'hier soir ne comportait que deux moutons pour nos trois cents bouches, et c'étaient les deux derniers. On envoie aussi de la ville, et dès le matin, ce qui n'était pas habituel, trois cent cinquante kilogrammes de mil : voilà la preuve que *l'intimidation par la parole*, attitude que je continue à préconiser, commence à produire son effet.

Sur le marché, et afin de ne pas faire monter les prix hors de toute proportion, Lamy a interdit aux tirailleurs d'acheter directement quoi que ce soit en tant que denrées d'alimentation. Le capitaine Reihell est chargé de tenir la main à cette prescription et c'est lui qui procède à tous les achats pour la collectivité, achats qui sont répartis chaque jour entre les sections, aussi bien pour le tabac que pour les gourassa, les

haricots, les arachides, etc. Des femmes présentent ces diverses denrées, par petites quantités, dans des calebasses auprès desquelles elles restent accroupies presque toute la journée. Elles ont en outre leur jarre à eau et, lorsqu'un peu ayant la nuit, elles quittent le marché, elles remplissent au puits ce grand récipient et l'emportent en ville sur leur tête. Quelques-unes aussi vendent les marmites en poterie dont j'ai déjà donné la description et des pots de plus petite dimension ; d'autres vendent des nattes, ou une sorte d'herbe cuite qui pourrait représenter nos épinards¹. Les hommes seuls vendent le tabac. Les costumes des hommes, des femmes et des enfants sont les mêmes qu'à Iferouane et Aoudéras. Le puits de Tinchamane, qui touche notre camp, est entouré d'une petite zeriba enfermant de minuscules jardins dans lesquels les indigènes ont l'habitude de planter quelques pieds de coton, des pastèques, des courges, des piments, des tomates, des oignons et de rares pieds de henné.

Si-Moussa, venu en flâneur, prétend que les Amghad de la plaine commencent à se rassurer et se rapprochent de la ville ; ce serait là une chose heureuse pour nous, car elle nous procurerait des animaux de boucherie et du lait. Moussa affirme même qu'un groupe important de nomades se trouve actuellement à Tintélésguéne, point situé à une dizaine de kilomètres dans l'ouest-sud-ouest et dans un affluent du Tiloua. On trouve à Tintélésguéne des puits et de grands ghedirs qui, lorsque les pluies ont été abondantes, conservent de l'eau pendant une année entière. Moussa nous raconte qu'Arhaïo voudrait bien venir nous rejoindre, mais qu'il en est empêché par les siens. Il s'étend longuement sur les Kelguénes, sur leur puissance, prétendant que certaines individualités de cette fraction possèdent 300, 1 000 et jusqu'à 2 000 chevaux ! Toujours l'emphase arabe, car il ne peut y avoir un mot de vrai dans ce qu'il avance, étant donné la

¹. Deux plantes sont utilisées par les gens d'Agadez dans ce but : le *Hanza* et le *Tafassa*.

pauvreté du pays en général et son peu de richesse en eau. A cinq heures, coup de vent et grand orage, avec de hauts nuages de poussière comme ceux que j'ai signalés à Aballakh ; nous serons un peu épargnés, l'orage passant dans notre sud-est, point où le ciel est livide. Nous en sommes quittes pour une série d'averses.

25 août. — Dès le matin on nous fait livraison de trois cent cinquante kilogrammes de mil qui sont convoyés par Ahmed et par Si-Moussa. Ce dernier a amené le frère ou soi-disant tel, de Guedd-El-Kheir, qui confère avec le prisonnier. On avertit ce visiteur qu'il faut qu'il se hâte de trouver, de concert avec les autorités, le nombre de chameaux que nous réclamons s'il tient à l'existence de son frère. Je ne crois pas au surplus que cet homme ait un pouvoir quelconque, ni peut-être même le désir de nous satisfaire ni de tirer son frère d'embarras.

Ahmed annonce que Ghali — prévenu de notre retour par Irima — nous adresse tous ses saluts, toutes ses amitiés, qu'il se confond en protestations dévouées et qu'il assure qu'il enverra tout ce que l'on voudra. Mensonge, perpétuel débit de mensonges ! Les Touareg de l'Air, comme ceux du nord, montrent effrontément, constamment, tous et toujours ; il est entièrement impossible d'ajouter foi à ce qu'ils viennent vous raconter de l'air le plus sérieux, le plus sincère et le plus convaincu du monde. Aujourd'hui, il est bien évident que les Touareg nous tiennent dans leurs griffes. Ils nous nourrisSENT *comme argent*, c'est vrai, mais à peu près au jour le jour seulement, sachant bien que de la sorte ils paralyseront entièrement nos moyens. Ils nous mettent dans l'impossibilité absolue de faire une sortie de quarante-huit heures pour le cas où nous aurions la fantaisie d'aller nous-mêmes faire main-basse aux environs sur les chameaux des nomades. Ils nous tiennent donc et il faut déjouer leurs projets, mais la tâche n'est pas facile : attaquer subitement la ville ! mais c'est amener la fuite de tous les habitants, les autorités les pre-

mières bien entendu ; c'est affoler la population entière, créer une immense zone de vide autour de nous ; c'est renverser de gaieté de cœur tout l'échafaudage de patience et de projets suivis depuis notre retour ; c'est en définitive un coup d'épée dans l'eau. Il s'agit donc de ne pas brusquer les événements de ne pas faire de démarches imprudentes et prématurées. Il faut laisser croire que notre patience continue ; il faut permettre, par notre calme, aux nomades d'approcher, et ne risquer un grand coup qu'en un moment où matériellement nous n'aurons plus la liberté d'agir d'autre façon.

Les achats de la journée sont des plus maigres : huit moutons, quelques litres de haricots, des gourassa et quatre ou cinq poules. Notre ordinaire, on le comprendra, se maintient d'une maigreur et d'une frugalité dignes d'anachorètes. Pâlée de mil ou de sorgho, sans changements, aussi les intestins protestent-ils avec énergie et malgré la ration de deux cents grammes de viande de mouton qu'on leur sert chaque jour. Nous avons pourtant, presque à tous les repas, une salade de pourpier — qui est très commun — mais, entendons-nous, une salade sans huile, sans vinaigre, sans poivre et le plus souvent sans sel : j'affirme au lecteur que c'est peu affrillant. Malgré ce menu déplorable j'ai pourtant fini par me débarrasser complètement de ma fièvre, et les intestins seuls restent en souffrance. Il en est de même pour beaucoup d'entre nous, surtout pour ce pauvre Fournial, que nous ne pouvons arriver à soulager.

A trois heures deux grands orages qui, se subdivisant, nous passent, l'un au sud et l'autre sur la tête ; ce dernier nous donne quelques petites averses de courte durée.

L'humidité nocturne — étant donné l'état atmosphérique que nous subissons — est considérable pour le pays ; le matin tout est trempé, les vêtements sont humides. La sensation ressentie est extrêmement désagréable, et, dès que le soleil chauffe un peu, il se développe une chaleur humide très fatigante. Ce genre de température nous amène

des moustiques qui commencent à devenir nombreux et gênants.

C'est maintenant surtout que je considère comme une affreuse corvée le travail qui consiste à changer les glaces de mes châssis photographiques. Enfermé dans un voile rouge, à triple épaisseur d'étoffe, sous un gourbi ou sous un arbre, avec une lanterne allumée qui surchauffe encore ce milieu ; je suis débarrassé de tout vêtement, sauf du pantalon et, néanmoins, tant que dure l'opération je représente littéralement un ruisseau de sueur. En outre il faut veiller aux glaces, et surtout ne pas y laisser tomber une goutte de sueur. Je transpire encore maintenant quand j'y pense ! et, dans la suite du voyage, depuis Agadez jusqu'à l'embouchure du Congo, je n'ai jamais pu, sans terreur, voir arriver le moment de recharger mes châssis et s'ouvrir pour moi la période d'une demi-heure de supplice qu'exigeait chaque fois ce travail.

26 août. — La coiffure des gamins est la même qu'à Ifé-rouane c'est-à-dire en général tête rasée avec une houppette cheveux laissée en bas derrière, en queue de canard. Aujourd'hui je vois deux gamins, qui sont bien pourvus de la sus-dite mèche, mais qui en outre portent une courte et petite tresse de cheveux réservée sur le côté droit de la tête au-dessus de l'oreille. C'est là la fameuse tresse autrefois signalée par Erwin de Bary. C'est le signe caractéristique d'une origine libyenne où le port de cette tresse était une coutume unique forme. L'exode vers l'ouest des peuples égyptiens est du reste bien évidente, leurs traces sont visibles un peu partout, mais la présence de la tresse libyenne est encore le plus précisément et le plus irrécusable témoignage que l'on puisse invoquer¹.

Marché à peu près vide de denrées ce matin, et ce n'est que de cette tresse (*Journal de voyage d'Erwin de Bary*, traduit par Schirmer, p. 157).

sur le soir assez tard que l'on nous amène une trentaine de moutons que nous achetons.

Ahmed a accompagné vers onze heures une livraison de 350 kilos de mil et il apporte 4 ou 5 litres de lait aigre. Il nous annonce que les Amghad nomades approchent enfin peu à peu de la ville et que, probablement demain, nous verrons arriver de nombreux moutons et beaucoup de lait. Il dit que la nouvelle d'une bataille aux environs de Tanamari, entre les Keloui et Moussa des Ikar Kazene, prend de la consistance, mais c'est encore là une information touareg et nous savons tous ce qu'en vaut l'aune.

27 août. — Irima et le Serki apparaissent dès le matin et nous nous livrons avec eux à la plus longue, la plus confuse et la plus énervante des discussions qui se puisse voir. Tout d'abord ils déclarent que les nomades prennent confiance et que les arrivages de moutons vont être considérables. De même pour le mil, Irima espère pouvoir dès demain livrer des quantités beaucoup plus importantes, et les cinquante Bou-Thyr qui lui avaient été donnés d'avance étant épuisés, on lui en remet cinquante autres. Quant à la question des chameaux, leurs doléances sont toujours identiques : il n'y en a pas. Comme nous faisons observer aux deux visiteurs que nous savons *qu'eux-mêmes* en possèdent personnellement des quantités, ils protestent de leur pauvreté et de leur misère, toutes choses inexacts, d'après les renseignements que nous avons recueillis et d'après la situation qu'ils occupent dans le pays. « Donc, puisque vous êtes propriétaires de chameaux, leur disons-nous, envoyez-les chercher là où ils se trouvent, mais ne venez pas en mendiant plœurnicher et nous leurrer de fausses affirmations. Vous et le sultan êtes responsables des événements qui se sont produits : à vous donc de payer. Que si vous persistez dans cette ligne de conduite nous nous verrons forcés d'aller prendre possession de maisons en ville pour y habiter ; nous ne sommes pas accoutumés à vivre dans des gourbis de nègres et nous voulons, si vous prolongez

ainsi à plaisir notre séjour, nous installer dans des maisons. Donc à vous de choisir. Deux cents chameaux à louer ou l'introduction de nos hommes et de nous-mêmes dans Agadez. » Irima répond que ses efforts vont continuer, qu'il enverra, comme nous le demandons, des méhara rechercher dans les campements éloignés, enfin qu'aucun moyen ne sera négligé pour nous donner entière satisfaction.

Entre temps il nous propose un guide, excellent, affirme-t-il. Il lui est répondu qu'il sera temps de parler de guide quand les chameaux seront là et que les prisonniers seront relâchés. C'est Si-Moussa qui traduit la conversation : en effet, ces gens-là ne parlent en général que le haoussa entre eux ; la langue touareg leur est connue, elle est considérée comme plus distinguée, mais ils ne l'emploient guère qu'avec les nobles touareg, et non avec le commun ; au reste Moussa parle également bien l'arabe, le touareg et le haoussa.

Après cette longue séance on conduit les deux notables à un coup de poing Bréguet, qui avait été relié à l'avance par deux fils de cuivre avec un pétard de mélinite fixé à un arbre assez éloigné du camp, et on fait établir le contact par Irima lui-même ; il sursaute au bruit de la détonation qu'il vient de déterminer sans s'en douter, et on le conduit aussitôt à l'arbre qui est nettement coupé en deux, la tête gisant à terre. Il reste sufoqué devant un tel résultat et nous lui déclarons que le jour où ce sera devenu nécessaire, et sans qu'il soit besoin de nous approcher, nous pourrons faire sauter telle maison qu'il nous plaira dans Agadez. Il y a foule autour d'Irima et du Serki et je crois que cette expérience portera dans l'esprit de tous une crainte salutaire et dont nous pourrons peut-être tirer profit.

Sauf neuf moutons, on n'a presque rien acheté aujourd'hui.

28 août. — Ce matin brume qui du reste avait commencé dans la journée d'hier, avec régime de vent de nord-est. On livre ce matin la même quantité de mil que les jours

précédents. Tous nos efforts tendent à mettre de côté une réserve de grain et à la grossir peu à peu jusqu'au moment du départ. Nous poursuivons le même but pour la viande sur pied et, si tous les jours ressemblaient à celui-ci, nous y arriverions rapidement, puisque nous achetons quarante-deux moutons dans l'après-midi. Les prix payés pour ces animaux, en raison de leur poids de viande, font ressortir le prix du kilogramme à 0 fr. 50 environ si nous estimons le Bou-Thyr à sa valeur d'achat en Europe. Les négociants arabes avaient accaparé beaucoup de ces animaux et entendaient bien faire la hausse, mais devant notre refus d'acheter ils sont revenus à des sentiments plus raisonnables. Quant aux bœufs, on ne nous en présente toujours pas, malgré nos demandes réitérées.

29 août. — Dès le jour, Lamy, accompagné des spahis, se rend au ghedir, où jusque-là ont bu nos animaux, pour se rendre compte de l'état des pâturages dans le nord-ouest, région où nos chameaux n'ont pas encore été envoyés. On livre dans la matinée deux cents et quelques kilogrammes de mil et nous achetons trente-huit moutons ou chèvres. Les vendueuses d'arachides grillées mélangent assez souvent ce produit avec un fruit de même grosseur, qu'elles nomment *galgala* ou *gouriss-gourissa*, et qui provient du Soudan. Ce fruit, qui a été passé au feu, est tantôt à peau rouge ou brune, ou noire, ou mouchetée et à pulpe farineuse, de bon goût mais sans parfum ; il n'est point huileux comme l'arachide et sa forme globuleuse le fait assez ressembler à un gros pois ; ce doit être une sorte de haricot particulier dont j'ignore le nom scientifique. Les forgerons du pays sont assez adroits ; ils fabriquent des colliers de femme dont le modèle courant est celui-ci : perles creuses très allongées, métalliques, avec renflement au milieu, et qui se placent aux deux bouts du collier ; au centre, et pendant sur la poitrine, cinq grands carrés dont les angles sont terminés en pointes saillantes assez bien façonnées. Les

côtés des carrés sont des lignes concaves et ils portent, sur le plat, des dessins très simples gravés plus ou moins finement.

Voici, d'après Si-Moussa, comment procèdent les gens du pays lorsqu'ils doivent se rendre à Bilma. Ils commencent par se procurer, en échange de leurs moutons ou de leurs chèvres, de l'étoffe de coton blanc du Soudan, bien tissée, à lles de cinq centimètres de largeur. Ils emportent cette marchandise à Bilma où ils la troquent pour du sel qu'ils y chargent. Ils liquident ensuite ce sel au Damergou et au delà, en l'échangeant contre sa valeur en mil. Ils rapportent ce mil dans leur pays qui en manque et le cèdent à des tiers contre d'autres objets ou denrées dont ils ont besoin. Ce commerce ne s'exerce exclusivement que par voie d'échange et l'argent monnayé n'y apparaît jamais.

30 août. — Lamy retourne ce matin à la recherche d'un pâturage et en trouve un, peu éloigné. Irima arrive avec le Serki-N-Touraoua et quelques parents de Guedd-El-Kheir auxquels il est répété d'avoir à procurer des chameaux s'ils désirent la libération de leur parent, de même que celle des autres prisonniers. Irima amène un chameau que son propriétaire veut vendre. C'est véritablement se moquer de nous et il lui est encore affirmé énergiquement que nous n'avons pas à réunir, unité par unité, les animaux qui nous sont nécessaires, que c'est à eux notables, que c'est au sultan, qu'importe cette besogne. Pour le mil, on lui reproche de faire des livraisons par petites quantités et chaque jour, et on le somme d'avoir à tenir sa promesse de nous fournir en une fois un stock important ou tout au moins de livrer cinq à six cents kilos par jour au minimum. Il se débat comme un beau diable, prétextant qu'il n'y a pas assez de mil pour remplir ces conditions. Il lui est remis une nouvelle somme de cinquante Bou-Thyr pour la continuation des achats. Je résume cette discussion — comme toutes les précédentes du reste — mais sa durée a été de trois heures : c'est énervant et

fatigant, mais avec les Touareg il est toujours à peu près impossible de les amener à conclure.

Les achats d'aujourd'hui se résument à sept moutons seulement.

31 aout. — Tout le jour on entend maintenant dans le camp des bruits de râpe ou de grattage de pierre qu'il vient d'autant mieux d'expliquer qu'ils vont durer jusqu'à notre départ. Comme nous ne sommes pas riches en grain on ne le fait plus piler par des négresses, ce sont les tirailleurs eux-mêmes qui écrasent les rations des sections entre deux pierres, l'une large servant de récipient, l'autre plus petite servant de meule agissante. De ce travail naît le bruit continu que j'ai signalé et le produit est cette détestable farine que nous absorbons, et qui demeure amère à cause de la présence du son. Le mil que l'on mange ici, et que les indigènes appellent *Énéli*, est un mélange de graine de mil et de graine de sorgho (ce dernier se nomme *Abouïa*), dont les proportions varient suivant la provenance, mais où le mil domine presque toujours.

Après tous les sacrifices faits à In-Azaoua, Iferouane et Aguellal, après les abandons d'approvisionnements à Irhaiéne, il se trouve fatallement que la provision de café et de sucre de la mission est maintenant extrêmement réduite, si bien qu'à ration complète l'effectif entier n'en posséderait plus que pour une quarantaine de jours. En conséquence, les rations journalières sont considérablement diminuées en attendant le moment où la réserve sera totalement éprouvée.

On a acheté un bœuf, enfin ! et trente-deux moutons.

1^{er} septembre. — Le marché contenait aujourd'hui une demi-douzaine de poules; ces volatiles sont très petits, de même que les quelques œufs que l'on nous apporte depuis deux jours. A propos de ces œufs, il faut que je narre une mésaventure dont ils ont été cause : nous désirions les manger à la coque, mais moins le temps pendant lequel nous les laissions dans l'eau bouillante était long, plus les

œufs étaient durs. Deux jours de suite nous subissions cette étrange mystification sans pouvoir en deviner la cause : c'était à croire que les poules les pondraient durs, lorsque le hasard nous fit apercevoir que les indigènes nous les vendaient déjà cuits ! probablement pour éviter que par suite de la chaleur les œufs ne fussent rapidement gâtés. On nous apportait aussi de temps en temps des œufs de pintade provenant, tant des pinlades privées de la ville, que des pintades sauvages que les enfants allaient rechercher dans la brousse, où cet oiseau pullule littéralement.

Quelques dattes paraissaient aussi sur le marché : les unes petites et ratatinées, mais néanmoins très sucrées, provenaient d'Aoudéras et d'Imgal; les autres, beaucoup plus grosses et enfilées en chapelets dans le sens de leur longueur sur des fibres végétales, qui venaient de Bilma. Les unes et les autres étaient fort chères. Le bilan du marché est aujourd'hui de dix-neuf moutons et chèvres et d'un veau qui sont venus grossir notre troupeau.

2 septembre. — Depuis deux jours les chevaux sont envoyés à trois ou quatre kilomètres du camp, au nord, pour faire du fourrage, et même pour le paître sur place. Il y a là du Mrokba vert et en grain, ce qui constitue une bonne nourriture pour eux. Grande abondance de moutons et de chèvres sur le marché; nous en achetons vingt-neuf et je vois avec joie augmenter notre troupeau de réserve. J'achète aussi du tabac, le même que celui que j'ai signalé à Aoudéras, et qui provient de Kano et de Katschéná; ce dernier est tout à fait excellent, mais très difficile à fumer en cigarette parce que les feuilles se pulvérissent en poussière trop fine. Les deux espèces se vendent en plaques, dites *cinkha* par les Touareg, composées d'un grand nombre de feuilles fortement pressées les unes sur les autres. Le tabac est la denrée recherchée par excellance par nos tirailleurs, qui en manquent depuis longtemps, et qui en supportent fort mal la privation. Jusque-là cette marchandise était très rare et les indigènes en profitaient

pour vendre aux tireilleurs, à des prix ridicules, les quelques briques qu'ils récueillaient dans leurs vieux fonds de magasins. Un petit tas gros comme un œuf se vendait 0 fr. 50 et encore ce tas de débris de feuilles se composait-il, au moins pour moitié, de fragments de nervures de feuilles, ou même de tiges. Le tabac de Katschéna est, comme je l'ai dit, d'un beau brun sombre en grandes feuilles, fort et très parfumé. Celui de Kano est plus blond, à feuilles moins grandes, plus faible et moins parfumé. Je préférerais personnellement de beaucoup le Katschéna. Les indigènes ici ne fument pas, ils présent ou ils chiquent et, dans ce dernier cas, ils se mettent dans la bouche, en même temps que le tabac, un petit morceau de natron.

3 septembre. — Il est bien évident que les nomades, ou tout au moins les Amghad possesseurs de troupeaux, se rapprochent; on a entendu cette nuit dans la ville des beuglements de chameaux et on amène sur le marché tellement de moutons et de chèvres que nous pouvons en acheter quatre-vingt-dix-neuf aujourd'hui. La plupart de ces achats d'animaux sont faits aux deux nègres, Abou et Belkhou, qui ne sont que des agents du sultan et d'Irima et aussi quelque peu des négociants ghâti. Le lait aussi arrive en quantité assez considérable¹; c'est, bien entendu, du lait très aigre, mais qui néanmoins fait plaisir et rend service, surtout aux malades de l'estomac. C'est un grand Targui maigre et digne qui se fait, à partir d'aujourd'hui, le fournisseur assidu de ce liquide et, parfois, il en a apporté, tant dans des jarres que dans des outres, jusqu'à soixante, soixante-dix litres et cent litres par jour. Des femmes en vendent aussi quelquefois sur le marché mais en très petite quantité. Les quelques chèvres en lait du troupeau de réserve fournissent heureusement un peu de lait frais que l'on donne à Fournial, dont l'état de santé

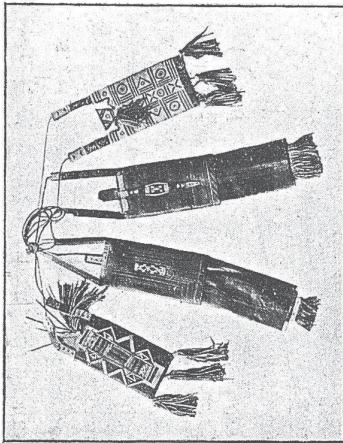
ne s'améliore pas et qui est toujours étendu sous son goubi, très souffrant.

4 septembre. — Si-Moussa, qui s'était absenté une huitaine de jours, est rentré et vient aujourd'hui nous rendre visite. Il prétend que c'est grâce à ses démarches, et aux assurances de paix qu'il a données, que les nomades et les troupeaux se sont rapprochés. Trente-six moutons et chèvres ont été achetés aujourd'hui.

5 septembre. —

Nous voyons apparaître le vieux Touati Si-Ahmed, auquel nous avions remis un courrier le 3 août, et qui devait partir pour le Touat. Il annonce qu'il va se mettre en route incessamment. Il présente qu'il est arrivé

récemment des gens du Soudan qui ont raconté que la mission française a occupé Zinder et que le sultan de cette ville s'est sauvé. Cette mission nous aurait envoyé un courrier qui nous cherchait au Damergou et qui ne nous y ayant pas rencontrés, serait remonté directement jusqu'à Iferouane pour nous le remettre! Il me paraît assez invraisemblable qu'un indigène passant dans le pays n'ait pas su que nous étions à Agadez. Si-Ahmed assure que les Kelguérez sont à trois ou quatre jours de nous et qu'on ne sait pas encore si notre présence ne les empêchera pas de venir — suivant leur coutume — jusqu'à la ville. En conséquence des lettres pour leurs chefs sont adressées au sultan avec mission de les leur faire parvenir; ces lettres les assurent que nous n'avons vis-à-vis d'eux que des intentions pacifiques et qu'ils peuvent aller et venir en toute sécurité et en toute liberté.



Petits portefeuilles des Touareg Keloui et Kelguérez.
Agadez.

¹. Voici un aperçu des prix payés: lait aigre, 0 fr. 50 le litre 1/4; haricots, 0 fr. 50 le litre; arachides dépourvues de leur enveloppe, 0 fr. 65 le litre; etc.

D'une série d'interrogatoires qu'a subi le prisonnier, Yla-Ag-Abani, nous recueillons les renseignements topographiques suivants : Il y aurait une importante réunion de villages autour de Zerouri¹, ville où il est né. Dans cette agglomération on cultive du mil et tous les villages sont placés dans une vaste dépression, peut-être une rivière², dont le cours se dirigerait vers la rivière de Sokoto. Ces villages sont tous habités par des Kelguérez depuis Ingal jusqu'à la hauteur de Zerouri, et un peu au sud. Mais aussitôt après commence, dans la direction du sud-est et en se dirigeant vers Sokoto, l'apparition de la race Foullane. Zerouri serait plus important qu'Agadez comme population, et beaucoup d'autres villages atteindraient un très gros chiffre de population. Yla appelle les habitants de Maradi *Ilefzane*, et nous dit qu'ils ne possèdent point de chameaux mais seulement des ânes, des bœufs, des moutons et des chèvres. Les travaux auxquels se livre actuellement le lieutenant-colonel Peroz, chef du territoire de Zinder, nous diront prochainement si Yla nous avait bien renseignés.

Les achats se sont élevés aujourd'hui à onze chèvres.

6 septembre. — Le sultan a envoyé notre message aux Kelguérez. Il a d'autre part expédié l'Iman de la mosquée et son vicaire aux Kel-Ferouane pour leur demander d'amener des chameaux, et enfin deux cavaliers vers les Keloui, au Damergou, dans le même but et avec les mêmes instructions. Il leur fait dire à tous que s'ils ne s'exécutent pas de bonne volonté, nous sommes disposés à occuper la ville et à y bâtir un fort, et qu'il y a par conséquent urgence et intérêt pour eux à nous fournir les moyens de continuer notre route.

Un individu arrivé depuis hier prétend qu'il est revenu du sud avec une caravane de Kelguérez forte de onze cents cha-

1. Zerouri, d'après les déductions tirées du récit d'Yla, devrait être placé à environ 500 kilomètres S. W. 1/4 W. d'Agadez, soit à 265 kilomètres plein ouest de la ville de Maradi, sur la carte au 1/2 000 000^e actuelle du Service géographique de l'armée.

2. Peut-être le Balloul-Baminda des cartes.

meaux chargés de grain, de plumes d'autruches et de peaux tannées; quelques groupes de cette caravane seraient campés entre Agadez et Ingal, mais le gros serait à Ingal. Il prétend que ces gens se préparent à partir pour Bilma. Il doit bien en effet s'être produit un arrivage, car nous voyons ce matin au marché un stock d'arachides plus important que de coutume et certains Touareg mâchent et nous montrent des noix de Gouro (kola) fraîches.

Nous avons trouvé sur le marché, entre les mains de gamins, un jeune courlis en tout semblable à ceux de France et dont nous avions déjà remarqué des troupes filant à toute vitesse dans la plaine.

Orage dans l'après-midi avec une pluie de deux heures de durée. On nous a livré quatre cents kilogrammes de mil et nous avons acheté dix-neuf moutons.

7 septembre. — L'individu d'hier, questionné sur la route du Damergou, répond qu'il y a, non pas une ou deux routes, mais bien un très grand nombre de routes, que les points d'eau y sont incertains et variables et que les ghedirs changent suivant les points de pluie. Il semble, au surplus, qu'il ne veille pas donner de grands éclaircissements sur cette question et, d'autre part, il est évident qu'il n'existe que très peu de puits permanents, et que l'eau ne s'y rencontre que dans des ghedirs ou dans des tilmas; or les uns et les autres sont naturellement soumis au régime des pluies, si bien que l'on peut très souvent les trouver à sec comme cela nous était arrivé à Aballakh.

Orage léger et faibles averses après midi. Livraison de même quantité de mil que la veille.

8 septembre. — Visite matinale du Serki et d'Irima. Leur conversation est sans intérêt. Lamy leur dit que devant leur mauvaise volonté, leur lenteur, leur insouciance à nous amener des chameaux, nous allons prendre nos dispositions pour construire un fort à Agadez et pour l'occuper en attendant que nos compatriotes viennent du nord avec un gour

important nous remplacer. Ils protestent vivement de leur dévouement et assurent que les chameaux viendront, que nous n'avons plus besoin que d'un peu de patience !

9 septembre. — Un nègre esclave nous ayant hier soir apporté une botte d'herbe verte de belle qualité, et prétendant que le sol est recouvert de cette herbe à courte distance au sud-ouest du camp, Lamy part en reconnaissance ce matin pour en déterminer le gisement, avec Dorian et les spahis ; leur recherche est couronnée de succès et ils découvrent en effet un grand espace, à trois ou quatre kilomètres du camp, sorte d'estuaire ou d'épanouissement de l'Ouad Tiloua, très recouvert d'arbres et dont le sol est tapissé d'une véritable prairie de graminées. Comme je reprochais à Ahmed le ghâti, présent au retour de ces messieurs, de ne pas nous avoir indiqué ce pâturage, il me répond effrontément qu'il ne l'a pas fait parce qu'il pousse en ce point une petite herbe qui empoisonne les chameaux ! Ces gens-là ont réellement une audace étonnante.

Notre long séjour à Agadez m'aura permis de constater qu'en cette région il n'y a pas, à proprement parler, de véritable saison de pluie. Elle est surtout ici composée d'orages plus ou moins violents, plus ou moins fréquents, mais il n'existe nullement une période de pluies régulières continues.

Au reste les récits des indigènes le prouvent surabondamment, ainsi ils me disaient : Cette année est une année relativement sèche, et il pleut quelquefois davantage, mais pourtant nous traversons beaucoup plus d'années semblables à celle que nous achevons que d'années plus humides. Actuellement, à l'est d'Agadez, il ne s'est produit ni pluies ni naissance d'herbe. Au sud plein, de même qu'au sud-est, il y a des lambourdes de région qui ont reçu de l'eau et qui montrent quelque peu de végétation ; mais la contrée incontestablement la plus favorisée, la plus heureuse, celle qui a reçu le plus de pluie, est la contrée située entre le sud et l'ouest. Là les pâturages abondent. Il n'y a donc pas, je le répète, à la latitude d'Agadez, de

pluies régulières, mais seulement une époque pendant laquelle d'assez fréquents orages donnent des pluies irrégulières, parfois très fortes, mais des pluies par places, et non pas des pluies générales et continues. Ces chutes d'eau peuvent pourtant amener d'importantes crues des rivières sur le bassin desquelles elles se sont produites, mais ces crues sont toujours — étant donné ce régime — éphémères et ne laissent en témoignage de leur passage, au bout de vingt-quatre heures, que des ghedirs plus ou moins durables suivant qu'ils sont dans le sable, dans l'argile ou dans la roche. Nous sommes donc bien ici encore dans le Sahara pur avec son régime d'inexorable sécheresse, son aridité et sa végétation particulière. Pourtant, comme les pluies d'orage sont beaucoup plus fréquentes que dans le Sahara nord — qui, lui, en manque presque absolument — la végétation s'en ressent, elle est plus dense, et, en particulier, la végétation arborescente y est représentée par un plus grand nombre de sujets, dont néanmoins la majorité appartient toujours à la grande famille saharienne des gommiers. Les plus typiques, en dehors de cette famille, et les plus fréquents sont l'Abisga, le Doum, le Tehoraq, le Tadent et le Korunka.

Aujourd'hui les achats s'élèvent à cinq cents kilogrammes de mil. **10 septembre.** — Les livraisons de mil sont aujourd'hui de sept cents kilogrammes, et on achète vingt-trois chèvres ou moutons. Sur le marché apparaissent pour la première fois de petites nattes elliptiques, très souples, très finement tressées en folioles de palmiers, à la façon des chapeaux de panama, et portant de jolis dessins rouges, noirs et jaunes sur fond blanc. On en demande trois Bou-Thyr.

Dorian et Lamy ont vu ce matin dans leur tournée un nombre infini de pintades, beaucoup de lievres et de sangliers. Au reste, il y a déjà quelque temps, une bande de sangliers était déjà venue presque se jeter pendant la nuit sur un de nos petits postes du camp.

Toute la soirée et jusqu'à minuit, coups de vent extrêmement violents mais sans orage et sans pluie.

11 septembre. — A quatre heures du matin coups de feu et alerte générale. Voici ce qui s'était produit : Abo, l'un des prisonniers, pendant qu'il était à la *feuillée*, profitant de ce que les liens de ses jambes étaient peu serrés et aussi à la faveur de l'obscurité de la nuit, s'était évadé brusquement. Son gardeien et un sergent de ronde avaient tiré sur lui mais sans l'atteindre. Au même instant, et à l'aide du brouhaha produit, un autre prisonnier, le fils de Khelil, le guide fusillé à Irhaïete, avait aussi pris la clé des champs.

Il paraît que dans la journée d'hier, le premier évadé avait eu, au camp, une assez longue conversation avec son frère, venu pour lui apporter quelque nourriture supplémentaire et je suppose que l'évasion devait être concertée entre eux.

Sur le soir Ahmed apporte de la part du sultan une lettre provenant de Kenounou, lettre qui lui annonce, d'Iferouane où il se trouve, que le courrier venu de Zinder et porteur d'une lettre pour nous, ne nous ayant point trouvés, a repris la route du Soudan ! Cette nouvelle me paraît d'une invraisemblance extrême, car il est inadmissible de croire que ce courrier n'a pas appris en quelque point de son itinéraire que nous nous trouvions à Agadez. Achats du jour : trente moutons ou chèvres.

12 septembre. — Dorian et Lamy vont maintenant presque chaque jour accompagner le troupeau au pâturage, où ils sont bien plus à l'aise qu'au camp pour faire la sieste et chasser ; hier ils avaient vu trois ou quatre cents moutons à des indigènes et une dizaine de chameaux paissant dans la brousse, mais aujourd'hui les Touareg n'y ont plus conduit leur animaux, ils craignent peut-être que l'on ne s'en empare. En revanche, ils ont vu une quantité d'oiseaux, plusieurs grands serpents et en particulier un certain nombre de *cailles*. A huit heures du soir orage, violents coups de vent et quelques gouttes d'eau seulement. On a livré plus de cinq cents kilo-

grammes de mil et nous avons acheté seulement huit moutons ou chèvres.

13 septembre. — Rien de saillant si ce n'est que tout le monde est plus ou moins grincheux et énervé. C'est le résultat inévitable de l'agacement de l'attente et du désœuvrement. On tourne toujours dans le même cercle avec le même horizon, sous un climat fatigant. Il n'y a donc là rien qui puisse étonner. On achète treize moutons ou chèvres et plus de cinq cents kilogrammes de mil. Ces quantités de mil, plus grandes qu'auparavant, me feraien croire que la caravane de Kelguérez, dont on parlait l'autre jour, est bien réellement arrivée à Imgal ou dans les environs.

La nuit entière est troublée par des glapissements de chats que nous n'avions guère entendus jusqu'à ce jour.

14 septembre. — Les indigènes, hommes et surtout femmes et enfants, qui circulent dans la brousse au point de pâturage, sont toujours très nombreux. Ils recherchent des racines, des herbes comestibles et des œufs de pintades sauvages ; d'autres ramassent du bois mort pour l'emporter dans la ville.

Le marché est peu animé ; le fournisseur de lait apporte toujours son contingent habituel et, étant donné la quantité qu'il fournit, de même que le nombre des moutons achetés, on doit conclure que les nomades des environs possèdent d'assez grands troupeaux. Actuellement notre troupeau de réserve se compose de plus de trois cent cinquante têtes. La viande des moutons de ce pays est excellente, elle est surtout fournie par des bétliers ; les moutons castrés n'étant, à Agadez, qu'une très rare exception. Contrairement à ce que l'on constate chez les Touareg plus au nord, je remarque qu'ici les chèvres et demême, au lieu d'être noirs ou très foncés, sont très souvent blanc pur, et fréquemment blanc moucheté de petites taches noires ou feu. Eddir et Ahmed viennent dans la journée nous ramener dix moutons échappés de notre troupeau dont ils portent la marque ; Eddir, avisé par un nègre, est allé les rechercher à cheval jusqu'à Alaghssas. La garde

du troupeau de moutons est en ce moment très difficile, attendu que les terrains de pâturage sont couverts d'herbes élevées et surtout de petits bosquets impénétrables de Tamat et autres gommiers bas et épineux, d'Abisga touffus, si bien que les animaux peuvent y rester au moment de la rentree du troupeau.

Dorian a tué, au pâturage, une magnifique outarde.

15 septembre. — Fournial continue à être très souffrant et voilà que le Dr Haller est lui-même malade depuis quelques jours. Journée morne; nous tuons une vipère sous une cantine et presque sous la tête de Leroy. Elle est de tout point semblable à la vipère à cornes du Sahara, seulement au lieu de cornes elle ne porte que deux petites excroissances peu sensibles au-dessus des yeux.

Les achats se réduisent à deux moutons et à deux cent cinquante kilogrammes de mil.

16 septembre. — C'est décidément la série à la noire : voici le tour de Dorian à être pincé, il est atteint d'entérite avec un peu de fièvre, mais sans gravité.

Le bruit court que les autorités vont enfin nous livrer vingt chameaux. La quantité des femmes qui viennent d'Agadez, en longues files, chercher de l'eau au puits de notre campement, augmente notablement. Il faut croire que les mares de l'intérieur de la ville s'assèchent peu à peu. Ce défilé d'esclaves noires portant des jarres sur la tête est très pittoresque, il a lieu le matin et le soir, aussi bien pour le puits de Timchamane que pour celui d'Edderfiz situé un peu plus à l'ouest. Dans l'après-midi survient la belle-sœur de Guedd-El-Kheir notre prisonnier, elle amène cinq chameaux sur ceux exigés comme rançon pour son beau-frère.

Orage avec quelques légères averses sur le soir. Achat de onze moutons, mais point de mil.

17 septembre. — Visite d'Irima et du serki, auxquels il est reproché leur peu d'exactitude ; ils savent qu'ils doivent fournir au moins cinq cents zekkat de mil tous les deux jours et ils

n'ont rien fait livrer, ni hier ni aujourd'hui. Ils protestent en s'excusant et affirmant qu'ils recherchent de toutes parts aussi bien le mil que les chameaux et nous demandent encore un peu de patience, promettant de s'exécuter à bref délai. Une nouvelle somme de cinquante Bou-Thyr est remise à Irima pour les achats de mil. On a acheté trente-deux chèvres et moutons. Le frère d'Arhaoï avait aussi amené un bœuf magnifique et très gras, mais au moment où on l'examinait pour évaluer son prix, il a brisé sa corde et a disparu à toute vitesse.

18 septembre. — Toute la nuit la ville a été remplie de cris de chameaux. Ce sont des Kelgûrez qui apportaient du mil et qui chargeaient du sel emmagasiné antérieurement par eux et qu'ils veulent aujourd'hui transporter dans leurs campements. On remarquera que tout ce qui est apporté en ville, depuis que nous sommes ici, n'y arrive exclusivement que la nuit. La méfiance est en honneur dans ce pays et les gens n'osent pas se livrer à leurs occupations pendant le jour.

Les bagues de cornaline, surtout celles de couleur rouge, ont ici un grand succès et une certaine valeur ; il est aussi un autre article très recherché, et qui se vend jusqu'à un Bou-Thyr, c'est un large anneau terminé par un triangle, sorte de grande bague en fausse cornaline — provenance de Bohème — et dont j'avais quelques exemplaires conservés au moment de l'incinération de la pacotille à Aguelhal. De même que pour les bagues, c'est aussi la couleur rouge qui est de beaucoup préférée.

Trois cent cinquante kilogrammes de mil et trente-deux moutons ou chèvres ont été achetés.

19 septembre. — Cinq de nos chevaux sont atteints, y compris celui de Dorian, d'une maladie bizarre qui, s'attaquant d'abord aux bourses, fait tomber une partie de la peau après un hoursoufflement énorme ; cette maladie paraît contagieuse et force à isoler les malades auxquels, faute

d'autres remèdes, on se contente de faire des applications de goudron. On a livré quatre cents kilogrammes de mil et acheté trente-sept animaux de boucherie.

20 septembre. — Un des Ghati, Salem, accourt m'annoncer que Mili-Menzou vient de rentrer du sud rapportant une lettre pour nous. Un peu plus tard, Mili arrive en personne. La lettre dont il est porteur est adressée à Lamy, signée du lieutenant Pallier, et porte le cachet : *Mission Afrique Centrale*. Sa lecture nous plonge dans un douloureux étonnement, son texte ci-dessous indiquera pourquoi :

*Le lieutenant commandant la Mission de l'Afrique Centrale
à M. le Commandant Lamy « Mission Fourneau ».*

De Zinder du 27 août 1899.

Dans mon courrier précédent je vous mettais au courant de la situation de la Mission et vous faisais connaître mes intentions. Ainsi que je l'avais décidé tout d'abord, le Lieutenant Meynier avec une compagnie était parti, le 15 août, pour Vouscheck et moi-même, avec une deuxième compagnie et le convoi, pour Vouscheck et moi-même, lorsqu'un événement imprévu venait arrêter le mouvement.

A la première étape, les tirailleurs de l'escorte du convoi, dont on avait laissé les femmes à Zinder, se mutinèrent, refusant de marcher sans elles, puis se montant la tête, démutinèrent ensuite qu'ils ne voulaient plus continuer la colonne. C'était là le triste fruit des actes de violence dont ils avaient été les acteurs. Je dus revenir à Zinder. Là, le lieutenant Joalland, que j'avais avisé à la hâte, ayant su, non seulement prévenir toute agitation, mais encore déterminer de l'enthousiasme pour terminer la colonne qui, avait-il déclaré, était près de finir. Mais de l'aveu même des sergents indigènes, qui avaient contribué à faire naître ces bonnes dispositions d'esprit, il fallait en profiter immédiatement sous peine de voir se produire un réveillement.

Sur ces entrefaites, je recevais du Lieutenant Meynier des renseignements qui me représentaient le passage du parcours des Tchibougoudia comme possible, seulement à une troupe d'hommes seuls et montés à chevaux comme est volte mission.

Il fut fallu trouver 200 hommes qui auraient consenti à laisser leur famille à Zinder, et à effectuer cette dernière partie de la mission en laissant le reste à Zinder. Il ne fallait lucas ! pas y songer dans l'état actuel des esprits.

Sans doute, je recevais à ce moment des marques de fidélité de la plupart de mes tirailleurs et deux des quatre sections rebelles, étaient revenues complètement; mais il y avait là un symptôme trop

grave pour ne pas en tenir compte, à savoir la perte du respect et du dévouement pour le chef. Ces hommes n'avaient pas impunément vu deux capitaines faire tuer leur supérieur et s'engager ensuite dans une révolte contre leur pays. Ils avaient pris l'habitude de charger leurs fusils contre leurs chefs et en cette circonstance ils l'ont montré.

Je ne pourrais pas continuer la mission avec la perspective de voir se renouveler plus tard, peut-être, un pareil conflit.

Je crus donc devoir ramener la mission à Say en laissant à Zinder un poste qui formerait une base pour la reprise de l'opération ou qui serait pour vous-même, mon commandant, un point d'appui et un centre d'approvisionnement.

Nous disposons dès à présent de 300 chameaux et d'un certain nombre d'autres animaux porteurs qui pourront vous être un précieux appui. Il sera facile au lieutenant Joalland, qui doit commander le poste, de vous préparer les moyens d'action qui pourraient vous être nécessaires.

Si la mission Voulet peut ainsi concourir au succès final de votre belle entreprise, nous serons consolés des déboires sans nombre dont cette triste mission a été la source, de sa formation jusqu'à ce jour.

Vous ne sauriez croire, mon commandant, combien il m'a été pénible de prendre la décision de revenir en arrière, mais j'ai la conviction d'avoir sagement agi.

Le gros de la mission, composé de 350 hommes, quittera Zinder vers le 5 septembre. Le lieutenant Joalland reste à Zinder avec 200 hommes.

Signé : PALLIER.

Entre la lettre qui m'était adressée et celle ci-dessus Pallier avait écrit, en date du 8 août 1899, une autre lettre à Lamy, dans laquelle il lui annonçait sa prochaine marche sur Vouslychek et lui disait que l'état de santé des deux Européens malades s'étant beaucoup amélioré, et dans la crainte d'éveiller des regrets chez les tirailleurs restant, il renonçait à son primitif projet et ne renverrait point de détachement en arrière vers le Soudan. Cette lettre ne nous était point parvenue non plus.

Nous ne pouvions naturellement rien comprendre à cette missive, nous en étions réduits à forger des hypothèses, et les événements auxquels elle faisait allusion restaient pour nous un problème douloureux mais malheureusement insoluble. La première lettre du lieutenant Pallier, dont j'ai

retrouvé un duplicata plus tard, à Zinder, et qui nous aurait éclairés, ne m'était point encore parvenue; la voici :

Nafoué, le 24 juillet 1899.

*Le lieutenant Pallier, commandant la Mission,
à M. Foureau, chef de mission.*

Monsieur,

Des renseignements malheureusement peu précis m'ont appris votre présence au sud de l'Air, à environ 200 kilomètres au nord de Tessaoua, où je me trouve actuellement.

Je me suis aussitôt efforcé d'entrer en relations avec vous pour vous mettre au courant des tragiques événements qui viennent de se passer à la mission Voulet. Vous avez dû être informé directement que celui-ci ayant commis sur les bords du Niger des actes de violence, le gouvernement envoyait pour le remplacer, le Lieutenant-colonel Klobb, qui devait le renvoyer en France ainsi que Chanoine.

Voulet, prévenu de l'arrivée du colonel, essaya de le distancer, puis voyant la rencontre inévitable, pris de vertige, resta en arrière avec une centaine de tirailleurs, en cachant à tous ses projets.

Le 14 juillet au matin, il attendait le colonel Klobb sur la route que celui-ci devait suivre, et faisait ouvrir le feu par ses tirailleurs. Le colonel Klobb était tué, le lieutenant Meynier qui l'accompagnait blessé à la cuisse.

Voulet alors rentra, et nous faisant connaître son crime, déclara prendre la brousse avec ses troupes et devenir aventurier. Chanoine, qui avait sa lourde part des responsabilités, déclara vouloir le suivre; les autres Européens indignés demandèrent à partir. Ils quittèrent le lendemain la mission avec une escorte de 30 hommes pour regagner le Soudan. Mais, le 16 au matin, les tirailleurs se mutinaien, Chanoine était tué et Voulet prenait la fuite.

Le lendemain, Voulet, resté absolument seul, essayant de rentrer au campement, était tué par un factionnaire, et la mission tout entière venait nous rejoindre.

Tels sont en quelques mots les événements qui mettent entre mes mains le sort de la mission Voulet composée de :

MM. Pallier, lieutenant d'infanterie de marine;

Joualland, lieutenant d'artillerie de marine;

Meynier, lieutenant d'infanterie de marine;

Docteur Henric;

Trois sous-officiers.

En présence des instructions fermes du gouvernement, j'estime de mon devoir d'aller de l'avant. Je suis, à quatre jours de Zinder, demain je marche sur cette ville. Probablement, je renverrai au Soudan un détachement comprenant le docteur Henric et le sergent-major malades, avec un certain nombre de tirailleurs. Après quoi

je continuera dans la direction du Tchad. Dans l'incertitude où je suis sur votre marche, je ne crois pas devoir marcher sur un point déterminé et vous y attendre, car il est de toute importance, si je dois opérer seul, que je sois en mesure de traverser la zone marquée sur les cartes : *Parcours des Tébous Boulgouda*, en septembre, époque à laquelle les mares permettent un parcours facile, dans le cas où cette zone serait réellement inhabitable, ce que j'ignore; en tout cas, ma marche sera lente.

Je considère en effet que le devoir que me tracent les instructions est, tout en marchant, de chercher à opérer ma jonction avec vous, et, je vous prie, Monsieur, ainsi que le commandant Lamy, de vouloir bien agréer l'assurance que mes camarades et moi nous n'aurons aucun instant l'idée mesquine que notre rôle sera diminué en nous mettant à vos ordres.

Sigéé : PALLIER !.

Mili rentre, non pas de Zinder, mais d'Alakous, et c'est dans le Damergou, en revenant d'Alakous, que la lettre lui a été confiée; il paraît que le premier courrier qui l'apportait est réellement allé jusqu'à Iférouane, et que ne nous y trouvant pas il est rentré à Zinder, d'où Mallem-Yaro a réexpédié la lettre vers le nord par ses fils qui l'ont fait remettre entre les mains de Mili. Ce dernier, questionné sur la façon dont il a voyagé, nous donne les indications qui suivent. La caravane qu'il accompagnait depuis le Damergou n'était pas très importante, elle comptait quelques Tripolitains et Touareg de Ghât, en particulier un du nom de Reschid. Elle comptait en outre deux des fils de Mallem-Yaro (ce n'étaient peut-être que ses parents ou même ses employés), l'un de ces derniers se rendant à Ghât, l'autre à Tripoli; c'est même très probablement celui-ci qui emporte le courrier pour France dont Pallier parle dans un *post-scriptum* de sa lettre, mais que nous n'avons point vu. Mili déclare ne pas avoir eu connaissance de la première lettre qui m'a été adressée et qui n'est point arrivée. Il dit qu'une caravane plus importante suit, à trois ou quatre

^{1.} On sait que depuis, en 1900, le lieutenant Pallier a malheureusement succombé à la fièvre jaune, au Sénégal, au moment où il allait prendre le bateau pour la France; j'envoie un souvenir de regret à ce vaillant, qui était non compatriote limousin et qui n'a pas, après de longues peines, pu revoir le sol de son pays natal.

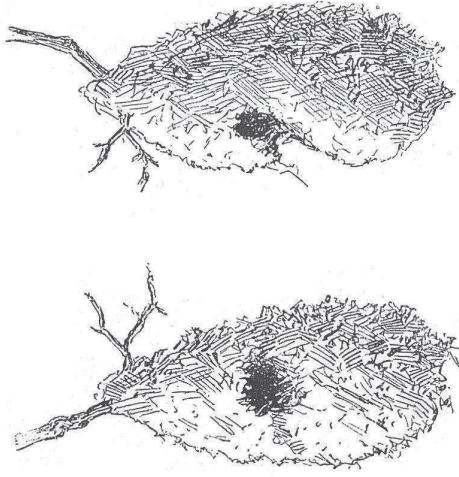
jours de distance, celle avec laquelle il est venu. Elle contient aussi un certain nombre d'Arabes tripolitains et de gens de Ghât. Il a appris quelques détails sur l'entrée de Pallier à Zinder et raconte qu'à ce moment tous les habitants se sont sauvés, y compris le sultan, mais que devant les instances de Mallem-Yaro les indigènes rentrent peu à peu. La situation entre Moussa des Ikazkazen et les Keloui est toujours très tendue, mais les deux partis se horment actuellement à s'observer sans agir.

On a acheté aujourd'hui quarante moutons et chèvres. J'ai déjà dit que, parmi ces animaux, très peu étaient castrés, mais beaucoup des bétiers et des bœufs sont mis dans l'impossibilité de saillir les femelles, tant par la méthode employée par les habitants d'Ifferouane, méthode de la ligature du bout du fourreau, que par la pratique qui consiste à percer un trou dans le fourreau, à deux ou trois centimètres de son extrémité, et à y introduire une longue cheville de bois qui se maintient ainsi en travers et qui s'oppose à la sortie de la verge.

21 septembre. — Métois rapporte du pâturage un nouveau nid d'oiseau¹, mais toujours d'une forme voisine de ceux que j'ai décrits plus haut, globuleux ou pyriformes, plus ou moins allongés, et creux à l'intérieur; ces nids sont à peu près tous construits avec des graminées dans le tissage desquelles l'épi reste au dedans du nid et la tige à l'extérieur, le tout est entrelacé et noué très artistement. Parfois on trouve dans la chambre intérieure un rembourrage fait avec les soies qui entourent les graines de Korunka, et j'ai vu des nids plus petits entièrement fabriqués avec cette substance. On rencontre bien parfois des nids découverts, très semblables à ceux des

¹. Tous les oiseaux procèdent actuellement à l'érection de leurs nids et nous sommes à la saison de la ponte. Un couple de Bengalis construit son nid dans les plis des nattes de mon gourbi avec des brins d'herbe et des chiffons. Tous les gourbis du camp en abritent de semblables. Chez les Bengalis ce sont les mâles seuls qui construisent les nids; pendant la couvaison le mâle veille aux environs du nid.

oiseaux de France, comme celui du pinson par exemple, mais dans aucun cas, ils ne sont placés dans une fourche, mais bien toujours attachés par des filaments d'herbe. D'une façon générale, tous les nids sont suspendus au bout d'une branche; ce n'est jamais en haut de l'arbre qu'ils sont placés, et rarement à l'intérieur, mais seulement dans la périphérie et aux deux tiers de la hauteur du branchage. Cette préoccupation



Nids d'oiseaux, suspendus.

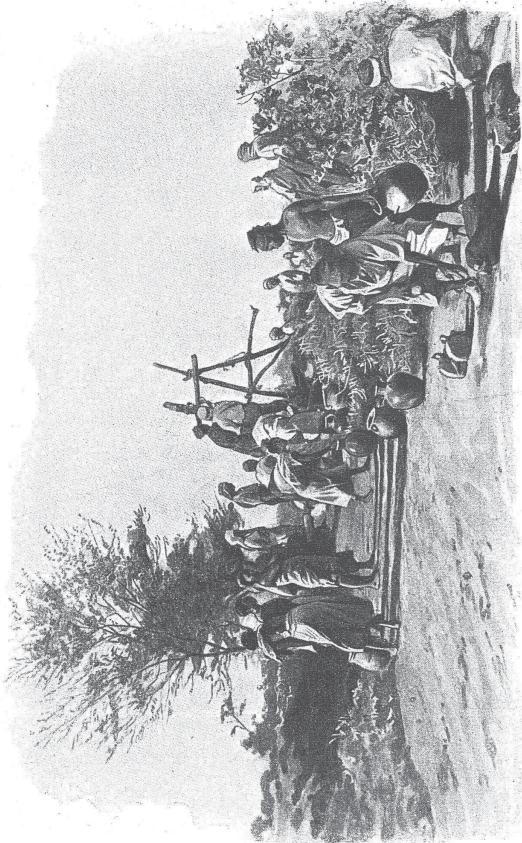
constante chez les oiseaux d'isoler avec soin leurs nids des troncs et des branches, indique bien que c'est là une mesure préservatrice pour les œufs ou les petits; les serpents doivent être en effet les ennemis le plus à craindre; depuis quelques jours leur nombre augmente et on en voit de diverses espèces, dont plusieurs du genre couleuvre, qui se tiennent volontiers dans les arbres; quelques-uns ont les caractères de la vipère, mais au lieu du ton mat de la céraste, j'en ai vu un, en particulier, rouge brique marbré, qui paraissait verni tant il était luisant. Devant cette augmentation très marquée du nombre des serpents aperçus, je me demande si nous ne nous trouverions pas à l'époque de leur vie active? Ce serait là une chose assez étonnante, puisque nous atteignons presque

la fin de la saison chaude. Aujourd'hui encore, on a tué une énorme vipère trigonocéphale, armée de crochets formidables. Lamy a rédigé une réponse au lieutenant Pallier, dans laquelle il le met au courant de notre situation ; Mili vient la prendre, dans l'après-midi, et il va s'entendre avec le sultan afin qu'elle soit expédiée sans retard à Zinder.

Le nombre des femmes venant remplir leurs jarres augmente de telle façon que l'eau de notre puits devient trouble, étant donné l'incessante extraction de liquide et le volume considérable que l'on consomme ainsi chaque jour. On peut évaluer à plus de quatre cents les femmes qui actuellement viennent journallement, seulement au puits de Tinchamane ; comme elles emportent environ vingt à vingt-cinq litres d'eau chacune, cela fait un total de huit à dix mètres cubes d'eau enlevés. D'autre part, le puits d'Edderfiz, mais surtout les tilmas d'Irhsane ou Tedjajaret — où boivent nos troupeaux depuis quelques jours — sont aussi très fréquentés par les négresses aux cruches. Il n'est pas livré de mil, mais nous achetons vingt-neuf moutons ou chèvres.

Jusqu'ici j'ai oublié de dire que les tirailleurs sont devenus presque des tannieurs. Dans toutes les sections on utilise les peaux des boucs ou chèvres abattus à la boucherie, pour en faire des outres, en prévision du départ, et pour emporter un convoi d'eau. On essaye donc tous les moyens de tamage : avec les siliques des gommiers ou avec leur écorce, avec des cendres après les avoir salées, en un mot tout ce que nous savons. Pourvu que nous obtenions des outres passables pour un service d'un mois, c'est là tout le résultat que nous désirons.

22 septembre. — On a constaté au pâturage d'hier la présence d'une douzaine de charneaux et de 400 moutons appartenant aux indigènes, de nombreux ânes, des femmes, des enfants et des hommes. On nous a apporté des caméléons qui paraissent communs dans la région. La livraison de mil s'élève à plus de cinq cents kilogrammes et les achats à neuf moutons ou chèvres. Mili a amené à nouveau la belle-sœur



Négresses au puits de Tinchamane.

Document numérisé par la Bibliothèque universitaire Pierre et Marie Curie - UPMC

de Guedd-EI-Kheir qui présente deux chameaux; on n'en prend qu'un seul, l'autre étant dans un état de maigreux qui ne permet pas de l'utiliser.

23 septembre. — Dès le matin on livre cinq cents kilogrammes de mil, les Kelguérez en ont, paraît-il, amené à Agadez une certaine quantité cette nuit — toujours la nuit. Lamy occupe une partie des tireurs à déboiser une large avenue entre notre camp et le puits d'Edderfiz, de façon à nous ménager une vue et une ligne de tir sur ce point; comme les arbres sont nombreux, c'est là un assez gros travail. Il est répondu à Eddir et à Ahmed qui viennent au camp que, puisque les autorités s'entendent à ne pas nous fournir les moyens de transport que nous leur demandons depuis si longtemps, nous allons construire des bordjs sur l'emplacement des puits et interdire l'accès de l'eau à tout le monde. Notre patience a des bornes, et nous avons jusqu'ici fait preuve d'une longanimité sur laquelle nous engageons le sultan à ne plus longtemps compter.

Visite du vieux Si-Ahmed le touati. L'un de ses fils est enfin parti pour le Touat en emportant notre courrier antérieurement remis; un autre arrive du Soudan et se mettra lui-même en route avec son père, très prochainement, pour In-Sâlah. Ce jeune homme nous raconte qu'au Soudan, au moment où il y était, on disait que la mission française (Voulet-Chanoine) était passée près de Sokoto, qu'elle avait dû livrer de nombreux combats contre les Foullanes de cette région, brûler un grand nombre de villages et que, sans avoir subi de pertes, elle en avait fait essuyer de considérables à ses adversaires¹.

Ahmed le ghâti vient, faisant une mine des plus allongées: sa négresse a disparu et il cherche à savoir si elle s'est réfugiée au camp.

Achat de neuf chèvres et moutons.

¹. On remarquera combien ces informations étaient exactes, mais c'était un Touati, à esprit très pondéré, et non un Targui qui nous les donnait.

24 septembre. — La négresse d'Ahmed est bien ici, en réalité; seulement hier, au lieu de se rendre directement au camp, elle s'était dirigée sur le pâturage de façon à ne venir au camp que sous l'escorte des tireurs, craignant sans doute un enlèvement brusque! C'est un élève clairon de la cinquième section, beau et jeune nègre, qui a eu le don de l'attirer. Nous sommes enchantés de la circonstance et nous favoriserons autant que possible ces évasions d'esclaves auxquelles la mission donne en même temps protection, liberté et possibilité de regagner leur pays d'origine, sans compter le désappointement et la fureur des propriétaires qui ne peuvent agir contre nous.

Des bavardages des négresses nous extrayons entre autres choses ceci : les nomades qui viennent la nuit dans Agadez se moquent beaucoup des habitants et leur disent : « Pourquoi vendez-vous du mil et des denrées aux Kouffar? Vous ne devriez rien leur fournir et les laisser crever de faim. Quant à nous, nous ne leur amènerons jamais un seul chameau; ils peuvent en être persuadés. Pourquoi ne vous sauvez-vous pas tout simplement et ne les laissez-vous pas seuls en proie à la famine? » A cela les Agadéziens répondent que s'ils ne fournissent rien, nous viendrons piller la ville; que l'on n'abandonne pas une ville, des maisons, des magasins, aussi facilement qu'un campement de nomades.

Lamy a vu aujourd'hui et tiré plusieurs sangliers au pâturage, où il continue à se rendre à peu près tous les jours, de même que Dorian. Il est certain qu'il y fait beaucoup meilleur qu'au camp, où l'on étouffe. Nous traversons depuis quelque temps une période très chaude, ce qui est peu explorable attendu que nous devrions déjà avoir atteint la saison froide.

Au milieu des troupes d'immenses bengalis qui viennent nous tenir compagnie et picorer familièrement jusque sous nos gourbis, se mélangent de temps en temps de petits oiseaux du genre *fringille*, un peu moins gros que des moi-

neaux de France, mais tout aussi audacieux et presque au même plumage.

Un peu avant la nuit on voit quelques cavaliers à cheval quitter Agadez et se diriger vers l'est.

Dix-sept moutons et chèvres sont venus grossir la réserve.
25 septembre. — Le matin de très bonne heure arrivent, d'un pas rapide, Mili et Sâlem le ghâti. Ils sont envoyés par le sultan pour nous aviser que cette nuit sont entrés dans la ville les premiers cavaliers d'une caravane qui revient du Soudan avec de nombreux chameaux, c'est la caravane de la ville même d'Agadez, le fils d'Irima en fait partie. Le sultan dit qu'il est très satisfait de cette circonstance, parce qu'elle va lui fournir les moyens de nous livrer rapidement les animaux de transport que nous réclamons. Mili, quelques heures après, ramène un des Agadéziens revenus avec cette caravane; cet homme ne nous apprend rien de bien saillant : La caravane revient de Kano, en passant par Tessaoua et non point par Zinder; elle a traversé le Damergou en rencontrant beaucoup de mares pleines d'eau. Au puits d'Irhalgauene, elle s'est scindée en deux : une centaine de chameaux avec une quinzaine de négociants de Ghât ont continué vers le nord, tandis que l'autre partie, de même importance comme chameaux, est venue à Agadez. La caravane a pris le chemin qu'avait suivi Mili, par Farak, Irhalgaouene et Agadez et qu'ils nomment *Trick Taguedoufat* (le chemin de Taguedoufat).

Lamy avertit Mili que si les parents de Guedd-El-Kheir ne se hâtent pas de payer sa rançon en chameaux, ce dernier court de grands risques. Mili répond qu'ils sont en campagne dans ce but; mais je dois dire que je n'ai guère confiance en ce moyen pour se procurer des animaux, parce que les Touareg en général considèrent que celui des leurs qui est prisonnier est un homme perdu — étant données leurs habitudes — et que par conséquent ils s'en désintéressent en disant que « Dieu l'a voulu ! »

Sur le tard il a paru une assez grande quantité de tabac au marché; ce sont évidemment les premières charges de la caravane qui apparaissent. Reihell — qui est toujours chargé de la direction du marché et qui achète pour la collectivité¹ — s'en procure une quantité assez grande pour qu'il soit possible d'en faire une petite distribution générale aux tirailleurs, qui sont dans la joie.

Même livraison de mil que les jours passés et achat de six moutons ou chèvres. La journée a été chaude comme les précédentes, avec chihli et brume.

26 septembre. — Irima, Mili, le Serki viennent à nouveau, ils apportent un pot de miel du Soudan en cadeau et une assez grande quantité de tabac à vendre, puis on se livre à un palabre très long qui, comme toujours, reste très diffus, très confus, de leur part du moins. Mili propose de commencer à louer chameau par chameau, or c'est ce que nous nous étendons à leur dire depuis le premier jour et ils devraient être fixés à ce sujet. En définitive, on leur fait ressortir la nécessité absolue de s'exécuter et ils sont avertis que «ils ne nous donnent pas satisfaction, nous ferons occuper les trois points d'eau auxquels ils s'alimentent et où ils ne seront plus autorisés à prendre une seule goutte d'eau. Ils se retirent, sur l'énoncé de cet ultimatum, après avoir affirmé que tout va être fait pour hâter la solution. Les promesses ne coûtent guère aux Touareg, mais l'exécution n'arrive jamais.

Deux nouvelles négresses esclaves sont encore venues ce matin grossir la troupe des réfugiées volontaires au camp. On les fait jaser et on apprend ainsi que les autorités se parent à nous livrer une vingtaine de chameaux d'abord, que le mil arrive en ville avec une assez grande abondance, chaque nuit, mais que le prix de vente entre indigènes est exactement moitié de celui que nous payons nous-mêmes, ce 1. Pendant quelques jours Lamy avait bien tenté de laisser le marché libre et les tirailleurs acheter suivant leurs caprices, mais les prix de toutes choses étaient immédiatement élevés de telle sorte qu'on était revenu au système, beaucoup plus logique, de l'achat par un seul pour la collectivité.

que nous supposions depuis longtemps du reste. Agadez posséderait actuellement, dans l'intérieur de la ville, trois puits seulement, en activité; leur eau est amère et saumâtre et on ne l'emploie guère que pour la cuissson des aliments et pour les lavages, et les mares y sont taries.

Même livraison de mil et achat de vingt-quatre moutons. Dans la nuit beaucoup de chants et de cris dans la ville ainsi que de nombreux heuglements de chameaux.

27 septembre. — Salem le ghati nous apprend que ces beuglements proviennent de l'arrivée d'une caravane de Kelguérez ayant apporté du mil. On voit en effet autour de la place, dès le matin, un certain remue-ménage, des allées et venues de gens et de chiens; un grand troupeau de chèvres et de moutons paît entre la ville et le camp; un autre troupeau très important venant de l'ouest, et convoyé par des cavaliers à cheval et à méhari, entre dans l'intérieur; on aperçoit une file de chameaux se dirigeant vers le pâturage habituel de notre troupeau. En somme un mouvement extérieur inaccoutumé.

Lamy a fait procéder hier et ce matin, en vue d'une mise sur les puits, à l'érection d'une zériha destinée à commander les tilmas de Tedjajaret et d'une autre au puis d'Edderfiz, zéribas qui pourront être occupées par de petits détachements lorsque le moment sera venu.

Dans l'après-midi, Mili nous amène de la part du sultan trente-quatre chameaux, dont nous acceptons la livraison, sauf pour un d'entre eux qui est tout à fait hors de service pour raison de vieillesse. Il est écrit au sultan pour le remercier et pour lui dire que ce n'est là qu'un appoint et qu'il a à faire, dans le plus bref délai, le nombre de chameaux qui nous est nécessaire. Il est évident que la menace de couper l'eau commence à produire son effet. Mili entreprenait déjà de dire qu'il y avait impossibilité à s'en procurer davantage, mais il lui est répondu péremptoirement: « Dès chameaux ou pas d'eau! »

Fournial, quoique toujours très souffrant, s'est aperçu aujourd'hui que, malgré les précautions prises, des termites se sont introduits dans la caisse où l'on conserve précieusement les insectes et les échantillons de botanique. Il se livre à un nettoyage très long et cherche un moyen de préserver à l'avenir nos collections, mais les termites sont tellement envahissants que la lutte contre eux est fort difficile. J'ai eu moi-même toute une moitié de la *Connaissance des Temps* dévorée et des albums perforés par eux.

Dorian et Lamy ont encore vu ce matin au pâturage une laie accompagnée de ses marcessins; il n'y a pas eu moyen de les tirer, car ils n'ont fait que paraître et disparaître dans la brousse.

Bilan du jour : cinq cents kilogrammes de mil et trente-six moutons.

Le soir s'organise un grand tamtam à la cinquième section: c'est à l'occasion du mariage du caporal Barka avec une petite négresse qui est venue au camp ces jours-ci; chants, danses au flambeau, aux accents de la nouhba qui fait rage jusqu'à neuf heures. C'est Fathima qui préside à ces réunions et qui se mêle aux danses et aux chants. Nous avons tous d'un commun accord donné à Fathima, notre ancienne prisonneuse d'Aguellal, le nom de *la Princesse* en raison de ses bonnes relations avec Lamy qui essaye avec elle de constituer un vocabulaire touareg et haoussa. L'entreprise était pénible et Lamy a dû y renoncer dans la suite devant la variabilité extrême des équivalents de chaque mot français en touareg ou en haoussa. Les mots changeaient avec chaque informateur nouveau.

Au moment où cette fête prend fin, arrive dans l'enceinte une nouvelle négresse qui vient de s'enfuir de chez son maître; elle porte encore à l'une de ses chevilles les fers qui la maintenaient. Il paraît du reste qu'en ville toutes les négresses esclaves dont on n'est pas très sûr sont attachées de la sorte pendant la nuit pour éviter les évasions. Le bruit

s'est répandu en effet que notre pavillon assurait la liberté de chacun; la tendance à déserter augmente donc dans de grandes proportions.

28 septembre. — Au jour arrivent deux nouvelles négresses, un peu plus tard une autre, échappée de chez les Kel-Ferouane; enfin une quatrième, qui n'est qu'une enfant de huit ans, mais dont le village d'origine est le même que celui d'une des précédentes évadées avec laquelle elle compte bien rejoindre son pays.

Dans l'après-midi, violent coup de vent, de poussière et de sable mais sans eau. Achats : vingt-quatre chèvres et moutons.

29 septembre. — Journée sans intérêt. Mili apporte une quarantaine de *cinkka* de tabac de Kano et un peu de riz qui sont achetés aussitôt à prix raisonnable. Nous achetons aussi un peu de miel, mais ce dernier est déjà très fermenté et nous sommes obligés de le faire cuire pour arrêter cette fermentation. Abou le nègre nous vend des dattes de Bilma enfilées en chapelet, par cent, comme je l'ai indiqué. Chaque chapelet de cent est acheté un franc, ce qui constitue un prix extrêmement élevé. Le tabac et le lait aigre abondent. On achète un bœuf et vingt-cinq moutons.

30 septembre. — Ce matin j'accompagne Lamy et Dorian au point de pâture. La plaine est d'abord extrêmement boisée de gommiers de toutes sortes, de Tadent, d'Ahisga, de Korunka et de quelques touffes d'Ana. Un peu plus loin nous atteignons le large estuaire où s'étend la rivière Tiloua au moment des crues; le sol est déchiré d'une infinité de petits canaux plats, à fond de sable, qui circulent dans une brousse serrée coupée de places herbeuses, avec une végétation très belle et très florissante. Je retrouve là le Cada d'Aoudéras aux belles fleurs rouges et un grand nombre de cucurbitacées. Les oiseaux pullulent et les pintades sont innombrables; des sangliers, peu farouches, nous déboulent sous les pieds et seulement quand on marche sur eux. Le

terrain, qui est partout fouillé et retourné par leurs groins, indique qu'ils sont en grand nombre. Des multitudes d'indigènes sont éparpillés sur toute cette région y recherchant des œufs, des plantes, des racines, du bois, et peut-être aussi l'occasion de faire un coup heureux! Des palmiers Doum poussent partout, mais le plus souvent sans stipe, leurs troncs ayant été coupés pour les besoins des constructions de la ville.

Il a été acheté onze chèvres ou moutons.

Tous les soirs maintenant se renouvellent les danses et les chants à notre camp qui se meuble de négresses et la nouba est de service chaque fois pour animer la fête.

1^{er} octobre. — Ultimatum a été envoyé au sultan pour lui dire que les chameaux n'étant point livrés, nous couperons l'eau dès demain matin. En effet le soir, à huit heures, Lamy va lui-même placer un poste de dix-neuf hommes dans la zériba du puits d'Edderfiz, et un autre de quarante hommes, sous le commandement du lieutenant Oudjari, dans celle des tilmas de Tedjajaret. Ces postes ont pour consigne de laisser boire tous les gens qui viendront, mais d'empêcher d'emporter de l'eau ou de remplir des récipients.

2 octobre. — Dès le matin on fait rehrousser chemin aux longues théories de négresses porteuses de jarres qui venaient chercher de l'eau, en les laissant toutefois boire elles-mêmes à leur fantaisie. Aucune, bien entendu, n'essaye la moindre opposition, mais la plupart restent en attente accroupies au marché, auprès de leurs cruches vides; leurs groupements et leurs poses variés fournissent un amusant spectacle. Mili se présente de très bonne heure venant demander que nous laissions prendre de l'eau. Il lui est répondu qu'il est inutile d'insister, que nous ne donnerons d'eau qu'à raison d'un *Bou-Thyr par cruche* ou contre livraison des chameaux demandés;

il repart aussitôt informer le sultan de notre décision. A dix heures, il apparaît de nouveau sollicitant un sursis de deux jours pendant lesquels nous rendrions la libre pratique des

puits et au bout desquels les chameaux seront livrés. Il lui est répondu de même que le matin : « Vous n'aurez l'eau que lorsque vous amènerez les animaux. Voilà quarante-cinq jours que vous êtes avertis et que nous attendons ; vous n'avez pas payé la dia pour l'assassinat d'Embarek, vous n'avez point vengé sa mort, vous n'avez point fait rendre ses armes ; nous en avons assez, allez en aviser le sultan. Que ceux qui ont soif viennent, ils boiront à volonté, mais on n'emportera pas une jarre d'eau ! »

Nous avons autorisé à abreuver les deux chevaux de Si-Ahmed et laissé ses deux esclaves remplir leurs cruches ; finalement on lui achète un de ses chevaux tout sellé et harnaché pour la somme de vingt Bou-Thyr ; il liquide ses animaux en vue de son très prochain départ pour le Touat. Quant aux autres puits gardés d'Edderfiz et de Tedjajaret, de nombreuses négresses s'y sont rendues, dès avant le lever du jour, mais, épouvantées en les voyant occupés, elles se sont sauvées, les unes en abandonnant leurs récipients, les autres en les jetant à la hâte là et là. Toute la matinée se passe en une série d'allées et venues de femmes, soit seules soit avec des ânes, se rendant vers l'est d'Agadez pour essayer de trouver de l'eau dans les tilmas, aujourd'hui à peu près à sec, où buvait antérieurement notre troupeau, après les pluies du mois dernier ; d'autres enfin, toujours chargées de cruches, prennent la direction du nord-est vers un petit puits situé à 3 kilomètres du camp et qui nous avait été signalé par les Chambha il y a une quinzaine de jours ; il en est même qui poussent jusqu'au village d'Alaghssas. Il est évident que la population est profondément troublée dans ses habitudes par notre coup de main sur les puits.

Bien que nous ayons fait dire en ville par Mili que les indigènes n'ont rien à craindre et peuvent venir comme d'ordinaire nous vendre leurs denrées, le marché reste aujourd'hui peu fréquenté et sans animation.

Sur le soir, réapparition de Mili, d'Irima et du Serki-N-

Touraoua, grand palabre qui, en résumé, se termine ainsi : Djilali à la secte duquel ils appartiennent, et au nom des Oulad-Azzi dont ils sont, au nom enfin de l'amitié qui lie les gens d'In-Salah et nous-mêmes, ils nous prient instamment d'accorder un délai. Comme nous pensons qu'il est de bonne politique de leur être agréable, et qu'ils se portent garants de l'exécution, nous finissons par accorder que l'eau sera rendue demain, aussitôt que dix premiers chameaux auront été amenés, et continuera à rester libre après versement de vingt autres vendredi, 6 courant. Par la suite, on laissera puiser jusqu'à ce qu'ils aient livré peu à peu tous les animaux demandés. On se sépare sur ces déterminations, bien qu'Irima et le Serki continuent à se lamente et à prétendre qu'ils n'ont pas de chameaux. Je dois dire que Mili, pendant tous ces conciliabules, faisait montre d'une très grande loyauté et soutenait notre cause aussi énergiquement que nous-mêmes, tout en essayant pourtant d'obtenir de notre part le plus d'indulgence possible pour ses compatriotes.

Achats : huit moutons ou chèvres.

3 octobre. — Une nouvelle négresse évadée est arrivée au camp ce matin. Les longues lignes de femmes chargées de cruches continuent à suivre les directions sur lesquelles nous les avions vues hier.

Si-Ahmed nous assure qu'il a vivement engagé les chefs de la ville à tenir leur promesse de la veille, il pense qu'ils livreront aujourd'hui même vingt chameaux. En attendant Ahmed le ghâti amène deux cents kilogrammes de mil. Dès maintenant toutes les négresses sont employées à broyer notre mil de réserve, de façon à pouvoir emporter, sous forme de farine, la nourriture nécessaire pour la durée de la traversée Agadez-Zinder. De même on a arrimé les charges d'avance afin que tout soit prêt au moment du départ.

La journée s'écoule sans voir arriver les animaux promis ; on achète vingt et un moutons ou chèvres.

4 octobre. — Mili vient présenter une jument à vendre dont on lui offre quinze Bou-Thyr. On a acheté cinquante-sept moutons, et les tirailleurs ont travaillé à mettre la dernière main aux bâts à chameau, rudimentaires, que nous leur avons fait fabriquer pour le départ.

Mili revient presque à la tombée de la nuit et livre dix chameaux, dont trois sont refusés pour cause de maigreur et de faiblesse excessive. La première condition étant remplie, Lamy fait rentrer les détachements qui depuis trois jours gardaient les puits et que l'on relevait chaque soir, et rend la libre pratique des puits, mais Mili est averti que nous n'hésiterons pas à réoccuper ces points si la livraison de chameaux promise pour le 6 n'est pas effectuée.

5 octobre. — Trois nouveaux déserteurs nègres nous arrivent aujourd'hui : un homme, une femme et un enfant. On a acheté six moutons et un bœuf, plus un autre bœuf livré très tard ; quant au mil, les achats s'élèvent à cinq cents kilogrammes.

Tous les soirs continuent les tamtams, chants et danses au camp jusqu'à dix heures.

6 octobre. — Dès le matin Mili amène, conformément à l'entente établie, treize chameaux. Nous en refusons trois qui sont hors d'usage à cause de leurs innombrables blessures. Il est arrêté que si l'on ne nous en fournit pas quarante autres, dès dimanche 8 courant, l'eau sera de nouveau coupée. Mili, Irima, le Serki-N-Touraoua, l'Iman, qui viennent le soir, sont mis au courant de cette décision et mis en demeure de se presser. Il n'est plus temps maintenant de tenter ni d'aternoyer et puisque ce moyen nous a réussi, il s'agit d'en profiter sans désemparer jusqu'à complète satisfaction.

Si-Ahmed¹ et ses deux derniers fils partent définitivement

¹. Son nom est en réalité Ahmed-Ben-Sidi.

le 9 pour le Touat ; je leur remets un pli pour la France et Lamy leur en remet un autre. Si-Ahmed me dit qu'il a loué des chameaux pour le conduire jusqu'à Iferouane, là il trouvera des Ahaggar qui lui loueront à leur tour des animaux pour In-Sâah. Ces Ahaggar qui, paraît-il, sont nombreux, lui ont écrit dernièrement. D'ordinaire ils viennent à Agadez chercher du mil et prendre en transport les quelques charges que peuvent avoir à expédier vers leur pays les négociants arabes établis ici. Cette année notre présence les empêche de rallier Agadez et ils restent dans le nord de l'Air. On n'a acheté aujourd'hui qu'un bœuf.

7 octobre. — Si-Ahmed vient me demander de lui remettre une lettre de recommandation auprès des autorités françaises du sud algérien, requête à laquelle je fais droit avec plaisir. Lamy en fait autant. Si-Ahmed nous a présenté un certain Ahmed-Ben-Abd-El-Kerim, qui est le frère du Caid de Ghât et qui réside à Agadez, où il s'occupe de commerce d'étoffes, depuis l'hiver dernier. Ce Ghâti fait du reste de fréquentes visites à mes Chambba.

Grand palabre à dix heures, sont présents : Irima, le Serki, Mili, l'Iman de la mosquée et enfin le Cadi¹. Ils présentent leurs doléances au sujet de notre ultimatum de la veille, insistant toujours sur le même point, à savoir qu'ils n'ont pas de chameaux ! Je leur réplique que ce n'est nullement pour notre plaisir que nous leur demandons des chameaux, mais bien seulement pour porter notre eau : s'ils pouvaient nous assurer une route, sûrement pourvue d'eau tous les jours, nous nous contenterions des animaux que nous possédons déjà ; mais comme eux-mêmes déclarent que cette route n'existe pas, il est donc indispensable qu'ils obtiennent à notre demande. Ils prennent congé dûment assurés, pour la centième fois, que si les quarante chameaux n'arrivent pas, l'eau sera coupée lundi prochain 9 courant. Sur le soir, les autorités amènent les trois chameaux destinés à remplacer ceux que

¹. L'Iman se nomme Ahmed-El-Ghaqeg et le Cadi Sâli.

nous avions refusés lors de la dernière livraison et ils insistent encore pour nous arracher un délai un peu plus long. De guerre lasse nous finissons par leur accorder les termes suivants : quinze chameaux à livrer le 9 au matin, trente autres le 13, sinon pas d'eau.

Dans l'après-midi arrivent des masses de sauterelles qui se posent de toutes parts sur les arbres qui nous entourent ; le vent violent de sud-est qui souffle sans trêve depuis six jours doit être un peu la cause de cette migration. El-Hadj-Abdul-Hâkem a tué, tout près du camp, une belle antelope.

8 octobre. — Une nouvelle négresse évadée entre au camp dès le petit jour. Elle est née à Kouka et vient d'Agadez, elle nous confirme que chaque nuit des Kelguérez apportent du mil en ville. Le matin nouveau grand palabre des mêmes notables venus hier et auxquels s'ajoutent Si-Ahmed et un de ses fils, de même que Si-Moussa et Ahmed le ghâti. Aujourd'hui la conversation dure peu et elle se termine comme nous aurions désiré voir se clore toutes nos réunions avec les indigènes. Ils demanderont un délai total de dix jours pour fournir les quarante chameaux. Nous leur répondons que nous ne pouvons leur accorder ce temps à cause de la lune, dont nous désirons utiliser la lumière, et en définitive nous leur accordons jusqu'au lundi 16 pour tout livrer. Les notables s'engagent, nettement cette fois, et sans ambages ni lamentations, nous affirmant qu'ils ne mentent point, que leurs paroles *ne sont plus des paroles de Touareg*, mais des paroles de gens sérieux, de gens de ville, qui comptent bien exécuter leurs promesses.

Comme les Touat partent ils nous vendent onze colonnes de sel de Bilma à raison de trois Bou-Thyr par colonne de 16 à 17 kilogrammes, ce qui le porte à environ 0 fr. 50 le kilogramme. Comme notre réserve d'animaux de boucherie est maintenant considérable, nous nous faisons tirer l'oreille pour les prix et la laisse se produit sur le marché, mais aussi nous

n'achetons aujourd'hui que quatre moutons⁴. Le marché était abondamment fourni de piment qui vient d'Alakous et d'Imgal. Ce piment, extrêmement fort, est très petit, long et mince.

9 octobre. — Mili dès le jour amène déjà quatre chameaux sur ceux promis, ils les ont reçus cette nuit et veulent nous les remettre sans tarder. Mon dernier méhari subsistant est mort aujourd'hui même au pâturage, il ne reste donc plus actuellement — sur tous les chameaux partis de Ouargla — que le seul méhari d'El-Hadj-Abdul-Hâkem, très bel animal qui lui avait été donné en cadeau par Ikenoukhen à un de mes précédents voyages. On a acheté seulement onze moutons ou chèvres.

10 octobre. — Le matin achat d'une jument du pays qui est payée vingt Bou-Thyr. Depuis quelques jours on achète des cordes pour l'arrimage des charges. Les habitants n'en fabriquent que de très peu résistantes, en folioles de palmiers Doum, mal faites et excessivement cassantes. Il faut bien s'en contenter, car c'est là tout ce que l'on trouve dans le pays et il y a longtemps que nos cordes en usage sont perdues et que celles en réserve ont été brûlées antérieurement.

Nous en sommes au neuvième jour de vent violent — en somme c'est du chihili — et je consulte les indigènes à ce sujet. Il paraît que, contrairement à ce que je supposais, cette période de vent ne se terminera point par de la pluie. La saison des pluies est définitivement close jusqu'à l'an prochain. La série de jours nuageux et de régime de vent de sud-est fort que nous venons d'essuyer est le prologue de la saison froide et sèche.

A cinq heures, Mili amène encore cinq chameaux, mais deux d'entre eux sont refusés comme étant vraiment trop jeunes, pour pouvoir porter des charges. On a acheté cinq moutons et chèvres et nous avons donné l'hospitalité à deux nouvelles esclaves fuyant le domicile de leurs maîtres.

⁴. C'était l'adjudant Jacques qui s'était chargé de tous les achats d'animaux de boucherie.

11 octobre. — On vient livrer un chameau aujourd'hui et les gens promettent que les cinq qui doivent parfaire la rangon du prisonnier, vont être amenés incessamment. Autour de l'abattoir nous avons vu rôder de très grands vautours à cou déplumé, à collier blanc et à manteau brun. Une amusante particularité que nous remarquons c'est qu'ils font la roue exactement comme les paons ou les dindons, la queue en éventail et les ailes écartées et traînant à terre.

Il est aussi une scène dont j'ai été témoin à Aoudras et que je ne veux pas passer sous silence : c'était un véritable duel entre deux Touareg d'Agadez convoyant la fameuse caravane de mil que le sultan nous envoyait. Ces deux hommes s'étaient d'abord disputés et battus à coups de poing, quelque temps après, rentrés en possession de leur armement, ils s'étaient éloignés, accompagnés de tous les gens de la caravane, pour gagner un endroit écarté en dehors du camp. Là ils s'étaient alors battus régulièrement, avec leurs sabres et sans boucliers, jusqu'au moment où l'un d'eux fut légèrement blessé au bras, ce qui mit fin au combat. C'était un duel régulier et qui m'a semblé digne d'être rapporté.

12 octobre. — Une nouvelle esclave est arrivée au camp cette nuit, elle est originaire du Noupé. Toutes ces esclaves réfugiées chez nous sont rarement de couleur noire, mais presque toujours chocolat ou brun-roux foncé: comme leurs provenances sont très diverses, leurs tatouages sont par conséquent très différents les uns des autres.

Depuis le 1^{er} octobre nous voyons planer sur nos têtes — et pour la première fois depuis que nous sommes dans le Sahara touareg — des hirondelles à dos bleu d'acier entièrement semblables à celles de France. Faudrait-il admettre que la région d'Agadez rentre dans le cercle de leurs migrations?

Si-Ahmed part définitivement pour In-Salah dans la nuit

de vendredi et vient nous faire ses adieux. Pour assurer la sécurité des lettres que nous lui avons remises, il les a glissées dans l'intérieur du rembourrage du bât de l'un de ses



L'adjudant Jacques achetant des moutons.

chameaux. Il changera de chameau à Iferouane, mais le bât,

qui est sa propriété, sera remis sur un autre et le suivra ainsi jusqu'au terme de son voyage.

Le soir, on nous conduit trois ânes que nous achetons à raison de dix Bou-Thyr l'un en moyenne, et trois cents kilogrammes de mil.

13 octobre. — Dès le matin, Mili et Ahmed le ghâti amènent treize chameaux, dont un seul est refusé à cause de ses profondes blessures, ils fournissent en outre trois ânes que l'on achète dans les conditions indiquées hier. Ahmed et Mili reçoivent cent Bou-Thyr d'avance pour continuer les achats d'ânes. Même livraison de mil que la veille.

14 octobre. — Ce matin on amène un chameau, que nous refusons parce qu'il est hors de service, et trois ânes qui sont achetés. Nouvelle lettre adressée au Cadi et à l'Iman pour leur rappeler que si le reste des chameaux n'est pas livré lundi matin 16, comme c'était convenu, nous couperons l'eau à nouveau.

Dans l'après-midi visite de Mili, du Cadi et de l'Iman; ces trois notables assurent que les chameaux seront scrupuleusement fournis demain et lundi matin, c'est-à-dire dans les limites de temps fixées. A huit heures du soir, on livre trois chameaux et deux ânes.

Dans la journée, El-Hadj-Abdul-Hakem a acheté en ville un chameau pour Leroy, qui depuis longtemps n'a plus de monture, et qui est atteint lui aussi d'un peu de fièvre.

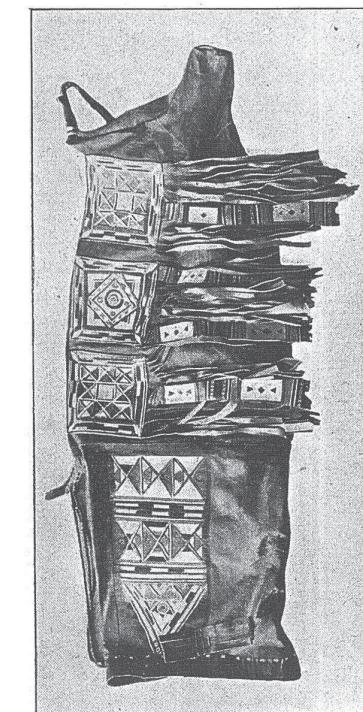
Par malchance mon cheval va très mal, il est atteint de cette maladie dont j'ai déjà parlé; les autres sont tous guéris, mais il a été pris le dernier et son état va me forcer à le faire mener en main.

15 octobre. — Depuis quelques jours les pièces de 30 centimes, qui nous servent de petite monnaie, sont devenues très rares, alors que précédemment les indigènes venaient en foule nous demander de leur donner un Bou-Thyr en échange de dix pièces de 30 centimes ou même, pendant un moment, de douze de ces pièces (zehili). Je crois que ce

sont les négociants ghâti qui ont recueilli toute cette monnaie.

Les tilmas de Tedjajaret, où hoit notre troupeau, baissent terriblement depuis quelques jours, et l'abreuvoir devient plus difficile et infiniment plus lent.

Le soir viennent l'Iman, le Cadi et les autres autorités qui annoncent que tous les chameaux vont nous être remis à l'entrée de la nuit. Il leur est versé (pour cent chameaux),



Sac en cuir orné des Touareg Kelouï et Kelgnûrez. Agadez.

comme avance de location, une somme de quatre cents Bou-Thyr, soit quatre Bou-Thyr par animal, et, comme le prix arrêté est de six Bou-Thyr, il ne restera plus que deux thalari à donner à l'arrivée à Zinder. Six des propriétaires des chameaux nous suivront pour ramener les animaux loués.

Sur le soir et à la nuit on nous amène en effet dix-sept chameaux : nous sommes donc au complet, sauf cinq animaux, mais on les promet pour le courant de la nuit. La guigne poursuit réellement Leroy : son chameau, acheté hier, qui était aux environs du camp sous la garde de Bitour, a disparu; impossible de le retrouver et, si on ne lui en découvre pas un demain il va être fort empêtré.

16 octobre. — Nous devions partir ce soir à quatre heures mais, ce matin à sept heures, les cinq chameaux promis et

quelques ânes manquent encore et nous éprouverons certainement un retard. Comme le premier puits, d'après les conclusions que nous avons tirées de toute une série d'informations, se trouve à près de quatre-vingt-dix kilomètres d'Agadez, il a été convenu de régler la marche de façon à arriver au puits soit dans la nuit, soit, s'il est trop éloigné, dans la matinée suivante après une nouvelle halte.

On fait dire au sultan que si les cinq chameaux ne sont pas amenés dans l'après-midi, les puits seront réoccupés par les tireurs; d'autre part on fait chercher en ville trois mèhara à acheter pour Dorian, Leroy et moi et ces trois animaux sont trouvés mais ne nous seront livrés que demain. Le soir Mili vient amener deux ânes, mais de chameaux point; il affirme qu'on va nous les conduire, mais, comme à huit heures du soir rien n'est encore arrivé, deux détachements sont expédiés aux zeriba d'Edderfiz et de Tedjajaret pour les occuper pendant la nuit avec ordre de ne pas laisser prendre d'eau, comme précédemment.

Nous allons avoir trois guides, dont le principal se nomme Birri; Mili nous accompagnera jusqu'au bout.

